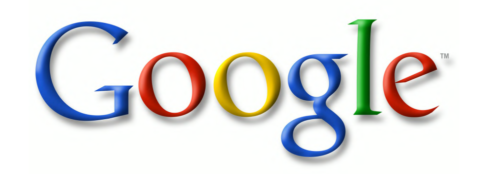
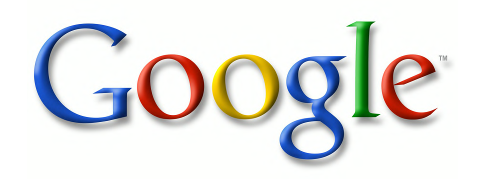
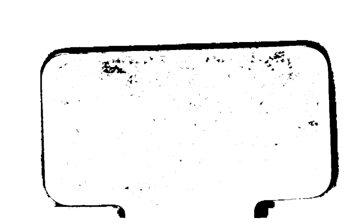








LA

HAUTE SAVOIE

RÉCITS

D'HISTOIRE ET DE VOYAGE

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR :

Dick Moon en France, *Journal d'un Anglais;* 2e édition revue et augmentée. 1 fort vol. in-18 jésus, br. 3 fr. 50 c.

Souvenirs de l'Oberland ; } 1 vol. in-18 jésus, br. 1 fr.
Le Bouquet de cerises, }

Les Anglais chez eux. 1 vol. in-18 jésus, br. 1 fr.

Londres il y a cent ans. 1 vol. in-18 jésus, br. 1 fr.

Christian. 1 vol. in-18 jésus, br. 2 fr.

Gildas. 1 vol. in-18 jésus, br. 1 fr.

Trop heureux. 1 vol. in-18 jésus, br. 1 fr.

Imprimerie générale de Ch. Lahure, rue de Fleurus, 9, à Paris.

LA HAUTE SAVOIE

RÉCITS

D'HISTOIRE ET DE VOYAGE

PAR

FRANCIS WEY

-o●o-

VILLES ET HAMEAUX
JARDINS ET DÉSERTS. — VIE PASTORALE AUX ALPES DU CHABLAIS
LES GLACIERS DU MONT-BLANC ET LES LACS
LÉGENDES ET ANECDOTES
AVENIR DU PAYS. — ESQUISSES DE MŒURS, ETC.

-o●o-

PARIS
LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET Cie
BOULEVARD SAINT-GERMAIN, N° 77

1865

AU LECTEUR.

I

On s'est rarement proposé d'explorer à fond, dans l'histoire et dans la nature, dans les mœurs aussi bien que dans les aspects, d'arpenter par les sentiers et les bibliothèques, suivant toutes les directions de l'espace et du temps, un simple coin de terre, pour le copier de près, pour le saisir animé de sa vie propre et le faire apparaître aux lecteurs, de manière à leur donner l'illusion d'avoir séjourné-là.

C'est ce travail, trop difficile peut-être, mais attrayant et singulier, que nous avons entrepris,

non pour une province, mais pour un seul de nos départements. A la vérité, nous avons choisi le plus souverainement beau, le plus célèbre; le seul pourtant que personne n'ait parcouru tout entier, et la plus curieuse région de la France, sinon de l'Europe.

Dans le monde merveilleux des Alpes, aucun lac n'est si pur, n'est si vaste que le Léman, ni plus coquet que le lac d'Annecy; une des plus hautes cimes du globe, couronne, dans les airs, les labyrinthes neigeux du Mont-Blanc; la plaine est un verger d'abondance; chaque vallon présente une image de l'Éden, dans les replis verts des montagnes.

N'est-il pas surprenant, aussi, de trouver à notre porte, si près de l'extrême civilisation, la primitive sauvagerie des peuples pasteurs; de reconnaître, au milieu d'une contrée, dont la physionomie est à ce point *étrangère*, nos mœurs avec d'autres usages, nos lois, avec d'autres coutumes, notre langage, et l'hospitalité d'autrefois, au foyer des plus jeunes fils de la famille française? Que d'oppositions piquantes et d'harmonies dont on est charmé!

D'autres, avant moi, ont été tentés par un sujet, où ils n'ont pris que la fleur. Si je me suis laissé engager à une étude plus complète, la cause en est à des circonstances particulières, qu'il est bon d'in-

diquer. Elles expliqueront seules, en effet, la nature de cet ouvrage où, sans oublier que le lecteur cherche avant tout son plaisir, on a dû entrevoir un résultat sérieux. L'auteur, bien entendu, n'expose que ses intentions et son plan : tout en faisant de son mieux il aurait voulu donner davantage.

On a parlé de *circonstances particulières*, et ces mots semblent promettre une histoire. Celle-ci sera courte.

Peu de temps après que la Savoie eût été rendue à la France, un homme d'esprit, d'un bon et libéral esprit, un administrateur ami des lettres et qui les cultive; — en faveur de ce bon motif, l'atticisme du monde frondeur et intelligent, permettra peut-être, une fois par hasard, l'éloge d'un fonctionnaire, et même, d'un préfet.... — Un préfet donc, M. Ferrand, quelques mois après son installation à Annecy, eut une idée, qui n'est point commune. Il s'avisa qu'on ferait bien, d'appeler par un ouvrage de littérature et d'art, l'intérêt public sur une province qu'il avait été exposé à méconnaître, avant d'y être naturalisé par décret.

L'étude de ce pays, où les tournées officielles ressemblent à des voyages de découvertes, le confirma dans un dessein qui devenait, à ses yeux, une œuvre de ralliement, une arme pacifique pour battre en brèche quelques préjugés et pour relever la Savoie

de certains dénigrements injustes. Il n'était pas sans utilité de lui marquer son rang dans sa nouvelle patrie, d'y attirer de plus en plus les heureux pèlerins de la belle saison; de hâter le moment, où nos jardins des Alpes Pennines deviendront le Tibur de ces épicuriens du voyage, qui rêvent les féeries du sol étranger, sans sortir du domaine natal.

Sous l'inspiration de ces pensées, prenant une initiative hardie, M. Ferrand n'hésita point à instituer, par arrêté, la publication d'un grand ouvrage, et d'un ouvrage *illustré*. C'était oser beaucoup : car pour certaines gens, de belles estampes, ne sont que des futilités coûteuses.

Dans cet élysée de notre France, on en jugea différemment. Non content d'approuver, le Conseil général s'empressa de concourir à l'œuvre, et d'en faciliter l'exécution, bien que l'auteur du projet en eût dessaisi les corps officiels, pour le livrer à une libre commission, prise parmi des notabilités appartenant aux opinions les plus diverses. Au nombre des commissaires, vous verriez, outre les mandataires du pays, des gentilshommes et des artistes, des écrivains et des ingénieurs, des ecclésiastiques et des savants : un des guides du Mont-Blanc y apporte les avis de l'expérience; un membre de *l'Alpin-club* y représente les intrépides touristes de l'Angleterre.

Dans nos parages constitutionnels, il est peu de districts, où un préfet aurait lancé pareille entreprise, avec la certitude d'être à l'instant compris, et secondé avec chaleur jusque dans les hameaux. L'été suivant, quand le peintre et l'auteur associés à la même œuvre, ébauchaient d'après la nature, leurs impressions à travers les campagnes, ils se voyaient attendus jusque dans les chalets. « Voilà, disait-on, ceux qui viennent *travailler pour le pays....* »

II

Je ne demandai qu'une chose: mon entière liberté, pour le fond aussi bien que pour la forme. Je voulus pouvoir, à l'aventure, signaler des défauts ou des travers, des ridicules s'ils se présentaient, louer ou critiquer à ma guise; en un mot, absolument affranchi des fadeurs du panégyrique, tenter de faire un livre pour tous, et non pour mes clients Allobroges.

Il faut, je le sais, plus d'âme, plus de puissance pour admirer, et beaucoup plus d'art pour être persuasif dans la louange, que pour tout rapetisser dans une négation inepte et spirituelle; mais les sentiments qui, pour conquérir la sympathie n'ont

d'autre arme que la sincérité, veulent être sans contrainte. Aussi nos compatriotes des Alpes furent-ils avertis que si, pour être plus vrai, j'étais forcé de les égratigner un peu, je ne faillirais point à ce devoir.

On me jeta la bride sur le cou, avec une intelligente facilité qui me fit entrevoir, société vraiment fantastique! un aréopage de gens de lettres, qui seraient nés sans amour propre.... Ce n'était, au reste, que la fallacieuse illusion du premier quart-d'heure.

Il fallut donc remonter sur le dos de ces montagnes, qui depuis l'enfance, m'ont si souvent porté! Résolu à tout voir, à ne parler de rien sans avoir vu, j'avais assez à faire d'arpenter la contrée, de visiter chacun et de contrôler les notes, que tous à l'envi m'avaient préparées. Châtelains, maîtres d'école, desservants, échevins, gardes-champêtres, guides chamouniards, greffiers des syndicats, chacun me gardait en réserve son petit manuscrit, souvent intéressant, de faits locaux, de notes historiques, d'anecdotes; et aussi, de statistique à dormir debout.

Pour n'être pas dupe de soi-même, on dut éliminer sans scrupule, et garder l'indépendance d'un vieux juge, en présence des passions égoïstes que chacun a pour son clocher. D'ailleurs, ne compter que sur

la nature, et l'interpréter avec assez de détails expressifs, pour donner aux tableaux la variété qui, dans le domaine du réel, leur prête un vif attrait. Développer, pour devenir attachant, au lieu de se restreindre à l'indication banale; s'arrêter court, dès qu'on sent le jour baisser sur les visions du souvenir : tout le secret est là!

Cette tâche franchement acceptée, de peindre un pays sous tous ses aspects, en demandant à la vivacité des contrastes, l'animation d'un intérêt suivi, aura donné lieu peut-être, à l'unique originalité d'un livre où, pour instruire et servir, il ne fallait songer qu'à plaire.

Il devait d'ailleurs, autre difficulté, concourir à deux buts bien distincts, puisqu'il est destiné à être successivement un compagnon intime, familier, et l'interprète consciencieux d'un ouvrage illlustré majestueusement. Lancé en éclaireur, dans le costume de voyage du commode *in*-18, ce volume va se revêtir à Genève du grand uniforme des *in-folios*. Cinquante estampes[1], points de vue les plus heureux

1. L'auteur de ces dessins, très-fidèles et très-purs, est M. Henri Terry, artiste anglais naturalisé dans les Alpes : la brillante collection de ses lithographies d'après l'Œuvre de Calame, est justement estimée. L'édition illustrée du présent ouvrage doit paraître, d'ici au 1er janvier, en deux livraisons *in-folio*, de 25 francs chacune, dans une maison très-recommandable de Genève, chez MM. Pilet et Cougnard, éditeurs-lithographes, où les souscriptions sont reçues dès à présent.

de *la Savoie-Heureuse* (la Maurienne, la Tarentaise forment la *Savoie-Pétrée,*) serviront d'atours et de commentaire à notre causerie.

C'est en si bonne compagnie, lecteur, qu'après cette entrevue du matin, sous les arbres, chez votre libraire, au péristyle de la gare voisine, ou ailleurs, vous retrouverez dans les pimpantes officines de Genève, de Paris et de Londres, le présent opuscule, en format de cérémonie. Afin de justifier un si enviable honneur, il s'efforcera de contraindre ses allures humoristiques à une tenue posée, pour faire dignement son entrée dans le monde des bibliothèques de luxe, où l'on professe, envers les gros livres, une très-platonique affection.

Mais, on ne change guère son naturel : l'auteur qui, sans hésiter, se targue d'avoir à sa disposition les meilleures jambes de la littérature contemporaine, a trop abusé de l'indépendance de ceux qui font leur chemin à pied, pour changer sa méthode. Que de monts et de rivages il a, depuis trente ans, mesurés de ses pas, en songeant à quelques amitiés choisies; but modeste et souriant de la plus innocente ambition! Car, à piétiner ainsi, avec un bâton pour équipage, on ne piaffe guère devant la foule. On n'a pas même un fouet à faire claquer!

LA

HAUTE SAVOIE

RÉCITS

D'HISTOIRE ET DE VOYAGE.

FRONTISPICE.

Premier aspect de la haute Savoie. — L'auteur présente un compagnon de voyage.

Le spectacle des Alpes, contemplé à distance sur les derniers versants du Jura, cause une impression plus vive à ceux qui le revoient, qu'aux personnes placées pour la première fois devant un tableau dont elles ne peuvent tout d'abord démêler les plans, ni discerner les profondeurs. J'ai trouvé dernièrement l'occasion d'apprécier cette vérité, reconnue par la plupart des gens qui ont fréquenté les montagnes. En traversant, pour me rendre à Annecy, les coteaux de la Bourgogne, j'avais rencontré par hasard un de

mes plus jeunes amis, Flamand de vieille souche, esprit plus juste qu'aventureux, mais développé par la culture ; n'ayant d'ailleurs voyagé qu'aux plats pays des affaires et parcouru que les grandes routes, de Lille à Rouen, de Lille à Bruxelles, ou de Lille à Bordeaux. Exempt de soucis, vermeil et blond comme un soleil, consacrant ses années à accroître, par habitude, une fortune de Nabab, sans s'aviser d'en jouir plus que ne l'avait fait son père, Siméon Dornheim, dans la sérénité de son humeur égale, me semblait un symbole de la complète félicité.

Alarmé probablement d'une situation qui le menaçait d'une existence à trop long terme, ou, vaguement atteint du malaise qui finit par rendre pesant un bonheur non partagé, Siméon s'étant senti offusqué de certaines vapeurs, avait consulté deux ou trois médecins. Ceux de la province étaient restés court ; mais, pour de pareils symptômes, Paris offre bien des ressources ! L'un conseilla les bains de mer : Siméon, avant de se dire malade, avait épuisé ce remède ; un autre préféra Luchon : « C'est un pays de loups ! » objecta Dornheim ; un troisième proposa Plombières, et pour les départager, il fallut en appeler un quatrième, qui opta pour Vichy. Édifié sur leurs convictions et tenté de n'aller nulle part, notre Flamand s'était pourtant mis en route, à petites journées. Mais, comme il s'ennuyait d'être seul, et de voyager sans but, il songeait à rebrousser chemin, lorsque je l'enlevai en passant.

Je me réjouissais de promener de surprise en

surprise, un cœur vierge des grandes impressions de la nature, et j'avais compté surtout, pour le tirer de sa torpeur, sur la magique apparition des Alpes. Favorisé dans mes desseins par des torrents de pluie qui étendaient un rideau sur les abords du théâtre, je réussis à l'en rapprocher sans émousser sa curiosité. Il traversa le Jura par une nuit épaisse et s'endormit à Gex, devant le lac. de Genève, en face d'un spectacle qu'il ne soupçonnait pas.

L'impatience un peu enfantine avec laquelle j'attendais le jour ne surprendra point les pèlerins qui ont erré sur les eaux du Léman, qui ont égaré leurs pas le long de ses rives, et gravi les points de vue de ce pays enchanté. Eux aussi, sans doute, ils ont subi la tristesse des adieux, quand, au terme d'un long voyage, ils embrassaient dans un dernier regard le bassin du lac....

Le retour à ce paradis terrestre fait naître une émotion tout opposée, mais plus vive encore, celle de l'exilé qui retrouve une patrie : car ceux qui ont dispersé leur vie en ont plusieurs. Celle-ci est la patrie des rêves les plus jeunes, de ceux du matin, qui reviennent les derniers à l'âge où se confondent les deux crépuscules. — Chaque fois que j'ai dû revoir à mon réveil le panorama des Alpes, je n'ai pas eu lieu de me réveiller.

Aux premières lueurs, je guettai donc le moment où je pourrais envahir la chambre de mon compagnon, exposée en plein sur la campagne. En attendant, je lorgnais au-dessus des toits, un carré

de ciel pur où s'éteignaient successivement les étoiles.

Enfin, mon voisin ayant donné signe de vie, j'accourus ouvrir tout au large sa fenêtre, ses volets, et tandis qu'il procédait à sa toilette, j'embrassai dans un coup d'œil rapide, le tableau bien connu, mais toujours nouveau, devant lequel je l'avais entraîné.

Sans attendre les premiers dards du soleil, les nuages qui, la nuit durant, avaient mené leur ronde sur les glaciers, s'étaient repliés dans les encaissements des vallons; les plus pesants s'étaient enroulés en un long cylindre au-dessus du lac, traçant à la rive opposée une ligne horizontale et interceptant les piédestaux qui portent les neiges. Au bas de la côte de Gex, la plaine jaspée de villages, de parcs, de châteaux, de cultures, la plaine réveillée déjà par la lumière, se prolongeait en pente adoucie jusqu'au bord de l'eau. Sur la gauche on entrevoyait la pointe d'Yvoire; à droite, le contour terminal du Léman décrivait un cercle à la base des collines qui aboutissent au Salève. Chaque seconde ajoutait une touche au tableau et tirait en relief une forme endormie dans la brume. Les forêts de sapins, lourdes tentures, les bases granitiques des régions supérieures laissaient se dégager, de leurs pans verticaux, les blanches cimes dont l'éclat recevait, du crépuscule et de sa fraîcheur, des teintes bleutées et défaillantes. Et comme ces masses gigantesques étaient encore agrandies par la vapeur qui

en simplifiait les nuances, les plans semblaient se redresser pour escalader les cieux par un immense effort. Il était grand jour auprès de nous ; mais le soleil, en gravissant le revers oriental des monts, s'attardait à contempler l'Italie.

L'instant me parut beau et l'éclairage à point. Je m'effaçai et, d'un geste enthousiaste, j'invitai mon compagnon à me succéder devant la fenêtre.

Siméon s'avance et ne voit rien ; il cherche dans mes regards la direction de l'objet qui a pu me frapper ; il se penche sur la cour où tout était paisible ; il paraît s'orienter dans un froid examen de la campagne et, lui tournant le dos avec indifférence : « Nous devons être, dit-il, dans un pays très-plat ; car on a le ciel à sa portée comme aux environs de Calais : seulement, voilà des paquets de nuages qui pronostiquent une vilaine journée ! »

Je demeurai stupéfait, tant me semblait incompréhensible une méprise si exorbitante ; il fallut même plusieurs minutes avant que je parvinsse à m'en rendre compte. Avec les meilleurs yeux qui aient jamais compté des quenouilles de houblon sur les cultures de la Flandre, mon ami Dornheim avait pris l'entrée du lac pour les limites de l'horizon ; au-dessus de cette nappe d'eau qu'une illusion lui faisait paraître verticale, le ciel se continuait pour lui par de formidables nuages et, ces prétendus nuages, qui étaient les Alpes, il s'attendait à les voir se dissoudre en torrents sur le pays de Gex ! Cet étrange mirage, ayant haussé toutes les lignes d'un

horizon chimérique, les aiguilles et les dômes des glaciers, lancés fort en avant de leurs bases, grâce au relief qu'en tirait l'intensité de la lumière, lui semblaient, surplombant nos têtes, étendre jusqu'à nous les projections de leurs ombres....

Un souvenir lointain que cette situation me retraça, acheva de m'expliquer son erreur. Dans ma jeunesse, un matin que je gravissais par une pente rapide les taillis de la forêt de Saint-Cergue, comme je m'étais retourné pour entrevoir la plaine, l'aspect imprévu du Mont-Blanc, qui bondissait tout près de moi sur les arbres, quand je le cherchais au bas du versant, me persuada que j'avais perdu l'équilibre, et me le fit perdre par un absurde effort pour le retrouver. Le sol défaillait sous mes pas, les Alpes se renversaient dans le ciel, et saisi d'un vertige singulier, je m'étais cramponné aux herbes en roulant ébloui dans les buissons.

« Ce ciel bleu que vous voyez sous l'horizon, dis-je à Dornheim en lui montrant le lac, c'est une nappe d'eau : cherchez au delà l'autre rive, qui commence à s'inscrire sous la brume.... Ces gros nuages noirs, d'une opaque solidité, ce sont les chaînes des Alpes et, plus loin, ce qui vous semble plus près et si haut, c'est le diadème de glaciers qui les couronne. Apercevez-vous cette bosse de dromadaire qui perce le firmament, et sur la tranche de laquelle le soleil jette d'en bas ses premiers rayons? Eh bien, voilà le Mont-Blanc ! »

Les yeux de Dornheim tournoyèrent dans l'espace ;

il changea de couleur, il oscilla comme si le roulis de la mer eût balancé le parquet et, stupéfait d'avoir éprouvé le vertige au milieu de sa chambre, il s'appuya d'une main contre le mur.

Nous sortîmes de l'hôtel pour aller chercher un observatoire plus haut, tandis qu'au loin la fraîcheur des pentes achevait d'absorber les nuées. « Ainsi, reprit Siméon assis au pied d'un noyer, en respirant à pleins poumons l'air plus léger des montagnes, ainsi nous sommes *en Suisse?*

— Vous êtes en France! Cet immense horizon qui, des eaux du lac, se dégrade en s'élevant jusqu'aux neiges, n'offre que la France à vos yeux. Si cette chaîne du Mont-Blanc dont la racine est si large, se reployait dans le ciel, vos regards, de la hauteur où nous sommes, glisseraient sur la Lombardie jusqu'à l'Adriatique. Ce pays intermédiaire entre la terre et les nuages, entre le monde épique de l'antiquité et notre civilisation, est le portail d'un temple, qui a l'Italie pour sanctuaire.

— Modérez-vous! répondit Siméon; nous sommes à jeun.... Mais veuillez me nommer les points principaux qui composent ce vaste bassin, si lumineux que je crois assister à une vision....

— Effet de la pureté de l'air qui nous arrive du Piémont, filtré par les neiges, et plus encore, de l'ampleur de la scène, qui vous trompe sur les distances. Ces ourlets de terrains qui enserrent le lac et s'évasent à l'entour, ont plusieurs lieues de largeur; ils encaissent de profondes vallées que vous

ne soupçonnez pas, et ce rideau magique, où chaque détail vous paraît distinct comme sur une grande toile, a quinze ou vingt lieues de profondeur. On subit, au pays où nous sommes, une impression qui exalte la pensée. On n'a traversé jusqu'alors, en parcourant la France jusqu'aux limites de la Bourgogne ou du Bugey, que des contrées *en bonne prose*, pardonnez-moi cette image un peu forcée : ce versant, qui regarde les Alpes, débouche sur les régions de la poésie. La terre des merveilles commence là pour se prolonger sous des aspects divers jusqu'à Venise, et par delà son golfe, jusqu'à la Grèce et aux champs illimités de l'Orient.

« Un des bords du lac appartient à la Suisse, qui découpe à nos pieds un mince feston de verdure jusqu'aux faubourgs de Genève; l'autre, avec ses immenses montagnes, est redevenu français : si bien que de ce promontoire où nous sommes, et par-dessus cette tranche du canton de Vaud, la France contemple la France. Mais, pour les élus du monde intelligent, qui délimite les États plus sainement que les congrès, les deux rives du Léman sont françaises. Nulle part en effet notre langue n'est mieux parlée ni plus assidûment cultivée, même par le peuple des campagnes. Là-bas, sur l'autre bord, dans nos cantons du Chablais, du Faucigny, la tranquille et narquoise bourgeoisie garde les tours simples et les mots consacrés du grand siècle, avec les usages du régime ancien. Telle est l'importance de ce coin de terre, que l'on pourrait, Paris

excepté, supprimer les annales de nos vieilles provinces et retrouver au bord du Léman, ainsi que dans les deux départements alpins limitrophes de l'Italie, tous les éléments de notre histoire philosophique et littéraire ! »

Siméon secoua la tête avec une expression équivoque.

« Eh bien, repris-je, essayons, et sans empiéter hors du cadre placé devant nous ! Seulement, dispensez-moi de toute chronologie. Allons tout d'abord au plus près : Distinguez-vous à nos pieds, un peu sur la gauche, cette maison à quatre corps de logis, abritée de grands arbres qui masquent à demi les feux d'une bourgade? C'est le château de M. Necker. C'est sous ce toit qu'au début du siècle, Mme de Staël a dirigé le mouvement littéraire de la société de Coppet. C'est de là qu'est parti le livre de l'*Allemagne;* c'est là que les noms de Schiller, de Gœthe, des Schleigel, de Wieland reçurent cette consécration française qui détermina l'avénement de l'école romantique. Chateaubriand y vint prendre le mot d'ordre : tout a commencé là. A gauche, au fond du lac, on discerne les coteaux qui dominent Lausanne, lieu natal de Benjamin Constant, autre élève de l'Université de Coppet. En face de Lausanne, où naguère une phalange d'élite se pressait autour de M. Sainte-Beuve professant la littérature française, les cascades de verdure qui font pleuvoir leur feuillage sur Saint-Gingolph et Meillerie célébrés dans la *Nouvelle Héloïse*, ont ombragé tour à

tour lord Byron et Lamartine. La graine lancée de Coppet sur les eaux du lac avait germé sur ses bords; elle vint fleurir à l'extrémité. Vous avez vu naître le dix-neuvième siècle littéraire entre les deux rives? Peu de temps auparavant, blotti sous les futaies de Coudré, là-bas, derrière ce promontoire du Chablais, Alfiéri était venu se franciser, pour être enfin quelque chose au soleil : Il figura dans la mêlée. Sur le rivage français du lac, tout près de nous, au bout de ce chemin qui serpente, vous apercevez une petite ville qui fut pendant vingt ans le chef-lieu de la littérature nationale. C'est Ferney, où Voltaire tint sa cour, à quelques pas du berceau de Jean-Jacques. Le dix-huitième siècle est résumé dans ces deux noms. Vous reconnaissez un peu plus loin Genève, cette ligne bronzée qui endigue le lac et que surmonte un clocher trapu. L'ancienne capitale du Genevois n'en est plus que la poterne; mais cette belle cité, réduite à sa banlieue, comme Venise à ses lagunes la veille de Campo-Formio, fut pendant un siècle la forteresse des idées et de l'érudition françaises. Calvin y écrivit l'*Institution chrétienne*, œuvre immense qui devançait, en lui frayant la voie, notre langue du dix-septième siècle, et où tous les docteurs ont puisé; Robert et Henri Estienne, ces imprimeurs savants qui ont régénéré les études grecques et latines en leur créant des matériaux, trouvèrent un refuge à Genève d'où sont sorties tant d'excellentes éditions de nos classiques. Passionnée pour les luttes de l'esprit, éprise du savoir et des

travaux critiques, Genève apparaît dans notre histoire comme la seconde capitale de la langue française.... »

Cette lecture d'un paysage accommodait un homme positif comme l'était mon ami Siméon, et trop peu familiarisé à la nature pour s'animer devant un décor. En écoutant, il pensait voir ce qui frappait son oreille; son imagination mise en jeu par des souvenirs, s'intéressait peu à peu à la scène réelle qu'on peuplait pour lui de figures évoquées : le tableau déposait en lui lentement son empreinte, ainsi qu'il arrive d'une épreuve daguerrienne arrachée aux clartés d'un jour nébuleux. De lui-même il me fit remarquer la croissante splendeur de l'horizon, la limpidité qui détachait vives les arêtes prolongées des montagnes, l'éclat des pics et des aiguilles, dont le soleil polissait à vue d'œil le placage argenté, et les mystérieux couloirs qu'indiquaient les progrès du jour, en trouant les abords des vallées. La pureté des arêtes, finement découpées sur l'azur, couronnait ces masses pesantes avec une harmonieuse légèreté : il finissait par admirer, dans une série d'étonnements longuement préparés, ce qu'il n'aurait, s'il eût été seul, nullement cherché à comprendre. « C'est un monde ! disait-il, sans détacher ses yeux des lointains. Voyez, derrière Genève, ces longues bandes de roches et de verdure ! D'autres cimes se découpent à leur suite, et d'autres encore à leur pied.... »

C'est le Salève et le plateau du Genevois qu'il

dépeignait ainsi. « Ce massif, repris-je, et tout ce qui le continue jusqu'à l'extrême gauche du tableau, en y comprenant les plans multipliés des Alpes, paraît bien différent de notre France; on se croirait à six cents lieues de Dijon ou de Bourg : cependant, je vous l'ai dit, rien n'est plus français que ce pays, non-seulement par les sentiments et le langage, mais par l'esprit et les souvenirs. Quand les Bernois, au temps de Luther, vinrent dévaster les bords du Léman, porter le fer et le feu dans Genève, jeter bas les monuments de cette malheureuse cité, piller ses trésors, et massacrer ses habitants, ces conquérants étendirent jusqu'au pied des monts cet enseignement démonstratif de la liberté de conscience et d'examen. La féodalité avait pesé trop longtemps sur ces contrées; les ducs de Savoie étaient trop faibles pour les défendre. Genève, le pays de Vaud subirent le joug; Calvin et ses bûchers parvinrent à le maintenir; mais, de cette double épreuve, Genève se releva trempée pour toutes les luttes : sur l'horizon de la science et de la philosophie modernes, cette étoile s'alluma la première. Cependant, vers la fin du siècle, le Chablais, le Faucigny, le Genevois même, secouèrent le culte nouveau. Pour les rendre à l'unité catholique, il a presque suffi de la parole d'un apôtre, saint François de Sales. On guerroya derrière lui; car la question religieuse masquait des intérêts politiques et, d'ailleurs, la violence, en ce temps, intervenait partout. Mais on ne dressa point de bû-

chers ; l'écrivain qui enseigna la tolérance aux ligueurs, ne brûla point ses adversaires, ni même ses amis.

« Le rôle intellectuel, dans notre littérature, des montagnards de la basse Savoie est aussi considérable que celui des pays séparés, mais il s'est joué en sens inverse, et cette opposition complète le tableau. Ce sont les lettres paisibles, les inspirations tendres ou rêveuses, l'esprit français adouci par la conciliation, et si l'ardeur des polémiques apparaît, elle se porte à la défense des idées d'ordre ou des traditions du passé. L'indépendance pour chacun et la règle pour tous, telle serait la devise de ce peuple égalitaire et soumis. L'orgueil aristocratique se maintint en Suisse par les financiers, à qui le protestantisme convenait : l'aristocratie mourut en Savoie avec l'ancien régime et ses seigneurs. Ils sont dépeints, nos Savoyards, par leurs grands hommes et par leurs œuvres. Une des plus anciennes illustrations de cette terre hospitalière et charitable, c'est un moine, qui s'avisa, avant l'an mille, de fonder deux maisons de refuge au milieu des neiges : sur le mont Jou, saint Bernard de Menthon a remplacé Jupiter. Puis, c'est la discipline et l'autorité, personnifiées dans quelques papes, et dans le cardinal de Brogny qui gouverna l'Église. La règle, ai-je dit ; dans les lettres comme dans les lois : Guillaume Fichet, recteur de l'Université de Paris sous Louis XI, s'était formé dans son pays, là, devant nous, au bas de la roche d'Andey. Il enseigna

vingt ans à la Sorbonne la philosophie, les humanités ; son *Traité de rhétorique* fut le premier volume qu'on ait imprimé à Paris et c'est lui qui constitua, dans la capitale française, la première imprimerie. Puis, surviennent la doctrine et la loi, l'apôtre et le jurisconsulte, en plein accord, se tenant par la main et se traitant de frères : Antoine Favre, qu'étudiait Cujas, et François de Sales qu'étudie tout le monde. *L'Introduction à la vie dévote* est assurément un des plus enviables monuments des lettres françaises. Ces deux éminents personnages avaient fondé une académie, la plus ancienne du royaume, et c'est de là qu'est parti ce Vaugelas, qui vint régulariser chez nous une langue, illustrée bientôt par Racine et Bossuet. Joseph et Xavier de Maistre tiennent aussi leur place parmi nos écrivains de ces montagnes; tous deux ont fait école, et le second surtout, parmi les humoristes. On retrouve la note de ce cousin de Sterne, dans Toepfer si aimable, si fin, et dans Charles Nodier. Enfin, pouvons-nous oublier que nous sommes redevables aux campagnes, ainsi qu'à la société d'Annecy, des inspirations qui ont doté la France de la première moitié des *Confessions* de Jean-Jacques, modèle, trop souvent copié peut-être, de tant de *mémoires* intimes; mais, guide fidèlement suivi de notre Bernardin de Saint-Pierre ! Observez qu'à la différence de bien des renommées françaises, tous les auteurs de ce pays-là, et même les savants comme Saussure, Candolle, Bonnet, sont profondément

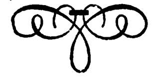
écrivains. De nos jours encore, leurs opuscules sont marqués au coin du bon langage : ils ont, jusque dans la conversation, le tour enjoué et littéraire ; de l'esprit à leur moment et, surtout dans la classe moyenne, une insouciance qui n'est pas le moindre trait littéraire de leur physionomie. L'ironie leur est facile ; ils la redoutent à l'excès : c'est le dernier mot de la vocation !

« Vous comprenez déjà, n'est-il pas vrai, à quel point elle est française, et combien elle a contribué d'âge en âge à la commune illustration de la mère patrie, cette belle contrée qui s'étale devant nous au soleil ? Soyez-en certain, ces souvenirs rehaussent la splendeur de ce site célèbre, qu'on n'oublie jamais quand on l'a su voir, animé de toute sa vie. Du point où nous sommes, vous mesurez notre Suisse française dans sa plus longue étendue ; mais l'écrin n'est qu'entr'ouvert : il faut aller au fond.

« Depuis les Dents-d'Oche qui marquent sur la gauche et derrière le lac, les bornes du Valais, jusqu'à ces croupes bleuâtres qui barrent très-loin, sur la droite, notre horizon, suivez ce labyrinthe de villas, de hameaux, de ruines féodales, de bourgades perdues parmi des futaies séculaires ; enfoncez vos regards au delà de ces coteaux échelonnés, jusqu'aux vallées qui s'entr'ouvrent dans la brume, jusqu'aux pics amoncelés, degrés de basalte pour atteindre à des degrés de cristal ; mesurez la hauteur de ces tentures d'argent, de ces aiguilles niellées de vermeil qui festonnent les abords du Mont-



Blanc, limite de notre France et, songez qu'un seul département a groupé toutes les splendeurs de ce miraculeux tableau! Cette rive enchantée, qui donne à l'autre un spectacle éternel et divers, n'offre à vos yeux éblouis que LA HAUTE SAVOIE....



I

Genève bazar et Genève capitale. — Bellegarde et la perte du Rhône. — Seyssel. — Entrée souterraine en Savoie, par les gorges du Fier. — Châteaufort. — Vestiges d'une voie romaine. — *Légende de la Dame.* — Rumilly et le cours du Chéran. — Traits de mœurs et souvenirs. — Alby en Albanais. — Marcellaz : *légende de la Tête de mort.* — Le Val de Fier. — Visite au châtelain de Montrottier. — Donjons et chaumières : excursions historiques. — Sallenove et les fleurs héraldiques du *Genevey.* — Chaumont. — Boringe et les Bernois. — Ogny. — Sainte-Catherine et le maréchal de Biron. — Viry; La Perrière et les Clarisses de Genève au temps de Calvin. — Saint-Julien. — Ternier; son châtaignier, et les guerres de la Réforme. — Monnetier et Mornex. — Les Treize arbres. — Le Piton du Grand-Salève, etc.

Il ne suffit point de vaincre si l'on ne sait pas profiter de la victoire. J'aurais dû, tirant parti d'un instant d'enthousiasme arraché au tranquille tempérament de mon compagnon, l'entraîner brusquement dans les montagnes. Mais j'oubliai la leçon que prodiguent depuis tant de siècles, les professeurs de nos lycées au doyen des guerriers touristes des Alpes: Genève fut notre Capoue et j'eus le sort d'Annibal.

Accoutumé à la vie laborieuse du Nord, Siméon

Dornheim ne se lassait pas d'admirer le mouvement communiqué à cette grande ville par tant d'étrangers se trémoussant à ne rien faire. L'activité de ce désœuvrement, ces somptueux hôtels regorgeant de voyageurs accumulés pour se distraire, tous à la fois et au même lieu, l'importance des préparatifs, auxquels chacun s'adonnait avec gravité, pour aller où nul n'avait affaire; ces costumes de voyage dignes du Kamchatka, ou du Groënland; ce luxe incohérent de toilettes risquées, de coiffures légères et de souliers énormes; ces bâtons ferrés et ces larges ombrelles; ces femmes de tous les pays, qui sous des toquets audacieux arpentaient la cité-caravansérail avec des mines affranchies; tout l'amusait et émerillonnait sa verve. Citoyen des villes et enfant de l'industrie, il aimait le bruit, et l'eau courante des populations, dans le chenal des rues. Comme le gîte lui semblait bon, l'appartement confortable, le régime à son gré, les promenades charmantes, les sites pleins de poésie quand on les contemplait en prenant des sorbets ou du café, il s'acoquinait à regarder défiler les pèlerins de l'universelle désœuvrance.

Il faut dire aussi que, dans la prévision d'une excursion terrible dans des régions perpendiculaires et hyperborées, il s'était préparé une de ces défroques de touristes qui décèlent si bien les montagnards de Hyde-Parck ou les *lakistes* du bois de Boulogne: il avait fait des commandes, et nous attendions la livraison. Je l'avais exhorté, pour

chacune des pièces de son harnois, non à débattre, mais à arrêter d'avance tous les prix. Or, il arriva que des guêtres lui paraissant mal closes, il voulut qu'on y ajoutât un bouton, puis deux. L'une et l'autre modification firent hausser la somme du devis: des architectes n'eussent pas fait mieux! Comme nous revenions ensemble, j'achetai un calepin pour prendre des notes, mais le crayon était vide et réduit au bois; il fallut le remplacer. « Avec un crayon *qui écrit*, observa le marchand, c'est dix centimes en plus.... » Un mien ami acheta un jour du linge et des vêtements de nuit, où manquaient tous les boutons. On les coudra si vous le demandez; mais si vous oubliez de vérifier, le détaillant réalise une petite économie de boutons. De telles observations sont minùtieuses; mais les exemples sont trop nombreux pour ne pas tenir au caractère; elles usurpent peu de plac et euvent devenir utiles.

Quand il eût bien exploré, aux abords du lac, dans la rue du Rhône, à la Corraterie, cette foire aux puérilités, ces messageries à trains de plaisir, ces hôtelleries princièrement bourgeoises qui composent la cité des passants, Siméon songea au départ. Il venait de célébrer, une centième fois, dans une prosopopée sonore, les agréments de ce séjour, lorsque se retournant soudain, il s'écria: « Comme tout cela doit vous ennuyer! »

Ma mine piteuse et convaincue lui offrait une réponse péremptoire; il vola chez ses fournisseurs

pour les presser; il abrégea les délais convenus, et comme son exigence commandait qu'on prît des *ouvriers allemands*, qu'on passât sur l'ouvrage *toutes les nuits*.... jusqu'au soir, on lui démontra qu'il était trop juste pour ne pas rétribuer de si grands efforts. Dornheim souscrivit en riant et fut félicité d'être un parfait *gentleman*.

« Eh bien, lui dis-je, vous allez partir comme tous les bourgeois de l'univers, sans avoir vu Genève et sans même soupçonner qu'elle existe.... »

Il me suivit étonné dans la ville haute, dédale de rues montueuses que l'on croise en perçant sous des allées étranges, en traversant des cours profondes comme des puits, des perspectives presque souterraines, des enfilades de maisons emprisonnées qui n'ont jamais vu le soleil. Nous atteignîmes ces nobles quartiers des mérovingiens financiers de la réforme, vieux hôtels où l'architecture raconte à la fois la richesse des premiers seigneurs et la rigidité des principes de Calvin. L'ornementation y est lourde, haut-échassée au-dessus du pavé, où elle dédaigne de descendre. Ces logis du seizième siècle qui ont des allures de *castrum*, rappellent par leur style savant et contenu, l'Espagne flamande des résidences anversoises au temps du duc d'Albe. Le palais du gouvernement, qu'environnent les monastères d'une aristocratie, volontairement séquestrée pour garder ses distances, les façades austères de la Treille, la cathédrale sept fois séculaire et déclassée de Saint-Pierre, assom-

brirent notre joyeux Flamand; tant il s'attache de tristesse aux muets témoins d'une grandeur évanouie. Je lui montrai, au loin, du parapet de la terrasse, le Genevois, ancien territoire de cette capitale séparée de sa province, et réduite à sa banlieue qui l'étreint d'un contour irrégulier. Derrière nous, contre un mur, les armes de la cité, mi-parties de l'aigle de l'Empire et de la clef de saint Pierre, me rappelèrent une épigramme d'Owen qui prophétisait trop bien l'isolement de cette pièce enclouée de la confédération : « Que restera-t-il de tes armes, si l'Empereur reprend sa moitié d'aigle, et le pape sa clef? »

La devise de cette république, *post tenebras lux*, est une prophétie à terme indéfini; car le livre de *Job* la lui a dictée bien avant la réforme: on la déchiffre sur des monnaies, plus d'un siècle avant l'invasion des Bernois.

On ne peut cependant se défendre d'un certain respect pour cette forteresse éternellement résistante qui, sans désarmer, vient, pour s'agrandir, d'abattre dédaigneusement ses murailles, et qui, cernée dans sa banlieue, se maintient à la dignité de capitale douairière, étendant sur les autres États la prépondérance de son crédit, l'influence de ses idées politiques élevées au rang d'une école, ainsi que la portée distincte de son génie, signalé dans toutes les branches, par un essaim d'hommes illustres. Dans ce nobiliaire intellectuel, on voit briller Diodati, Vernet, Tronchin, Casaubon, Théophile et

Charles Bonnet, Sennebier, Saussure, Necker, Mallet, J.-B. Say, Candolle, Burlamaqui, et la docte dynastie des Pictet, successivement illustrée dans la théologie, dans l'astronomie, l'agronomie et l'histoire naturelle. Rousseau, Mme Necker, Sismondi, Toepfer, caractérisent dans les lettres la prépondérance du pays; Petitot, de la Rive, Diday, notre sculpteur Pradier sont, dans les arts, des gloires françaises dont nous a dotés Genève. Tandis que Rome diminuée arme des soldats inutiles, Genève qui se croit menacée, et bien à tort je le pense, se déshabille de son armure, transforme ses remparts en jardins et montre à sa sœur aînée l'indépendance que peut garder une cité réduite à son territoire.

Cette victime des querelles des princes et des guerres de religion, la plus éprouvée de toutes, soutient, infatigable, depuis bien longtemps, une lutte où d'autres auraient fléchi : car, en 1593, dans le siècle même où elle avait perdu ses dépendances et son diocèse, Alphonse de Bène écrivait, comme on pourrait le faire aujourd'hui : « Genève s'est résolue à vivre sous ses propres lois; mais entourée de tous côtés par des voisins qui la convoitent, elle est comme écrasée dans son étroit territoire. »

Pouvait-on se dispenser de consacrer quelques heures et d'adresser un souvenir à une si proche parente de la France intellectuelle, à cette fille de la Savoie, en rupture avec sa famille? Devait-on ou-

blier que, dès le temps de César, Genève fut la première ville des Allobroges sur la frontière des Helvètes? Sa clef pontificale ouvre aujourd'hui aux touristes la porte des Alpes. Genève est leur première étape; elle les équipe pour le voyage, et ils se reposent au retour dans ce chef-lieu cosmopolite du Piémont français. Seulement, l'hospitalité y est devenue anglo-suisse, et mon ami Dornheim, en vérifiant l'imposante addition du caissier de notre hôtel, y déduisait cette interprétation libre du blason de la ville:

« La clef d'un coffre-fort, accostée d'un oiseau plumé. »

Le lac Léman est d'un bleu si fluide, la nuance en est si fraîche, que cette eau semble avoir été exprimée des zones les plus profondes de l'azur céleste. Cette inexplicable teinte, à l'endroit où la Méditerranée des Alpes s'enfuit de Genève, paraît accroître encore son intensité du rapide mouvement qui agite les ondes. Sur un pont de bois, dont les pilotis enluminés s'animent de la lueur du soufre qui s'enflamme, nous aimions à contempler à nos pieds ce fleuve d'outremer. L'eau file avec la rapidité d'une flèche, et sans bruit : c'est une évasion. « On est tenté de suivre le Rhône, observait Siméon, et curieux de savoir où il court en tapinois....

— Il court à sa *perte*, lui dis-je en riant. Si vous tenez à en avoir le cœur net, allons prendre, jusqu'à Bellegarde, le chemin de fer de la Bresse et du

Lyonnais. Nous pénétrerons ainsi en Savoie par un défilé étrange et peu connu. »

Autrefois, on vantait beaucoup la perte du Rhône ; on exhortait les voyageurs à venir contempler cette merveille de la nature, à Seyssel où elle ne fut jamais, et qui même est assez éloigné de Bellegarde, simple hameau de l'autre siècle, devenu depuis quelques années une paroisse importante, illustrée de douaniers et d'une brigade de gendarmerie. C'est là que les Francais, dans une salle trop petite, sont tenus d'exhiber leurs passe-ports, et que les Anglais viennent, librement et sans papiers, circuler chez nous comme s'ils étaient chez eux. Aujourd'hui, la perte du Rhône est moins recommandée, parce que le site est infidèle à son titre, depuis que le temps et les mineurs ont éventré quelques roches.

En descendant le sentier qui débouche du village, nous passâmes tout proche d'une petite fille blonde, habillée de vert et couchée dans la verdure d'une pelouse ; ses yeux bleus faisaient briller dans l'herbe deux myosotis. Elle se leva preste, nous attira d'un regard et se mit à marcher devant nous, les cheveux au vent. « C'est moi, dit-elle, qui conduis tous les Anglais ; venez, il y a de l'eau tout plein, et c'est très-joli ! »

Ce qui frappe tout d'abord, à mesure que l'on s'approche du Rhône, c'est, au centre d'un triangle formé par les poupes de trois chaînes de montagnes, la disparition, sous un horizon assez étendu, de toute ligne horizontale. Le torrent qui, par suite

de l'incohérence des lignes, semble se précipiter de très-haut, vient à vous sur un large espace qu'il contourne en tourbillon circulaire.... Puis, cette nappe grise se rue dans un chenal de calcaire grenu, en lançant sur ses bords des panaches d'écume. On la voit passer au-dessous de soi avec la rapidité d'une tempête, quand on se penche sur le garde-fou d'un pont étroit que la secousse fait vibrer.

Tel est le poids de cette masse d'eau, si haute est la colonne d'air par elle entraînée, que le Rhône est salué au passage, jusqu'au sommet du coteau, par les arbres, dont les cimes accompagnent l'impulsion du vent. Ce chenal étranglé, où le Rhône se refuse à se perdre, est si bouillonnant, malgré sa profondeur, qu'il donne l'idée d'une cascade couchée.

Quand on continue à remonter le vallon bosselé que le Rhône descend en sens inverse, les montagnes s'évasent et l'horizon s'élargit jusqu'à Seyssel, alloué à la rive de Savoie par le fleuve, qui se couronne de pampres dans cette campagne moins rigide, où il entrevoit un moment la lumière. L'aspect d'une petite plaine, le coloris plus ardent des coteaux, où mûrissent des vignobles estimés, la vue d'un quai, que partage un pont, l'animation donnée aux rivages par la construction des premiers radeaux confiés à la turbulence un peu apaisée du Rhône, le mouvement d'une population industrieuse, contribuent à égayer cette petite ville qui, vue de loin, s'installe assez bien parmi les plans d'un paysage

d'une agreste harmonie. A quelques minutes du bourg, on extrait d'un versant de cette claire et fraîche aquarelle, le bitume noirâtre de Pyrimont, objet d'une exploitation renommée.

Nous prîmes à Seyssel une voiture, pour visiter la route nouvelle de Rumilly, qui traverse un des plus curieux défilés de la Savoie, et la moins connue assurément de ses merveilles, car avant l'annexion, l'accès en était impraticable. Les derniers kilomètres du val de Fier, attireront certainement un jour, sur la station de Seyssel, l'affluence des touristes affriandés d'impressions saisissantes.

A l'extrémité d'une longue avenue de jeunes arbres, nous tournâmes brusquement à gauche, en face de deux montagnes reliées l'une à l'autre par des rochers qu'interrompt une fêlure perpendiculaire. Une eau noirâtre sortant de cette fente, en roulant jusqu'à nos pieds blanchissait sur les cailloux. Nous descendîmes; notre cocher qui prit les devants, nous parut, au bout d'un instant, s'être enfoncé dans la montagne.

L'impression du silence et des lieux déserts nous atteignit aussitôt, dans ce site étrange et comme improvisé. De tous côtés, le regard se heurtait à d'informes mamelons jetés en faux équilibre, chaudement teintés, et dont l'un est couronné d'un castel trapu, de l'aspect le plus romanesque. Ce manoir se nomme Châteaufort, et ce nom rend son double caractère avec exactitude. Des cultures négligées l'environnent; ses murailles aux fissures étoupées

d'herbes fauves, lui impriment une physionomie abandonnée ; il est tout vêtu de lierre comme une tombe, et coiffé de fleurs comme un berceau ; mais le recoin suspect où il se tient comme aposté, lui donne une mine équivoque. L'ignorance où nous étions sur son compte ne laissait pas que de le grandir de tout le prestige légendaire qui s'attache à l'inconnu.

Après avoir rapidement déchiffré ce paysage, nous nous étions, en remontant la rivière, rapprochés des hautes portes, presques symétriques, au pied desquelles son onde revoit le jour, lorsque Siméon Dornheim me fit observer que le soleil commençait à baisser et me demanda où nous allions ?

Je répondis que nous allions en Savoie.

« Ce pays d'azur et d'argent que vous m'avez montré de loin l'autre jour ? s'écria-t-il : convenez que nous n'en prenons pas le chemin !

— Eh bien, répondis-je en désignant du doigt ce trou béant, du fond duquel la nuit ne sort jamais tout entière, eh bien, craignez-vous d'entrer dans la maison par la cave ? »

Il est assez bizarre, en effet, de pénétrer par une voie souterraine, au cœur de la plus haute région de l'Europe, et c'est ainsi qu'on l'aborde le long de ce mince défilé.

Cette route, entreprise il y a peu d'années, pour mettre en communication la ville importante de Rumilly avec la station de Seyssel, est redevable de

son rapide achèvement à l'activité française. C'est un de ces travaux des Romains, dont nous avons enseigné l'art depuis un demi-siècle à la plupart des peuples. La route du val de Fier est taillée en corniche contre la paroi du roc et, de temps en temps, lancée en balcon sur des contre-forts de maçonnerie. Elle s'élève en pente insensible, retranchée par de solides garde-corps qui permettent aux rares voyageurs de plonger en pleine sécurité leurs regards au fond de cette longue ruelle d'eau, bordée en guise d'édifices, d'une épaisse toison de hêtres, de bouleaux, d'érables, d'ifs et de coudriers, festonnés de lianes aux crinières emmêlées.

En dépouillant pour y creuser la mine, cette immense muraille de ses tentures séculaires, on a retrouvé des terrassements contemporains des Césars : leur aspect, dans un si profond désert, ne laisse pas que de faire impression. La civilisation romaine avait traversé déjà ce lieu sauvage et la voie qui rapprochait les Allobroges des Séquanes, a laissé d'irrécusables témoins à travers ce chaos, sur lequel ont plané d'âge en âge les légendes confuses de la féerie et de la féodalité. On ne peut, au reste, par amour pour les solitudes, regretter que les gorges du Fier aient subi la servitude d'un chemin; l'endroit, inaccessible auparavant de toute part, était si bien soustrait à l'admiration des flâneurs, que le monde l'avait oublié. Deux tunnels cintrés en roche pleine et sans maçonnerie, témoignent, sur les terrassements romains, de la supériorité des ressources

créées par la science moderne. Cette rainure profonde est si étroite, que les oiseaux, effrayés par le bruit des passants, s'élancent d'un coup d'aile à l'autre versant.

Dans un des replis les plus verticaux de l'abîme, si évidemment inabordable qu'une figure humaine y ferait l'effet d'un spectre, le cocher de notre voiture qui nous avait attendus, nous montra tout en bas, contre un roc surplombant le torrent, les vestiges d'une maison ruinée.... Le diable seul avait été capable de se donner là un pied-à-terre, au pertuis de notre planète; tout au moins dût-il aider sa vassale, une princesse des légendes, à se bâtir cette tanière inaccessible.

Il nous fut conté que cette dame, cruelle aux gens d'église, sans pitié pour les pauvres, et d'une insatiable cupidité, vint, au temps jadis, se confiner sur ce roc pour se soustraire à la peste noire qui décimait Saint-André. Abhorrée de ses sujets, elle avait fortifié les deux rives du Fier, pour mettre à l'abri des trésors, qu'elle augmentait en rançonnant les trafiquants et les pèlerins. Réduite enfin à redouter les complices de ses crimes, elle déserta ce repaire pour se cacher avec ses richesses au fond d'une grotte voisine, où nul jamais n'osa la suivre, parce qu'elle possédait les pratiques de la magie noire et s'était asservie les esprits des ténèbres. Condamnée à garder jusqu'au dernier jugement des monceaux d'or dont elle ne jouira jamais, elle apparaît encore, errant à travers l'abîme, par les tristes soirées de

novembre. Sa longue robe blanche et ses cheveux flottants ondoient avec les brouillards, parmi les tourbillons déchaînés. Ployée sous le fardeau d'un sac d'argent, on la voit bondir sur les rocs, et le lendemain on reconnaît sa trace : les roches qu'elle a foulées se sont crevassées sous ses pas ; les buissons effleurés par sa robe, roussis à l'instant comme si la foudre les eût atteints, restent desséchés....

Je m'attendais, ainsi que mon compagnon, à revoir le crépuscule du soir sur un aride plateau hérissé de roches ensanglantées par les rayons du couchant. Il n'en fut rien. Un dernier ressaut de la route vous jette à l'entrée d'un vallon souriant, gracieusement arrondi, entouré d'un coteau modeste et bien cultivé. Des peupliers se rangent en double file sur le gazon, et les jolies maisonnettes de Saint-André s'étalent en grappe au fond du tableau, masquées à demi par des arbres fruitiers. Au delà de Syon, autre commune agreste, on se croirait redescendu dans la plaine, si l'on n'entrevoyait au loin, par les prés, les bords à pic de la blessure profonde au fond de laquelle se démène le Fier que l'on a cessé d'entendre. Vers l'orient, on entrevoit derrière la Tournette, livide en ce moment comme un fantôme, le profil à demi perdu du Mont-Blanc.

La nuit était tombée quand nous arrivâmes à Rumilly, et les magasins fermés de bonne heure, laissaient dans l'obscurité la rue un peu montueuse,

un peu arquée qui nous conduisit à l'hôtel, situé au pied de l'église. Pour nous décider à accepter le gîte qu'il avait désigné, le conducteur certifiait que la ville n'en possède pas d'autre, raison alléguée par tout pays et généralement mensongère; car je ne pense pas avoir vu dans notre France une ville réduite à une seule hôtellerie. Celle-ci, aux clartés de la lampe qui vint nous accueillir sur le perron posté à l'angle d'une cour, nous parut d'un aspect fantasque avec des airs de *posada.*

Quand on prend possession, en Savoie, de la maison où l'on passera sa première nuit, il suffit de quelques moments pour constater une différence notable dans les habitudes, et par suite, dans les mœurs. A Genève, chez les Suisses-Allemands, en Belgique, au bord du Rhin, le voyageur est introduit avec une froideur laconique, comme un étranger qu'il est; dans les hôtels de la Savoie, autres que ceux où l'affluence des touristes a mis les choses sur un certain pied de banalité, le voyageur est accueilli sans étiquette aucune, à peu près comme un parent, envers qui l'on n'est pas tenu de se mettre en grands frais, mais qu'on revoit avec satisfaction. Notre modeste couvert fut dressé dans une salle énorme, d'autant plus sombre qu'un chandelier unique en mesurait l'obscurité, et l'hôtelière, en posant les mets sur la table, nous dit familièrement : « Vous aurez deux bien bons lits!... »

Cet appel indirect à l'indulgence pour la cuisinière, ne manquait pas d'une certaine finesse.

On parut flatté que nous fussions venus à Rumilly dans l'unique intention de visiter la ville ; on offrit de nous mettre en rapport avec quelques personnes qui se feraient un plaisir de nous renseigner ou de diriger nos promenades. Bref, nous étions de la maison et à la veille de prendre racine dans le pays avant même de l'avoir entrevu. Le souper était rustique, notre appétit peu exigeant. Facile à contenter comme la plupart des gens nés dans l'abondance et blasés sur les jouissances du luxe, Siméon en belle humeur répétait : « Il me semble que nous sommes très-loin, et je me sens tout à fait en voyage.... »

Maîtres et gens nous ayant enfin conduits, en procession patriarcale, dans les vastes chambres qui nous étaient destinées, on nous donna le bonsoir, en en psalmodiant les formules à la manière d'autrefois. Ensuite, je reconduisis dans son appartement, Dornheim qui me ramena dans le mien. Babillant à qui mieux mieux, résolus à ignorer jusqu'au jour l'emploi du lendemain, nous cédâmes, une fois séparés, à l'invitation des objets extérieurs, dont les formes surannées et les teintes rembrunies provoquent à dormir.

Place autrefois importante, Rumilly, dont la fortune est déchue, s'est appauvrie noblement ; elle rêve sa renaissance avec une ambition qui lui paraît légitime. Son aspect révèle à l'instant une cité qui compte de nombreux quartiers au nobiliaire de l'histoire. Sa longue rue tortueuse, dévolue au

commerce, trahit une bourgeoisie ancienne, dédaigneuse de suivre la mode et de chamarrer ses comptoirs pour achalander les pratiques. Les portions de la ville qui racontent sa légende féodale et municipale, ne permettraient pas à un étranger de se méprendre sur certains signes de race qui décèlent, jusque dans les moindres bourgs, les capitales déclassées. Vous côtoyez avec surprise de belles maisons à pilastres, dans le style de la Renaissance; de vastes hôtels à demi ruinés qui furent des palais, des logis de marque avec pignon sur rue, et de respectables édifices du quinzième siècle, courbés par les ans sur les piliers de leurs voûtes ogivales. La place de l'Hôtel-de-Ville bordée de maisons séculaires, alignées sur des festons d'arcades en tiers-point, fait deviner une commune dotée d'anciens priviléges. Les Franchises de Rumilly remontent en effet à Amé II, comte de Genevois et à l'année 1291. Dès la fin du dixième siècle, les ancêtres d'Amé II avaient entouré de fossés et de murailles Rumilly, que leur avaient inféodé les princes évêques de Genève : aussi la noblesse du pays se plut-elle de bonne heure à habiter cette place forte, riante, bien située, où l'on adoptait sans déroger la vie bourgeoise, grâce à la faculté de se gouverner soi-même et de participer, comme membre du grand et du petit conseil, à l'administration du pays. Amédée VIII, premier duc de Savoie, qui acquit de Marguerite de Joinville, veuve du dernier comte de Genevois, le mandement de

Rumilly en 1411, reconnut et confirma ses franchises.

A la fin du règne de Louis XI, qui convoqua en 1478, les états généraux de la Savoie à Rumilly, sous la minorité du duc Philibert Ier, le château de cette ville, qui appartenait aux chevaliers de Rhodes, servit de prison au fils de Mahomet II, au prince Zizim, frère de Bajazet, à qui il avait disputé l'empire. Zizim, que les chroniques du pays appellent le prince *Gem*, excita la curiosité des barons du voisinage, qui affluèrent à Rumilly pour la satisfaire. Le duc de Savoie ne manqua pas de visiter le fils du conquérant de Constantinople, qui passa du donjon de Rumilly à la tour de Bourganeuf.

Sous Louis XIII, en 1630, cette population s'illustra par son héroïque fidélité à Charles-Emmanuel. Du Hallier ayant fait sommer Rumilly de se rendre, en annonçant que Chambéry n'avait pas résisté : « Et quand même ! » répondirent les habitants. Ils se laissèrent foudroyer par l'artillerie royale et ils furent démantelés. La ville avait été, pour la punir de sa valeur, condamnée au pillage et à l'incendie ; mais avant d'y porter la flamme, le commandant fit dire aux demoiselles de Pésieu de Salagnies, parentes du maréchal du Hallier, qu'elles trouveraient un asile au camp français. Toutes trois refusèrent d'abandonner leurs compatriotes et signifièrent l'intention de mourir avec eux. L'une d'elles, religieuse bernardine, se mit à la

tête d'une députation des bourgeois, et vint plaider leur cause avec tant de succès que le général français révoqua, au risque de manquer au bel usage, son barbare et stupide arrêt.

Chef-liêu d'une sous-préfecture en 1814, d'une province en 1816, Rumilly, doté en 1560 par Emmanuel-Philibert, d'un collége autrefois célèbre, croit pouvoir se targuer d'un rôle bien plus important, à l'époque où les Romains occupaient la terre des Allobroges. Les plus ambitieux parmi ses chroniqueurs font descendre des Scythes la colonie albanaise qui élut Rumilly pour capitale. Les plus modestes se contentent de revendiquer pour ancêtres la tribu *Romilia*, qui aurait bâti leur cité trois cents ans avant que Genève n'existât.

Les documents historiques ont un double intérêt quand on les recueille sur place et qu'on les écoute au lieu de les lire : c'est ce qui nous arriva. Comme nous sortions de l'hôtel, au soleil levant, pour explorer la ville, nous fûmes abordés par un inconnu qui guettait discrètement notre réveil en se promenant sur la place. Notre hôtesse l'avait prié de se mettre à notre disposition et, avec la bonhomie hospitalière qui recommande les habitants de ces douces contrées, il était venu. Sa tenue négligée n'annonçait point le rang du personnage, ni la culture de son esprit, et nous ne savions trop comment nous soustraire à ses instances pour nous emmener chez lui sous divers prétextes. La courtoisie nous fit céder, moins encore que le désir de nous

édifier sur un cicérone qui s'était présenté comme une énigme.

Souvent, depuis lors, j'ai eu l'occasion de constater cet empressement des Savoyards à vous attirer chez eux, et je crois bien que, à leur insu peut-être, cette humeur hospitalière est mêlée d'une certaine coquetterie. Familiers entre eux, effaçant dans leurs relations avec les inférieurs toute distinction de classe, avec une insouciance égalitaire dont nous n'avons pas l'idée, et dédaignant de marquer les distances par la recherche ou par l'étiquette du costume, ils ne reprennent que chez eux leur rang véritable: la maison les présente, les raconte et les relève à leur place. Ce négligé de la personne, qui, à peu d'exceptions près, s'étend à tous les étages de la société, atteint, dans la classe populaire, à des effets d'un pittoresque regrettable. Conséquence présumable d'une situation politique longtemps effacée, d'un éloignement prolongé de la vie publique, ainsi que des grands centres de mouvement ou de progrès.

Des bibliothèques assez vastes, des collections entomologiques, des herbiers précieux, quelques estampes rares animaient les appartements de notre nouvel hôte, qui s'ouvraient sur un jardin trop petit, meublé comme un boudoir de fleurs, et vivifié par quelques volières d'oiseaux. Tout y respirait l'amour de la nature et des études qu'elle peut colorer de sa poésie. Nous parcourûmes avec lui la ville et ses environs; il discutait

chemin faisant le programme des embellissements, en propriétaire qui se promet d'améliorer ses domaines.

La campagne est bien cultivée autour de Rumilly, vallon environné de collines que des montagnes plus hautes couronnent. Au delà d'un faubourg s'élèvent les bâtiments d'une manufacture de tabac, assise dans la plaine au milieu de ses cultures, vastes champs de belles feuilles vertes qui, mariées aux quenouilles lustrées des maïs et aux carrés vert tendre du sarrasin, donnent à cette campagne un air méridional. Bien que cette ville soit une des plus rapprochées de notre ancienne frontière, loin d'entretenir des sentiments d'aigre hostilité, si fréquents entre proches voisins, elle a, des premières, aspiré à la fraternité française, par une judicieuse et libérale prévoyance des intérêts généraux du pays. Aucun autre canton peut-être n'a accueilli avec une plus patriotique allégresse, l'annexion qui, en soustrayant à la suzeraineté italienne une province française de langage, d'esprit, de mœurs et de souvenirs, lui a rendu une nationalité.

On nous avait conseillé de voir Alby, l'ancienne capitale de l'Albanais, détrônée par Rumilly, et comme nous errions en zigzag, nous utilisâmes, pour faire à pied cette longue promenade, les heures les plus chaudes d'une journée d'été. Sans être bien remarquable, le chemin avait l'avantage de nous rapprocher des montagnes, qui exercent une invincible attraction.

Alby, accolé à un de ces versants rapides qui font face aux derniers replis de la longue queue du Semnoz, est le point central d'une série de paysages, si divers qu'on les voit se renouveler à chaque pas comme les images successives d'un optique. Aperçu du tournant de la route, le bourg, versé sur une pente rapide avec ses massifs d'arbres, semble en train de rouler du haut en bas, pêle-mêle avec les maisons : un coup de baguette a tout fixé à mi-chemin. Le Chéran, sillon très-creux, sépare les deux coteaux, reliés par un pont d'une seule arche. De ce point, on a devant et derrière soi un plain-pied de campagnes agrestes et touffues ; sur sa tête des mamelons couronnés de silhouettes mouvementées, et sous ses pas, un troisième site où l'on plonge à vol d'oiseau. En face du village, la côte est égayée par un joli château à poivrières, coquettement rhabillé et où la brique réchauffe les teintes plus endormies de la pierre. En contournant Alby dans un rayon limité, un artiste rencontrerait comme à Voreppe, ou à Vizille, de quoi remplir un album de paysages tout fabriqués. La rue, montueuse, large, vieille et ravinée, aboutit à une vaste place trapézoïde, également en pente et encadrée de logis à arcades trapues du quinzième, du seizième et du dix-septième siècle. Ces maisons en loque, encombrées et historiées d'un attirail rustique, ou des attributs des métiers exercés par leurs maîtres, rendent une saisissante impression de la pittoresque misère du moyen âge. Affranchi en 1297 par

les comtes de Genève qui l'avaient entouré de sept châteaux, Alby comptait des foires célèbres et se livrait en grand à l'industrie du corroyage. Aujourd'hui même le cours d'eau qui serpente dans les hautes berbes derrière la place, est utilisé par des tanneries et, particularité singulière, le bourg entier est peuplé de cordonniers, coupant le cuir et tirant le ligneux devant leur porte ou sous leur auvent. Ces produits d'une industrie séculaire doivent s'exporter au loin, car s'ils étaient réduits à la population locale, les cordonniers d'Alby n'auraient pas chacun trois pratiques à chausser.

Dans cette portion de l'Albanais, les enfants et les vieillards se font orpailleurs. Au lieu de pêcher des poissons, ils recueillent des paillettes dans le limon du Chéran qui descend du plateau des Bauges et recèle, au fond de sa source, à dire de légende, trois tonnes d'or introuvables, mais qui laissent filtrer entre leurs ais disjoints, de fins cristaux de métal, assez nombreux pour indemniser maigrement, à deux ou trois francs par jour, les exploitants de cette petite Californie, moins décevante encore que l'autre. Quand on s'éloigne d'Alby par la route d'Aix, on traverse, à quelques lieues, Saint-Félix, patrie de Mgr Dupanloup et, tout auprès, Albens, où naquit en 1767, Michaud, l'historien des croisades. Ces deux enfants de la Savoie, constataient à l'Académie française, avant l'annexion, la nationalité littéraire de leur province.

Une voiture publique, relayée au bout du pont,

nous ramena souper à Rumilly; car la bourgade albanaise offre peu de ressources aux voyageurs. On trouvera plus tard, on doit l'espérer, un gîte convenable dans ce lieu charmant, où il serait si doux de posséder une chaumière et où nos peintres exploiteraient avec succès une mine de sites ravissants, bien autrement fructueuse que le Pactole parcimonieux du Chéran.

Enfant d'un pays où les traditions sont en honneur, où les riches manufacturiers encouragent les travaux qui ont pour but le passé de la patrie flamande, mon ami Dornheim prenait goût à cette flânerie à travers une belle contrée remplie de souvenirs. Je n'étais pas fâché, en le familiarisant à des sites qui lui paraissaient grandioses, parce qu'ils ne dépassaient pas ses facultés comparatives peu exercées jusque-là, de l'accoutumer peu à peu à évaluer des distances, des aspects, des proportions plus énormes. En effet, plus on a pratiqué les montagnes, plus on les admire, parce que l'on se rend compte avec un discernement meilleur de l'étrangeté de la scène. Ces pèlerinages à travers les dernières ondulations des hautes chaînes, pays mixte et qui ne ressemble à nul autre, ont en outre l'avantage d'accoutumer le corps à vivre en plein air et les jambes à braver de longues marches.

Sans abuser cependant de ces bons principes, nous prîmes une carriole pour regagner les escarpements du Fier, en traversant un pays découvert,

qui nous laissait entrevoir de loin sur une hauteur, parmi des châtaigniers séculaires, l'église neuve, ou badigeonnée, du village de Marcellaz. Notre cocher certifiait que nous ne pouvions nous dispenser de faire là une courte station, parce que tel était l'usage des étrangers venant d'Annecy, et même de Genève. C'était un détour d'un quart d'heure; nous nous y résignâmes d'autant plus, que ce garçon, peu curieux de sa nature, médiocrement avisé et natif de la Maurienne, ignorait absolument ce qu'on allait voir à Marcellaz, qui de loin, n'annonce rien de curieux.

Le soleil piquant de midi, qui tirait des chaumes et des abords des maisons, un âcre parfum de rusticité, avait dispersé les habitants; les ruelles étaient désertes et nous errions autour de notre voiture, dans le silence lumineux de cette étuve, lorsque, à l'angle d'une bâtisse assez lourde, ruine mutilée par une restauration qui laisse transpercer quelques débris de tourelles, de portes historiées et un lambeau d'écusson, nous vîmes apparaître une jeune fille qui nous dit: « C'est le château de la Tête de Mort.... »

Elle s'esquiva tout aussitôt. Nous nous rapprochâmes de l'église, supposant que cette boîte toute neuve pouvait renfermer quelque ancien joyau de prix. Déception nouvelle. Seulement, comme nous sortions, un petit garçon, à demi nu, nous attira vers le clocher et nous précéda d'un air intelligent, en murmurant: « C'est par ici.... »

Il monta devant nous jusqu'à l'intersection du clocher avec la nef et, désignant dans une cavité un crâne bruni, cimenté dans le mur au-dessus de deux os croisés, il ajouta: « Voilà la tête.... »

L'enfant n'en savait pas davantage: la muraille dotée de ce trophée lugubre n'a guère plus d'une vingtaine d'années. Cette contradiction, entre l'âge du manoir de la Tête de Mort et la date évidente de cette sépulture à ciel ouvert, laissait donc errer, de la légende à l'anecdote, notre curiosité incertaine.

Il fallait s'enquérir dans le village et arracher le mot de l'énigme; mais nos regards n'avisaient, dans les rues, qu'un chien errant, et des poules picorant au soleil. Notre cheval dévoré des mouches battait le sol à coups de sabot: il fallut céder aux instances du conducteur et quitter Marcellaz sans en savoir davantage. Ce mystère m'accommodait assez, il donnait même une certaine physionomie à ce clocher insignifiant autour duquel tourne la route. D'ailleurs, je commençais à m'offrir une légende tout à fait conforme à mes goûts, lorsque Siméon, à la vue d'un ecclésiastique qui cheminait sur la route, sauta à terre et alla le prier, vu la chaleur extrême, de profiter de notre humble équipage. Il allait à Chavanod, que nous devions laisser à notre droite, et trouvant l'invitation naturelle, il y céda sans se faire prier.

La curiosité de mon compagnon lui laissa peu de répit. « C'est, dit M. l'abbé, une assez vilaine histoire et qu'il convient de raconter en peu de mots.

« Un des anciens seigneurs d'Auteville, à quelques lieues d'ici, possédait un logis de chasse à Marcellaz, dans une assez belle ferme dont vous avez pu reconnaître les restes, à soixante pas environ de l'église....

— Le château de la Tête de Mort? interrompit Siméon.

— La fille du tenancier de ce domaine, eut le malheur d'inspirer une violente passion à son seigneur, qui l'obséda longtemps de ses poursuites. Mais Claudine était sage, elle implora la protection de son pasteur, vieux prêtre prudent et courageux qui l'aida, plusieurs mois durant, à déjouer les piéges du seigneur d'Auteville. Ce dernier, cependant, loin de se rebuter, irrité par les obstacles, et furieux de ne pouvoir triompher ni de la vertu de cette enfant, ni de la vigilance du pasteur, errait chaque soir dans la campagne, guettant une occasion de rencontrer Claudine seule et sans défense. Il y réussit enfin, mais le curé de Marcellaz se dressa tout à coup entre le ravisseur et la victime. Alors le seigneur exaspéré assassina le vieux prêtre et courut s'enfermer sous les murailles de son château. Il y fut assiégé et saisi, en vertu d'un arrêt du sénat de Savoie qui le condamna au dernier supplice. L'exécution d'un gentilhomme expiait rarement alors le meurtre d'un simple roturier. Aussi, pour perpétuer le souvenir de sa justice, le sénat ordonna-t-il que la tête du criminel fût clouée sur la façade de l'église. La population de Marcellaz

tient beaucoup à perpétuer ce monument qui rappelle une première victoire de l'équité sur la violence des maîtres féodaux. Depuis lors, on a masqué la façade par un clocher; il a fallu en trouer la tour pour laisser à découvert la tête du seigneur d'Auteville. Enfin, il y a vingt ans, on a rebâti l'église : on a dû laisser ce crâne au pilori, en l'enchâssant dans la maçonnerie du clocher. »

« Cette légende porte sa date, dis-je à Dornheim quand le conteur nous eut quittés ; car ce n'est pas avant l'an 1559 que Philibert-Emmanuel remplaça le conseil de justice par le sénat de Savoie, et cette circonstance du récit permet de croire à sa véracité. Il eût été fort dangereux, en effet, dans un pays travaillé par le calvinisme, et à quelques lieues d'une république protestante, de ne point châtier avec éclat le seigneur d'Auteville. »

Cette histoire nous avait fait oublier que nous allions retrouver le Fier, et rien ne nous avertissait de l'approche d'un endroit remarquable, le long d'un pays ondulé avec monotonie. Bientôt, la route, à la suite d'une descente assez rapide, se mit, en gagnant d'inexplicables profondeurs, à se contourner en lacets entre deux massifs de hêtres. Nous tombions en spirale dans un entonnoir, revoyant à chaque contour, entre les deux versants de la plaine transformée en plateau, le diadème du Parmelan qui s'enfonçait peu à peu dans le sol. Nous pensions toucher au plus creux d'un vallon et n'avoir qu'une côte à gravir pour gagner le château de

Montrottier, qui dresse ses créneaux sur l'autre bord, lorsqu'en traversant un pont étroit, à l'entrée duquel nous avions quitté la voiture, nous eûmes, non pas la vue, mais l'oreille, attirée par le bruit d'une eau souterraine.

Sous les buissons qui bordent le Pont-Verre, enfoui parmi la verdure au bas-fond d'un val étroit, l'œil mesure avec stupeur une crevasse tortueuse de plus de cent pieds où, dans une nuit épaisse, on devine, à quelques scintillements, une eau captive qui se débat pour s'évader. A gauche, cet abîme, si inopinément ouvert au-dessous d'un bassin de vallée, se révèle dans une lumineuse perspective, et le soleil, repoussé par de vives arêtes, fait ruisseler de longs reflets ondoyants sur l'eau jaspée de plaques d'écume. Rien ne prépare à cette vision subite qui vous montre l'Achéron au sein de la terre entrebâillée : l'étonnement nous laissa muets. Ce spectacle est plus étrange encore que celui de l'Aar à la Handeck, ou du torrent qui se démène au pied du glacier de Rosenlaüi; car, dans l'Oberland, la disposition du théâtre fait pressentir le drame; ici, il est tellement imprévu qu'on en est témoin sans le comprendre.

Cette merveille presque inconnue sera bientôt célèbre; car le chemin de fer d'Aix à Annecy vient de percer un tunnel sous le Pont-Verre. Sa longue voûte côtoie la gorge du Fier, et quand, du fond de la vallée, s'élancera de ces cavernes d'eau la prunelle enflammée d'une locomotive, on croira voir

un dragon, issant de son antre en vomissant la flamme et la fumée. Cette station, qui arrêtera les voyageurs dans ce lieu sauvage, n'en n'altérera pas le caractère. En effet, si l'on ne vient pas se pencher sur ces vertigineux précipices, on s'éloignera sans en soupçonner rien. On raconte qu'avant la construction du Pont-Verre, un chevalier fuyant au galop sur le versant du château de Montrottier, n'eut d'autre ressource, pour échapper à des archers attachés à sa poursuite, que de lancer son cheval d'un seul bond sur l'autre bord de l'abîme. Son page, qui le suivait de près, se cramponna à la queue du destrier qui l'enleva dans les airs. Sous cette double charge, tous deux auraient péri, si d'un revers de sa longue épée, le cavalier n'eût coupé le poignet du page, qui disparut dans les ténèbres du précipice.

Observé en aval de cette crevasse, le paysage se présente plus complet. Tout d'abord et sous la terre, un dédale de ruelles caverneuses que le torrent a percées pour son usage ; plus haut, un fouillis de verdure ; de champs entremêlés de vergers ; plus haut encore et sous le ciel, en guise de couronne, la tour et les créneaux de Montrottier.

Ce castel féodal est loin d'être sans intérêt au point de vue de l'archéologie et des souvenirs. Nous le trouvâmes échafaudé, en pleine et intelligente restauration : la cour était transformée en chantier, et par les croisées béantes, le regard parcourait sans obstacle les corps de logis évidés. Nous errâ-

mes librement à travers ces ruines provisoires, cherchant à qui parler, au milieu des maçons inattentifs à notre présence. Craignant d'être indiscrets, nous avancions, partagés entre les timidités de la bienséance et la curiosité, supposant que le propriétaire de ce manoir, M. de Rochette, dirigeait en personne des travaux si considérables. Mais, non : le maître était absent ; car nul ne vint à nous et ne s'avisa de nous arrêter. Quelques ouvriers taillaient des pierres, et nous leur demandâmes la permission d'entrer dans le château. « Allez, répondit l'un d'eux, partout où vous voudrez. »

J'entrevoyais bien une porte ; mais elle était élevée à vingt pieds du sol et communiquait, du corps de logis à la tour, au moyen d'une poutre ou deux, aboutissant à une des fenêtres. « Grand merci ! répondis-je ; mais par où peut-on arriver la haut ?

— Il y a une échelle dans la maison, dit sans se déranger le tailleur de pierres qui seul avait pris la parole ; on monte, et l'on revient à la tour en sautant sur les chevrons du premier étage. Voulez-vous qu'on vous conduise ? »

L'ouvrier posant son marteau, se redressa et je vis un jeune gars de haute taille, bien découplé et d'une fort belle mine. Quand le chemin est difficile ou périlleux, la politesse du guide consiste à devancer les visiteurs : notre ouvrier, avec la double adresse du maçon et du montagnard, enfila l'échelle, arpenta les chevron espacés sur le vide, tout en

nous montrant des plafonds à caissons du seizième siècle ; puis, après nous avoir brièvement expliqué le projet de la restauration, il ressortit par une croisée et, filant sur les solives accouplées en pont-levis au-dessus de la cour, il fit ouvrir le donjon par un homme qui nous avait suivis. Tout en s'acheminant, il nous lorgnait à la dérobée, non sans malice, pour voir comment on s'en tirerait ; ce que devinant, je me comportai avec assurance et Siméon emboîta le pas s'en sourciller.

Le premier objet qui attira mon attention, ce fut la serrure à verrou et la formidable clef du donjon. Toute cette serrurerie, d'un mécanisme ancien et d'une exécution singulière, était du quatorzième siècle ; morceau rare et précieux, millésime parlant de cette curieuse tour. J'en fis l'observation : «Vous croyez ?» dit notre guide, qui sans émettre aucune opinion, se borna modestement à diriger nos pas, et à nous écouter sans paraître nous entendre.

Pour donner une idée de la maîtresse tour, on ne peut mieux faire que de copier la description précise qu'en a tracée, dans un volume consacré à *Annecy et ses environs*, M. Jules Philippe, un des plus aimables écrivains de la Savoie et des plus utiles à consulter. « Le donjon est entouré d'une large ceinture de mâchicoulis et surmonté d'une couronne de créneaux. Ce dernier refuge des assiégés ne communiquait avec le reste des constructions qu'au moyen d'un pont-levis qui se relevait comme un bouclier contre une porte étroite, percée

au premier étage, et s'abattait sur la galerie portée par la façade de l'aile occidentale du château.... La base de la tour, évasée de manière à faire ricocher sur les assaillants les projectiles qu'on lançait par l'ouverture des mâchicoulis, renferme un cachot où la lumière ne peut arriver. Au premier étage se trouve une chambre où, dit-on, fut emprisonnée une jeune fille qui n'avait pas cru devoir obéir à tous les ordres de son seigneur. Cette pauvre victime a compté ses jours de captivité par des raies horizontales gravées sur le mur. La chambre du deuxième étage est d'un singulier aspect. Dans ses parois, revêtues de grès, on voit une forge et une série de placards; une charmante petite niche, accentuée par un arc à talon se relevant au centre et décoré de meneaux tribolés, délicatement ciselés, complète la décoration de la salle. Cette partie de la tour est appelée *chambre de l'Alchimiste.* »

Au bas d'une bâtisse adossée au donjon et qui ne semble pas fort ancienne, je remarquai une petite porte ogivale qui me parut être de la fin du treizième siècle. On peut la rattacher aux substructions inconnues du castel, dont l'origine se perd dans la nuit des âges. Nos châtellenies sont en général les rejetons des *castrum* romains; elles disparaissent rarement tout entières, et elles ont existé de tout temps. Dès le quatorzième siècle, la maison de Menthon avait succédé aux sires de Pontverre, dans la seigneurie de Montrottier. Confisqué par la révolution, sur les marquis d'Yenne, ce domaine a

passé, du général Dufour, le chef de la guerre du Sunderbund, à la famille de Rochette, qui le rhabille aujourd'hui de son harnois de chevalerie.

J'ai gardé le souvenir d'une salle basse, avec une vaste cheminée, un plafond à compartiments du quinzième siècle, et surtout, d'une assez large tour décapitée, où l'on monte par un escalier dont le moyeu, évidé en colimaçon, produit, quand on le voit d'en haut, l'effet d'un boa monstrueux, lentement déroulé en large spirale. De la plate-forme, l'ouvrier qui nous servait de guide, désigna les points principaux d'un paysage tourmenté, dont les vagues, échelonnées en sens inverse de celles de l'océan, s'éloignent en grandissant jusqu'au Semnoz, au Parmelan et à la Tournette. »

Tandis que notre tailleur de pierres avait le bras étendu, avec un geste digne d'Adoniram, pour nous expliquer le plan des travaux projetés, je remarquai sa main, dont l'usage du marteau n'avait pas durci l'épiderme; j'écoutai plus attentivement le timbre d'une voix, grossie avec effort au diapazon d'un style dont la rudesse laconique sentait le pastiche et, lisant sur les traits de ce compagnon l'intime et narquois divertissement d'un rôle bien joué: « Si j'étais à votre place, lui dis-je, eh bien, je compléterais une entreprise qui fait honneur à votre goût, en rendant à cette tour son élévation primitive. »

M. de Rochette rougit et répondit en souriant : « Mon intention est de la hausser de trois mètres. »

L'air effaré de mon ami Dornheim. dut consoler notre hôte d'avoir été deviné. Siméon, en effet, ne concevait ni cette originalité d'un gentilhomme se distrayant comme les rois de l'Odyssée, à bâtir sa demeure, ni cette malicieuse bonhomie du montagnard s'efforçant de déguiser son rang pour se gaber ensuite aux dépens de notre candeur. Peu de jours après, nous rencontrâmes sous les arcades de la préfecture un élégant jeune homme, cheminant la tête haute, et qui nous serra la main en riant.

Les jours qui suivirent, épuisant les aspects de ces vallons, nous parcourûmes au hasard, dans une sainte aversion de la ligne droite et nous égarant à plaisir, ces vastes contrées, pelotonnées dans un espace restreint entre le Vuache, le revers du Semnoz, et le Salève qui s'abaisse ou se redresse, et qui change de forme au point d'être difficilement reconnu, quand on en contourne de loin le périmètre. Le temps était trop incertain pour aborder des régions que les nuages, d'heure en heure, séparaient de la terre, et Dornheim se délectait dans le repos complet de la nature. « Quel bonheur, s'écriait-il, de pouvoir s'égarer de la sorte; d'oublier le cours de la bourse et des événements, de n'être attendu par aucune lettre d'affaire, de marcher, avec une bêtise enfantine, à la découverte d'un tas de merveilles ; de penser que l'on est loin de son pays sans l'avoir quitté, que l'on a les yeux à l'étranger et le cœur dans sa patrie! »

Au milieu de ces solitudes, les châteaux ruinés, servant de jalons, nous aidaient à classer les sites sans nom qui se succédaient. Que de fois, au revers d'une colline, en contemplant à nos pieds des pâturages du nord, dans un cadre méridional de pampres dorés, nous avons discuté, parmi les méandres du ruisselet qui donnait la vie au tableau, le choix du meilleur emplacement, — pour y bâtir un château, disait Siméon, et moi : — pour planter une chaumière. Horace eût trouvé à chaque pas l'accomplissement de son rêve champêtre.

En circulant parmi ces vagues de verdure, où les créneaux rompus et les tours tronçonnées apparaissent comme des mâts de navires engloutis, on est tout étonné d'être rappelé aux souvenirs de la vie guerrière et des luttes féodales, tant ce pays semble jeune, et frais éclos pour les bergeries. Sallenove, belles ruines abandonnées, à quelques pas de cette abbaye de Bonlieu où Hugues de Viry et sa femme Antoinette avaient élu sépulture en 1047, Sallenove fut, en 1589, le siége d'une conférence entre le duc de Savoie, représenté par le comte de Chalant, et les Bernois, qui ont dévasté ces campagnes. Un demi-siècle auparavant, Alexandre de Sallenove avait disputé victorieusement le passage des Usses, aux troupes que François Ier, pour faire pièce au duc de Savoie, avait envoyées au secours de Genève. C'était alors un lieu célèbre et une forteresse respectée que cette tour de Sallenove, où s'abritait une des cinq plus illustres maisons du comté

de Genève, seigneurs suzerains qui avaient relevé de l'empire et dont les fiefs étaient de petits États. Un vieux quatrain, resté traditionnel et recueilli par Guichenon, perpétue encore la mémoire des étoiles de ce nobiliaire :

« Ternier, Viry et Compey
Sein les meillous mezons dou Genevey;
Sallanuvaz et Menthon
Ne lou cédein pas d'on botton. »

Arcine, Savigny, Chaumont, gardent de trois côtés le pied du mont Vuache. De ces trois sentinelles perdues, Chaumont est la plus haut perchée. Son castel protégea une petite ville, réduite plus tard à une bourgade chef-lieu d'un mandement, et que des murailles entouraient. François Ier démantela Chaumont, où les duc de Nemours entretinrent un châtelain : mais la forteresse fut relevée ; car elle était en bon état en 1590 et le bourg servit d'étape en 1629, à l'un des corps d'armée qui allaient avec Louis XIII forcer le Pas de Suze. C'est alors probablement que fut ruiné le château, où les Bernois n'avaient pu entrer à la fin du seizième siècle. Il n'en reste aujourd'hui, au sommet d'un mont rocailleux, que des lambeaux indiquant une vaste enceinte, et trois pans mutilés d'un donjon qui commandait la route de Genève à Frangy.

Des environs de Chaumont, comme de Sallenove et des hauteurs de Chavanod, nous découvrions vers le nord, des groupes de montagnes cintrées ou surbaissées qui attiraient notre attention, et l'on

nous nommait invariablement le Salève, que nous ne reconnaissions jamais. Ces massifs sous-alpestres sont curieux à observer sous leurs différents profils; ils changent de culture selon leur exposition et l'on passe, autour d'eux, des sombres aspects du nord, aux valeurs plus ardentes du sud ou du couchant. Le Grand Salève qui, du bassin du lac, dresse une si haute muraille de rochers à pic, vient s'effondrer à l'est en pâturages inclinés, qui s'abaissent à la modestie d'une côte prolongée. C'est surtout lorsqu'on se glisse par derrière, jusqu'à la pierre druidique de Reignier, veuve des forêts qui masquaient jadis la vue de l'Arve, et même jusqu'à Boringe, un des plus célèbres parmi les châteaux historiques de la Savoie, c'est là, dis-je, que ces déguisements du Salève deviennent surprenants, en vous donnant à mesurer la largeur de ses racines.

Boringe, qui défendait autrefois la rive de l'Arve, était, de ce côté, la clef du Faucigny. Cette clef, Aymon Ier, comte de Genève, l'avait forgée au onzième siècle : elle servit à forcer plus d'une fois le passage. Longtemps ce château, qu'un pont de pierre, dont on reconnaît les vestiges, mettait en communication avec la rivière, servit à réprimer les bandits qui désolaient la contrée au quatorzième siècle. Plus tard, en 1591, les Genevois, coalisés avec des troupes françaises sous le commandement du capitaine de Harlay de Sancy, prirent et saccagèrent Boringe qui, rétabli par les ducs de Savoie, fut rendu plus tard aux descendants des comtes de

Genève, représentés par le marquis de Lullin. Notre fief n'échappa point aux torches des Bernois ; mais, dès cette époque, la maison de Boringe s'était construit près de Vétraz, au bord de la Menoge, une noble habitation qu'elle conserva jusqu'à l'époque où la Révolution française confisqua les biens des Boringe et des Lullin, ces derniers rejetons de la dynastie souveraine des comtes de Genève.

Dans cet arrondissement de Saint-Julien, si riant et si bien cultivé, où la vie rustique est joyeusement éparse, il n'est guère de hameau qui n'ait eu rang de bourgade, et l'on traverse plus d'un bourg qui fut une cité. Tout ce pays a été hérissé de manoirs qui attirèrent sous leur aile des habitants dont ils ont causé la perte. Mais les guerres de religion, qui ont duré cinquante ans et fait de Genève le fléau de la province qui portait son nom, ont enlevé à la contrée son aspect féodal ; la nature, si plantureuse dans ce coin privilégié, eut bien des cicatrices à couvrir. Viry était, avant ces invasions, un bourg considérable, avec des foires et des marchés où l'on se rendait de bien loin. Autour de Viry rayonnait une constellation de créneaux et de tourelles : Ogny décapité est devenu une ferme ; Château du Vuache est réduit à un tronçon ; de Sainte-Catherine, qui joua un grand rôle et que Jean de Tournes a décrit, il ne reste qu'un souvenir, et les dépositions de Rafin et de Renazé son valet, dans le procès du maréchal de Biron, décapité sous Henri IV. Rafin, tour à tour agent et accusateur de Biron, soutint :

« Que le gouverneur de Sainte-Catherine avoit été adverti du jour auquel le Roy devoit reconnoître la place avec Biron, afin qu'il tînt des fauconneaux braqués pour tirer sur le prince facile à distinguer de sa suite, parce que Biron, habillé d'une certaine couleur, marcheroit devant lui. » Renazé, précisant ce récit, ajoute que : « Le gouverneur de Sainte-Catherine devoit cacher dans certain endroit du fossé qu'on lui marqua, sept ou neuf bons arquebusiers afin que, quand le Roy, qu'on leur avoit désigné, viendroit à passer, ils fissent feu sur lui. »

Ces dépositions contradictoires, et par là suspectes, mirent dans un relief exagéré, la trahison trop réelle du duc, qui s'était vendu au duc de Savoie.

Les seigneurs de Viry, dont le château s'élève encore à peu de distance de l'ancien castrum ruiné qui portait leur nom dès le treizième siècle, et qui gît en lambeaux sur le sol comme un vieux parchemin rongé, possédaient aussi, tout auprès, le vaste manoir de la Perrière, qui n'est plus qu'une métairie.

C'est là, que le dernier jour d'août 1535, le baron Michel de Viry reçut « en grande dévotion et larmes » les religieuses de Sainte-Claire de Genève, que l'hérésie avait contraintes d'abandonner leur couvent pour s'enfuir à Annecy. Le récit de ce voyage tracé par une d'elles, la révérende Jeanne de Jussie, est un document aussi curieux que naïf sur les événements et les malheurs du temps. Tels étaient l'état des chemins et la faiblesse de ces pauvres

nonnes, qu'elles mirent plus de douze heures à faire le trajet de Genève à Saint-Julien *qui n'est guère plus long que deux lieues.* « ...Toutes estoient de pied hors-mis quatre pauvres malades qui estoient sur un charriot.... Les anciennes, qui avoient demeuré plus de soixante ans en religion, sans avoir jamais rien vu du monde, ne pouvoient porter la force de l'air, et, quand elles voyoient quelque bestail ès champs, cuidoient des vaches que fussent ours, et des brebis lanues (laineuses) que fussent loups ravissants.... »

Ces colombes ainsi pourchassées vinrent donc s'abattre au toit du baron de Viry, cousin de la mère vicaire de la communauté. « Le bon baron print les clefs du chasteau et les lui donna, disant : — Madame ma cousine, vous estes de céans autant que moy; je vous abandonne la maison et tout mon bien, et je veuls que personne n'y entre que par votre congié. Le chasteau est bien fourny d'artillerie et nous ferons bonne garde.... Il fit sortir tous les gens et allèrent loger en la ville, et lui mesme dormoit bien peu, sus du foing, dans une grange. »

C'est à la Perrière que, de la part du duc, une députation vient chercher les clarisses, pour les conduire en procession guerrière et religieuse jusqu'à Annecy, où nous les retrouverons.

Saint-Julien, où cinq ans auparavant avait été signée une convention entre le duc et la République, sous la médiation de dix cantons suisses, Saint-Julien vit la conclusion de la paix de 1603; on mon-

tre encore la fenêtre devant laquelle parut le président de la Rochette, en criant au peuple assemblé : « Louez Dieu, mes amis ; vous avez la paix ! » Ce petit bourg où les Autrichiens furent une dernière fois battus, à la fin de février 1814, était naguère un lieu chétif qui, exposé d'âge en âge aux invasions, n'avait pu se développer. La France qui lui apporte enfin des conditions durables de sécurité et de progrès, le transforme et en fait une ville. Des constructions élégantes et monumentales marquent déjà le centre futur de la cité ; un palais communal s'élève en face d'une sous-préfecture en style fleuri ; le nouvel hôpital est assis dans une prairie à quelques pas, et bientôt, une église digne du chef-lieu suppléera à l'exiguïté d'une modeste chapelle, insuffisante pour une population qui s'accroît.

En deçà de Saint-Julien, on visite encore les ruines de Ternier et le châtaignier trapu, tronçonné et trois fois séculaire qui complète ce monument en retraçant un souvenir sinistre. Le 1er juin 1589, Charles-Emmanuel reprit ce château, que les Genevois avaient conservé depuis la conquête du bailliage par ceux de Berne, et parce qu'au lieu de se rendre, « *le commandant souffrit le canon*, Son Altesse fit pendre soixante soldats. » On leur avait promis la vie sauve, circonstance qui rend plus odieux ce triste loyer de leur valeur ; treize d'entre eux furent *branchés* à ce châtaignier, vieux témoin de ces discordes. Du reste, de part et d'autre, on déployait

une égale cruauté : pendant que les Bernois saccageaient le Faucigny, les Savoyards, maîtres de Ternier, ravageaient le bailliage ; les uns emportaient les cloches des temples renversés, les autres enlevaient les habitants des fermes incendiées. On était loin encore du temps plus vraiment religieux, où l'on devait condamner avec une impartiale horreur les auto-da-fé de l'inquisition et les bûchers de Calvin.

Cette terre tranquille où les clochettes des troupeaux accompagnent aujourd'hui la chanson des moissonneuses et des pâtres, ne fut donc bien longtemps qu'un champ de bataille. Sans parler des querelles de religion, la Savoie a été envahie par François Ier, par Henri IV, par Louis XIII ; deux fois par Louis XIV ; par les Espagnols même, en 1742, lorsque Charles-Emmanuel III eut embrassé le parti de Marie-Thérèse ; enfin, par la République française, en 1792. Ce grand fief paya cher sa prétendue indépendance sous des ducs trop pauvres pour ne pas l'épuiser, et trop batailleurs pour lui permettre de réparer ses pertes.

Las de parcourir des châteaux qui racontent une lamentable histoire, et après avoir consacré quelques journées à ces riants pays, où les guerres n'ont pas laissé debout une seule église antérieure au dix-septième siècle, nous commencions à aspirer, de la pensée et du regard, aux montagnes, représentées invariablement à nos yeux par leur sentinelle avancée, le Grand Salève, dernier contre-fort de la

chaîne jurassique, lancé au delà du bassin du Léman.

« Cette grande montagne qui, depuis tant de jours, prend devant nous de provoquantes attitudes, ne pourrions-nous l'enfourcher ? dit un soir mon ami Siméon. Comme on la découvre de toute part, elle doit tout dominer. Ce serait une façon agréable d'arrêter la carte du pays. »

Le mieux était de venir coucher à Genève et d'aller le lendemain, au lever du soleil, jusqu'à Veyrier, au pied même du roc. Il faut une heure, avec une voiture, pour ce trajet que mon compagnon avait évalué à quinze minutes : car, vus de certains quartiers de la ville, les deux Salèves semblent en limiter les rues. Ils sont en France, et si l'on y arborait un drapeau, ses plis flotteraient au-dessus du faubourg de Rive.

Cette entrée en Savoie n'est pas moins originale que le défilé du val de Fier ; mais elle est plus brillante et plus conforme à l'idée qu'on se fait vulgairement de ces hautes régions. Ici, l'on ne peut aller qu'à pied. On franchit par une échelle, taillée dans le roc, cette frontière de l'ancien département du Mont-Blanc, et l'on est soudainement transporté au cœur de la montagne, à la déclivité d'un col qui sépare le Grand Salève de son rejeton. En quittant ces degrés naturels que l'art a régularisés, et d'où l'on plane sans péril sur Genève, sur Bossey, où Rousseau dans son enfance passa chez le pasteur Lambercier quelques mois si bien racontés, on

laisse à gauche une construction hybride, qui tient du castel, de l'auberge et de l'ermitage; puis, on pénètre dans la ruelle étroite de Monnetier, village alpestre et curieux, dont les maisons s'alignent dans le demi-jour d'une masse de grands arbres qui laissent à peine surgir la pointe du clocher. Monnetier, où l'on déjeune sainement dans une hôtellerie primitive, mais accorte et proprette, est une oasis de la société errante; il y a là, dans la belle saison, une colonie de désœuvrés du genre méditatif et rêveur.

Au revers opposé de cette gorge, et tourné vers l'orient, le bourg voisin de Mornex festonne de ses villas, dévolues aux princes de la finance, le versant fleuri du Petit Salève; cascatelles de pampres, étagés en terrassements.

Une belle route neuve, qui découpe en deux ou trois tranches le flanc du Grand Salève vous conduit de Monnetier, à travers une épaisse toison de hêtres et de sapins, jusqu'à un hameau où commencent les chalets et les grands pâturages. Au delà, le sol monte à découvert jusqu'à une masure-guinguette abritée de quelques vieux arbres décapités et infléchis par les vents, comme au bord de la mer. Ces souches vénérables, bien connues à Genève d'où on les découvre, se nomment *les Treize-arbres*. C'est le but d'une promenade en renom. Mais il faut aller plus loin et longer la crête par un sentier d'herbe, ligne plus sombre que les pas ont tracée sur un tapis d'un vert fauve : on atteint alors, en une heure, le

point culminant, qui se nomme le Grand Piton et qui est situé à treize cents mètres de hauteur. Là règne une bise constante, qui vous permet, en plein midi, d'affronter sans accablement les rayons du soleil et de contempler, dans une série de points de vue, le périmètre de l'horizon.

La solitude était complète, le ciel sans un nuage : le vent du sud, glissant sur les brins d'herbe d'un pâturage rosé, permettait d'entendre sonner au loin des troupeaux qu'on ne voyait pas. Au premier moment, le bloc éblouissant et monstrueux du Mont-Blanc, découvert jusqu'à sa base, attire toute votre attention. Les arêtes en étaient si vives, les rochers accusant leurs moindres cassures, se détachaient si nettement des neiges, et celles-ci, par des nuances délicates et formelles, se séparaient si sensiblement des pans de glace dure, que l'on ne pouvait se lasser d'admirer cette harmonie, dont le ton le plus grave est déjà d'une clarté aiguë. A gauche de la cime, entre l'Aiguille Maudite et l'Aiguille du Midi, le mont du Tacul, renversé en boule informe et croulante, rayonnait d'un éclat mat, comme un lingot qui entre en fusion et commence à couler. Cette chaîne, ramifiée à celles du nord et du midi, enveloppe, ainsi que la muraille d'un amphithéâtre, toutes les Alpes de la Savoie qui, cependant, semblent hautes encore lorsque l'œil tombe à leurs bases au fond des vallées. Entre ces plateaux et ces réflecteurs blancs, qui s'arment des rayons du soleil pour les briser comme des lances de feu, il

s'établit des rayonnements qui pulvérisent la lumière, dont ils multiplient l'intensité. Il en résulte que l'éclairage du tableau se coupe en deux plans distincts : une zone incandescente semble raréfier, sur toute la région des neiges, l'air réduit à une transparence idéale, tandis que dans les vallées et le long des pentes bleuâtres, on dirait que le vent n'a pas complétement balayé les derniers voiles de la nuit.

Au-dessous de ces découpures blanches et roses, que l'on croirait échappées du ciel entr'ouvert, les robustes géants granitiques, écrasés du poids des neiges, les bras en l'air et les pieds enfoncés dans les vallons, étirent des lignes verticales et ménagent entre eux des plans d'une formidable profondeur. On se rappelle alors, devant certains blocs erratiques, étrangers à la composition géologique du Salève, et qui se trouvent disséminés à travers les mamelons de son sommet, qu'à des époques inconnues, ces caillous, arrondis à force de rouler, ont glissé sur les neiges du Mont-Blanc, jusqu'au Salève alors englouti avec toute la contrée, et que d'autres blocs, traversant, sur cette énorme pente, tout le bassin du Léman, ainsi que le Genevois couvert alors de trois mille pieds de glace, sont venus se buter contre les flancs du Jura, où l'on reconnaît encore la trace des moraines amoncelées par ces amas hyperboréens....

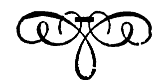
Après avoir bien contemplé la cime du Mont-Blanc, que d'autres pouvaient regarder à la même

heure, de Langres, de la Côte-d'Or, de Lyon et du Milanais, nous nous rapprochâmes du versant occidental, découpé à pic sur le Genevois et les pays montueux que nous avions traversés. Leurs coteaux et leurs montagnes étaient rentrés en terre; nous n'avions plus à nos pieds qu'une immense plaine, très-verte, çà et là écorchée par des éraflures qui sont des villages ou des bourgs. Au fond de l'occident, le Vuache et le Crédo, brisant la ligne sombre du Jura, ménagent entre eux un grand trou, par où s'échappe le Rhône, en rongeant le pied du fort de l'Écluse.

Du côté du midi, où le Salève se prolonge jusque dans la plaine en longue chaussée à pente adoucie, le spectacle est plus étrange et plus mystérieux. Sur la droite, une série confuse de montagnes noirâtres et dégingandées se succède jusqu'à la Tournette flanquée du Parmelan, et de la dent de Lanfon qui ressemble à une bouteille ronde terminée par un goulot de pierre. Ce goulot turriforme a trois cents pieds de hauteur. En se poursuivant jusqu'à ces montagnes dont elle dégage les bases, la vallée, de plus en plus creuse, concentre à leur pied une nappe d'eau grise, un lac qui, de ce point élevé, produit l'effet d'un lingot de plomb au fond d'un creuset. Sept à huit plans verticaux échelonnés en éventail autour et au fond de ce bassin, laissent deviner, entre leurs feuillets séparés par la brume, des vallées inconnues; le rideau de fond donne pour frange au ciel les neiges des Alpes de l'Isère qui, de

leurs pans aigus marquent le long couloir du Grésivaudan.

C'est sous cet aspect que nous entrevîmes, pour la première fois ensemble, le joli lac d'Annecy.



II

Les Béotiens du voyage. — Arrivée à Annecy. — Comme quo la Savoie n'est pas en Suisse, ni le Genevois en Italie. — Anecdotes et préjugés. — Blason humoristique de nos provinces. — Visite au Muséum : réflexions sur les populations lacustres, et les dernières découvertes gallo-romaines. — La faune des Alpes. — Flâneries. — Les Dominicains. — Esquisse des vieux quartiers. — L'ancien Palais et ses *banches*. — Profils d'autrefois. — Monsieur le juge-mage Symond, d'après Jean-Jacques. — Les *aires* et le menu commerce du temps jadis. — Berceau de la première Académie française. — Chronologie des comtes de Genevois. — Exploration du château d'Annecy, etc.

Annecy et ses environs répondent aux espérances que fait naître l'aspect lointain du pays ; mais le site entrevu du Salève, dans un entassement bizarre et confus, se décompose, quand on l'aborde de près, en un labyrinthe d'une harmonieuse ordonnance. Il faut du temps pour le parcourir ; il faut, pour se complaire à sa diversité, aimer la nature pour elle-même. Par malheur, le nombre est grand de ces *dilettanti* du voyage, qui vont aux contrées célèbres en été, comme ils se rendent à l'opéra-bouffe en hiver, dans l'unique but de guetter, au milieu des chefs-d'œuvre, un *ut de poitrine* lancé à pleins pou-

mons par un virtuose. Ces gobe-mouches de l'art et de la création, courent droit au Mont-Blanc, pour assouvir la grossière sensation de l'ébahissement et, dès qu'ils ont saisi, au milieu du chœur des Alpes, la note aiguë et blanche qu'elles font retentir jusqu'au ciel, ils se hâtent de revenir, tout glorieux de leur exploit. « Ce n'est point là un péché, ainsi que disait un spirituel directeur à une dame qui se confessait d'avoir juré; mais c'est la marque d'une mauvaise éducation. »

Celle de mon ami Siméon Dornheim n'était guère plus avancée; il faisait avec la docilité de l'insouciance l'apprentissage du métier de touriste. Seulement, il n'était pas sottement curieux; il acceptait un plaisir, sans l'avoir émoussé d'avance par une avidité de surprises qui prépare des déceptions et, loin de dévorer le roman ou de vouloir sauter à la péripétie, il le lisait page à page, en s'intéressant aux détails. Les circonstances favorisèrent cette méthode; car le mauvais temps nous cantonna plusieurs jours à Annecy, qui ne s'annonce point avec pompe, mais gagne à l'analyse, comme les campagnes qui l'encadrent.

Nous y entrâmes au milieu du jour, par une pluie diluvienne qui bornait la vue à quelques pas. La foudre grondait; de fréquents éclairs lançaient des coups de fouet lumineux sur les rustiques maisons du long faubourg de Bœuf, noircies par la trombe déchaînée : quelques bêtes errantes, des charrettes abandonnées, de rares passants, tapis

sous les auvents ou collés contre les portes, meublaient sans l'animer, cette rue d'autrefois, menacée de disparaître et qui débouche à angle droit dans une voie spacieuse, d'un aspect moderne et tirée au cordeau, à chaque extrémité de laquelle on devinait la campagne. A l'angle du carrefour, j'eus le temps de lire « *rue Royale* » et je fus simultanément ébloui et assourdi par un éclair accompagné d'un coup de foudre, déchirant et bref comme une détonation d'artillerie. Presqu'aussitôt, la diligence s'arrêta; un spectre trempé ouvrit la portière, et nous ne fîmes, du marchepied jusqu'au bureau, en emjambant le trottoir, que deux pas, le premier à pied sec; au second nous arrivions vernissés de pluie. Comme nous débarquions, c'est le mot propre, on dit autour de nous que l'eau montait jusqu'aux marches de Saint-Pierre, ce qui nous fit penser à Jean-Jacques Rousseau, et que le tonnerre était tombé sur la Visitation, ce qui nous rappela saint François de Sales.

Quand l'averse épuisée nous permit d'avancer le buste dans la rue, où déjà se hasardaient quelques passants, sautillant tels que des pingouins sur les rares îlots du pavé, nous jetâmes un coup d'œil sur cette voie principale de la cité, qui finit à peu de distance aux deux bouts de la perspective : nous connaissions déjà trois des quatre extrémités d'Annecy. D'épaisses nuées masquaient les montagnes; on aurait pu se croire transporté dans un modeste bourg de la Brie. La courte distance qui sépare les

messageries, de l'*hôtel de Genève*, n'offrit à notre curiosité qu'une façade assez somptueuse en style abâtardi de la Renaissance. Quatre bustes des Saisons égayent ce logis qui vise à une certaine majesté, et s'avance en saillie, porté sur des piliers vigoureux. C'est l'ancien hôtel de Sales, cédé par les héritiers du nom à la banque de Savoie. « Enfin, dit Siméon, nous entrons dans la ville !... »

Là-dessus, nous débouchons à la tête d'un pont jeté sur un étroit canal ; la rue expire sous des quinconces de platanes, nous ne voyons plus que des arbres et une prairie : l'hôtel, où nous devancent les bagages, se manifeste comme une oasis dans une solitude. Devant nous se dessinait parmi les branches, et les pieds dans l'eau, le bâtiment isolé et tout récemment rhabillé de la salle de spectacle. En abattant le mur de fond, on doterait la scène d'un magnifique décor sur le lac et ses montagnes.

Derrière ce petit monument s'élevait, beaucoup plus en arrière, au milieu d'un espace nu, une lourde bâtisse badigeonnée en gris, qui participe de la caserne et du couvent. Elle sert tout ensemble de Muséum, de Palais de Justice, de Préfecture, de Bibliothèque publique et de Mairie. Nous étions bien réellement au beau quartier de la ville ; car les seuls platanes du Pâquier, splendide futaie, nous séparaient des bords du lac, où viendra s'établir la ville de demain, dont l'assiette est marquée déjà par des édifices publics en construction, au milieu

desquels s'installe noblement la nouvelle préfecture. Son architecture est vive, avec des lignes moins arides, une ornementation délicate et généreusement assimilée au corps même-de l'édifice, que couronnent des toitures élégamment profilées. Siméon fut assez frappé du bon aspect de l'œuvre, pour s'enquérir du nom de l'artiste, qui est Lyonnais, nous dit-on, et se nomme M. Charvet.

Voilà tout ce qu'il nous fut permis d'entrevoir entre deux ondées, durant ces premières heures, qui nous donnèrent, en guise de consolation, un déjeuner appétissant et bien servi. En passant devant la poste, Siméon avait pris les lettres qui l'y attendaient. L'une d'elles, datée de Lille en Flandre, répondant à l'annonce d'une excursion en Savoie jusqu'au Mont-Blanc, le félicitait d'être *en Italie* et s'étonnait qu'il allât *en Suisse*.... Dornheim me fit part de ces hérésies géographiques, en présence de notre hôte qui poussa un profond soupir, et nous en demandâmes l'explication.

« Ces méprises-là, répondit-il, sont si fréquentes qu'on y devrait être accoutumé; mais si l'on peut se consoler d'être pris pour des Suisses ou pour des Italiens par des Allemands, des Piémontais ou des Genevois, l'erreur est plus choquante quand elle provient de nos compatriotes. Nous sommes méconnus! N'est-il pas cruel pour des enfants d'un si beau pays d'être comme privés d'une patrie! »

Je m'efforçai de le consoler de manière à redoubler sa mauvaise humeur, tout en l'édifiant sur nos

sympathies. « On pourrait supposer que j'exagère, continua-t-il; mais parcourez, à Genève, à Lausanne, à Paris, les albums de gravures qui réunissent les vues de la Suisse : vous y rencontrerez nos sites les plus renommés, Chamonix, Thônes, Sallanches, Evian même et Meillerie et, sur chaque estampe : « *La Suisse pittoresque, la Suisse illustrée....* toujours la Suisse! Les livres écrits par les Suisses, par les Allemands, par quelques Français aussi, donnent à nos voisins toute la chaîne et les vallées du Mont-Blanc! Mentionne-t-on la Savoie; c'est pour la déprécier ou pour y jeter du ridicule! C'est le pays des ramoneurs.... nous voilà responsables de tous les Auvergnats du monde et pourtant, cette industrie est si mal recrutée chez nous, que dernièrement, Bonneville manquant absolument de ramoneurs fut obligé d'en faire venir de l'Ardèche et du Dauphiné. Mais, quand on nous confond avec les Piémontais pour nous faire Italiens, alors, monsieur, nous devenons des fumistes! Il y a aussi les marmottes, qui nous font beaucoup de tort. Croiriez-vous, qu'un voyageur de passage, qui devait partir au petit jour, s'est informé si les magasins de marmottes s'ouvraient dès le matin, afin d'en apporter une à ses enfants!

— Qu'avez-vous répondu? s'écria Siméon en riant aux éclats.

— La vérité, monsieur; j'ai certifié qu'il ne trouverait à Annecy qu'une marmotte, et empaillée encore, au musée de la ville, qui se l'est procurée avec peine.

— Eh bien, alors, donnons, lui dis-je, un regret à la marmotte, bestiole intéressante, curieuse et rare, après tout, puisque seuls vous la pouviez revendiquer. J'aurais aimé à surprendre aux abords de son terrier ce rongeur divertissant, qui sous Louis XVI, lors du mariage de Clotilde de France avec le prince de Piémont, a imposé à la mode parisienne le nom des bonnets *à la marmotte*, nom qui, resté inséparable des barbes de cette coiffure, a ajouté un vocable au dictionnaire de notre langue. J'étais ravi que l'annexion, en francisant les marmottes, dont vous aviez le privilége, eût ajouté un sujet précieux à la faune française, et vous m'ôtez une illusion. »

L'objet considéré à ce point de vue éveilla un autre sentiment dans l'esprit de notre hôte et il avoua qu'en cherchant bien, au voisinage des neiges, on rencontrerait quelques marmottes, oubliées par le temps. Je dus calmer aussi ses susceptibilités à l'égard des gâteaux de Savoie, en l'assurant que cette invention illustre de Jean de Belleville en Tarentaise, cuisinier d'Amédée VI, dit le comte Vert, en 1350, avait exercé une influence considérable sur l'architecture de nos églises, de Côme à Saint-Paul de Londres, et de Rome jusqu'à Paris.

Nos frères de la Savoie ne se montrent intraitables que sur deux points : l'erreur qui les confond avec les Suisses et surtout le préjugé qui les fait Italiens. Ici, l'incompatibilité procède d'une question de race : on ressemble toujours plus ou moins

à un peuple conquis et on en subit la situation fausse, quand on ne parle pas la même langue que ses gouvernants et, même avec la liberté, des actes administratifs qu'il faut traduire, deviendraient des firmans ou des ukases. Leur courroux à ce sujet nous a plus d'une fois, à propos de certaines âneries, sauvé de leurs quolibets, arme française aussi et qu'ils savent employer. Au moment de l'annexion, un jeune fonctionnaire envoyé dans l'arrondissement d'Annecy, descendit un soir à l'hôtel de Genève où, tirant un dictionnaire de poche qu'il consulta, il demanda : *una buona camera*.... Stupeur du garçon de service qui, ne pouvant répondre, va chercher un camarade, natif du Languedoc. Celui-ci reste coi ; il faut appeler la maîtresse du logis, qui s'enquiert modestement — si l'étranger ne saurait pas quelques mots de français ?

L'anecdote est authentique, elle a fait le tour des deux Savoies ; on commence seulement à en rire. Elle me rappelle qu'un jour, dans les montagnes au delà de Faverges, un jeune homme fort à la mode dans nos salons, donna lieu en ma présence, de la part d'un vieux pâtre dont il avait reçu quelques renseignements, à une assez jolie réponse. « Je m'étonne, s'écriait cet étourdi, qu'en trois ans vous ayez si bien appris le français. Quel langage parliez-vous auparavant ? »

Rien de plus burlesque que l'indignation flegmatique avec laquelle ce paysan répondit : « Auparavant, monsieur ? nous ne parlions pas.... »

Fidèle écho de l'esprit du pays, notre hôte en traduisait les impatientes susceptibilités. Mais je ne crois guère plus aux susceptibilités sans cause qu'aux maladies imaginaires. L'un et l'autre symptôme constatent un état de souffrance prolongé. Tour à tour étrangers à la France dont on les avait séparés, à l'Italie qui leur prenait, avec le tribut de l'impôt, ses plus vaillants soldats, en laissant à l'abandon les forces intellectuelles de la province; réduits à s'agiter dans le vide ou à se confondre dans le mouvement artiste et littéraire de Genève, capitale jalousée, les habitants de la Savoie ont eu à subir le poids d'un long et injuste oubli. Leurs traditions les rattachaient à la France qui ne les connaissait guère; la fidélité de leur culte pour cette patrie de leurs souvenirs et de leurs vœux, était loin de plaire aux possesseurs de leur territoire. Si l'on se rappelle que, cinq ans avant de reprendre leur premier rang aux frontières de l'unité française, ces exilés de notre gloire se l'assimilaient de cœur, au point d'illuminer leurs chaumières jusque dans les moindres villages pour nos victoires de Crimée, et de courir répéter de chalets en chalets : « *Nous sommes entrés* à Sébastopol ! » on sera trop ému de cet élan qui devançait les traités, pour ne pas se sentir solidaire des blessures qui ont irrité l'amour-propre des Savoyards. En tout état de cause, ce n'est point à nous de les leur reprocher.

Appliquons-y plutôt, et d'une main amie, quelque

baume héroïque dont la raison fournira l'élément. Chacune de nos provinces a son orgueil d'origine et son caractère propre qui vont se heurter aux prétentions contraires des pays rivaux : de là ces quolibets, vieux comme la monarchie, poignées de sel gaulois, qu'en riant, on jette à son voisin. Ces joutes d'épigrammes s'arrêtent à la frontière ; elles retracent le souvenir des nationalités primitives, et c'est pourquoi la Savoie a reçu son lot parmi ces commérages de famille. Doit-elle, se considérant comme en butte à une disgrâce d'exception, se croire plus atteinte ou plus déprisée que les Alsaciens dont la lourdeur et l'accent ont prêté à rire, que les Provençaux ou les Marseillais, objets des plus grotesques histoires et des plus intarissables ; que les Manceaux, à qui Racine attribuait les faux témoins *par centaines;* que « certain renard gascon, d'autres disent normand, » sous l'emblème duquel *le bon* la Fontaine a jeté sur deux provinces une accusation de ruse ou de duplicité ? L'humeur cauteleuse et processive des pauvres Normands, est un préjugé gothique assez rude et qu'ils subissent gaiement. La race héroïque et spirituelle des Champenois se refuse-t-elle à compléter le chiffre d'un troupeau de moutons ? Un Bordelais vous dira d'un hâbleur que c'est un vrai *gascon* et, d'un bout à l'autre du royaume, c'est injurier un homme que de l'appeler *Auvergnat.* L'argot populaire enchérissant, a même créé pour cet usage le mot *Auverpin.* Eh bien, l'enfant de la Guyenne, du Puy-de-Dôme, du Cantal,

n'en seront pas moins fiers, et avec raison, de leur patrie ; car les provinces les plus maltraitées sont précisément les plus considérables dans l'estime générale, comme dans les souvenirs de l'histoire. A ce titre, il le faut avouer, notre Savoie n'a rien à envier à personne : elle résume toutes les malices accumulées dans les plaines contre la race laborieuse, franche, rude et fière des montagnes. Je me souviens d'avoir lu, il y a quelque vingt ans, signée d'un nom famé, cette petite phrase : « Un de ces jeunes Savoyards escortés d'un ours et d'une cornemuse, que *l'Auvergne* ou *la Franche-Comté* envoient chercher fortune à Paris.... »

Depuis lors, cette géographie de sentiment a été consacrée par l'Institut ; elle y est entrée avec son auteur, empaillé comme la marmotte unique du muséum d'Annecy.

Cette innocente momie (la marmotte) eut l'honneur de déterminer l'emploi de notre après-midi. A l'occasion des raretés zoologiques de la contrée, on avait passé de la marmotte au bouquetin : je n'en savais guère plus long à son sujet que le dictionnaire de l'académie et Siméon n'en avait jamais ouï parler. On nous apprit que la ville avait rassemblé, dans une collection complète, les produits de la faune, de la flore et de la minéralogie des Alpes de Savoie, et l'examen de ce musée nous parut offrir, pour une journée de pluie, un passe-temps instructif. Quelques pas nous séparaient de la préfecture, dont nous fîmes le tour pour jeter

un coup d'œil sur le bout du lac, et pour entrevoir un joli jardin public dont on dessinait les contours sur la rive, au pied de la statue de Berthollet le chimiste. Nous saluâmes en passant ce compatriote que la Savoie a donné à la France, et que la France a présenté glorieusement à l'Europe savante.

La pensée judicieuse qui a dicté la destination spéciale de ce muséum a été réalisée avec discernement ; Annecy donne un exemple que devraient suivre la plupart de nos chefs-lieux. Grouper les productions du sol, les antiquités qu'il recèle et les résultats des industries particulières à chaque localité, c'est offrir de précieux matériaux aux divers genres d'études, et contribuer à l'éducation populaire. La ville possède une manufacture considérable de toiles et de cotonnades imprimées, créée par un industriel éminent, M. Lauffer, un des esprits progressifs et bienfaisants du pays. L'établissement qu'il a fondé, dans le quartier neuf, entre Saint-Pierre et la Visitation, utilise et fait vivre deux mille deux cents ouvriers à Annecy et deux mille à Pont. On tisse là, par jour, vingt-cinq mille mètres d'étoffes, et cette fabrique, si secourable à la population ouvrière, donne à Annecy, toute proportion gardée, l'importance commerciale de Mulhouse au milieu de l'industrieuse Alsace. On peut suivre, parmi les échantillons chronologiquement disposés, de ces étoffes de fantaisie, les phases de la mode et comparer, au point de vue de l'ornementation, le goût annécien avec le goût plus

francisé de l'industrie alsacienne. Ce dernier est moins simple, il donne davantage à l'effet, aux combinaisons de la couleur; l'autre affecte des dispositions plus petites; mais nettement arrêtées : la recherche instinctive du dessin, un peu sèche et timide, annonce déjà l'Italie.

Cet examen resta, pour moi surtout, fort superficiel. Bientôt nous fûmes attirés par des objets d'un intérêt plus vif, que ne pouvaient manquer d'accroître les explications du docte conservateur de ces richesses, qu'il a réunies et classées avec méthode. Elles ont même donné lieu, sous sa plume, à des travaux remarqués par le Comité des travaux historiques de Paris, et avant mon premier voyage à Annecy, le nom de M. Revon m'était parfaitement connu.

Les résultats exposés dans quelque vitrines, de diverses fouilles récentes, prouvent que le pied de ces contre-forts alpestres a été colonisé de bonne heure. C'est depuis peu que l'on s'est avisé d'explorer certains monceaux de vase, mis à jour en été par l'abaissement des eaux du lac, et que, sur plusieurs points, à deux ou trois cents mètres du rivage, on a extrait des pilotis, des débris de huttes, en un mot les signes irrécusables d'anciennes habitations, jetées au milieu de l'onde par des peuplades lacustres. Ces premiers habitants du pays gîtaient, pareils à des alcyons, dans des nids de roseaux, séparés de la terre ferme. Vivant de pêche et de vénerie, ils se mettaient de la sorte à l'abri

des loups, des ours et autres animaux sauvages, peut-être même des pirateries de certaines tribus hostiles, par là réduites à ne pouvoir les dépouiller sans construire des canots. L'âge de ces migrations, dont on retrouve aussi les traces dans le Léman et dans le lac du Bourget, est vaguement indiqué par des outils en silex, réputés peut-être à tort pour être le partage exclusif des époques primitives de l'humanité ; par de grandes poteries en terre brune, à la forme un peu étrusque, mais grossières, dépourvues de peintures et réduites à l'ornementation rudimentaire d'une série de chevrons ou de cordelières, assez vigoureusement pétris dans la glaise. Nous vîmes aussi des couteaux de bronze, d'une forme élégamment balancée et dont la lame est striée de filets, tracés par une série de menus points. Depuis quelque temps, on est conduit par l'aspect des gisements analogues, à s'élancer d'un vol moins hardi dans le champ aventureux des conjectures.

L'île de Torcello, dans les lagunes de l'Adriatique, les bas-fonds qui portent aujourd'hui Venise, ont été habités par des tribus lacustres, du cinquième au septième siècle de notre ère, et l'on sait par là qu'à la fin de l'Empire, des peuplades pourchassées du sol par la cavalerie barbare, cherchaient un abri sur les eaux. On risquerait de se méprendre aussi en attribuant, d'une manière trop absolue, sous le nom *d'âge de bronze*, à une période antérieure à l'usage du fer, les instruments de cuivre que l'on rencontre seuls dans nombre de fouilles.

Le travail de la rouille dévore incessamment le fer, l'émiette et le dissout tout entier, tandis que le cuivre se couvre d'un oxyde plus résistant qui le préserve. De là cette disparition du fer presque partout où le bronze se rencontre encore. Enfin, les celtés et autres outils en basalte, en jade ou en silex, coexistent, parmi les vestiges d'origine romaine, et même mérovingienne, avec les ustensiles de métal. Les dernières recherches entreprises récemment aux environs de Compiègne par les ordres de l'Empereur, qui a donné une si heureuse impulsion et apporté tant de matériaux à l'histoire des mœurs populaires aux époques gallo-romaines, ont exhumé pêle-mêle des monuments significatifs des trois prétendues périodes. Des émaux gaulois, de larges fragments de verre à vitres ont été trouvés avec des haches en silex, avec les framées des rois chevelus, les arabesques niellées des Scandinaves, les menus outils en bronze de la chirurgie barbare, et les morions en fer forgé des légions consulaires. Le petit musée créé dans l'antique résidence des quatre dynasties, par l'impérial antiquaire, à proximité d'une cité inconnue qui s'est révélée par la découverte d'un temple, d'un palais thermal et d'un théâtre antiques, fournit déjà des leçons péremptoires de réserve prudente, en attendant qu'il apporte des arguments décisifs par leur nombre, pour affirmer et rectifier. Du reste, comme l'impulsion du souverain s'est étendue à toute la Gaule et qu'elle a même enflammé l'Italie et l'Allemagne, on

sera redevable aux récréations du plus occupé des princes, d'un ensemble de faits et par suite, d'un mouvement d'idées, qui transformeront l'étude de nos antiquités nationales.

Ce qu'il y a d'à peu près certain, par rapport à la Savoie, c'est que les habitations lacustres des lacs d'Annecy, de Genève et du Bourget ont abrité, sinon les premiers possesseurs du pays, du moins la première race qui ait colonisé dans ces contrées. Que cette race se soit ou non perpétuée à travers les invasions, reculant devant les vainqueurs, avec ses usages, avec ses armes de pierre, dévolues peut-être à certains emplois hiératiques par un culte ignoré, et qu'elle ait conjointement utilisé les silex, le bronze et le fer, c'est là un point difficile à éclaircir. Le mystère n'en est que plus intéressant; les recherches n'en sont que plus recommandables et curieuses : car les objets mis au jour peuvent aussi bien appartenir à une période anté-celtique remontant à des âges fabuleux, qu'à l'ère gallo-romaine, sur laquelle les écoles antérieures nous avaient transmis des renseignements si incomplets.

Ces tribus flottantes ont pour pendant des générations troglodytes, dont les grottes de la montagne de Veyrier, qui borde le lac d'Annecy, ont révélé le séjour. Mais ces gnomes des rochers, ainsi que ceux de la Loire, sont de plus récente origine; la coutume de disposer des habitations dans les cavités, s'est continuée en nombre d'endroits jusqu'à

nos jours. On reconnaît encore, aux parois des ruines souterraines de Veyrier, les trous creusés symétriquement pour recevoir les scellements des planchers.

Pour compléter ce cadre d'études, M. Revon a entrepris un travail considérable et digne d'être aussi mentionné : l'estampage sur carton de toutes les inscriptions romaines de la Savoie. Ces monuments revêtent déjà, au nombre d'une centaine, les murs du musée : il en est qui dépassent la longueur de deux mètres. Ce sont des *fac-simile*, où le grain, les cassures et les nuances de la pierre, exactement reproduits, concourent à l'illusion du trompe-l'œil. M. Revon, à qui l'on doit ces richesses, les acquiert à ses frais, et ce trésor d'antiquités s'accroîtrait plus vite, si ce généreux exemple était encouragé par l'État. En attendant, notre antiquaire vient de relever de Naples à Venise, pour son cher musée, une foule d'inscriptions romaines, grecques, étrusques et osques; l'épigraphie des catacombes, le calendrier rustique de Naples, le tombeau des Scipions, etc.... Il aura la gloire d'avoir fondé seul et sans aïde, une admirable collection.

Il aurait fallu des heures pour examiner les herbiers précieux de la zone des neiges, les mosaïques éclatantes formées par les lépidoptères, ces fleurs vivantes, qui luttent ici d'éclat et de diversité avec les fleurs enchaînées à une tige. Parmi les vertébrés nous passâmes assez indifférents devant un rat à ventre blanc qui n'a d'autre mérite que d'être exclu-

sivement préposé à la dévastation des abattoirs de Genève et d'Annecy : on ne l'a jamais rencontré ailleurs. Le lièvre blanc, qui partage avec les hermines, assez communes aux alentours d'Annecy, le privilége d'avoir une robe d'été brune, et une fourrure blanche pour l'hiver, ne s'élève, qu'une moitié de l'année au rang des curiosités. L'époque où il change de toilette enseignait inutilement à feu Mathieu de la Drôme, le retour plus ou moins prochain du soleil ou des frimas. Le bouquetin, ce géant de la race des chèvres, nous étonna par ses dimensions formidables, par la rudesse anguleuse de ses formes, par je ne sais quelle violence hircine et satanée qui maintient, même sur sa tête morte, la fantastique ardeur de la vie. Magnifique bête, agile comme un chamois, avec la sombre physionomie du bouc. Tant ont fait les braconniers et les déboiseurs des forêts, que cet hôte mystérieux de leurs labyrinthes a presque disparu : mais, depuis que la race en est éteinte, on a interdit de le chasser. On en parle toujours dans la montagne; son sang, disent les Chamouniards, était une panacée souveraine contre la phthisie. Du temps qu'il errait entre l'argent des neiges et les saphirs du ciel, les aigles l'apercevaient des nues : pour le voir, il faut aujourd'hui descendre au muséum d'Annecy, ou à celui de Neuchâtel.

Par une journée de tempête, où les vents d'ouest tirent le rideau de leurs brouillards sur le spectacle des montagnes, les oiseaux de l'air, sur les ailes

desquels le matin a jeté son azur, le soir son vermillon, le soleil ses épluies d'or, et la nuit ses nuances estompées, les oiseaux, ces palettes diaprées, apparaissent, même dans un cabinet où l'ornithologie les a fixés, comme un échantillon des splendeurs des journées lumineuses.

Les sujets de la faune irisée des Alpes sont là au grand complet. On se délecte, en les contemplant, à évoquer les buissons où on les a vus voltiger, les pâturages qu'ils animaient de leurs chants, les bocages sous l'ombre desquels on a pu les surprendre, et les profondeurs bleues où l'on a suivi du regard les aigles décrivant leurs courbes immenses. Ces gypaëtes, que le lointain des airs assimile à des hirondelles, déploient ici sous le plafond, neuf à dix pieds d'envergure.... Cette série de la collection est la plus intéressante ; car, outre le charme de leurs nuances, qui éclatent jusque dans la pénombre d'un après-midi pluvieux, ces volatiles, par leur structure, retracent leur genre de vie, tant la nature a approprié leurs organes à leur destinée. Témoin ce bouvreuil à bec croisé, dont les pointes curvilignes se superposent, afin que l'oiselet, condamné à vivre de noyaux et des fruits durs de la pomme de pin, puisse arracher les semences des cônes, et les couper comme avec des ciseaux. Le tétras auerhan, ce patagon des coqs de bruyère qui, malgré sa pesanteur, (car il est, jusqu'au cou, rengorgé d'un ventre épais) doit se cramponner et se retenir en dépit des vents, aux arêtes vives des rochers, a les pattes

ferrées de squames pointues solidement rivées au-dessous des ergots : son œil noir, flocon de velours, plus foncé que le jais brillanté qui l'encadre, n'est détaché du plumage frisé et menu de la tête, que par un demi-cercle de vermillon simulant une paupière.

A côté du héron-crabier et de ses congénères, on aime à voir de près les grèbes, ces nageurs coquets du lac de Genève, que tant de fois on a suivis sur ses eaux bleues, d'où se détache leur robe chatoyante et satinée. Ces oiseaux d'un blanc lustré avec des stries de points bruns, qui fournissent une fourrure d'une richesse extrême, ont un long bec de bécasse et sont coiffés de deux aigrettes en forme de cornes ; leur face épanouie se dresse au-dessus d'une large fraise ou collerette, qui revêt leur long col d'une gabrielle brune, épaisse et dentelée. D'autres volatiles, les touristes de ces belles contrées, viennent de très-loin, voyageant pour leurs affaires, comme la spatule, qui délaissant l'Atlantique pour l'exploitation des ferrats du Léman, porte avec un cynisme risible, en guise de bec, une sorte de faux nez, long et large manche d'une cuiller à pot. D'autres courent le monde pour leur plaisir, on le dirait du moins à l'élégance aristocratique de leur allure et à la fantaisie de leurs excursions. Tandis que les cormorans ou les mouettes émigrent à l'automne, des rivages de la mer, pour se donner des vacances gastronomiques en se repaissant de poisson d'eau douce, les ibis d'Égypte,

espèce évidemment littéraire, puisqu'on trouve à Thèbes, et aux portes du Caire les momies de leurs ancêtres dans des linceuls de papyrus couverts d'hiéroglyphes, les ibis, habitants d'un pays qui se rappelle à peine le nom de la France, et qui ignore jusqu'au nom des Alpes, désertent à la fin du printemps le Nil et ses sables brûlés, pour voir des neiges, des ombrages, et se mirer dans l'onde fraîche des lacs de la Savoie. Ils s'y rencontrent avec les flamants de l'Arabie et les rolliers africains. Le curieux musée d'Annecy raconte ces aventures; il vous présente au complet les plus rares acteurs du monde zoologique alpestre, si bien mis en scène par Tschudi, dans un ouvrage que le digne pasteur O. Bourrit a récemment vulgarisé parmi nous, dans une admirable traduction.

La bibliothèque de la ville, peu considérable encore, mais déjà intéressante par les manuscrits, les autographes, et qui s'accroît rapidement, doit bientôt être isolée de ces collections. Elle fut mise à notre disposition, avec cette générosité hospitalière qui adopte pour sa règle le désir d'être utile ou serviable, et qui la préfère aux prohibitives rigueurs des règlements inflexibles.

Quand nous quittâmes la préfecture, le temps s'était amendé: la longueur des jours d'été permet au soleil d'épuiser les nuages et d'envoyer vers le soir quelques consolations aux voyageurs. Nous profitâmes de ce répit pour errer, un peu au hasard, en nous dirigeant vers des tours massives

que nous avions entrevues perchées sur des rocs, et qui relient la ville aux derniers gradins de la montagne. Cette première excursion nous fit comprendre que la portion la plus considérable d'Annecy est agglomérée entre la rue Royale, entrée des quartiers neufs, et ce château fort qui a groupé les plus anciens au pied de ses murailles.

Après avoir jeté un coup d'œil dans l'église de Saint-Maurice, autrefois la chapelle des dominicains, bâtie par le cardinal de Brogny, et dont la large nef, qui répond à des croisées ogivales très-évasées, a les nervures de ses voûtes coupées à mi-chemin et retombant sur des piédouches, ainsi que des clefs-pendantes, sculptées aux écussons des différentes confréries des métiers, après avoir laissé à notre gauche une chapelle transformée en magasin, qui fut bâtie au dix-septième siècle pour recevoir les reliques de saint François et de Mme de Chantal, nous nous plongeâmes, comme on pénètre dans une caverne, parmi les ténèbres de la longue rue Grenette, dont les maisons mal alignées, très-hautes, étroites, et souvent surplombantes, cachent leurs petites portes curieusement historiées, sous des arcades trapues. Ces maisons ont plusieurs corps en profondeur et l'on entrevoit, en passant, les plus singulières perspectives, rayées de zones d'ombre et de lumière, par la succession des cours et des bâtisses. Nombre de ces allées aboutissent à d'autres ruelles, humides et profondes comme le lit encaissé du Fier. On s'y peut aventurer sans de-

viner où l'on débouchera et, passé la rue de la Filaterie, qui coupe à angle droit celle où nous étions, dès qu'on arrive à la rue Sainte-Claire, les façades du seizième siècle, postérieures aux corps de logis qu'elles masquent, vous introduisent parmi d'inextricables labyrinthes d'architectures gothiques, entremêlées et croulantes, rongées de misère et de moisissure, avec des vestiges de splendeur effacée et des blasons héraldiques. Siméon qui, d'abord, s'indignait d'avoir à me suivre sur la pointe des pieds à travers ces cloaques, finit par s'y intéresser quand il me vit clouer des dates sur ces lambeaux et y rattacher des hypothèses historiques. Genève, et surtout Chambéry, présentent, dans une situation analogue, de ces dédales maçonnés, de ces hypogées tortueuses, enchevêtrements de cloîtres bourgeois, qui donnent la plus singulière idée de la vie intérieure au moyen âge. Les logis du peuple n'étaient que des refuges cellulaires. On se réunissait sous ces larges propylées d'arcades que l'on appelait, que l'on appelle encore *les aires*, et l'on circulait de quartier en quartier sous des voûtes, en gravissant parfois des degrés, désignés sous le nom de *montées*.

Nombre de ces logements avaient une issue sur les abords du pont Morens, à l'angle d'une île ménagée entre deux bras du Thiou, île en forme de navette, occupée par le vieux palais hétéroclite où le père de Vaugelas et l'ami de François de Sales, le président Favre, rendait la justice. Ce pâté de

masures de style, hautement échafaudées, se termine du côté du lac. en éperon aigu, comme la poupe élevée d'un navire des légendes. A l'entour se festonnent des maisons de bois, ventrues, trouées, biscornues, dentelées de balustres bordant des cages d'escaliers ou des galeries, et aboutissant à de larges fenêtres à menues vitres hexagonales, enchâssées dans des treillis de plomb. On voit des portes s'ouvrir en plein air sous les toits à auvents; l'œil mesure les appartements et devine ce qui s'y passe; les feux flambent d'étage en étage; la cuisine et les buanderies étalent l'appareil de cette vie intime, dévoilée par la structure à claire-voie des façades. Le ci-devant Palais « *ancienne maison forte à forme de galère* » acquis par Jacques de Nemours, sur les seigneurs de Monthoux, a été transformé en prisons. Elles sont bordées d'échoppes ou *banches*, consacrées jadis aux grimauds du Palais, dont la cour rappelle notre Cour des miracles. Le tout va disparaître; la poésie y perdra ce que gagnera la salubrité.

C'est aux environs de cet îlot que donnaient des consultations aux plaideurs, les avocats *patrocinants* fort occupés à toutes les époques, dans ce pays d'indolence où l'on aime mieux plaider que de veiller à ses intérêts. Le titre de consultant n'a pas encore remplacé la qualification surannée de la basoche, et les *patrocinants* commencent à peine à céder le pas aux avocats plaideurs, profession peu connue sous le régime sarde, où les procès se jugeaient sur

pièces et sans nuls frais d'éloquence : économie de phrases qui risque souvent de tourner au profit de la vérité. On montre encore le plaid où siégeait le juge-mage, et notamment ce M. Symond, chez qui Jean-Jacques, à dix-neuf ans, fut présenté par son ami Venture, et d'après lequel Rousseau a ébauché ce portrait, d'une vivacité et d'un relief dignes de Rembrandt, toile que, depuis, il a accrochée au *salon carré* des *Confessions*, immédiatement à la suite de la pastorale de Mlle Galley, dans ce *livre* IV, où brillent les plus beaux diamants de tout l'écrin.

« Ce magistrat bel esprit, qui n'avait pas deux pieds de haut.... qui glapissait d'une voix aiguë, claire et perçante.... qui chantait agréablement *de sa voix d'homme*, et qui avait l'art de faire valoir auprès des femmes les petits traits des *Ana*, en contant avec mystère ce qui s'était passé il y a soixante ans, » Monsieur le juge-mage Symond, a gardé, dans Annecy, la célébrité du Bébé de Charles-Quint parmi les toiles du Titien. «.... Ses jambes droites, menues et assez longues, l'auraient agrandi si elles eussent été verticales ; mais elles posaient de biais, comme celles d'un compas très-ouvert. Son corps était non-seulement court, mais mince et, en tous sens, d'une petitesse inconcevable ; il devait paraître une sauterelle quand il était nu. Sa tête, de grandeur naturelle, avec un visage bien formé, l'air noble, d'assez beaux yeux, semblait une tête postiche qu'on aurait posée sur un moignon. Il eût pu se dispenser de faire de la dépense en parure ; car

sa grande perruque seule l'habillait parfaitement de pied en cap....

« Avec la figure que je viens de peindre, il était grand conteur de fleurettes.... comme il cherchait à prendre ses avantages, il donnait volontiers ses audiences du matin dans son lit; car, quand on voyait sur l'oreiller une belle tête, personne n'allait s'imaginer que c'était là tout.... Un matin qu'il attendait dans ce lit les plaideurs, en belle coiffe de nuit bien fine et bien blanche, ornée de deux grosses bouffettes en ruban couleur de rose, un paysan heurte à la porte. La servante était sortie. Monsieur le juge-mage entendant redoubler, crie de sa voix aiguë: — Entrez! L'homme entre; il cherche d'où vient cette voix de femme et voyant dans ce lit une cornette, une fontange, il veut ressortir, en faisant à Madame de grandes excuses. M. Symond se fâche et n'en crie que plus clair. Le paysan confirmé dans son idée et se croyant insulté, lui chante pouille, lui dit qu'apparemment il n'est qu'une coureuse et que M. le juge-mage ne donne guère bon exemple chez lui. Le juge-mage furieux, et n'ayant pour toute arme, etc... etc... allait *le* jeter à la tête de ce pauvre homme; quand la gouvernante arriva. »

La conclusion de la notice n'en est pas le moindre trait. Après avoir illustré M. Symond de ce crayon à la Callot, Rousseau dit en terminant: « Comme j'ai reçu de lui de bons avis sur mes lectures, et des leçons utiles, j'ai cru pouvoir,

par reconnaissance, lui consacrer ce petit souvenir.... »

Cette miniature de magistrat « dont on commençait par rire et qu'on finissait par aimer, ce corps fluet où logeait une âme très sensible » et qui éprouva un chagrin dont il mourut, n'eut guère plus de chance après sa mort, dont Jean-Jacques n'indique point la date. J'ai dû au hasard l'occasion de la préciser, et j'ajouterai au chapitre du juge-mage, ce détail qui se rattache à un trait caractéristique de la physionomie du vieil Annecy.

Comme les boutiques, reléguées au fond des galeries à arcades, sont des plus obscures, les marchands ont pris, de temps immémorial, la coutume d'avoir à l'extérieur, entre les piliers, des étalages gardés par une fille de magasin. Ils posent sur des comptoirs massifs, en vieux lambris de chêne, parfois même de maçonnerie, en forme de longues caisses, dont les couvercles se ferment avec des cadenas, en deux ou trois compartiments. Grâce aux progrès des moyens d'éclairage, l'usage de ces énormes coffres, où chacun venait causer et s'asseoir, a dégénéré.

Les bancs, c'est leur nom traditionnel, sont cirés par la graisse, lustrés par le frottement; leurs antiques ferrures indiquent qu'ils ont servi de siége à bien des générations de commères. Dévolus de nos jours aux petits métiers à échoppes, ils contribuent à l'originalité et au mouvement des *aires*, dont ils encadrent les cintres, d'une série de bambochades à

la flamande. Ces boîtes, pourvues d'ustensiles de ménage et exactement closes, à l'exception du trou par où la revendeuse laisse sortir son buste, sont de véritables domiciles, où elle est logée et meublée jusqu'à la ceinture. Or, le premier banc sur la droite de la rue de la Filaterie, quand on l'aborde par la place Notre-Dame, a sa paroi postérieure formée d'une seule dalle, mince et carrée. C'est la pierre tombale du pauvre juge-mage *Symond*. L'inscription latine parfaitement conservée, parce qu'elle est placée à l'intérieur du coffre-bouge, sous les cotillons du crustacé qui l'habite, rappelle le mérite littéraire du défunt, sa belle bibliothèque qu'il légua au public, et nous apprend qu'il élut pour héritiers les pauvres qu'il aimait, et parmi lesquels il voulut être enseveli. Le monument porte le millésime de 1748. C'est en 1731 que Rousseau avait reçu les conseils de ce magistrat ami des muses, qui ne fut pas témoin de la gloire de son disciple; car il mourut l'année même où Diderot fut mis à Vincennes, et où Jean-Jacques allait préluder à sa carrière, en concourant pour le prix proposé par l'Académie de Dijon. Cette pierre, au surplus, vient d'être transportée au musée lapidaire, et quant aux bancs, lorsqu'on lira ces lignes, ils ne seront plus qu'un souvenir.

Nous errions, oubliant notre but et sans empressement de monter au château, le long de cette rue Sainte-Claire, une des plus anciennes, examinant les lourdes arcades inégales et trapues, entrant

parfois sous les allées pour jeter un coup d'œil dans les cours, lorsque nous rencontrâmes un passant, qui nous voyant fureter d'un air qui lui parut inquiet, me dit obligeamment : « C'est plus loin, au numéro 18.... (Et sans me laisser le temps de respirer, il ajouta) : je vais vous y conduire. »

Il passa devant nous sous une porte ogivale et gagna une petite cour encadrée de bâtisses rongées, d'un âge indéfinissable, car on les a rapiécées comme un habit d'arlequin. Au fond de la cour, à gauche, s'encastre une tour formant l'encorbellement d'un escalier massif de la seconde moitié du quinzième siècle ; des portes en faux-équerre, mais noblement encadrées, se succèdent aux deux étages de cette masure. « C'est là, dit notre guide officieux, que lors de sa fondation, l'Académie florimontane tint ses premières séances, dans une des maisons du président Favre. Il la donna depuis à son ami saint François de Sales, qui l'a habitée, et qui la quitta, la trouvant trop splendide pour un humble pécheur. » Sans attendre nos remercîments, l'inconnu nous fit une belle révérence et s'éclipsa.

Une place montueuse, festonnée de galetas, une rampe, le long de laquelle les maisons vont diminuant de volume, jusqu'à des proportions cellulaires, nous conduisirent au sommet du plateau, devant la principale entrée de l'ancien castel des comtes du Genevois et des ducs de Nemours. Le nom de ces suzerains, que je rappelai, eut la vertu

d'arrêter tout court mon ami Dornhein. « Avant d'entrer là, dit-il, je voudrais savoir chez qui nous allons. Jusqu'ici, j'ai eu beaucoup de peine à débrouiller les comtes, puis les ducs de Savoie, de cette maison Genevoise qui ne possédait pas Genève et qui troquait des fiefs avec les souverains du pays. Voici maintenant des ducs de Nemours: je ne saisis plus du tout leur filiation !

— Il faut alors, lui répondis-je, en m'accoudant à côté de lui sur le parapet de la chaussée, qui domine un talus, il faut reprendre les séries d'un peu haut.

— Et voilà ce que je craignais ! s'écria Dornheim. Supprimez ce qui ne peut être éclairci en trois mots. Et d'abord : les comtes de Genevois?

— Ils se sont inféodé au onzième siècle, cette province dont ils avaient, sous les Carlovingiens, reçu le gouvernement comme délégués des empereurs. Devenus comtes héréditaires, ils voulurent s'affranchir de la suzeraineté de l'Empire et, battus en 1034 par Conrad II, ils perdirent Genève dont la souveraineté passa aux évêques. Ces prélats ne purent s'emparer du comté dont ils restèrent titulaires, et de leur côté, les comtes de Genevois, réduits à adopter Annecy pour capitale, conservèrent le titre d'un comté décapité de son chef-lieu. A la fin du quatorzième siècle, ce comté échut, faute d'hoirs mâles, au mari de la fille du dernier comte, lequel mari se nommait Humbert et était seigneur de Villars; seconde branche qui ne fournit que

deux suzerains, le second desquels vendit son apanage en 1401, à Amédée VIII d'abord comte, puis premier duc de Savoie, celui qui habita Ripaille et fut quelques années pape sous le nom de Félix V. Le contrat d'acquisition, moyennant quarante mille écus d'or, fut passé à Paris, le 5 août, dans l'hôtel de Nesle.

— Alors, la liste des comtes de Genevois devrait finir là. Cependant....

— Patience! Le fief demeura distinct, et fut revendiqué par l'empereur Sigismond. Il y eut litige; Amédée débouté fut obligé de subir l'inféodation de l'Empire et d'en relever comme comte de Genevois. Peu d'années après, il donna ce comté en apanage à un de ses fils. Vingt-sept ans après, en 1460, le duc Louis le céda de même à James de Savoie. Enfin en 1514, le duc Charles III en investit son frère Philippe, en y ajoutant les baronnies de Beaufort et de Faucigny. Les descendants de ce Philippe de Savoie l'ont possédé jusqu'à 1659, où le dernier comte étant mort sans postérité, son apanage revint à la couronne ducale. Ce Philippe, tige de la dernière branche, avait été évêque de Genève à l'âge de cinq ans; plus tard, il entra dans les armées de Charles-Quint qu'il quitta pour François Ier, et ce dernier, qui tenait à se l'attacher, le maria en 1528 avec Charlotte d'Orléans, en le dotant du duché de Nemours. De là ce titre de ducs de Genevois-Nemours qui désigne les princes de cette maison. Si, pour compléter ce

document étranglé, vous tenez, ô Flamand positif et logique, à y coudre une moralité, la voici : en soudant à la France, en ralliant à la politique française, au moyen d'un duché, cette branche de la maison de Savoie, le vainqueur de Marignan a semé à son insu le germe des idées qui devaient un jour amener l'annexion du pays ; en soumettant les citoyens de Genève à la pesante seigneurie de leur évêque, l'empereur Frédéric-Barberousse et ses successeurs ont préparé la ville aux réformes de Calvin.

— A la bonne heure, conclut Siméon : ce résumé est un peu longuet ; mais je vous défierais bien de le faire plus court. »

Là-dessus, nous passâmes sous la herse du château, que les sires de Genevois et de Nemours ont, à louables frais, édifié et agrandi, pour offrir une caserne digne de leur valeur aux soldats de nos régiments.

Dussé-je passer pour prosaïque aux enthousiastes de la poésie des ruines, j'avouerai que je leur préfère les monuments qui ne sont pas en lambeaux et qui offrent à l'esprit une plus sérieuse pâture, que des regrets pour nourrir des phrases. Quand ils sont intégralement conservés ou sagement entretenus, lorsque surtout ils ont gardé leur destination primitive, les édifices des siècles témoignent à la fois de la transformation des mœurs et de la succession non interrompue des usages. J'aime à trouver des moines dans une abbaye, d'é-

légants propriétaires dans un château de la Renaissance et des soldats dans une citadelle. Le vieux chêne debout, qui reverdit encore, n'est-il pas plus beau de majesté que la souche abattue? C'est pourquoi le castrum d'Annecy, militairement posté sur sa colline, me parut intéressant, avec sa tour de la Reine, tronçonnée, mais qui semble jeune auprès de celle de la Perrière, jetée en faction sur la ville et qui remonte au quatorzième siècle; avec sa cour irrégulière et oblongue, où des hommes de guerre nettoient encore leurs armes et leurs harnois. On voit le monument en pleine activité de sa vie propre; les militaires de notre temps me retracent avec plus de vérité que ne le feraient des lézards, des chouettes ou des tiercelets, les compagnons des âges passés. Les portions rajeunies ou transformées de l'établissement, sous l'impulsion d'une même idée, la défense et la guerre, en contractent cet air de force, cette physionomie rembrunie qui les harmonisent avec les conceptions des stratégies antérieures.

D'ailleurs, les bâtisses guerrières du moyen âge qui n'ont pas été déclassées, ou que le système de Vauban n'a point rasées comme des pontons, sont devenues rares; il convient donc de les voir et surtout de savoir les regarder. Celle-ci me rappela, pour le style, le château de Brest, élevé par les ducs de Bretagne contre les incursions anglaises, et qui sert encore au même usage; elle me fit penser aussi au castel plus escarpé de Montorgueil en l'île

de Jersey, créneau qui a si longtemps protégé contre la France, cette épave détachée de son continent. Angers, où on fait l'exercice dans l'enceinte des Plantagenets, le château de Nantes où l'artillerie étale ses piles de boulets, les remparts d'Aigues-Mortes, entretenus depuis 1290 par le génie militaire, m'avaient apporté des impressions analogues. En Savoie, le pays est belliqueux, les souverains l'étaient plus encore; ils savaient leur métier et ils se sont montrés si fort entendus en l'art de fortifier les places, que le dix-septième siècle a conservé leurs ouvrages. De là, moins d'étrangeté peut-être, et de caprice dans le détail; mais un aspect de vigueur et de solidité qui, moins plaisant pour le fantaisiste, impressionne ceux dont la vue se porte plus loin.

Quelques jets de soleil, blêmes et intermittents, découpaient sur les murailles les ombres des tourillons, des toits et des créneaux profilés à l'ouest; des clairons chantaient aux combles; quelques appels de tambours résonnaient dans la cour, d'où l'on voyait circuler des sentinelles, le long des couloirs escarpés qui rallient les tours. Aux étroites fenêtres de la caserne, divisées par des croisillons, apparaissaient à demi vêtus quelques soudards basanés, et d'aussi bonne prestance que les reîtres de Philippe de Bresse. Dans les vastes salles du rez-de-chaussée, aux voûtes lourdement appesanties sur une forêt de colonnes à chapitaux d'une sobre décoration, on rencontrait tout le pittoresque dés-

ordre d'un campement. Près du portail, couronné d'échauguettes et de mâchicoulis, un corps de logis très-vaste, affecté jadis à des appartements lambrissés, nous indiquait probablement l'ancienne demeure de Philippe, puis de Jacques de Nemours célébré par Brantôme, qui le baptisa *la fleur de la chevalerie*. Cette aile, en effet, porte la date de 1532. La tour de la Reine, qui communiquait avec le château par son mur d'enceinte, creusé en galerie couverte, est probablement de la même époque; mais les assises inférieures sont plus anciennes.

On rencontre dans cette portion du château, ainsi que dans les ouvrages attenants, des figures talismaniques, gravées en creux, sortes d'horoscopes propitiatoires, réputés alors pour provenir de la Cabale persane et dont l'usage commençait à prendre faveur. Ces hiéroglyphes, qu'il serait dangereux de confondre avec des signes maçonniques, montrent quelques-uns de leurs caractères dans les tableaux dressés à la fin du siècle par le sieur de Gaffarel, médecin de Henri IV, à la suite de ses *Curiosités inouïes*. Ce que le château a gardé de plus seigneurial, c'est sa cuisine, avec deux énormes cheminées qui se font face et sont presque symétriques. Leurs manteaux, cintres surbaissés, de vingt pieds d'ouverture, s'appuient sur des colonnes accostées de deux fausses portes rondes. Cet appareil évoque dans la pensée des broches légendaires, à rôtir du museau jusqu'à la queue, des sangliers ou des bœufs gras.

Derrière la tour de la Perrière, très-ancienne aussi, et dont les assises inférieures font pressentir des substructions d'un âge problématique, je m'avançai contre le parapet d'un terrassement triangulaire, pour plonger un coup d'œil sur les rochers lisses et noirâtres qui dévalent en un seul plan jusqu'au bas du plateau qu'ils défendent, ainsi que pour entrevoir, à vol d'oiseau, les toits de la ville, sa banlieue et ses promenades, avec une échappée du lac.

A mes pieds, dans une longue ruelle sinueuse qui dut, à son origine, être astreinte aux contours d'un ancien chemin de ronde, on me montra un grand toit à pignon aigu, sans autre caractère qu'une ferme de village, comme étant la maison où furent installées les visitandines lors de leur fondation. Ce logis de la rue de la Providence est occupé maintenant par les sœurs de Saint-Joseph. Sur la gauche, les vieux quartiers s'amoncellent entassés, au premier plan; mais, à partir de la tour massive de Notre-Dame de Liesse, bâtisse romane défigurée par dix restaurations, au point de laisser le spectateur indécis sur son âge entre le siècle de Barberousse et celui de Napoléon, les maisons s'espacent et s'égrènent, jusqu'au delà du faubourg de Bœuf. Le contour du lac, échancrant la pelouse qui le borde, se présente d'une manière plus riante, bordé, au delà du Pâquier, par les longues allées d'Albigny qui, traversant la plaine des Fins, vont aboutir à un coteau charmant, qui dérobe sous ses villas et ses

parcs verts, les vestiges d'Annecy-le-Vieux. On prétend que les Romains l'avaient assis là, en face du lac, dans la meilleure situation pour jouir d'une perspective admirable. Quel nom portait cette cité primitive? on l'ignore. Quand et comment a-t-elle été détruite? on l'ignore également. Bâtir une cité sur le doux versant de ce coteau, loin déjà du lac, et de ce rocher, défense naturelle que couronne aujourd'hui le castel des comtes féodaux, c'était la placer dans des conditions peu favorables. Cependant, depuis la fin du seizième siècle, les fouilles ont découvert des débris de maisons, des statues mutilées, des inscriptions; on a même exhumé les vestiges d'un édifice thermal. Mais on n'a reconnu ni temples, ni théâtre. Possible est-il que ces conquérants n'aient assis, devant ce point de vue, que des villas, autour desquelles un *pagus* a groupé ses habitations. Quoi qu'il en soit, le nom d'Annecy, *Annessiacum*, qui a donné lieu aux hypothèses étymologiques les plus fabuleuses, n'apparaît pour la première fois dans les documents de l'histoire qu'en 867, où il figure avec Genève, qualifié *pagus Januensis*, au milieu d'une charte de l'empereur Lothaire.

Tandis que de l'observatoire où nous étions, et dont l'origine se perd également dans l'inconnu des âges féodaux, je contemplais cette cité de onze mille âmes, en la couronnant de l'auréole de ses souvenirs, les teintes du soir tombaient sur elle et se croisaient avec les bruits de la rue qui montaient

jusqu'à nous. Les perspectives s'éteignaient au loin parmi les brouillards vacillants et dispersés, sous lesquels tout reposait comme assoupi. C'est dans les hauteurs du ciel que le mouvement s'était concentré. A travers les trouées des nuages qui relevaient, dans leur course, les retroussis vermeils de leur manteau, apparaissaient au milieu du ciel, des fragments aériens de pâturages, des îlots d'arbres, des rochers inondés d'une lumière transmondaine.

Çà et là, le soleil, plongeant quelques rayons dans les intervalles des nuées, formait des cascades d'or et descendait gaufrer la surface frémissante du lac. Tout semblait agité, confus, incohérent, sur cet horizon limité; mais, par une apparente contradiction de la nature, tout se résumait pour le spectateur en une sereine impression de rêverie et de placidité.



III

Souvenir à l'école française d'Annecy. — L'Académie Florimontane. — Le président Favre et l'auteur *de la Vie dévote*. — Claude de Vaugelas. — Quelques mots sur la société littéraire actuelle et ses écrivains. — Anecdotes sur Honoré d'Urfé et *l'Astrée*. — Promenade au pont de la Caille et à l'établissement thermal. — Le Châble et son point de vue. — *Équalis* et berlingots. — Pringy, Crans, Monthoux, Promèry. — Les eaux de Bromine et le baromètre du Mandallaz. — Jean Alarmet et le pont de Brogny. — Le château de Sales au Val de Thorens, et le manoir des Compey. — Visite au berceau d'un saint. — Comment trépassa Philibert de Sacconay. — Capulets et Montaigus, etc.

J'entrai sans peine en relation d'étude ou d'intimité avec quelques personnalités actives du groupe littéraire qui maintient et ravive, à Annecy, le souvenir des traditions françaises. De ces écrivains, plusieurs étaient absents ; ceux que j'ai rencontrés m'ont fait regretter davantage de n'avoir pu les fréquenter tous.

Afin de donner à leurs travaux cette unité d'action qui n'appartient qu'aux efforts collectifs, ils ont formé une association, dont le titre seul rend hommage à un passé glorieux. La société Florimontane s'honorait et s'obligeait à la fois, en se plaçant

sous la bannière de saint François de Sales et du président Favre qui, en 1607, ont créé à Annecy, trente ans avant l'institution due à Richelieu, la première académie constituée en deçà des Alpes. Elle avait le duc de Genevois-Nemours pour protecteur, un président, un censeur, un secrétaire, et elle était composée de quarante membres. Son emblème était un oranger, avec la devise « *flores, fructusque perennes,* » justification de ce titre d'académie *Florimontane*, emprunté au goût italien, par François de Sales qui, avocat avant d'être prêtre, avait étudié à l'université de Padoue. L'auteur des *Lettres* à Mme de Chantal et des conseils à Philothée, prononça le discours d'ouverture; des cours furent ouverts, où l'on professa les lettres divines et humaines, ainsi que les sciences; des séances publiques attiraient la foule autour des deux chefs du nouvel établissement, secondés alors par Pierre Fenouillet, d'Annecy, prédicateur de Henri IV dont il prononça l'oraison funèbre à Paris; par Alphonse Del Bène, évêque d'Alby, à qui Ronsard a dédié son *Art poëtique*, et par Claude Novellet, chanoine d'Annecy et docteur en Sorbonne. Cette académie se préoccupait activement des progrès et de la fixation de la langue française. Le moment, au reste, était bien choisi et les maîtres dignes de l'œuvre. Antoine Favre, président du conseil de Genevois, qui lors de la publication de ses *Conjectures*, n'étant âgé que de vingt-trois ans, avait arraché à Cujas cet éloge : « Ce jeune homme a du sang aux ongles; s'il vit

âge d'homme, il fera du bruit, » Antoine Favre venait de publier *son Code fabrien*, signalé à l'attention de tous les docteurs de l'Europe. De son côté, l'évêque de Genève, inséparable ami du président, arrivait de France, où l'amitié du Béarnais s'était efforcée de le retenir. Il y avait prononcé devant le roi cet éloge funèbre de Philippe de Lorraine, que la cour, alors écho de la ville, avait admiré et, de retour dans sa retraite aimée d'Annecy, le prélat-professeur, joignant aux leçons les exemples, écrivait son chef-d'œuvre, l'*Introduction à la vie dévote*, livre qui, symbolisé par l'oranger donné pour emblème à la société Florimontane, n'a perdu ni son parfum, ni sa fleur, et nourrit encore les âmes de ses fruits savoureux.

Cette première académie française dura peu ; mais elle fit éclore un élève qui, contribuant à l'établissement de la seconde, lui imposa ses doctrines et devint, en matière de philologie, le chef d'une école, aux principes de laquelle il rallia l'hôtel de Rambouillet d'abord, puis l'aréopage des écrivains de son temps. Lorsque après avoir étudié six ans, sous la direction de l'institut d'Annecy, le second fils du président Favre vint à Paris à l'âge de vingt-cinq ans, ses belles manières, son érudition, ses talents comme écrivain l'élevèrent au premier rang des beaux esprits. Bientôt, la pléiade des écrivains qui relevaient de Malherbe, le reconnut pour chef; l'Académie naissante lui confia la préparation du dictionnaire; ses *Remarques* sur notre

langue servirent de code à l'enseignement; il fut déclaré par Balzac aussi inimitable dans sa traduction de *Quinte Curce* qu'avait été invincible le héros de l'ouvrage et, pendant vingt années, ce Savoyard enseigna aux écrivains français du dix-septième siècle, les secrets du beau langage. Pourtant, Favre de Vaugelas n'en devint pas plus riche; l'élégant et courtois gentilhomme mourut criblé de dettes; misère supportée comme la gloire, avec décence, avec sérénité. Insolvable et probe jusqu'à la fin, il légua à ses créanciers, avec tout ce qui lui restait, le produit de la vente de son corps aux chirurgiens, « de sorte, disait-il avec une amère modestie, que si je n'ai pu me rendre utile pendant ma vie, je le sois au moins après ma mort. » Il était né le 6 janvier 1585, à Meximieux, en Bresse, pays qui appartenait alors au duc de Savoie; on a retrouvé dernièrement, dans les registres de la paroisse du bourg, l'extrait baptismal de Claude Favre de Vaugelas.

On est donc en pleine vieille France et en bonne compagnie, au milieu des héritiers de ces traditions florimontanes, qui viennent de relever le nom et les armes de cette branche éteinte de leur famille littéraire.

La publication d'un *Bulletin*, puis d'une *Revue littéraire*, favorise depuis douze ans une impulsion féconde : « *flores fructusque perennes.* » Comment passer sous silence des travaux dont on tire de si précieux secours ! Je dois une mention sympathique aux

études géologiques de M. G. Mortillet; à M. l'abbé Puget, à M. Dumont, pour leurs observations relatives à la flore alpestre, à MM. Rabut et Éloi Serand pour leurs recherches d'histoire et d'archéologie; à Mgr l'évêque d'Annecy, digne héritier des traditions littéraires du diocèse. Avant l'élévation de cet érudit à l'épiscopat, de profondes *Études sur le droit canon;* mais surtout l'*Histoire de la Réforme de Genève*, et la *Notice sur Bonnivard* avaient jeté un vif éclat sur le nom de M. l'abbé Magnin. Ici, un clergé libéral maintient son influence en répandant la lumière. A la suite du successeur de Mgr Rendu, marchent aussi, sous la bannière des lettres, l'abbé Grobel, auteur des *Variétés historiques*, où j'ai puisé, et M. l'abbé Ducis, qui a quitté l'enseignement pour les laborieuses fonctions d'archiviste départemental. Ses recherches sur la vallée de Beaufort, sur Annecy et ses banlieues, sur le passage d'Annibal, sur les voies romaines, font honneur à un chercheur infatigable qui, ceci est un trait de caractère, sait attendre dix ans une certitude et ne pas reculer devant la tâche formidable de mesurer à pied, le sac sur le dos et un mètre à la main, les espaces énormes qui séparent Vienne de Chambéry, et Chambéry du petit Saint-Bernard....

Je ne puis omettre M. Jules Philippe qui, sous ce titre : *Annecy et ses environs*, a donné un charmant volume, le meilleur guide qu'on puisse suivre en visitant cet arrondissement. M. Jules Philippe a publié un autre ouvrage qu'on ne saurait trop re-

commander aux esprits curieux : *Les Gloires de la Savoie*. L'auteur y a relevé, à partir de ce Guillaume Fichet, recteur de l'Université en 1467, qui protégé par Louis XI, établit en 1470, à Paris, la première imprimerie que la capitale ait possédée, jusqu'à Joseph et à Xavier de Maistre, les biographies des Savoyards qui contribuent à l'illustration de la France. Je glanerai dans ces ouvrages, il me tardait de le dire et de rendre ainsi un tribut mérité à l'un des deux écrivains qui auraient le mieux accompli la tâche que j'ai tentée, si l'appréciation d'un pays avait autant de convenance ou d'apparente impartialité dans la bouche de ceux qui auraient à se faire valoir ou à se critiquer eux-mêmes, que sous la plume d'un étranger.

L'un des deux écrivains, ai-je dit; l'autre est M. Jacques Replat, qui a tout abordé : histoire, poésie, critique historique, archéologie, discussion des documents, peinture de la nature et des vieilles mœurs. Passant du sentiment à la satire, il a le secret d'animer ce qu'il touche. Son *Esquisse du vieux Annecy*, son *Voyage au long cours sur le lac*, l'*Ascension au Semnoz*, la *note* sur Mme de Warens, seraient partout des modèles. Citons encore un fragment : l'*Étude sur la poésie des Alpes*, conseils de maître, donnés avec l'exemple à l'appui dans le ton même du professeur. « Laissez d'abord au pied des montagnes toutes vos idées d'un autre monde; d'un Français quittez l'habit, ne gardez que le style, et faites-vous pâtre! »

Du reste, ils ont tous plus ou moins aspiré, dans les parfums de leurs solitudes, cet attrait des sensualités de l'esprit, qui passionnait pour la lecture de l'*Astrée* les graves génies du président Favre et de saint François, et qui permettait à Honoré d'Urfé, admis par un bienfait de l'exil, à l'intimité de ces grands hommes, de s'écrier naïvement au milieu d'eux, à Belley, chez l'évêque Pierre Camus : « Chacun de nous trois a peint pour l'éternité, et fait un livre qui ne périra pas : notre bienheureux François, sa *Philothée*, qui est le livre de tous les dévots ; M. Favre, le *Code fabrian*, qui est le livre de tous les barreaux, et moi, l'*Astrée*, qui est le bréviaire de tous les courtisans. »

Ils ont reçu avec les eaux du baptême, comme un héritage de leur premier maître, ce mélange de l'esprit enjoué et de l'amour de la nature, qui dictait à saint François de Sales, ce passage presque inédit d'une lettre à son ami le président : « Il est bon pour un convalescent, de sortir de sa petite maison pour errer sous de frais ombrages, au milieu d'agréables jardins ; il lui est salutaire de prendre l'air au milieu des fleurs, en respirant les brises chargées de parfums suaves : c'est ainsi que je lis vos lettres, *suavissime frater !* Cependant, lorsque la maladie m'a quitté ou à peu près, je suis encore affligé de vos inquiétudes et je regrette que vous ayez tant souffert de ma petite fièvre, j'allois presque dire de *notre fièvre*, comme s'il y avoit entre nous communauté de maux et de biens. »

La note était trouvée. Ne sont-ils pas heureux, dans ce groupe littéraire, que quand on essaye de les définir, on se sente autorisé à remonter là?

Nous reverrons par monts et par vaux ces artistes en écoles buissonnières, sujets à l'intelligente espièglerie de transférer au cœur des montagnes le siége de leurs séances académiques, et comprenant si bien que, pour rapporter du miel à la ruche, les abeilles doivent butiner au soleil, parmi les fleurs des prairies.

J'aurais voulu faire de même et m'égarer au loin; mais l'obstination du mauvais temps ne nous permit, pendant plusieurs jours, que de courtes expéditions.

Nous profitâmes d'une assez longue éclaircie pour retourner au pont de la Caille, que nous avions traversé sans le voir, à mi-chemin de Genève à Annecy. Son tablier, de cent quatre-vingt-quatorze mètres de longueur, a été jeté, en 1839, sur la gorge des Fées, au fond de laquelle rampe le torrent des Usses, précipice imprévu de six cents pieds de profondeur, dans l'épaisseur du plateau où s'emboîtent le pied du Salève et du mont de Sion. Avant la construction de ce monument, que le feu roi Charles-Albert vint inaugurer en personne, il fallait pour se rendre d'Annecy à Genève, par une route dont le tracé est dû aux chartreux de Pomiers, institués en 1179 par le comte Guillaume de Genève, il fallait, dis-je, descendre jusqu'au fond de l'abîme, où l'on traversait un pont massif, écroulé il y a soixante

ans, dont on reconnaît encore les débris. C'est de là qu'on remontait péniblement et presqu'à pic, le versant opposé. De ce monastère, qu'avaient respecté les Bernois au seizième siècle, il ne reste que des vestiges, en deçà du Châble, point panoramique d'où le regard s'étend à perte de vue sur le Léman et ses verdoyantes plaines ; mais, la route créée par la communauté pour dispenser les voyageurs de la formidable ascension du Salève, cette route a immortalisé les chartreux : le nouveau pont de la Caille, couronnement de leur œuvre, a ravivé ces souvenirs.

Toute louange est due à ces audacieuses entreprises du génie moderne, qui accroissent à la fois l'attrait pittoresque des localités, et la facilité des communications ; or, dans les montagnes, ce double avantage est fréquemment atteint. Loin donc d'appréhender, pour les pèlerins de l'art, le tracé des voies nouvelles, il y faut applaudir : elles répondent au primordial intérêt de ces régions où elles porteront la vie ; elles ouvriront aux voyageurs des horizons inconnus, sur des sites antérieurement inabordables. Quand on s'avance, sans péril, mais avec l'émotion d'un vol aérien, jusqu'au milieu de cette corde élastique et tendue qui forme le tablier du pont de la Caille, et que l'on contemple, comme le ferait un oiseau planant dans les airs, le fond de ce couloir, entre ses deux versants de forêts bleuâtres, on se sent entraîné, par un vertigineux instinct, à plonger dans l'eau des Usses que l'on entend gé-

mir et appeler, et qui, de cette distance, semble s'aplatir immobile sur le cailloutage de son lit.

Au printemps de 1861, par une nuit d'orage, où les vents engouffrés se déchaînaient contre les parois du vallon, un médecin se rendant à cheval à Cruseilles, joli bourg féodal flanqué d'un castel en ruine, se sentit comme lancé dans les ténèbres de l'espace par la vibration de la corde d'un arc. La tempête soulevait le tablier du pont, que le cheval épouvanté franchit au galop furibond des veneurs aériens des légendes. Au moment où les quatre sabots de l'animal firent feu sur la terre ferme, le pont se dressa derrière lui comme le cintre d'une arche immense et retomba fracassé dans l'abîme. Un caillou, lancé de là-haut dans le ravin, rend le bruit d'une détonation ; la chute de cet amas de ferrailles, de poutres et de terre dut retentir comme l'écroulement d'une montagne ! Aujourd'hui, le tablier, retenu par des contre-forts plus solides, n'est plus exposé à s'envoler.

Il faut, de ce point élevé, descendre au fond de la thébaïde encaissée des Usses, pour visiter les Tines, excavations pratiquées à la base des roches par l'engouffrement des eaux, et pour jeter un coup d'œil sur les eaux thermales de la Caille, deux sources exploitées avec succès contre les maladies des voies digestives, de la peau et du système osseux. Les Romains étaient venus chercher jusque-là leurs vertus curatives. Le retour d'une civilisation avancée développant à ce qu'il paraît des infirmités

similaires, a ravivé partout des sources abandonnées depuis des siècles. Le modeste établissement de la Caille, petite abbaye de Thélème qui, de loin, semble être la trappe des baigneurs, est assurément un des plus étranges séjours où des malades intelligents puissent chercher l'oubli du monde. En errant, comme au bord de l'Érèbe, le long des tapis de jusquiame, d'oxalées, de lysimaques, d'asphodèles qui encadrent le torrent, ils mesurent du regard les hautes pentes de sapins et de hêtres qui élèvent au-dessus d'eux une double chaîne de montagnes, avec sa fraîcheur et sa flore alpestres; et quand ils s'avisent de gravir la paroi ombragée de ce sous-sol, ils retrouvent la douce végétation des plaines, sur le plateau qui n'est, à son tour, que l'ample piédestal de trois étages superposés de masses montagneuses.

Un matin, que les nuages se dispersaient avec une lenteur rassurante à travers leurs pays bleus, un ami vint nous surprendre et nous entraîna sans peine à une partie improvisée. Il s'agissait d'aller visiter, à quelques lieues, au delà du bourg de Thorens, l'emplacement du château détruit par Louis XIII en 1630, où naquit saint François de Sales, et, tout auprès, l'ancien manoir de la maison de Compey. Notre compagnon était pour moi un ami d'enfance, transféré en Savoie par des fonctions publiques. Il avait auprès de lui son père, objet pour tous deux d'une filiale affection, sa jeune

femme, une sœur, et une jolie enfant qui sanctionne la fraternité des anciens amis par des brevets d'oncles, afin d'accroître le nombre de ses bons vassaux.

La journée s'annonçait joyeuse ; elle s'ouvrit par des éclats de rire, à l'aspect des véhicules fantasques entre lesquels il fallait choisir pour nous empiler. Il y avait, sous la remise, des chars où la moitié du convoi chemine de dos, les jambes pendantes entre les roues de derrière; ainsi vont les écrevisses quand elles ont des motifs pour reculer; puis, des chars de côté, enveloppés d'une capote, où l'on trottine latéralement comme des crabes. C'est dans un de ces équipages qu'un Anglais, ayant fait le tour du lac de Genève par Nyon et le visage tourné vers le Jura, s'enquit en arrivant, de la situation du Léman, sans se douter qu'il l'avait eu constamment derrière lui. L'enfant, dont la voix, au chapitre des divertissements, est justement prépondérante, déclara qu'elle ne voulait pas s'aligner dans un *cuit-pommes* où l'on ne peut rien voir, et l'on passa à d'autres combinaisons. La plus triomphante est un double char-à-bancs de côté, entièrement découvert, où l'on s'installe dos à dos, si bien qu'en montant de droite et de gauche avec ensemble, on ne manque pas de se cogner l'occiput les uns contre les autres. Cette facétie sur quatre roues offre un autre genre d'agrément : si vous êtes adossé à un compagnon vigoureux et pétulant qui, renversé en arrière par une secousse, cherche brusquement un appui pour ses reins, il vous lancera d'un choc hors

de la voiture. De tels motifs étaient déterminants : nous escaladâmes ce wagon burlesque, *locomotivé* par une haridelle à longs poils, de la force de près d'un cheval. Cette mécanique-là est fort usitée en Savoie, dans le Faucigny surtout, où ces sortes de chars se nomment des *équalis.* Siméon Dornheim, qui possède d'irréprochables équipages, n'en prisait que mieux la fantaisie de ces berlingots ; la bonhomie de notre gaieté lui rendait les illusions de sa Flandre natale, impression souvent renouvelée du reste, par la simplicité amicale des naturels du pays. « Ces Savoyards, s'écriait-il, ce sont de vrais Flamands ! » Chacun les trouve ainsi tant soit peu de son pays, et cette humeur-là prédispose leurs populations émigrantes à s'acclimater partout.

En approchant du pont de Brogny, lancé, à l'extrémité d'une longue plaine, sur le torrent encaissé du Fier, dont le lit semble s'élargir à mesure qu'on se rapproche de sa source, le cocher nous invita à descendre. Ce brave homme avait le zèle obligeant des guides ; chemin faisant, il indiquait à la ronde, et de fort loin, les curiosités. C'étaient, Pringy, village entouré d'une banlieue d'antiquités, où l'on a mis à jour un cimetière romain ; plus bas, Crans où sont de vastes fabriques d'étoffes et de papiers ; au-dessus de Brogny et sur la route de Genève, le château des Monthoux où fut hébergé Henri IV, et plus loin, hors de portée, celui deProméry, où vécut René de Valbonne, tandis que Vaugelas, son cadet, épluchait dans l'abstinence, à

la cour, les prépositions et les adverbes. Plus à gauche, armant comme un éperon, le pied prolongé du Salève, la montagne triangulaire de Mandallaz s'amusait à se coiffer et à se décoiffer d'un petit nuage errant sur sa cime. Dès qu'elle disparaissait sous ce bonnet de vapeurs, « nous aurons la pluie, » grommelait le cocher; et si le brouillard venait à glisser derrière, « nous tenons le beau temps, » disait-il en faisant claquer son fouet:

« Quand Mandallaz met son chapel,
Le voyageur prend son mantel. »

Au pied de ce baromètre jurassique, jaillissent les eaux sulfureuses de Bromine, qu'il est question d'utiliser pour leurs propriétés médicales et d'amener, à la faveur d'un canal, jusqu'à Annecy.

Comme nous examinions le beau pont d'une seule arche, lancé sur le précipice du Fier, et les magnifiques versants qui, sur la droite, s'ouvrent avec une grâce alpestre sur deux vallées que le Parmelan domine de son diadème de roches, mon ami, désignant à Siméon quelques maisonnettes éparses à travers ce terrain cahoté, lui dit : « Voilà la patrie du fameux cardinal de Brogny, dont vous avez entendu parler probablement?

— Qui ne le connaît à Paris! s'écria Dornheim, ce légat du concile de Constance, qui excommunie à grand orchestre le suborneur de *la Juive*, et qui fait, avec tant de maladresse, bouillir sa fille

unique dans une chaudière ! Le cardinal de Brogny ; superbe voix de basse taille...,

— C'est cela même ! Seulement, au lieu d'avoir été ce qu'un vain peuple pense, quelque prince italien, jeté dans les ordres par un désespoir d'amour, Brogny, qui a gardé le nom de son village, était né sous le chaume dans l'humble condition d'un pâtre de la Savoie. Il menait paître des pourceaux, lorsque deux religieux l'ayant pris au service du couvent, l'emmenèrent à Genève où ils le firent étudier. Jean Alarmet, c'était le nom du futur prélat, était si pauvre clerc, qu'il reçut l'aumône d'un cordonnier à qui il ne pouvait payer le raccommodage de son unique paire de chaussures. « Tu me payeras, lui dit l'artisan, quand tu seras cardinal... » Bientôt, le pâtre devint vicaire de l'archevêché de Vienne ; puis, le pape Clément, son compatriote, le fit évêque de Viviers, archevêque d'Arles, cardinal enfin en 1385. Benoît XIII, autre antipape, l'ayant nommé vice-chancelier de l'Église romaine, il abandonna Benoît XIII à Avignon, et se retira en Italie, suivi de dix cardinaux qui l'aidèrent à mettre fin au grand schisme d'Occident. Là, le cardinal Alarmet devint l'arbitre de l'Église. Il fulmina la déchéance de Jean XXIII, tour à tour pirate, condottiere et pape, à qui Donatello et Michelozzi ont sculpté une si belle tombe au baptistère de Florence ; il reçut l'abdication de Grégoire XII, il déposa Benoît XIII et, quand il eut balayé papes et antipapes, il couronna Martin V. Il avait présidé

jusqu'en 1417, le concile de Constance, avec l'empereur pour lieutenant. Telle fut la vie de ce berger savoyard, qui mourut, en 1426, à Rome, où j'ai vu son tombeau. Son histoire vaut bien la légende, dont un opéra populaire a affublé sa mémoire... »

A deux bonnes heures d'Annecy, nous quittâmes, au Plot, la route de Bonneville, pour remonter à droite le torrent de Filières, jusqu'au milieu de la vallée de Thorens, dont les versants revêtus d'éclatants pâturages, sont parsemés de ces chaumières dans le goût alpestre, que les Parisiens dénomment indistinctement *des chalets*. Nous quittions des plaines, nous n'avions fait que descendre et nous pénétrions surpris et charmés au cœur des montagnes. Les environs d'Annecy ménagent à tout moment, de ces décors imprévus. Celui-ci, quand, au delà du bourg, on a remonté la côte qui dérobe sous ses futaies les terrassements du château, apparaît presque confus, tant il est divers et meublé : l'aspect général se décompose, aux yeux du peintre, en une myriade de points de vue gracieux, dont l'ensemble se résume en un site romanesque. Pays animé, solitude vivante, propre à donner aux premières impressions d'une âme active, l'élan religieux et l'intuition de la poésie. Le héros du lieu s'emparait de nos pensées, et quand nous franchîmes le pont-levis du manoir de Thorens, la joyeuse enfant qui émerillonnait notre caravane, avait pris elle-même une allure plus recueillie.

La cour haute et profonde décrit un trapèze brisé ; trois tours en rompent les lignes; celle de droite est de beaucoup antérieure à la naissance du plus illustre rejeton de la maison de Sales qui, presque partout, a réparé les murailles de la maison de Compey. On pénètre dans ce logis par le fond de la cour où s'ouvre une vaste salle, dont le plafond à soliveaux peints est du dix-septième siècle; puis on rencontre tout d'abord le souvenir de l'illustre évêque, dans une cuisine voûtée où s'élèvent, proche l'une de l'autre, deux énormes cheminées. Il aimait, dit-on, à s'y chauffer à la fois le dos et la poitrine; mais, outre qu'il cherchait peu ses aises, l'un de ces foyers porte la date de 1632, postérieure de dix ans à la mort du comte-évêque. L'ancienne chapelle, aujourd'hui défaite, est également d'un caractère plus moderne. Il n'en est pas de même des appartements qui donnent sur les roches de la vallée. Les murs ont trois mètres d'épaisseur, et tout s'accorde avec la tradition qui désigne une chambre située au midi, comme ayant été consacrée par le saint, lors de sa promotion à l'épiscopat, à une retraite de quarante jours.

Précédés d'une vieille gouvernante, esprit familier et déjà vacillant de ces ruines, qu'elle est trop jeune pour interpréter, nous errions parmi des appartements, dont le mobilier raconte à sa manière la modeste simplicité du seigneur actuel : absence de faste, digne d'un esprit libéral, héritier du berceau d'un saint. De rares traits-d'union rattachent

pourtant le passé féodal au régime actuel. On s'arrêta à contempler le portrait d'une jolie brunette du temps de Louis XVI, coiffée en poudre grise et vêtue d'une robe blanche accommodée de rubans bleus et noirs. Il représente une demoiselle de Sales, et cette petite nièce de saint François est la grand'mère du comte de Cavour. En face d'elle est une image de l'ascétique ami de Mme de Chantal; peinture faible, mais offrant les caractères d'une évidente personnalité. Enfin, on plaça sous nos yeux une relique véritable, la mitre avec laquelle le bienheureux est resté inhumé pendant les vingt ans qui suivirent son décès. Le fond est en satin blanc, que la tombe a bruni, relevé de broderies très-fines d'or et d'argent, où fleurissent par menus bouquets, des perles ossifiées et mortes.

Pour clore le pèlerinage, on gravit, au delà du parc, par des pelouses en gradins qui servent de sépulture à des ruines, le mamelon où s'éleva jadis, à quelques minutes du créneau rival des Compey, le manoir paternel du saint. Ce château où résidait son frère, Louis de Sales, qui défendit la Savoie contre les Espagnols, et Annecy contre Louis XIII, a fait place à une modeste chapelle, érigée à l'endroit même où naquit le précurseur et le maître de Fénelon. Elle est décorée de tapisseries du temps de Henri IV, représentant l'histoire de Tobie; le maître-autel porte le millésime de 1677. Il ne reste rien de l'ancien castrum; des quinconces de tilleuls énormes, attestent seuls sur ce

plateau la présence antérieure d'une noble habitation. Dès son enfance, au surplus, François a pu apprendre le son de sa voix aux échos des deux domaines, plus rapprochés encore par la fatalité que ne l'étaient, entre Vérone et Padoue, la tour des Montaigu et les créneaux des Capulet, deux champions de pierre, que l'on voit en Vénétie. Des conditions pareilles ont engendré, dit-on, des haines semblables, dont le souvenir forme un contraste bizarre avec la tradition sereine qui termine cette légende.

Elle fait naître au onzième siècle les deux châteaux, qui ont été probablement plus d'une fois reconstruits. Gérold de Genève, qui avait bâti celui de Thorens, l'inféode en 1060 à Odon de Compey, et dès lors commence, entre les deux voisins, pour durer près de quatre siècles, un acharnement à s'entre-détruire qui, après nombre d'usurpations et de confiscations, aboutit à l'extinction des Compey.

Philibert de Sacconay, le dernier de la race, ayant été vaincu, exilé et dépouillé, avait disparu depuis plusieurs années, lorsque, par une sombre soirée, vers l'an 1540, un mendiant en haillons, exténué, défaillant, vint heurter au château de Christophe de Sales, implorant l'hospitalité. Le comte offre ses appartements; mais l'étranger refuse et s'alite dans une salle basse. Puis, sentant sa fin approcher, il se fait porter au château de Thorens et là, réunissant des témoins, protestant sous

le toit de ses ancêtres contre l'arrêt qui l'en avait chassé, Philibert de Sacconay se fait reconnaître et dicte l'acte de ses volontés dernières. Ce fut le suprême effort de cette haine épuisée. En face de la mort, il reconnut la vanité de sa démarche, et après avoir prévu que messieurs de Sales absorberaient un jour la maison de Compey, il revint se réconcilier avec son ennemi, afin de mourir en paix. Bientôt après, Philibert de Luxembourg vendit le château de Thorens au sieur de Sales, son écuyer.

Une seule figure, mais d'un éclat angélique, a suffi pour jeter dans les ténèbres ces mélodrames séculaires qui, pour être ramenés au grand jour, n'ont pas inspiré la muse d'un Shakespeare.

C'est, il faut l'avouer aussi, un aspect émouvant et rare que le foyer patrimonial d'un saint. Ce type surhumain de la perfection idéale n'apparaît d'ordinaire à notre esprit que dans les régions éthérées du ciel. Les siècles où l'on se dit qu'ils ont touché à la terre sont si lointains, que leur pied en prenant son élan, n'y a pas laissé sa trace : on ne s'attend pas à coudoyer leur existence en voyageant dans le passé du monde. A Thorens, on rend visite à saint François, cet habitant des cieux; on parcourt la chambre de son patron baptismal ; ses vêtements sont là; la coiffe de cette mitre est lustrée par la sueur de son front : des objets palpables vous présentent le logis et la dépouille d'un des héros de l'olympe chrétien....

Peu à peu, ce grand personnage s'humanise et redescend vers vous; l'écrivain se retrace avec son autorité charmante, guide littéraire en cette langue que nous parlons encore; l'homme du monde redit à notre oreille ces mots du cœur qu'il assaisonnait d'esprit : il existe tout ensemble, et parmi nous, et dans le bleu de la légende dorée.

Et quelle impression que de voir éclore cette fleur entre des créneaux ennemis, sur ce champ de bataille de deux races farouches ! Il arrive donc ainsi, que les terres engraissées de sang et labourées par la haine, font épanouir des lis : le sol piétiné par la rage des Capulets a donné Juliette à Shakespeare; les Montaigus de la Savoie ont donné saint François de Sales au monde poétique des chrétiens.



IV

Étude sur le lac d'Annecy. — Le Veyrier et l Semnoz; les Bauges la Tournette. — Doussard et les rocs d'Entrevernes. — L'ours vendangeur. — Saint-Jorioz et Sévrier. — Doguine et Tontine. — Le cap de Duingt et ses seigneurs. — Comment les Espagnols ont pris le port de Bredannaz, et ce qu'il en advint. — A bord de *la Couronne de Savoie*.... voyage de circumnavigation. — Légende de saint Bernard. — Hérésie parisienne. — Visite au château de Menthon. — Sous les Dents de Lanfon, au sentier de Ramponex. — Apparition provençale : Talloires et son abbaye. — Antiquités et chroniques. — Ermitage et légende de saint Germain. — Tentation de saint François. — Conversation avec un pâtre. — Les commères de Verthier. — Faverges et sa vallée. — *Un monsieur*.... pour la soif, etc.

Plus d'une fois, en naviguant sur le lac d'Annecy, j'ai cherché à me rendre compte du caractère de ce bassin et de l'effet singulier des montagnes si disparates qui l'encadrent. Quand on l'aborde à l'issue de la ville, où ses eaux pénètrent par des canaux jusqu'au pied des maisons, on reste au niveau d'une plaine égayée de vergers; on la voit se relier à des coteaux parsemés de vignes : des pêchers en plein vent, quelques amandiers même se marient sur la droite à ces cultures des climats doux. Puis, dès

qu'on s'avance jusqu'au Pelva-Margéria, pierre debout sur un roc proéminent qui reflète dans l'eau le pied de la chaîne du Veyrier, la rive opposée prend des nuances froides, les plans d'ombre revêtent une intensité qui, rappelant les prés-bois de l'Oberland, exagère la lueur dorée des champs ou des vignes. Plus loin, le roc de Chères, dont quelques pas vous font atteindre le sommet, entremêle de rhododendrons sa chevelure buissonnière. Dépouillé de sa robe verte, le lac a passé à cette teinte d'un bleu vif et cru où se reflètent les cieux des hautes latitudes; les montagnes profilées avec une harmonieuse audace, font illusion sur leur élévation réelle par la majesté de leurs lignes.

Cette double physionomie anime et renouvelle le spectacle avec une telle prodigalité, que l'on craint de n'épuiser jamais l'examen de cette pièce d'eau, de trois lieues et demie de longueur sur une largeur beaucoup moindre ; car le lac, fort allongé du nord-nord-ouest au sud, subit, aux deux tiers de son cours, un étranglement qui n'est pas une de ses moindres beautés. Tout le versant qui regarde le levant ou le septentrion, semble dérobé aux camaïeux verts de Chamonix; l'autre rive, que couronnent pourtant les cimes les plus altières, rappelle à sa base, les bords élevés de la Saône aux alentours de Lyon. L'étrangeté de cette région mixte, où se résument dans un unique aspect, les caractères si opposés des étages successifs des Alpes, ne peut être expliquée que par un seul fait : l'élé-

vation inaperçue de la plaine d'Annecy et, par suite d'une exposition privilégiée, la fertilité exceptionnelle des coteaux, exposés aux rayons solaires du couchant et du midi. Mais, comment se douter qu'Annecy est à deux cent vingt pieds plus haut que Genève, et que ce lac, élevé de 448 mètres au-dessus de la mer, domine d'une manière sensible les neuf grands lacs de la Suisse ! Édifié par cette confidence du baromètre, on conçoit que, partout où le lac d'Annecy échappe aux travestissements méridionaux du soleil, il reprenne la physionomie propre à sa hauteur atmosphérique.

Ce n'est pas sans intention que j'insiste sur le caractère d'un pays miraculeusement combiné pour l'art du peintre ; car, doué de l'ampleur des sites alpestres, il n'échappe point comme eux aux proportions de la toile, par l'immensité des lignes, par l'absence des premiers plans, ni par l'extravagance des fonds à vol d'oiseau. Loin de défier la palette par la crudité des tons, il épuise et marie toutes les notes de la gamme, ce qui permet de raccorder à une vigoureuse harmonie les sons aigus, soutenus par des bases sonores. Le paysage alpestre, qui a vainement défié nos coloristes, les appelle à triompher ici par leurs qualités natives et, quant au style des sujets, au choix inépuisable des motifs, ils y reverront en partie ce qu'ont trouvé ailleurs Salvator, le Guaspre et Poussin. En un mot, la nature a entassé les modèles et ouvert là un atelier, où je voudrais, dans l'inté-

rêt d'un art qui manque de renouveau, attirer nos artistes. Le pays est accessible et facile; on y trouve le bien-être, la solitude sans l'isolement, des gens sociables sans importunité. Une saison passée là rendrait à un peintre les victoires d'une campagne. *Ut pictura poesis :* Jean-Jacques, l'élève de ces contrées, n'a pas eu d'autre maître.

A travers cet éden où l'écrivain doit craindre de se perdre, autant que doit souhaiter de s'y égarer le promeneur, l'œil est sollicité, à droite, à gauche, en arrière même, où l'on voit décroître le château d'Annecy devant le mont de Mandal et les ondulations rosées du Jura; devant soi, où l'on parcourt cette longue et belle arête du Semnoz, objet d'une ascension charmante sur les pâtures bovines des Bauges. A la surface de l'eau, les *tumuli* des huttes lacustres retracent les âges fabuleux; sur la rive, des antiquités vous parlent des Celtes et des Romains. Sévrier, qui fait face à Menthon, vous montre les mœurs modernes en regard des souvenirs féodaux; dans les airs, au-dessus des gradins aux cultures éclatantes, les Dents du Lanfon vous aident à mesurer l'énormité de la Tournette, si imposante avec ses deux amphithéâtres superposés de roches cyclopéennes. Ce point, d'un accès assez difficile et d'où la vue est splendide, deviendra tôt ou tard l'objet d'une ascension que les touristes tiendront à honneur d'affronter. A mesure qu'on se rapproche du roc de Duingt, qui dessine sa croupe grise sur les fonds de la combe d'Entrevernes, on voit s'avan-

cer, en forme de cap, un pesant manoir au milieu d'un fouillis d'arbres : sur la gauche, dans les hauteurs du ciel, d'énormes spectres de pierre se glissent un à un derrière le Veyrier pour rejoindre le Parmelan, la Tournette, et venir à leur tour contempler la vallée. Les silhouettes de ce triple amphithéâtre se modifient à chaque instant ; si vous vous laissez distraire, autour de vous tout a changé, et tandis que vous cherchez à vous reconnaître, le bateau, doublant le promontoire qui fermait le bassin, glisse du côté de Talloires et vous lance à l'entrée d'un second lac tout différent de l'autre, que soudain vous revoyez derrière vous dans toute son étendue. Le premier était Vaudois, celui-ci est Bernois ; il ressemble au lac de Brienz, avec des nuances d'une ardeur pyrénéenne. Talloires est le joyau de cette rive : c'est la blonde apparition d'un bourg fleuri de la corniche de Gênes. Nous y reviendrons.

A la différence du lac de Genève, où le point de vue ne peut embrasser qu'un des bords, les proportions du bassin d'Annecy donnent des fonds complets de tout côté, et des caps reliés à des courbes accomplies. Je n'ai vu nulle part la nature si harmonieusement distribuée, ni de romantiques paysages d'une si classique régularité. L'accord de ces deux caractères introduit le *style* dans les compositions de la nature. Le fond arrondi du lac se décrit nettement dès que sa cuve s'élargit ; mais la puissance du regard s'énerve à vouloir gravir au delà, jusqu'au sommet de l'horizon, la ronde que

les montagnes forment à l'entour. Elles sont en effet très-évasées, et inclinées en longues pentes adoucies, jusque vers Doussard, ce qui permet d'embrasser tour à tour, sous les rocs déchiquetés d'Entrevernes, les noires forêts du Charbon, les futaies vierges de la Combe d'Ire que couronne le Malcalou, dominé par les crêtes du Seytenex qui scient les nuages; puis enfin, au fond du tableau, les cimes roses et moirées de neige qui limitent la vallée de Faverges.

Cette vallée, qui continue le lac en se contournant à gauche, est si plate et si verte, et d'une nuance tellement assortie, qu'entre le pré liquide et l'étang d'herbe menue, l'œil ne saisit que la différence du luisant au ton mat. Je n'avais rencontré nulle part cette opulence de mise en scène, ni la singularité de cette disposition. Cette Arcadie est très-helvétienne, sauf sur le plan de gauche, au pied du Verthier, montagne claire, boisée de ciriers, d'alisiers, de merisiers et de hêtres, qui tombe d'un seul plan jusqu'au lac, où sa croupe se reflète. Elle n'en est séparée que par la tour antique et trapue de Beau-Viviers, qui se détache noire d'un carré de vignes, dont la récolte est, dit-on, chaque automne, vendangée par un ours. Une si vivante attestation de la sauvagerie du désert au milieu de cette Tempé, ne laisse pas que d'impressionner. L'industrieuse activité a conquis cette culture sur les friches primitives des Alpes; les Alpes suscitent des monstres pour en dévorer les fruits.... Le sort

de cette vigne symbolise la lutte de l'homme contre un pays difficile à dompter. Cet ours, dit-on, est toujours le même; on a remarqué qu'il attend la maturité des raisins et que l'intelligent gourmet procède à sa récolte la veille des vendanges.

Ce voyage *au long cours*, si justement défini par M. Replat, à raison de l'étonnante diversité d'aspects qui fait illusion sur son étendue réelle, cette vision de quelques heures laisse une sorte d'éblouissement qui permet à peine de prêter l'oreille au récit des souvenirs historiques disséminés à travers le tableau. D'autres ont pu retracer à loisir, d'une main spirituelle ou savante, les annales du petit prieuré de Saint-Jorioz, cédé en 1030 à l'abbaye de Savigny et réuni en 1412 à l'abbaye de Talloires; ils ont pu chercher les vestiges du prieuré de Sévrier, abandonné par Talloires en 1330 au chapitre de Genève, et sourire, en visitant M. Domenjoud, aux galants portraits des demoiselles Loyson, *Doguine* la blonde et *Tontine* la brune, célébrités des soupers fins de Paris, sous la Régence, chantées en versicules pimpants par le poëte Regnard; ils ont pris le temps d'admirer les chinoiseries du château de Duingt, décoré sous Louis XV, et bâti par une fée qui ne demandait, dit la légende, pour jeter un pont jusqu'à Talloires, que du beurre et du sel. Duingt où naquirent la mère de saint Bernard de Menthon et Richard son premier biographe, archidiacre d'Aoste en 1008, Duingt passa de la maison de Luxembourg à la maison de Sa-

voie, puis aux ducs de Nemours et aux familles de Monthoux et de Sales. Le castel ravagé de Dhéré offrirait à un émule de Walter Scott et de Théophile Gautier, des motifs de ruines aussi poétiques que le donjon des Ravenswood, ou que le manoir appauvri du dernier des Sigognac. Comment passer devant Bredannaz, une douzaine d'habitations de pêcheurs, qui festonnent dans le lac la réflexion de leurs toits aigus, sans se rappeler qu'en 1742, les Espagnols, en marche sur Annecy, ayant écrit à la cour qu'ils avaient fait une étape au petit port de ce hameau, on chanta un *Te Deum* solennel à Madrid, pour célébrer *la prise du port de Bredannaz!...* « *Risum teneatis!* » ajoute M. Jules Philippe, et il a bien raison. C'est près de Bredannaz que le feu marquis de Custines a écrit ses curieux *Mémoires* sur la Russie : bonne action que cette cour jugea discourtoise. Laissons la grotte ou *bornallaz* des Sarrasins, vaste champ ouvert aux hypothèses, la Table aux Fées qui a perdu sa légende et, avant de retourner au port, acquittons notre dette de reconnaissance envers le navire qui a fait passer sous nos yeux tant de merveilles.

Autrefois, avant l'annexion, la navigation annécienne n'était pas constituée et les bourgs du littoral n'avaient avec l'intendance que de lentes et difficiles communications. L'Empereur et l'Impératrice qui ont visité ces rives, à cette époque où leur parcours réalisait un voyage de découvertes, firent le don d'un joli bateau à vapeur, que leur modeste cour-

toisie, pour perpétuer le souvenir des anciens ducs, baptisa : « *La Couronne de Savoie.* » Cette nef élégante et spacieuse, où l'on trouve, outre une table promptement servie, une bibliothèque qu'on ne lit guère, est décorée d'un joli boudoir pompadour à boiseries blanches rehaussées de moulures d'or, et d'un salon divisé en dix panneaux couverts de paysages représentant des marines, prises en divers climats, tant au bord des lacs que sur les rivages des mers. Ce bateau, véritable bienfait pour les touristes et surtout pour les cultivateurs de ces campagnes, accomplit deux ou trois fois par jour le tour du lac, où il a abrégé les distances, facilité les exploitations du commerce, accru la valeur des propriétés et porté la richesse avec l'animation. C'est le maire d'Annecy, M. l'avocat Levet, magistrat dévoué aux embellissements de sa ville dont il a fleuri les rivages, administrateur ferme et type accompli d'un homme de bien, c'est lui, grave et souriant, qui est le ministre de cette joyeuse marine, où il est parfois appelé à faire intervenir le *quos ego* de Neptune. En effet, les riverains, épris de leur flotte, et d'humeur aventurière, voudraient filer sur les eaux à toute heure, ni plus ni moins que des grèbes et des alcyons.

On peut donc, et c'est un plaisir dont un ami intelligent de la nature ne saurait se priver, revoir ce rivage, où le cours du soleil apporte une succession d'effets disparates. Je l'avais observé le soir ; je l'ai revu le matin ; les conditions bouleversées de l'éclai-

rage avaient modifié les formes, changé les distances, et jeté deux cents lieues de latitude entre les fraîches aquarelles de l'aurore et les gouaches crépusculaires du soir. Si, vous éloignant du lac, vous entreprenez à l'entour une série d'excursions pédestres, alors, vous n'y reconnaissez plus rien; tout est nouveau, imprévu, illimité, et dans un espace restreint, vous découvrez un monde. La nature a entassé là un tel encombrement de féeries, que les plus infatigables pèlerins n'en ont pas épuisé les combinaisons. Il y faut renoncer, à regret, mais en subissant un sacrifice nécessaire.

Je n'aurais pas le courage de quitter les bords du lac, entrevus comme à vol d'oiseau, sans y faire deux poses, justifiées par l'importance des sujets. le château de Menthon et l'abbaye de Talloires. Au reste, rassurez-vous, ami lecteur; nous ne reprendrons plus *la mer :* nous irons à pied, par des sentiers inexplorés, à ces vivants souvenirs du moyen âge féodal et religieux.

Un matin donc, que le fidèle Siméon m'avait abandonné, je résolus d'entreprendre une course.... respectable; en un mot, d'aller, en empiétant sur les montagnes, non-seulement à Menthon, à Talloires, et à l'extrémité du lac, mais de franchir au delà, toute la vallée, jusqu'au pied des cimes neigeuses sous lesquelles Faverges semble abrité. Il le fallait! Ma verve commençait à paraître endormie, la vigueur de mon jarret devenait suspecte; ces infatigables chasseurs de légendes et de poésie,

intrépides à battre les rochers pour défrayer la muse alpestre, craignaient, je l'entrevoyais sans peine, d'avoir accueilli, comme un des leurs, un badaud parisien, fait pour aimer ses aises et se transvaser en omnibus : *un parisien !* ce philistin bourgeois, dont nos provinces cherchent la ressemblance, sur les traits de tout voyageur étranger au département.

Je me mis en route assez tôt pour être vu des étoiles ; et après avoir traversé le Veyrier, qui entr'ouvrait, au soleil levant, les étroites fenêtres de ses vieilles maisons entassées dans une ruelle, comme j'arrivais à des thermes en ruine, je me pris à songer au castel célèbre dont j'allais gravir le piédestal.

Au milieu du dixième siècle, le fils du seigneur de Menthon manifesta, dès ses jeunes années, une vocation impérieuse pour la vie ascétique. Ses parents tenaient à perpétuer une race de preux, si ancienne qu'elle avait pris pour devise : « *Ante natum Christum, jam baro natus eram* » et, afin de changer les dispositions cénobitiques de leur héritier, ils obtinrent pour lui la main d'une belle jeune fille. Il se soumit avec une docilité du plus heureux augure ; seulement, tandis qu'on l'attendait pour la bénédiction nuptiale, dans la chapelle du château, il s'évada, en sautant par la fenêtre de sa chambre, dans un précipice de cent coudées, où il prit terre lentement, soutenu par son ange gardien. Il vint ensuite chercher une retraite, pour y vivre en solitaire, tout près du ciel, au milieu des neiges du

mont Jou. Ceci se passait en 970. Peu de temps après, le jeune de Menthon institua au sommet de ce désert escarpé, en faveur des pèlerins, deux hospices qui existent encore et ont retenu le nom de Bernard de Menthon, leur fondateur. C'est ainsi, qu'après la canonisation du père des établissements charitables, Jupiter, détrôné du mont Jou, disparut du mont Saint-Bernard. Dernièrement, un historien en renom et un romancier de talent ont, par une erreur criminelle aux yeux des Savoyards, fait honneur à la Bourgogne d'avoir rebaptisé le mont Jou. Ils avaient confondu saint Bernard de Menthon avec l'abbé de Clairvaux, né quatre-vingt-sept ans après la mort de son homonyme. L'un de ces coupables est né à Saint-Quentin, l'autre à Marseille : la vindicte légitime des lacustres d'Annecy les a naturalisés *parisiens*, sans rémission.

J'eus le temps de méditer sur cet exemple, en montant du vieux bourg de Menthon jusqu'au château, installé, entre deux pentes élevées, sur un promontoire qui domine de cent cinquante pieds le bassin du lac. Entrevue de ce côté, la maison manquerait de caractère, cette façade ayant été refaite en 1740, n'était l'élégance dont elle couronne un amas de fleurs, de lianes, de pampres en fête, qui lui servent de corbeille : elle jaillit d'une constellation de jasmins. Mais lorsque, laissant le castel à droite où il disparaît sous des futaies, on le dépasse en longeant le parc, pour aller rejoindre dans la montagne, par un sentier rapide

et creux, le chemin d'Alex, l'aspect est tout différent. Menthon, découvert inopinément de ce côté, avec ses fenêtres trilobées, son massif donjon, encorbellé de mâchicoulis et accosté d'un escalier-tourelle; ses corps de logis cintrés en cuirasse, à larges croisées divisées par des meneaux; son portail ogival et ses toits pointus; Menthon, profilé sur une douzaine de pics jetés en biais à l'horizon avec des aigrettes de rochers; Menthon féodal et souriant, devant ses tilleuls épars, ses pelouses d'émeraude, ses massifs de roses-trémières lancées en fusées d'artifice, Menthon reprend avec tant de grâce sa fierté héraldique, qu'il fait oublier la logette du moine, le burg du soldat et songer aux légendes amoureuses de la chevalerie gauloise. Du bord de la terrasse on plane, au couchant, sur le lac et ses rives arcadiennes; à l'orient, s'amoncèlent les chaînons du Parmelan et les Dents du Lanfon, dominées par le fauteuil aérien de la Tournette.

La porte d'entrée, dissimulée dans un angle de l'édifice, est en fer, avec des grillages, un verrou compliqué, des loquets, des serrures et un marteau du quatorzième siècle : appareils de serrurerie très-complets et aussi rares que curieux. On est introduit alors dans une série irrégulière de corridors, de sallettes, de petites cours, de tourillons voûtés, de recoins biscornus qui retracent, avec les précautions défensives d'autrefois, les indices de plusieurs constructions successives. Le castel passait pour ancien déjà quand saint Bernard y naquit

en 923 et, dès l'époque romaine, on a dû fortifier le défilé qu'il commande. En bas, près de la poterne, se trouve la chapelle où, dit-on, le futur moine était attendu par sa famille et sa fiancée, lorsqu'il s'envola du manoir. Cette pièce voûtée, avec des nervures de la fin du seizième siècle, a de toute évidence été reconstruite. Une tradition respectable a consacré la chambre qui servait de retraite ou de cellule au patron du mont Saint-Bernard : elle est en communication immédiate avec le salon, qui est vaste, décoré comme sous Louis XV, situé en pleine lumière sur le lac, et orné, sans nulle concession aux clinquants actuels, de portraits de famille, de souvenirs intimes, de livres choisis, et de ces anciens petits meubles de fantaisie, qui racontent avec une fort noble bonhomie le séjour ininterrompu des aïeux. M. de Menthon eut la bonté, malgré l'heure matinale, d'y recevoir ma visite et de m'ouvrir le sanctuaire qui remplace, à gauche de la cheminée, le boudoir accoutumé. C'est une très-petite pièce, transformée en oratoire, avec un autel où l'on peut célébrer l'office, et en face, un petit monument commémoratif, dressé à l'endroit où reposait la couchette du bienheureux Bernard. La chambre reçoit une faible lumière par une très-étroite fenêtre ogivale, dont la moulure intérieure se découpe en trèfle naissant. C'est de là que le saint aurait sauté dans l'espace, d'une hauteur de trente-cinq pieds environ. Mais, outre que la croisée est bien étroite, le style de son architec-

ture dénote la fin du treizième siecle; seulement, il semble résulter de la largeur d'un banc pris dans l'épaisseur de cette fenêtre, qu'elle dut, dans l'origine, être plus spacieuse. Il est présumable que la petite ogive a été inscrite dans une ancienne croisée en plein cintre, hypothèse que le crépissage du mur extérieur ne m'a point permis de vérifier.

Ainsi, ce donjon historique, où tous les âges ont laissé leur empreinte, est à la fois une forteresse, une villa et un temple. On s'y rend en pèlerinage une fois l'an, au 15 juin. L'imagination se plaît à évoquer partout la présence et la protection des saints; mais leur présence paraît plus sensible encore, aux lieux privilégiés qu'a consacrés leur séjour. On doit être moins enclin à la futilité, aux plaisanteries malicieuses, aux mignons péchés de la médisance, aux manéges de la coquetterie, dans un salon qui a le berceau d'un saint pour boudoir, et je me figure que ce voisinage a dû exercer une grave influence sur la conversation des hôtes habituels de ce manoir.

A l'issue du parc, amphithéâtre de lierre, de houblons et de rocailles, d'où surgissent des chênes, des hêtres élancés qui finissent par se masser en futaies, je remontai, pour continuer ma route, le sentier de Ramponex qui aboutit à un repli de terrain encaissé. On perd de vue le lac, masqué par un revers de coteau, et l'on se voit subitement transporté dans les plus austères aspects de la montagne. Des prés à poil ras, d'énormes blocs

détachés de la montagne et qui prennent sur le gazon des attitudes de dolmens ou de blocs erratiques ; çà et là quelques scions tordus de frênes à feuille noire, sentinelles perdues de la végétation alpestre ; des carrés d'avoine, offrant à la bise éveillée du matin leurs épis changeants de perles et d'opales ; enfin, au-dessus de ces solitudes plongées dans l'ombre, les Dents pyramidales du Lanfon, perçant le ciel et ralliées l'une à l'autre par un rideau de roches, couronnées d'aiguilles et bordées d'une forêt de sapins.... Je cheminais alerte et gai, heureux d'être seul, le long de ce vallon sévère à l'horizon sauvage et borné ; me détournant tous les cent pas, pour regarder se lever derrière moi un brouillard formé de la rosée des prairies, et qui, s'enlevant bientôt comme une blanche fumée d'encens, enveloppa de ses flocons les campaniles aériens du Lanfon : châsse miraculeuse suspendue dans les airs.

Au tournant du chemin, quand on double le plateau que porte le roc de Chères, près d'une croix qui succède aux chaumières du hameau des Granges, le fond bleu du lac, avec sa ronde de crêtes, apparaît de nouveau. Mais tandis que je commençais à descendre, Talloires se développait à mes pieds et soudain, ce vieux bourg monastique, oasis méridionale, encadrée de sapins noirs et de pâturages d'une alpestre crudité, se montra comme une conque rose, incrustée à quelque roc voilé de goëmons olivâtres.

Protégée contre le nord par le massif de Chères, contre le vent d'est par la Tournette et la seconde Dent de Lanfon, et s'ouvrant au sud-ouest sur la baie, cette petite Provence aperçoit les neiges au-dessus des sapins, et cultive en pleine terre, au milieu de ses vignobles à saveur framboisée, le figuier, l'abricotier, le grenadier à fleurs doubles. Jusqu'à la fin d'automne, le rosier chromatella effeuille ses pétales de soufre sur les verveines citronnées des jardins. Le vieux bourg montueux, avec ses ruelles ravinées, ses bâtisses gothiques à vastes coiffures de chaume, ses antiques maisons capitulaires refleuries en villas et son prieuré enfoui dans les vergers du rivage, le bourg est une façon de musée-fouillis d'archéologie rustique et religieuse. Cette Arcadie australe, enchâssée dans la nature du nord, y apporte un épisode merveilleux.

L'importance historique de Talloires remonte jusqu'à l'époque romaine. Une pierre sépulcrale, portant le nom de *Rutilius Celto*, forme aujourd'hui une des marches du petit escalier qui descend au lac, en face de la grande porte de l'abbaye. En allant au prieuré, à gauche d'une petite ruelle, j'ai épelé une autre inscription, bien plus curieuse, encastrée dans le mur de l'habitation qui a remplacé l'église. M. Replat a décrit cette pierre, de sept pieds de long, sur deux et demi de largeur : « L'inscription date probablement du second siècle. Elle nous apprend que Caïus Blœsius Gratus,

fils de Caïus, de la tribu *Voltinia*, a fait construire à ses frais pour l'usage public, un édifice avec grille et autres accessoires, dans lequel il a placé *un horloge* marquant les heures de la nuit comme celles du jour, et qu'il a préposé un esclave pour en prendre soin, moyennant un salaire de quatre sesterces. Nous devons à l'ingénieux Oldbuk l'explication du système d'après lequel l'horloge était construit. C'était une de ces clepsydres dont, au dire de Pline, Scipion Nasica fut l'inventeur. Une statuette, debout sur l'eau du bassin, descendait ou montait, suivant que l'eau s'écoulait ou que le bassin se remplissait. Avec le bout d'une baguette dont elle était armée, la figurine indiquait les heures, marquées sur un pilastre adossé au bassin. »

Il existe, à propos de ce monument singulier, une dissertation savante et curieuse du chanoine David d'Annecy, avec des notes historiques sur l'abbaye, travail conservé par un exemplaire unique du *Calendrier de Savoie* pour l'an MDCCLXXIX, publié chez C.-M. Durand, imprimeur du Roi. Ce petit volume in-32, cité par Grillet en 1807, est entre les mains de M. Poulet, maire de Talloires, qui a bien voulu me donner une copie de cet article.

C'est au neuvième siècle, que des religieux vinrent placer près de Talloires, une cellule (*cella*) sur un terrain qui porte encore le nom de *Clos du moine*. Le fait est établi par une cession consentie

en 879, par Boson, roi de Bourgogne cisjurane, en faveur de saint Philibert de Tournus: « *Concedimus in comitatu Genevensi, cellam quæ vocatur Talgeria....* » Régulièrement constitué de 930 à 937, par Rodolphe II, roi d'Arles, et non par Rodolphe I[er] (erreur redressée par M. Jules Philippe dans une bonne notice sur cet établissement), le monastère de Talloires fut donné par Rodolphe III, à Iter, abbé de Saint-Martin de Savigny (près de Lyon), et à ses successeurs. A une époque voisine de 1031 et qui ne peut être antérieure, M. Joseph Dessaix l'a démontré, la reine Ermengarde, femme de Rodolphe le Fainéant, énonce, qu'à Talloires en Albanais, elle a construit une église en l'honneur de sainte Marie, pour les moines de l'abbaye de Savigny, auxquels elle abandonne ses droits sur une dizaine de seigneuries. On a voulu, mais c'est à tort, considérer comme une fondation primitive, ce document assez connu, auquel était appendu le sceau d'Humbert aux blanches mains, premier comte de Savoie.

Incorporé à Savigny, Talloires hébergea vingt moines administrés par un prieur, et fut soumis à la règle de saint Benoît: Pascal II en 1107, Calixte II en 1123, Eugène III en 1145, confirmèrent cette institution. La bulle de ce dernier nous apprend qu'en 1107, Guido, évêque de Genève, qui donna aux bénédictins les revenus de soixante églises de son diocèse, avait cédé toutes celles d'Annecy, à Talloires qui, grâce aux bienfaits d'Ar-

dutius, porta bientôt leur chiffre à douze. Au siècle suivant, enrichi par les comtes de Savoie et de Genève, Talloires absorba Sévrier et Faucemagne. A la fin du quatorzième siècle, Amédée VIII consacra cette haute fortune et la maison fut érigée en commende par le cardinal de Brogny, qui s'étant adjugé la provision des bénéfices par lui séparés, jugea convenable d'y réunir le prieuré de Saint-Jorioz. Jacques de Savoie, Charles de la Tour, César du Perron, figurent sur la liste des commendataires, ainsi que le prince Eugène-Maurice. Ce dernier *abbé* devint, en France, colonel-général des Suisses; il épousa Olympe Mancini, nièce de Mazarin et fut le père du fameux prince Eugène.

Cette période fut beaucoup trop brillante, si l'on s'en rapporte à d'incontestables autorités. « La discipline y avoit été fleurissante, écrit l'évêque Auguste de Sales; mais la négligence des commendataires fust cause de la chéute et que l'argent de la religion fust réduict en ordure. »

On essaya de réformer ces abus, en 1563, et de confier le prieuré commendataire, à un gentilhomme du pays, qui débuta par aller recevoir les ordres à Rome, d'où il revint s'établir à Talloires, à la grande joie de ses voluptueux administrés; car dom Claude de Granier était de bonne naissance et n'avait pas dix-sept ans. Dès lors commence, entre les religieux et l'austère volonté de ce réformateur imberbe, une lutte acharnée. On lui résiste, on le menace, on aposte de faux témoins pour l'ac-

cuser d'hérésie; on l'affronte en se livrant à des orgies scandaleuses; on parodie publiquement les sacrements et les mystères; on ameute la populace, on sonne le tocsin... Cent fois ce prieur courut le risque d'être massacré et n'échappa que par la fuite; mais, l'orage passé, il revenait, seul contre tous, et toujours inflexible. Il combattit quinze ans, sans être victorieux ni vaincu; après quoi, il devint évêque de Genève.

Il fallait que ces moines eussent bien mauvaise volonté! L'ascétisme de leur supérieur paraît supportable, si l'on en juge d'après certains articles du *Coutumier* qu'il les força de subir en 1568, et où l'ordonnance des repas est limitée *à six services*, comprenant des viandes de toute sorte; les *onglons* (pieds) et oreilles de porcs, la volaille et le gibier, les gelées réduites préparées à la chair de poule, les sauces, la truite frite, ou courbouillonnée *in vino albo;* le nectar, *seu vinum hypocraticum;* le vin chaud et autres repues franches. C'est ainsi que gémissait Talloires, sous un intolérable joug.... Nous voilà bien loin des âges où cette abbaye avait donné trois saints à la légende dorée: saint Germain en 969, saint Rulph qui vécut en 1018, et saint Jorioz mort en 1107.

François de Sales réussit pourtant à réformer Talloires, et ce n'est pas un de ses moindres travaux. Mais, après lui, des divisions, des procès, amenèrent de nouveaux relâchements, constatés au dix-huitième siècle, par la correspondance de

l'évêque Biord. Placé, à ce moment, sous l'exclusive protection du saint-siége, et livré à une série d'intrigues, Talloires qui avait ses fourches patibulaires et qui, au temps de ses plus grands désordres, avait brûlé vifs ou rompu des hérétiques et des sorciers, — un Antoine de Charrière, entre autres, condamné à subir la mutilation de ses membres et la mort « *appliquées avec modération,* » Talloires, dis-je, offrait à la fin de l'ancien régime, le spectacle d'une institution féodale dégénérée, jouant son reste, et disputant ses priviléges aux autorités séculières.

Aussi, pourquoi livrer aux tentations de ce doux rivage ausonien qui fait songer à Capoue ou à Cythère, des ascètes voués à l'abstinence! Le savant Berthollet qui naquit à Talloires, s'il ne se fût enfui comme le sage Ulysse, n'aurait été là qu'un homme heureux. Saint Germain, le précepteur et l'ami de saint Bernard de Menthon, après avoir visité la terre sainte, revint se fixer à Talloires; mais il se hâta, pour échapper à cette atmosphère dangereuse, de gravir la montagne et de se réfugier, au sommet d'une gerçure d'où le Craz s'élance en cascade, dans une grotte escarpée, que surmonte maintenant une chapelle juchée au bord d'un précipice. Ç'est là que les anges venaient prendre cet ermite chargé d'années, pour le conduire à l'office conventuel par les chemins de l'air; c'est là que refleurit encore sous la neige, son bâton d'aubépine, qu'il avait planté en terre pour achever ses

patenôtres. Enfin, c'est là que, transporté d'admiration à l'aspect du point de vue qui plane sur Talloires et les monts qui encadrent le lac, saint François de Sales lui-même, l'infatigable apôtre, se sentit troublé et tenté de s'engourdir dans la rêveuse liberté du poëte. « Cela est résolu! (s'écria-t-il en embrassant des yeux la campagne); puisque j'ai un coadjuteur, je viendray ça haut. Il faut que cecy soit mon repos, j'habiteray en cet hermitage. O Dieu! que c'est une bonne et aggréable chose que nous soyons ici! Résoloument, il faut laisser à nostre coadjuteur le poid du jour et de la chaleur, cependant qu'avec nostre chappelet et nostre plume, nous y servirons Dieu et son Église. Et sçavez-vous, père Prieur? les conceptions nous viendront en teste aussi drû et menu que les neiges qui y tombent en hyver!.... »

On rencontre encore, à travers des jardins conquis sur les terres de l'abbaye, les traces dispersées des constructions primitives. Un pan de mur, un pilastre ensevelis sous des lierres, et plusieurs chapiteaux du onzième siècle proviennent sans doute de l'église édifiée par la reine Ermengarde; une tombe, ornée dans toute sa longueur, d'une croix grossièrement sculptée en relief, a dû couvrir la dépouille d'un ascète des premiers temps. Au front des bâtiments de l'ancien prieuré, situés au nord-est, les ogivettes de quelques fenêtres géminées et découpées en trèfles, rappellent le treizième siècle: une tour qui servit de prison, une double enceinte

avec certaines embrasures, témoignent que le prieuré avait un prétoire et devenait forteresse à l'occasion. Ces restes sont antérieurs à l'avénement de Clément X, qui n'érigea le prieuré en abbaye qu'en 1674, époque où furent élevés les cloîtres actuels, sur la porte desquels on lit le millésime de 1681.

Leur style écrasé, dans sa nudité recueillie, archaïque pour ce temps-là, leur donne un caractère qui impressionne sans séduire. Il en est autrement des appartements abbatiaux, bouquet de la saison printanière des bergeries, qui a fleuri en 1733, au milieu de cet amas de pierres de taille. M. Replat en a tracé la piquante esquisse : « Un écusson surmonté du chapeau abbatial, avec la devise PAX, en lettres dorées, annonce que céans se prélassait le pasteur suprême d'un troupeau de brebis.... et de bergers. Des figures austères d'apôtres et de saints, au front chauve, à la barbe vénérable, sont peintes sur les murs du pieux et commode réduit; mais, heureux mélange du plaisant au sévère! diverses scènes de chasse ou de pêche égayent les trumeaux. Puis, sur le ciel azuré de la chambrette voltigent de folâtres Amours : armés à la légère, ils tendent des chaînes de fleurs, ils batifolent avec des roses et font voler des flèches, dont une va menacer la bure de saint Jacques le Mineur.... Le galant boudoir du seigneur abbé touchait à l'église. »

Si l'on me permet d'ajouter à ce crayon de l'abbaye, où se croisent des constructions de tous les

âges, la mention de l'escalier du prieuré, rampe fort originale, contemporaine de Charles-Emmanuel Ier, rattachée à la toiture par une série de colonnes composites, dont les chapiteaux obliques suivent l'angle de projection des degrés, il ne restera rien d'essentiel à ajouter.

La cuisine voûtée défraye aujourd'hui les pèlerins qui peuvent payer leur écot ; elle a gardé les bonnes traditions ; on est bien servi et pour un prix chrétien, dans le vaste réfectoire des moines, transformé en un restaurant patriarcal des plus achalandés, Talloires étant le Tibur de cet heureux coin de la Savoie.

Il était plus de midi quand je le quittai, et j'avais encore une longue course à fournir. On traverse Angon, hameau sur lequel une haute cascade se précipite d'une fissure du roc, soutenue par un long pan de mur dont les matériaux, taillés en petit appareil romain, révèlent l'antiquité d'un inexplicable travail. La chaleur était devenue intense, tandis qu'effleurant les festons formés par les flots du lac, j'arpentais les méandres d'un chemin qui les limite et où, sous Henri IV, le maréchal de Lesdiguières eut ses équipages noyés. Près de la chapelle de la Madeleine, je m'informai, à des ouvriers qui faisaient la sieste, de la distance où j'étais de Faverges. « Deux bonnes heures, » dit l'un d'eux. Je doublai le pas. Plus loin, je rencontrai un petit pâtre, qui chantait à cinq moutons les vêpres à tue-tête. Ses jambes nues dépassaient un

haut-de-chausses aussi large que court; sur son front bossué ruisselait une chevelure fauve comme une quenouillée de lin. A la même question, il répondit : « Deux heures et demie!

—Tu chantes vêpres? dis-je en passant.—Qu'est-ce que cela vous fait! répliqua l'enfant d'un air farouche, puisque vous n'avez point de religion.—Qui t'a conté cela? —N'êtes-vous pas de Genève? — Non, de Paris, où l'on est catholique. » Il réfléchit un peu et grommela d'un ton bourru : « C'est la même chose.... *un Parisien!* » Et il me tourna le dos. Décidément, le Parisien est méconnu dans la province!

J'allais rapidement, n'accordant aux objets extérieurs qu'une attention distraite; les spectacles de la matinée avaient épuisé ma curiosité. Je ne rencontre ici que des souvenirs glanés dans des notes concises : « Verthier; granges aplaties sous de grands arbres; le torrent mal nommé de l'*Eau Morte* y jacasse parmi les vergers, motivant une série de ponts et de barrages. » Les commères du lieu travaillaient groupées devant leurs portes; la rapidité de ma marche les égaya. Et comme je m'enquérais encore de Faverges : « Du train dont vous allez, répondit-on, il ne faut pas plus de deux heures.... »

Il paraît que j'avais fait une bonne lieue sans me rapprocher d'un pas. Continuons à relever les jalons de mon album de voyage. « Le lac a disparu : l'embouchure de la vallée de Faverges où l'on pénètre par un vaste préau, planté d'aunes et de peupliers

inclinés par le vent d'ouest du côté des montagnes, prend, grâce aux camaïeux de sapins et de hêtres qui l'enserrent, un subit aspect de la Suisse allemande.... Les longues roches d'Entrevernes, le revers des Bauges, les profonds encaissements de la forêt bleuâtre de Doussard, où se vautrent nonchalants, des nuages qui ne se sont pas levés matin et que le soleil rabat dans les fondrières; les pâturages élevés qui miroitent sur le ciel; le chaînon austère et raviné qui ferme l'horizon, tout vous transporte bien loin de l'Arcadie du lac.... Sur un mamelon, à l'extrémité d'une immense avenue, le château de Faverges, — tour et donjon agrandis par une fabrique de soieries : je n'aime pas que la reine Berthe file à la mécanique.... La vallée aboutit à un carrefour triangulaire, dont les pointes pénètrent au cœur des hautes montagnes. Celle de droite, entre des pâturages boisés, monte aux trappistes de Tamié par Seytenex; celle de gauche est le début de la vallée d'Albertville. Ugine est à mi-chemin, entre deux plateaux contrastés; l'un tout noir de sapins, l'autre, celui de gauche, dévalant par degrés rocailleux et par une suite de mamelons difformes. Faverges est au point d'intersection des trois bras.... »

C'est une ancienne cité industrielle, et son nom dérive de *fabricæ;* mais, comme la plupart des localités de ce genre, Faverges ayant été constamment rebâtie, les cafés et les hôtels en sont les plus beaux monuments. D'ailleurs ce bourg, où l'on

exporte des soieries jusqu'à Lyon, et qui, dès le quatorzième siècle, était renommé pour ses forges et ses ateliers de coutellerie, ce bourg est propre et bien percé. Du milieu de la ville, on découvre par-dessus les maisons, guillerettes et bariolées, le roc aérien de l'Arclosan placé en pendant de la Sambuy. A l'extrémité d'une large rue semi-circulaire, bordée d'un ruisseau rapide, on coudoie la roue d'un moulin à eau : ses palettes emperlées, qui tournoient sur le trottoir, peuvent servir en été d'éventail aux passants.

La ville dormait, tant il faisait chaud : j'étais dévoré d'une soif si ardente que, désespérant de l'étancher à moi seul, j'eus la fortune d'aviser, tandis que je contemplais le fronton dentelé qui couronne les pâtures de la dent de Cons, d'aviser, dis-je, un escogriffe efflanqué, tenant du pédagogue et du sacristain, alambic errant sur de longues pattes, dans un habit noir étriqué, lustré comme une plaque de tôle. Je lui adressai, précaution oratoire superflue, quelques mots pour acquérir des droits à me désaltérer en double à ses risques, et nous entrâmes dans un café, où la capacité de cet entonnoir m'étonna sur ma propre soif. Il m'apprit que le couvent de Tamié dont les bâtiments sont tout à fait modernes, avait été fondé en 1132 ; que les anciens religieux, ayant été envahis en 1793 par les terroristes, les avaient enivrés et s'étaient enfuis tranquillement en les laissant sous la table ; que du col de Tamié, on jouit d'un point de vue magnifique

sur la vallée et les glaciers de l'Isère; enfin, qu'un joli castillet qu'en venant, j'avais aperçu sur ma droite, se nomme Giez, et appartient à la maison de Chevron-Villette qui a donné un pape à l'Église. Il ajouta qu'il était chantre dans une paroisse du diocèse de Chambéry, et me demanda si je connaissais M. Havin?....

Un omnibus me ramena jusqu'à la station de Doussard, en traversant la vallée, unie comme un étang de verdure. Le bateau à vapeur me rendit, vers la nuit tombante, à l'embarcadère d'Annecy, où m'attendait au milieu d'un cortége amical, Siméon Dornheim, qui m'accueillit comme si je fusse arrivé des Grandes Indes.



V

Carrefours et coins de rue. — Les reliques de la Visitation. — Le couvent de Sainte-Claire et les compagnes de Jeanne de Jussie. — Vêpres *siciliennes* contre les Espagnols. — La cathédrale et sa maîtrise : souvenirs de l'enfance de Jean-Jacques. — Anecdote sur Molière. — Philibert de Pingon. — Recherche du logis de Mme de Warens. — Attestation d'un miracle, signée de Rousseau. — Ce qu'il faut penser de ses accusations contre sa bienfaitrice. — Excursion dans la vallée de Thônes, à la suite de Rousseau et de Mlle Galley. — Voie romaine de Dingy Saint-Clair. — Aventure d'un chasseur de chamois au roc Turpin. — L'Hippocrène de Jacques Replat. — Point de vue du manoir de la Tour. — Le verger aux cerises, la cuisine de la grangère et l'églogue des *Confessions*. — Histoire d'une *Vendéenne* de la Savoie. — Thônes et ses habitants. — Les chalets du Villars. — Monument de Pierre Lefèvre. — Les Gorges d'Entremont. — Le Grand-Bornand : tableaux d'intérieur et sujets de genre. — Lettre *inédite* de saint François de Sales, etc.

Il nous restait à glaner, à travers les vieux quartiers, des anecdotes et des souvenirs, à rajeunir sur le théâtre des faits, les impressions des lectures passées. M. Dunand, guide obligeant et précieux, et très-aimable esprit, nous escorta dans cette flânerie. Nous parcourûmes le long faubourg de Bœuf, dont les maisons, en 1640, étaient « tellement anciennes et vieilles, qu'à grand peine les pouvoit-on

retenir de faire leur lit des rues et de s'y coucher tout de leur long; » nous traversâmes en divers sens *ces quatre canals* décrits à la même époque par le père Foderé, « et si grands et si beaux, qu'ils portent les bateaux chargés dans la ville, et si tranquillement que l'eau demeure toujours claire, de sorte qu'Annecy est une petite Venise d'eau douce; » nous reconnûmes l'emplacement de l'ancienne maison de ville, « touchant le canal de Thiou et proche des murailles sur l'hôpital. » L'établissement, transformé par des constructions magnifiques, s'élève aujourd'hui sur le coteau, au pied du château fort qui protége la ville. Nous vîmes aussi ces maisons à petites fenêtres, où l'on pêchait des truites, à l'aide d'une forte coulisse qui les retenait dans des réservoirs : car, bien qu'Annecy, incendiée en 1412 et en 1448, ait été réduite depuis lors, « *au petit pourprix* qu'elle avoit » au temps du père Foderé, cette ville, restée *fort plaisante*, et agrandie depuis un siècle, a conservé bon nombre d'habitations d'un âge vénérable. C'est cependant dans les quartiers neufs qu'est située aujourd'hui la Visitation, église moderne d'un style affligeant, dont la façade est décorée de deux bien mauvaises statues des fondateurs de l'ordre. La châsse où repose le corps de saint François est dans une niche vitrée, derrière le maître-autel, et l'on y monte par une échelle. Le crâne du saint évêque est caché sous un masque colorié à sa ressemblance; sa robe est en satin blanc broché d'or; il porte une mitre, une chasuble du

temps ; à l'un de ses doigts gantés brille l'anneau pastoral. L'affaissement du corps réduit en poussière ne soutient plus les plis des vêtements. Les deux anges sculptés qui, dans une chapelle à droite, supportent les restes mortels de Mme de Chantal, sur un piédouche de marbre, ont un fardeau plus léger encore. Les habits étriqués et en soie noire de la première supérieure des Visitandines sont collés sur les os : ce n'est plus une morte qui est couchée là ; c'est une ombre.

Il suffit de franchir, en sortant de la Visitation, la rue large, assez courte et traversée par un canal, où est située la manufacture, pour rejoindre la rue Sainte-Claire où nous attirait le désir de visiter le couvent historique, où furent hébergées à leur sortie de Genève, les premiers jours de septembre 1535, les vingt-deux compagnes de la révérende sœur Jeanne de Jussie, échappées aux persécutions des calvinistes. Nous avons retracé, d'après le récit naïf et curieux de cette religieuse, document à peu près inconnu en France, les débuts de leur voyage et leur arrivée à Saint-Julien : il nous reste à dire un mot de leur installation à Annecy ; tableau fidèle des mœurs d'autrefois, de la ferveur passionnée qui échauffait, durant ces temps de trouble, les pays menacés par l'hérésie et voisins de son foyer principal. De cet établissement, qui a transmis son nom à la rue dont il occupait l'extrémité, et où l'industrie a établi ses magasins, il reste des bâtisses nues, les quatre murs d'une chapelle mécon-

naissable et, dans une cour encaissée tristement, un pan de cloître à arcades surbaissées, portées sur des colonnettes d'une proportion byzantine, bien qu'elles ne remontent guère plus haut que la fin du seizième siècle. C'est là, sous ce cloître où nos pas retentissaient dans le silence, que M. Dunand ouvrant le rarissime volume de Jeanne de Jussie, fit revivre pour nous ces tableaux animés d'un autre temps.

« Les religieuses, dit sœur de Jussie, témoin et héroïne de cette étrange aventure, cheminèrent contre Anyssi en grande diligence, mais quand elles furent à Crans la rivière estoit grande, et menoit si grand bruit, que jamais cheual ne bœuf ne voulut passer par dessus le pont, et firent là grande pause, et il fallut passer l'une après l'autre, et y en auoit plusieurs qu'il fallut porter entre les bras : et puis à bras d'hommes fallut passer les chariots par dessus le pont, qui fut cause de les mettre du tout à la nuict....

« Depuis Anyssi jusques à Crans le chemin estoit plein de gens portans lumières, torches et fallots, toutes les cloches sonnoient mélodieusement, tous les hommes sortirent de la ville pour leur aller au deuant; les dames, bourgeoises, et autres femmes estoient toutes, par ordre, par les rues avec de lumière, et aux fenestres de chasque maison y auoit une torche allumée, et sembloit la ville toute en feu, et chascun estoit marry qu'il estoit si tard: car ne pouuoient voir et reuerer les Sœurs selon leur bon vouloir, ny les Sœurs leur rendre leur salut:

mais toutes estoient à genoux les mains ioinctes tendues au ciel, et non sans larmes, et les conducteurs alloient d'une part et d'autre remerciant les bonnes gens : et en telle manière cheminerent chez M. le président. »

Après avoir consenti à aller *ouïr vêpres*, au couvent des Dominicains, et prier sur les tombes de Charlotte de Bretagne et du comte Philippe de Savoie, elles retournèrent en toute dévotion « au couvent et monastère de Monseigneur le duc, à elles donné pour les retirer, et depuis ne sortirent plus ; mais y trouuerent mal selon leur estat et condition, car il y auoit six portes sans point de serrures, et combien qu'il y auoit une grille de fer, n'y auoit encore nulle porte, ny drap deuant, et dehors nul degrez ny plancher. »

Le journal de Jeanne de Jussie, peinture naïve des faits qui ont signalé la révolution de Genève, nous éloigne un peu de cet âge d'or d'autrefois, de ce bon vieux temps, « où la seule politique connue étoit la politique d'Aristote. »

Il ne faut pas le chercher non plus, pour Annecy du moins, durant le siècle musqué de la poudre, des talons rouges, des bouts-rimés, des logogryphes et des bouquets à Chloris. Car, alors, par suite de l'alliance de Charles-Emmanuel III avec Marie-Thérèse en 1742, la Savoie et Annecy furent envahis, et plusieurs années, cruellement opprimés par les Espagnols. Telle fut la violence de leurs exactions, que les paisibles Annéciens ourdissant dans

l'ombre une vaste conspiration dont le secret fut gardé, renouvelèrent le drame sanglant des vêpres siciliennes. « Au son de la cloche, dit Bertolotti (dont M. Gaudy-le-Fort a rectifié la relation), de la cloche qui indiquait aux ménages l'heure d'aller au four, au signal *d'empâta*, toute la garnison espagnole fut massacrée, à l'exception d'un sergent, sauvé par une servante. Il l'épousa, et leurs descendants, du nom de Molino, peuplent aujourd'hui un hameau, entre Duingt et le promontoire de la Puyaz. » Ce hameau est encore appelé *les Espagnoux;* il est sur le promontoire même.

Ce fait arriva l'année même où trépassa le juge-mage Symond, qui nous ramenait au souvenir de Jean-Jacques Rousseau, tandis que nous nous rendions à la cathédrale. Derrière la nef, se cachait le toit de Mme de Warens, la belle convertie du bienheureux évêque Bernex. En face du portail s'élevait la maîtrise de musique, où le futur auteur du *Devin du village* déchiffra son premier solfége, sous la direction du compositeur Le Maître, bonhomme d'esprit, que Mme de Warens avait surnommé *petit chat;* celui-là même que son élève s'est accusé d'avoir si cruellement abandonné depuis, dans les rues de Lyon. La situation de l'ancienne maîtrise, remplacée par une jolie maison moderne en style du seizième siècle, est justifiée par un passage des *Confessions :* « J'ai toujours gardé une affection pour un certain air du *Conditor alme siderum* qui marche par ïambe, parce qu'un dimanche de l'Avent, j'en-

tendis de mon lit chanter cet hymne avant le jour, sur le perron de la cathédrale, suivant un rite de cette église-là. »

Ce perron, élevé de plusieurs marches, est fort large en effet, et la rue ne l'est guère. L'église de Saint-Pierre elle-même, ancienne chapelle des cordeliers que le chapitre finit par déposséder, après des luttes dont le détail est curieux, l'église, accostée à un joli cloître ogival du seizième siècle, date des premières années de François Ier. Le mauvais goût du dernier siècle l'a modifiée au temps de l'évêque Biord. Ici, les souvenirs de Jean-Jacques sont très-précis et rendus avec candeur.

« Durant six mois entiers je ne sortis pas une seule fois (de la maîtrise), que pour aller chez maman ou à l'église et je n'en fus pas même tenté. Cet intervalle est un de ceux où j'ai vécu dans le plus grand calme.... Non-seulement je me rappelle les temps, les lieux, les personnes, mais tous les objets environnants ; la température de l'air, son odeur, sa couleur, une certaine impression locale qui ne se fait sentir que là et dont le souvenir m'y transporte de nouveau. Par exemple, tout ce qu'on répétait à la maîtrise, tout ce qu'on chantait au chœur, tout ce qu'on y faisait ; le bel et noble habit des chanoines, les chasubles des prêtres, les mitres des chantres, la figure des musiciens ; un vieux charpentier boiteux qui jouait de la contrebasse, un petit abbé blondin qui jouait du violon, le lambeau de soutane, qu'après avoir posé son

épée, M. Le Maître endossait par dessus son habit laïque et le beau surplis fin dont il en couvrait les loques pour aller au chœur; l'orgueil avec lequel j'allais, tenant ma petite flûte à bec, m'établir dans l'orchestre à la tribune, pour un petit bout de récit que M. Le Maître avait fait exprès pour moi.... tout, jusqu'à la bonne servante Perrine, si bonne fille et que les enfants de chœur faisaient tant endêver, tout, dans les souvenirs de ces temps de bonheur et d'innocence, revient souvent me ravir et m'attrister.»

Ils m'étaient présents aussi, ces souvenirs dont je n'avais reçu que l'écho lointain, et je cherchai cette tribune, où l'enfant avait joué *ce bout de récit* sur une flûte à bec. Elle a été évidemment reconstruite en 1772, époque où, d'après un devis théâtral du sieur Plaisance, architecte de Turin, fut édifiée la décoration actuelle du maître-autel; mais, la position des stalles est restée la même, nonobstant le pourtour, d'ordre composite, qui a défiguré le sanctuaire. J'ai voulu écouter à vêpres les chants dont Rousseau avait gardé une suave impression et admirer aussi *le bel et noble habit des chanoines*. Rien n'a changé: l'office, dans cette métropole, se chante encore en parties et sur des thèmes particuliers d'un caractère des plus mélodiques; ils sont traditionnels, car je ne les avais pas entendus ailleurs. Véritablement noble et beau, l'habit des chanoines a également conservé sa majesté séculaire. Ils portent l'été d'amples camails en soie cramoisie,

en hermine pour l'hiver, relevés de doubles capuches en taffetas noir; sur leur rochet ils laissent traîner derrière eux un long manteau en drap de soie noire, ouvert par devant pour laisser voir les retroussis, de fourrure ou de pourpre, d'une doublure en hermine ou en soie cramoisie. L'âge du costume est constaté par une circonstance singulière : Le camail-pèlerine et sa capuche figurée laissent le cou trop dégarni pour les coiffures à cheveux écourtés de notre époque. Leur forme avait été coupée pour une autre mode, et l'on s'aperçoit que la grande perruque ne descend plus sur les épaules pour les relier à la tête.

En sortant de la cathédrale, comme nous remontions la rue, pour fixer l'emplacement de la maison de Mme de Warens, et que Siméon signalait un contraste saisissant entre ces souvenirs du siècle philosophe, et ceux de la période religieuse évoqués par le *Journal* de la révérende sœur de Jussie, M. Dunand en rappela un troisième qui, chronologiquement, rattache une des époques à l'autre.

Au mois de février 1673, deux religieuses de Sainte-Claire étant venues à Paris pour quêter au profit de leur couvent, furent logées rue de Richelieu, dans la maison d'un comédien. C'est entre les bras de ces deux filles d'Annecy qu'expira Molière. Le fait, inconnu chez nous, mais consacré de tout temps par la tradition du pays, a trouvé, dans des recherches récentes, la confirmation de plusieurs témoignages décisifs. Il appartenait à ce diocèse,

d'un si beau renom littéraire, d'envoyer la religion, sous la forme de ses anges, consoler l'agonie du grand écrivain, que le clergé de Paris refusa d'enterrer.

Revenons à Rousseau et à Mme de Warens. « La maîtrise, dit Jean-Jacques, n'était guère qu'à vingt pas de la maison de maman. » Dans ce temps-là, notre rue de l'Évêché n'était pas encore percée à son extrémité, et c'est à droite, dans l'impasse, tout juste où se trouve aujourd'hui la Recette générale, mais plus en arrière, qu'il faut placer la maison de Mme de Warens, à peu près en face de celle de Pingon. Mais, va dire plus d'un lecteur, qu'est-ce encore que Pingon ? Ici, je dois l'avouer, les souvenirs s'amoncellent et font irruption jusque dans le tissu du récit. Emmanuel-Philibert de Pingon, né en 1525 et qui fut vice-recteur de l'université de Padoue, après avoir étudié à celle de Paris, et qui depuis, comme conseiller d'État et vice-chancelier, réforma celle de Turin, est un historien qui a beaucoup écrit sur les origines et les antiquités de la Savoie : on réimprimait encore ses *Mémoires* en 1779. Il habita la maison que je viens de désigner, à gauche de l'impasse des Cordeliers, lorsqu'il résidait à Annecy comme président du conseil de Genevois.

La situation du logis Warens est précisée par un document précieux, oublié de nos jours et que Rousseau signa à l'âge de dix-sept ans. Fréron sut bien le retrouver pour lui en faire repro-

che ! Le fait nous reporte au mois de septembre 1729.

« Mme de Warens demeurant à Annecy, dans la maison de M. Bosge, le feu prit au four des cordeliers, qui repondoit à la cour de cette maison, avec une telle violence, que ce four qui contenoit un bâtiment assez grand, rempli de fascines et de bois sec, fut bientôt embrâsé. La flamme, portée par un vent impétueux, s'attacha au toit de la maison et pénétra par les fenêtres dans les appartements. Mme de Warens donna d'abord ses ordres pour tâcher d'arrêter les progrès de l'incendie et pour faire transporter ses meubles dans son jardin. Elle étoit occupée de ces soins, quand elle apprit que Mgr l'évêque étoit accouru au bruit du malheur dont elle étoit menacée, et qu'il alloit paroître dans l'instant. Elle alla aussitôt au devant de lui. Ils entrèrent ensemble dans le jardin, il se mit à genoux avec elle et tous ceux qui se trouvèrent présents, du nombre desquels j'étois, et commença à prononcer des prières avec cette ferveur qui lui étoit ordinaire. L'effet en fut sensible. Le vent qui portoit le feu par-dessus la maison jusque dans le jardin changea tout à coup, et éloigna si bien les flammes de la maison, que le four, quoique contigu, fut entièrement consumé, sans que la maison eût d'autre mal que le dommage qu'elle avoit reçu auparavant. C'est un fait reconnu de tout Annecy et que moi, écrivain du présent mémoire, ai vu de mes propres yeux. »

Le récit des *Confessions*, tout différent de ce certificat, quant à la forme, le justifie avec une naïveté étudiée et l'explique par la crédulité du jeune âge, ainsi que par la vénération de l'auteur pour le vertueux prélat.

Ce personnage, qui fut béatifié et qui appelait Mme de Warens *ma fille*, avait été obligé de la faire enlever d'Évian; car les gens de Vevey, dont elle était l'idole, menaçaient, pour la reconquérir, d'assiéger et de brûler la ville. C'est ainsi qu'elle fut partout adorée et son souvenir a gardé, dans le fidèle Annecy, son parfum de poésie. On va visiter encore « ce passage derrière sa maison, entre un ruisseau à main droite, qui la séparait du jardin et le mur de la cour à gauche, conduisant par une fausse porte à l'église des cordeliers, » passage où, le jour des Rameaux 1728, comme elle allait entrer à l'église, Rousseau courut pour l'atteindre, lui parla, la fit se retourner, et la vit pour la première fois. Rien n'égale cette page, que cent artistes ont peinte ou gravée depuis un siècle, et qui ne vieillira jamais.

Il est à remarquer que, de tout temps, les âmes pieuses et le clergé du pays ont protesté par une compassion tendre en faveur de cette pénitente, qui mourut chrétiennement après avoir vécu charitable et résignée. Chacun savait qu'à l'époque où Rousseau l'accabla d'inculpations incohérentes et contradictoires, il avait à se justifier de l'avoir abandonnée dans la détresse; les plus vénérables personnes res-

tèrent jusqu'à la fin en relation avec elle. Une lettre plate, servile de Vintzenried, ce « vain, sot, ignorant et insolent garçon perruquier » à qui Rousseau immole, dans son aveugle acrimonie, l'honneur de sa protectrice, nous montre, vingt ans après, ce bélitre implorant cette protection, au nom de sa propre femme, qui prend la liberté d'offrir *ses profonds respects*, en se recommandant *aux bontés* de Mme de Warens. Enfin, s'il est vrai, comme il est probable, que Claude Anet, dont Jean-Jacques nous a transmis le roman domestique, et raconté la fin prématurée en 1736, se retrouve, vivant encore, vingt-deux ans après, en 1758, au service de Mme de Warens, et présentant à M. d'Angeville, au *post-scriptum* d'une lettre, « ses très-humbles obéissances et remercîments de l'honneur de son souvenir, » que restera-t-il des assertions de Jean-Jacques et de ce cortége de favoris de bas étage, imaginé par le cerveau troublé d'un malade?

Ce malade lui-même, pourquoi lui pardonne-t-on tant d'illusions funestes et de révélations haïssables? Parce qu'autant ses jugements sont faux, autant ses émotions sont vraies. Elles ont tracé le sympathique portrait de Mme de Warens, qu'il a échoué à mutiler; l'impérissable attrait de cette figure est son œuvre, et le malheureux peintre, c'est là son excuse, a procédé envers lui-même, comme il a fait pour elle. De là, cet intérêt qui nous attire vers les pays privilégiés où Jean-Jacques a rencontré ses modèles et les sujets de ses tableaux.

Tout est parti de là, de ce lac d'Annecy, des Charmettes, de ces coins ignorés alors autant que lui-même, et célébrés dans le livre qui résume son talent. Quand il quitta, le havre-sac au dos, sans argent, sans protecteurs, sans doctrine, sans vocation arrêtée, ce théâtre de ses premières infortunes, il emportait, à travers ce siècle où il allait chercher sa voie, tout ce qui devait le baptiser un jour, en le résumant dans l'antagonisme de ces deux riverains du Léman, Voltaire et Rousseau.

Comme nous revenions vers le port, en remerciant notre guide, nous fûmes rejoints par maître Replat qui sortait du Palais, en bonne humeur d'oublier la procédure, et de regarder le soleil se jouer sur l'eau. « Irez-vous, nous dit-il, visiter la vallée du Grand-Bornand? C'est une des belles excursions de la Savoie, et la moins connue peut-être. Partons demain ! Nous suivrons jusqu'au petit manoir de la Tour l'itinéraire de Jean-Jacques avec Mlles Galley et de Graffenried; vous verrez ce verger où ils ont cueilli des cerises, églogue dont vos peintres retracent presque chaque année le tableau. »

Explorer ce coin-là était un de mes rêves : le parcourir avec de tels compagnons, c'était une bonne fortune. Le lendemain nous quittions Annecy au petit jour.

Il n'est point à regretter, pour quatre pèlerins qui trottinent en char découvert, dès l'aube, sous un ciel bleu, réveillés par une brise d'été qui les

trempe et les endurcit comme un bain de rivière, d'être souvent distraits d'une contemplation trop attentive, par un babil soutenu. Notre ami Replat cueillait le long du chemin, pour me les offrir, les bouquets de poésie qu'il y avait semés jadis; M. Dunand donnait la réplique à Siméon qui, ayant rencontré un auditeur bénévole, lui accommodait de son mieux le houblon et la betterave des Flandres : si bien qu'après une assez courte série de plaines ondulées et de montées imperceptibles, cherchant des yeux derrière moi le lac d'Annecy, je fus très-étonné de ne découvrir qu'une vallée lointaine et creuse, au fond de laquelle mes regards ne pouvaient plus atteindre. Presque aussitôt, un détour sur la droite fit tout disparaître : nous dominions un précipice, au bas duquel serpente le Fier, et devant nous se dressait entre les deux portiques géants de la Blonnière et du Veyrier, le cône bleuâtre du Lanfon. Puis, la masse plus haute encore de la Tête-Noire pénétra dans le cadre, où se groupèrent d'autres montagnes : nous planions sur un étrange chaos, où l'on ne distinguait, au cœur d'un val profond, que le clocher métallique d'Alex, scintillant comme un luciole. Nous avions si complétement atteint la région élevée, que je ne pus retenir, en voyant parmi les broussailles de la route, briller comme autant de graines d'améthyste, des cyclamens en fleur, un cri de surprise dont fut édifié mon voisin, qui m'avait distrait pour préparer ce bel effet de nature.

Pendant que nous descendions au grand trot cette longue rampe qui va presque jusqu'à Thônes, il me montrait, sous les taillis du coteau boisé où nous étions adossés, un sentier à moitié perdu. C'est l'ancienne route, le long de laquelle Jean-Jacques avait précédé les chevaux de Mlle Galley et de sa compagne. Tout au bas, nous rejoignîmes le bord du torrent surmonté du petit pont de Dingy-Saint-Clair. Le vallon est ici fort encaissé et le Fier circule entre deux murailles; l'une de rocs presque dépouillés, l'autre, que nous suivions, moins abrupte et revêtue d'arbres. Avant de continuer, ces messieurs nous engagèrent à quitter un moment la voiture pour faire quelques pas au delà du pont, que nous devions laisser à notre gauche. Ils nous firent grimper un sentier à pente rapide, moitié ferré, moitié pavé, raviné, détestable, mais évidemment sculpté à grands frais et qui, passant entre deux roches coupées, expire dans la broussaille et n'aboutit plus. C'est la ruine d'une voie romaine, et comme j'avais, à cet égard, le scepticisme des ignorants du bel air, M. Replat me montra du doigt la muraille de roche qui borde ce chemin abandonné. Lucius Tincius Paculus, qui fit tailler cette voie, y a immortalisé son nom, profondément incisé dans une inscription confiée à la pierre dure, et encadrée d'un triple filet sculpté. Ce monument authentique, d'une conservation si fidèle, cause au fond de ce désert une certaine impression.

Je crois pourtant que le sentimental Jean-Jacques

n'y songea guère, lorsqu'à quelques pas au-dessous de ce pont de Saint-Clair, qui n'existait pas alors, il entendit des pas de chevaux et *des voix de filles qui sembloient embarrassées*, et que tirant par la bride la monture de Mlle Galley, que suivit celle de sa compagne, il les aida, ayant de l'eau jusqu'à mi-jambe, à franchir à gué le torrent du Fier. C'est là qu'eut lieu la rencontre, là qu'en récompense de son zèle, les charmantes filles le firent *prisonnier de guerre* et qu'il monta en croupe derrière la belle Graffenried, pour aller passer avec elles, au delà de Thônes, que Rousseau écrit *Tounes*, cette innocente et folle journée. A cette époque, on traversait donc la rivière, et la route du bourg se festonnait à l'autre rive, où l'on peut encore la suivre des yeux à l'état de chemin vicinal, contre le flanc déchiqueté de la montagne.

Jusque-là Rousseau avait donné quelque attention au pays où il était venu assister au lever du soleil; seulement, le site revu dans les distances du souvenir, trente-cinq ans après, s'était amoindri aux proportions d'un bosquet des bords de l'Orge ou de la Bièvre : le ramage des rossignols, la terre dans sa plus grande parure, les ombrages d'un vallon le long du ruisseau.... Mais, à partir du moment, où ce prototype si bien tracé du Chérubin de Beaumarchais enroule ses deux bras au buste de la jeune Graffenried pour chevaucher de compagnie, dès lors Jean-Jacques ne voit plus rien, ne décrit plus rien, ne se rappelle rien autre : le premier

plan a absorbé son âme et toute sa pensée. Ils traversèrent ainsi les pays les plus splendides, les plus grandioses : force nous sera bien de suppléer aux lacunes du maître préoccupé, puisque pour nous abstenir, nous n'aurons plus, hélas, d'aussi bonnes raisons que lui !

Nous étions remontés en voiture et nous les escortions de loin, sur le bord opposé, où monte et descend avec la plus déraisonnable fantaisie l'ancien chemin. En ces temps-là, prolongés en Savoie jusqu'à 1848, où furent constitués tardivement les agents-voyers, les routes étaient tracées par les bœufs et les génisses des pâturages, dont ensuite on élargissait les venelles, au moyen de quelques remblais. L'amoureuse caravane dut passer sous le roc de Turpin, masse turriforme de six cents pieds de haut. Presqu'au sommet du cylindre, il est cerné en guise d'ourlet, d'une gorge en saillie, où il semble qu'un lièvre poursuivi oserait à peine se risquer : car ce couloir, entre le vide et la roche verticale, s'incline en biseau sur l'abîme.

On conte qu'un chasseur de chamois eut pourtant cette audace. Une fois engagé, il fallait aller jusqu'au bout : rebrousser est impossible. Or, comme il était à moitié chemin et tournait l'angle de la roche, un ours vint à lui dans la direction opposée, et tous deux ralentirent le pas, également épouvantés. Le chasseur savait qu'il n'y avait place que pour un; *l'autre* s'en rendait compte aussi et ajournait le duel, car il avait trop peu d'espace, et sous ses pas

un cailloutage trop mobile, pour lui permettre, en se dressant, de s'établir sur ses pieds de derrière. C'est de ce désavantage, que le chasseur essaya de profiter. Il s'affermit d'une main à une aspérité du roc, et quand l'ours essaya, pour le croiser, d'allonger son museau entre la muraille et les jambes de l'homme, celui-ci, faisant levier de son bras, les souleva rapidement et les fit retomber, avec tout le poids de son corps, sur l'animal qui roula dans le précipice, tandis que le chasseur, entraîné par son élan, s'affaissait sur cette corniche, en s'y cramponnant du dos et des mains, pour que ses jambes, qui planaient dans le vide, parvinssent à reprendre terre.... Cette anecdote, racontée avec une pénétrante simplicité, en vue du théâtre, où l'imagination vous enlève irrésistiblement, finit par donner le vertige : notre flamand se cramponnait sans s'en apercevoir au dossier du char, tout en se regardant marcher sur la tranche de la roche Turpin.

Un peu plus loin, il fallut accorder une pause à certaine fontaine qui sort d'un pan de roches moussues, à demi dérobée sous les ombrages d'un massif de hêtres, si épais qu'ils ne laissent descendre sur l'eau noire aucun reflet de lumière. Ce coin dérobé à la muse sicilienne est une station privilégiée du poëte Replat; il y a semé des ïambes d'Horace, des boutures de Virgile; il y a enté sur les sauvageons des Alpes, les greffes de Théocrite et de Moschus. La lisière de ce bois sacré forme, avec les roches claires qui lui font face, une attrayante opposition.

Quant à Rousseau, lui que rien ne retenait à la terre, il poursuivait devant nous, sans rien regarder, sa promenade équestre, étreignant son rêve et personnifiant en un seul objet les fugitives déesses que l'on fête au printemps de la vie. Avec quelle attention il contempla ces blonds cheveux, si l'on en juge d'après tout ce que cette préoccupation l'empêcha de voir !

Nos jeunes filles franchirent la ville de Thônes, sans que leur compagnon semble s'en être aperçu ; puis, à l'issue du bourg, ils suivirent ce joli sentier en rocailles où l'eau grésille, et par où l'on monte encore au petit manoir de la Tour, en traversant, sur divers affluents du Fier, que Jean-Jacques appelle un *ruisseau*, une kirielle de petits moulins, d'une fraîcheur à captiver Watteau, Lancret ou Boucher. Ici rien n'a été modifié : ces chaumières de bois, les roues à la forme surannée de ces petites usines, le sentier tortueux, profondément inscrit entre ses ourlets de buissons noueux, tout a gardé la physionomie des anciens âges. Le plateau vallonné en longues pentes, qui s'abaisse en gagnant le pied des montagnes, et qui porte, à son point le plus élevé, cent pieds au-dessus du Nons, le château rustique de la Tour, est clairsemé de chalets, d'herbages et de noyers énormes. L'horizon est partagé entre cette riche tenture, et l'immense mosaïque continuée jusque dans les nuages, par les roches du revers oriental de la Tournette, entremêlées de moraines circulaires,

restes des neiges de la saison passée. Ce paysage est splendide; les dimensions en sont énormes, et pourtant, de ce point où on le contemple, il est tout rempli du souvenir de Jean-Jacques, qui ne l'a pas regardé.... Les artistes, qui se sont évertués à peindre la scène où ces trois enfants « allèrent dans le verger, achever leur dessert avec des cerises, » se sont exclusivement attachés au texte : « Je montai sur l'arbre et je leur en jetois des bouquets dont elles me rendoient les noyaux à travers les branches. Une fois, Mlle Galley avançant son tablier et reculant la tête, se présentoit si bien et je visai si juste, que je lui fis tomber un bouquet dans le sein : et de rire. »

D'ordinaire, on représente le poëte sur un cerisier rachitique, au milieu d'une verdure d'Enghien ou de Montmorency, avec un cône d'ivoire sous le ciel, pour figurer un glacier *local* qui n'existe pas. La mise en scène réelle donnerait un site presque idéal, tant il est éclatant de lumière et saisissant de grandeur.

La maison offre de l'intérêt : c'est une ferme de 1590 à 1600, avec des fenêtres à meneaux, d'épaisses murailles de castel où des bancs sont pratiqués aux embrasures des croisées, et une porte écussonnée d'un panneau d'armoiries mi-parties, au premier, d'un croissant accosté de deux étoiles, au second, mi-parties d'un croissant et d'un chevron entre deux étoiles. Le cimier qui couronne les supports a un croissant en guise d'aigrette. Ce petit ma-

12

noir de culture se présente comme un gentillâtre-laboureur, l'épée au côté. Des planches, du chaume et des lames de tuf entremêlées composent à cette bâtisse une toiture pittoresque. On entre de plain-pied dans la cuisine, éclairée d'un jour tamisé dans les vitrines d'une croisée basse. Son plus bel ornement est sa cheminée, dont le large manteau, en épais plateaux de chêne reliés par des boulons massifs, repose sur des pilastres taillés à pan coupé : le sol est mi-parti de dalles séculaires et d'un pavage serré en moellons sur champ. Du reste, pour détailler le mobilier actuel de cette salle, on peut, sans faire fausse route, s'en référer aux indications de Rousseau : « Les deux demoiselles, tout en cuisinant, baisoient de temps en temps les enfants de la grangère ; et le pauvre marmiton regardoit faire en rongeant son frein.... Nous dinâmes dans la cuisine ; les deux amies assises sur des bancs aux deux côtés de la longue table, et leur hôte entre elles deux, sur une escabelle à trois pieds. »

Jean-Jacques est aussi sobre d'impressions durant le retour, qu'il l'a été en venant ; il rêve et rien ne le distrait plus. Il vous laisse, en fermant ces trois pages aussi remplies qu'un volume, dans la mélancolique impression d'un souvenir que l'on croit retrouver en soi-même : « Je les quittai à l'endroit où elles m'avoient pris.... Avec quel regret nous nous séparâmes ! avec quel plaisir nous projetâmes de nous revoir ! Douze heures passées ensemble nous valoient des siècles de familiarité. Le doux souvenir

de cette journée ne coûtoit rien à ces aimables filles; la tendre union qui régnoit entre nous trois valoit des plaisirs plus vifs et n'eût pu subsister avec eux. Nous nous aimions sans mystère et sans honte, et nous voulions toujours nous aimer ainsi.... Il me sembloit, en les quittant, que je ne pourrois plus vivre sans l'une et sans l'autre. Qui m'eût dit que je ne les reverrois de ma vie, et que là finiroient nos éphémères amours ! »

C'est un lieu des plus singuliers, que cette vallée de Thônes continuée sous le nom du Grand-Bornand, dont le fond n'est marqué que par l'entaille d'un torrent, et qui formée d'une série ascendante de coteaux amoncelés sur les versants de deux hautes chaînes, l'une boisée, l'autre chenue, n'offre jamais une surface horizontale. Tout ce pêle-mêle offre des trouées si frappantes, des accid nts si imprévus, qu'il finit par se produire dans la mémoire une inextricable confusion. Aussi, quand, à l'extrémité d'une grande pièce amaranthe de trèfles en fleurs, d'un parfum inconnu dans les plaines, nous eûmes rejoint notre voiture, qui nous attendait pour commencer la montée prolongée des Villars, j'essayai vainement de débrouiller mes réminiscences et de les caser à leur rang. Je n'avais plus déjà qu'une vague perception des cascades de Morette et de Thuy, qui vaudraient un voyage. Parmi ces nombreux vallons, emmêlés entre les montagnes comme les ruelles d'une ville gothique, vallons aboutissant à des bourgades qui sont les carrefours de ces ré-

seaux fourmillants, je recherchais autour de Thônes, l'entrée de la vallée de Manigod où prend sa source le Fier, celle du défilé de Serraval qui conduit à Faverges, et ces noms, consacrés dans les chroniques locales, par les luttes de 1793, me rappelaient l'héroïsme de Marguerite Avet, qui rattache à un nom obscur les personnages de Jeanne Darc et de Cathelineau.

C'était une religieuse de Thônes, une très-belle fille de vingt-cinq ans, qui enseignait les enfants du bourg. Quand les armées de la République envahirent, au printemps de 1793, les plaines du Genevois jusqu'à Annecy, proscrivant le culte sur leur passage, Marguerite prit pour drapeau la bannière bleue de l'Annonciade et arborant la croix blanche de Savoie, elle résolut d'arrêter l'invasion à l'entrée des montagnes. Général et soldat tout ensemble, elle souleva les populations, elle les précipita sur l'avant-garde ennemie qu'elle fit reculer, et à qui elle enleva des armes et de l'artillerie. Trois fois, pour occuper ces défilés, il fallut revenir à la charge et renforcer les corps d'armée. Vaincue enfin, faite prisonnière et conduite à Annecy, elle montra devant le tribunal révolutionnaire la dignité d'une reine, et fusillée au Pâquier, après avoir commandé le feu, elle reçut le coup de la mort avec la fermeté d'un soldat.

Marguerite Avet a laissé un nom glorieux dans cette jolie ville de Thônes, d'un aspect riche et moderne, bien qu'elle se glorifie de l'antiquité de

ses foires et marchés, si achalandés encore, ainsi que de ses priviléges de franchises, aussi curieux qu'étendus. Ils remontent à Amédée III qui les octroya au château d'Annecy, « *dans la chambre du comte*, » en 1350. En vertu de ces concessions, le rôle commercial de Thônes était considérable ; aussi cette ville a-t-elle produit des générations actives, industrieuses, entreprenantes. Aujourd'hui, les habitants sédentaires sont réduits à l'exploitation du sol; ils exportent, outre de la toile et des bois, du beurre et ces fromages renommés que l'on appelle au pays des *reblochons*. Mais la portion plus vivace des citoyens, dès la jeunesse, émigre en Amérique, d'où ils reviennent, pour la plupart, avec de fort belles fortunes. Ils sont alors les bienfaiteurs de la commune où ils se font bâtir d'énormes maisons, en style *utilitaire*, c'est-à-dire solides, bien closes et d'une parcimonieuse ornementation. D'autres vont s'enrichir à Paris et cette habitude caractérise plus encore ceux du Grand-Bornand. Les gens de la vallée qualifient d'*Anglais* la phalange des émigrants qui ont fait fortune à Paris.

Nos compagnons, MM. Dunand et Replat, avaient assez à faire de nous expliquer les sites et les usages. Siméon, en homme accoutumé à se rendre compte, questionnait à outrance; j'étais moins expansif et ces messieurs me plaçaient, avec une dextérité discrète, devant chaque point intéressant. Rien n'est plus charmant que d'errer en telle compagnie,

secours d'avis justes, concis, et distrait à propos par une conversation facile et diversifiée.

En approchant des Villars, où le frêne à feuilles noires se dessinait sur le velours des pâturages, nous commençâmes à rencontrer la gentianelle bleue, des martagons défleuris, et des tiges à demi séchées de grande gentiane jaune : le trèfle blanc à petites feuilles rampait au bord du chemin ; la reine des prés défleurissait auprès des campanules bleues. L'air avait changé de parfum ; nous étions au cœur de la montagne, et c'était un autre monde.

Les chalets en bois des Villars et ceux du Villaret firent un plaisir extrême à Siméon, avec leurs assises en troncs d'arbres écorcés, brunis par le temps et juchés, tout massifs qu'ils sont, sur des piédestaux en pierre posés aux quatre angles. Ces ponts-levis pour en descendre, ces larges croisées à vitraux enchâssés de plomb, ces galeries à toitures proéminentes sous lesquelles sèchent des lianes de légumes et de chanvre, les joubarbes et les mille-pertuis brochés sur le fond gris des toitures ; les jeunes filles courant çà et là coiffées de leurs antiques *benettes* et, pêle-mêle, les outils d'agriculture, les bœufs défilant des écuries entr'ouvertes, les meules de foin remplissant les vides des murailles ; les gerbes de fleurs, les lianes grimpantes serpentant le long de ces arches patriarcales, où les poulets, jusque sur les toits, font envoler des colombes : tout l'intéressait, et lui montrait la vie

rustique telle qu'on l'a rêvée. Rien n'est plus divers ni plus capricieux que les formes et les dimensions de ces chalets, les plus bizarres, les mieux meublés, les moins connus que l'on puisse découvrir. Parfois même, certaines bâtisses, chalets à la base, ou sur une des façades, se continuent en élégantes villas, laissant voir des rideaux de soierie et des balcons avec des caisses d'arbustes des tropiques. On devine que leurs habitants ont vogué sur les rives lointaines, et telle chaumière hybride révèle une châtelaine au milieu d'une ronde villageoise.

Devant une petite chapelle consacrée, au Villaret, en 1607, par saint François de Sales, Me Replat me conta l'histoire d'un berger qui, devenu l'un des plus grands théologiens de Paris, fut un des fondateurs de la compagnie de Jésus et reçut en 1534, à l'abbaye de Montmartre, les vœux de saint Ignace et de saint François-Xavier. Il s'agissait du bienheureux Pierre Lefèvre qui, douze ans après, représenta le pape au concile de Trente. L'Ordre étant fondé, ces trois hommes se partagèrent le monde. Xavier eut le Japon avec les Indes; Lefèvre l'Allemagne, et Ignace, Rome où son autorité règne encore. L'aîné de ce triumvirat était parti d'une chaumière, que remplace aujourd'hui le plus humble des oratoires, élevé par la piété de deux pasteurs, parents du Père Lefèvre. Que d'illustres hommes d'Église à travers ces montagnes !

De cet endroit, nous découvrions à nos pieds,

par delà de vastes pâturages, les toits groupés du Grand-Bornand, taupinière de nids, imperceptibles dans cette immensité ; mais on s'avisa de rebrousser chemin, puis d'incliner sur la droite, et de retomber derrière ces pentes, qui nous avaient paru collées contre le roc, au fond d'un vallon pelé qui les en sépare et qui aboutit, sur le torrent des Bornes, au pont des Enterrois. Là, cette chaine de montagnes rocailleuses et très-élevées, est coupée du haut en bas par une entaille qui se nomme les gorges d'Entremont. Ce défilé, d'un formidable aspect, conduit à une abbaye d'Augustins, fondée en 1153; et plus loin, par le pied du Brizon ou Brézon, aux portes de Bonneville, dans la vallée de l'Arve. L'entrée des gorges est, ce qu'on nommait sous le premier empire, *une belle horreur :* mon guide virgilien m'avait préparé, par l'aspect d'un site escarpé, à subir l'impression de ces limbes.

Ce val d'Entremont, qui débute par deux murs de roche grise, presque à pic, semés de quelques sapins, se continue tout à coup sur la droite par une tenture en prés-bois d'un éclat doré surprenant. Plus loin, le hêtre domine ; puis, la gorge qui se courbe en arc et se resserre, ne laisse plus vivre que des sapins, et le vert s'assombrit graduellement jusqu'au noir. Les deux tapisseries de ce corridor d'une hauteur, d'une fraîcheur singulières, s'écartent au pont des Étroits : là, est installé, en activité perpétuelle, un véritable arsenal de nuages. Le

vent les pétrit dans la froide humidité, et les souffle comme des bulles de savon. Au moment où nous passions, il y en avait un, sur la droite, qui glissait très-vite, au-dessus d'une tranche de roches couronnées de sapins. Mais, ce brouillard uniforme, et d'une étendue indéfinie, semblait immobile, tandis que les sapins à demi voilés, se détachant de leur base, paraissaient courir à la file, à travers le ciel, comme une légion de spectres. Le gros mélodrame des gorges d'Ollioules est seul comparable au drame lyrique d'Entremont. Chassés par une fraîcheur dangereuse, nous reprîmes la route du Grand-Bornand, où les chemins *carrossables* expirent.

Bien qu'il soit élevé de mille deux cent quatre-vingt-neuf mètres au-dessus de la mer, ce bourg considérable est encaissé, parce qu'il occupe le fond d'un vaste amphithéâtre : on se rend un compte exact de sa situation avant d'y pénétrer. Il rayonne sur deux vallées dont l'une, à droite, se rabat sur Saint-Jean de Sixt, pour remonter ensuite par la Clusaz au col des Aravis, et dont l'autre, à gauche, se contourne pour aboutir au Petit-Bornand : un embranchement mitoyen conduit par deux sentiers à la chartreuse du Reposoir, fondée en 1151. Une montagne très-verte, surmontée de roches disposées en formes de ruines, barre le fond de la vallée.

Entre cette masse boisée, et la longue série de créneaux naturels qui font suite au mont escarpé des Aravis, se creuse un ample cirque de roches ravinées, grises, tigrées de bouquets de rhododen-

drons, plus maigres vers les cimes, où les aspérités du roc pâlissent sous des frottis de neige. Cette chaîne, à peu près inaccessible et dressée contre le ciel, se nomme le Mont-Fleury. Elle imprime une grandeur sauvage à cet horizon fermé, si riche en mouvements de terrain et en couleurs contrastées. L'énorme muraille, qui va des Aravis au Mont-Fleury, est mitoyenne avec la vallée de Sallanches et, de ces cimes, on découvrirait de très-près le groupe entier du Mont-Blanc. De l'église de Saint-Jean, on entrevoit le défilé qui mène à la Clusaz, où se tient deux fois l'an une foire aux bestiaux très-renommée, à l'époque où les troupeaux montent aux chalets, et à l'arrière-saison, où ils redescendent des pâturages.

On trouverait difficilement ailleurs, pour faire connaissance avec les lieux habités de la région alpine, un bourg mieux situé, aussi original et mieux caractérisé que le Grand-Bornand. Construites pour le bétail aussi bien que pour ses maîtres, les maisons, destinées à héberger aussi des récoltes considérables et à abriter leurs locataires pendant de longs hivers, sont disposées conformément à cette triple destination : leur structure traditionnelle les rehausse d'un style étrangement capricieux, que les siècles ont peu modifié. Les rues étranglées s'évasent tout à coup, les places sont irrégulières et montueuses ; de rustiques fontaines dégorgent d'une rigole en écorce dans des auges creusées au cœur d'une souche, les pâtres

vont errant bizarrement accoutrés et sonnant le rappel des brebis ou des chèvres ; les jeunes filles, la jambe nue sous de courts jupons aux couleurs voyantes, leurs cheveux à demi dénoués et les benettes au vent, se trémoussent à l'ouvrage; les bourgeois ordonnent avec gravité, coiffés de larges chapeaux qu'ils ne quittent guère plus que leurs verres; l'activité pastorale est partout. Peu de bâtisses à la mode des villes : le montagnard enrichi ambitionne une maison comme celle de ses pères; il agrandit son chalet selon le volume de ses biens, il l'embellit sans en altérer le caractère, il l'encadre de plates-bandes fleuries, de jardinets à compartiments géométriques, où prospèrent sans effort les plantes vivaces de la contrée, éduquées par la culture. Les aconits en touffes pyramidales, les bordures de gentiane ou d'hépatiques, le narcisse et les martagons, la scabieuse et les mauves, la capucine jaune et les pois vivaces forment de joyeux parterres sur le devant des chalets.

Dans l'intérieur, où l'hospitalité est annoncée par d'énormes tables, tout est sombre, hormis les chaudrons, la vaisselle et les verreries, qui scintillent sur de vieux meubles brunis de l'autre siècle. Sous l'âtre, la flamme est sans cesse attisée, et je ne sais si l'on mange sans cesse, mais assurément on prépare du matin au soir de quoi manger. D'ailleurs, caprice et fantaisie absolus, quant au menu des moindres collations. Chez M. le maire du Grand-Bornand, où il fallut goûter de ce joli vin

blanc de Frangy qu'estima Rousseau au presbytère d'un bon recteur du Genevois, on nous servit, en guise de macarons, d'aimables petites truites, qui passèrent en un tournemain de la rivière à la poële. Dans ces contrées perdues, l'aubergiste est une personnalité marquante : en communication avec tous les étrangers, il est le centre des renseignements, et son logis, où l'hospitalité trouve à s'exercer, est la véritable maison commune. Aussi, le désigne-t-on d'ordinaire aux honneurs de la mairie et telle était la situation de notre hôte, qui est le bon roi Évandre de la localité. Au milieu de ces campagnes, il possède, résultat frappant de l'instinct qui nous porte à souhaiter un refuge pour y vivre en liberté, il possède *sa maison des champs*, à trois cents pas de sa résidence *de la ville.* Il voulut bien nous conduire à ce chalet d'agrément, où j'avisai, dans un petit cadre, à droite de la cheminée, une page enfumée, couverte d'une vieille écriture dont l'encre a jauni.

C'était, précieux héritage de famille, une lettre originale de saint François de Sales. Comme elle est inédite, et que M. Alexandre Missillier n'a permis qu'à moi de la copier, je reproduirai dans sa forme textuelle cet autographe, adressé, à l'époque où l'évêque de Genève était à peu près proscrit dans sa ville épiscopale, au baron de Péroges, conseiller de Son Altesse, et sénateur au souverain sénat présidial du Genevois. Ce baron de Péroges est le président Favre, que son ami traite frater-

nellement. L'épitre est scellée d'un très-petit cachet, aux armes du prélat.

« Monsieur mon frère, il me tarde extremement de vous revoir avec madame notre présidente, ma seur. Mais la variété des affaires que M. de Lux a treuvés icy, et les résistances des ministres nous ont porté sans rien faire jusques à ce jourd'hui de saint Mathieu que j'ay dit la première messe à Fessi despuis 73 ans. Demain, nous passerons outre à faire le mesme ès autres deux parroisses, et passé demain, serai à Sessel, et le iour suivant ie me rendray entre vos bras, Dieu aydant. Vous aures sceu comme ie traversay Genève, sous la conduite de mon bon ange, et cela seulement *per non parer poltrone*, et pour vérifier que *qui ambulat simpliciter ambulat confidenter*, et avec la profession de ma qualité. Je ne m'en vante pas, non; car il y eut peu de prudence en cette résolution-là, mais comme vous sçavés, ce n'est pas ma vertu que celle-là. Bonsoir monsieur mon très-cher frère, ie suis

« Monsieur

« Votre humble frère et serviteur, et de madame ma chère seur.

« FRANÇ....e DE GENÈVE.

« 21 sept 1609. »

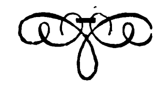
Le retour fut rapide et offrit un nouveau genre d'intérêt. Le soleil avait tourné; il projetait les

ombres bleues du soir sur les points éclairés le matin, et dessinait de ses rayons tout ce que, durant la matinée, il avait laissé dans la brume. Ce déplacement avait si totalement modifié cette succession de paysages inclinés, que nous ne reconnaissions plus les vallons ni les montagnes. Quand nous eûmes dépassé Thônes, les bastions crénelés, les tours, les remparts naturels du Parmelan, enduits de vermillon par les reflets du crépuscule, illuminaient tout un côté du ciel, tandis que, le matin, ils s'effaçaient barbouillés dans l'azur.

Maître Dornheim, à qui l'encens des prairies tenait lieu d'absinthe, décrivait des ragoûts avec sensualité; il prétendait grimper sur toutes les cimes et pourchasser, à travers les nues, des chamois.... rôtis. Cependant, *mos* l'avocat Replat, à force de gaieté tranquille, nous faisait oublier les heures et, en arrivant, nul ne songeait à se séparer, ce qui nous divisa en trois partis. Nous désirions que l'on vînt souper de compagnie à l'hôtel de Genève, la meilleure table d'hôtellerie que je pense avoir trouvée en Savoie; M. Dunand insistait avec une douceur engageante, en faveur de sa maison, où depuis deux générations, les arts ont un foyer gracieux; M. Replat l'emporta par un argument sans réplique : son fils avait tué des cailles à notre intention; il fallait les manger.

Et c'est ainsi que nous passâmes dans son ménage, aux Barattes, notre dernière soirée dans l'arrondissement d'Annecy, sur lequel j'ai dû d'au-

tant plus insister, qu'il offre encore aux touristes bien des voyages de découvertes. C'est une des portions les moins fréquentées de la Savoie, et la plus riche en souvenirs. On la parcourt avec un charme croissant, et si l'on a pris le temps de s'y oublier, on ne la quitte guère sans espoir de retour.



VI

Le château de Faucigny, ses barons et les dauphins de France. — Appréciations contradictoires de la vallée de l'Arve. — La Roche et la côte d'Yot. — Contamine et la bénédiction des *tèches*. — Soirée d'orage. — — Bonneville. — Cluses et son bénitier. — De Magland à la Balme. — Effet de la cascade d'Arpennaz. — Esquisse du vieux Sallanches : aspect de la ville actuelle. — Questions d'avenir. — Tableau de la vallée à la chute du jour. — Saint-Gervais, ses bains, son village et ses points de vue. — Le pont du Diable et le saut du Crépin. — Sismondy et la *légende de Notre-Dame de la Gorge*. — Monologues de table d'hôte. — Ceutrons et Allobroges. — Opinion des dames de la Savoie sur la France, et comment leurs maris sont devenus processifs. — Premiers fruits de l'annexion, etc.

Lorsqu'on entre dans une très-grande ville, on traverse d'abord des faubourgs où les maisons sont basses et disséminées. Puis, les abords de la route se meublent, les édifices s'élèvent, des monuments les dominent ; on débouche enfin dans quelque large rue animée, où convergent les voies transversales et d'où l'on commence à se rendre compte de la physionomie de la cité. Tel est à peu près l'aspect de la haute Savoie, où la nature a bâti une ville de montagnes, divisées en trois grands quartiers : le

Chablais au nord, le Genevois au sud et, entre les deux, de l'ouest à l'est, ou du lac de Genève au Mont-Blanc, le Faucigny, quartier central, desservi dans toute sa longueur par un large boulevard qui est la vallée de l'Arve.

Une fois franchis les coteaux inférieurs qui, de Genève à Contamine, forment les premiers plans de cette banlieue, vous pénétrez dans la portion régulière de la cité. Le premier édifice que vous remarquez à votre gauche, en remontant cette voie sinueuse qui doit aboutir au Mont-Blanc, comme à une métropole, c'est la montagne verte et conique du Môle. Elle a pour pendant, sur l'autre côté de cette rue de deux à trois lieues, dont l'Arve est le ruisseau, la belle architecture fleurie du Mont-Brizon, couronné en guise de tours et de campaniles, par les roches d'Andey. Cette section du Môle, qui limite la route impériale, est groupée par collines, disposées comme autant de balcons où l'on est commodément placé pour voir au loin. Le mieux situé de tous est aux limites de l'arrondissement, et assez haut perché. Il a pour ornement les ruines du château de Faucigny, sentinelle avancée de la province à laquelle il a légué son nom, au temps où les États n'étant que des propriétés héréditaires, un donjon isolé sur une montagne pouvait être le chef-lieu d'une principauté. Celle dont nous parlons n'avait, comme le berceau des Montmorency, qu'un titre de baronnie; mais, aux jours triomphants de l'ère féodale, sa suzeraineté s'étendait de Fribourg en Suisse

jusqu'à Gex et jusqu'à Seyssel; les états de la province, formés des députés de neuf mandements, représentaient Châtillon, Cluses, Bonne et Bonneville, Sallanches, Samoëns, Hermance, Versoix, Aubonne, Allinges-le-viel, le bailliage entier de Gex et nombre de seigneuries partielles, dont les juridictions entamaient Lausanne et Thonon. Le baron avait son sénéchal, qui convoquait le ban et l'arrière-ban, qui commandait les armées et connaissait des causes engagées entre gentilshommes; il avait ses officiers mêtraux, agents du sénéchal dans leurs *mêtralies* respectives; ses châtelains, qui percevaient les lods, censes et servis, qui statuaient en premier ressort sur les cas de justice criminelle ou civile, et qui commandaient la compagnie des défenseurs du château confié à leur garde.

L'origine de celui de Faucigny, *Falciniacum*, se perd dans les ténèbres carlovingiennes. Bien qu'on attribue à l'époque gallo-romaine les substructions de l'édifice, il faut descendre jusqu'à l'an 1000, pour entendre parler d'un Emmerad qui aurait fait hommage de son fief à l'empereur Conrad, héritier, dit-on (ce qui n'est pas exact), des droits des rois de Bourgogne. Puis, défilent sept ou huit barons, Louis, Guillaume, Rodolphe, Aimon, Henri, Aimon II, etc..., lignée d'origine inconnue, d'où sont sorties, outre des séries d'évêques, les maisons de Thoire, de Boussy, de Saint-Joire, de Valbonne, de Lucinges, d'Arenthon, de Graisy, de Chuet; j'en

passe et des meilleures. Cette race ayant fini *en quenouille* alla refleurir sur trois écussons illustres : Agnès, dame de Faucigny, accoupla ses armes à celles du comte Pierre de Savoie en 1223 ; l'une de ses sœurs épousa un Thoirs-Villars ; la troisième, un sire de Joinville, seigneur de Gex. A mesure que les dynasties allaient s'éteignant, la baronnie croissait en lustre et en grandeur. Béatrix de Faucigny la porta en 1241 aux dauphins de Viennois ; ils donnèrent des franchises à Bonneville et des constitutions au tabellionage. Humbert II, le dernier des dauphins, légua aux rois de France sa baronnie, qui devint un apanage de leurs fils ainés, sous cette clause, qu'elle ne serait jamais démembrée de la couronne. C'est ainsi que Louis XI fut baron de Faucigny, titre qu'il abandonna au duc de Savoie, contre sa renonciation aux comtés de Diois et de Valentinois ; payant ainsi d'avance, et fort chèrement, le futur apanage de Diane de Poitiers. Plus tard, quand François de Valois réclama de Charles-Emmanuel Ier l'hommage qui avait été réservé, le duc se réfugia dans la vassalité de l'Allemagne et se fit investir en 1588, par l'empereur Rodolphe. Autant on est édifié sur les mouvances, autant on l'est peu sur le sort de cette ancienne terre de marque des barons, des comtes, des ducs et des rois. On ignore quand le castel fut bâti ; on ne sait ni quand, ni pourquoi il fut abandonné, ni quelle révolution le démantela. Aujourd'hui, le titre de cette seigneurie princière ne peut appartenir qu'au roi d'Italie ;

la baronnie, changée en commune, est à Napoléon III. Quant au château-fort, mobile et patron de toutes ces splendeurs, un avocat du pays, ému d'une patriotique et noble compassion, a acquis pour un morceau de pain, le droit d'en protéger les restes.

La ruine est tronçonnée, rongée, défleurie de tout ornement. Son enceinte presque circulaire, les petites pierres carrées dont les murailles sont tissues, çà et là des assises cintrées ou disposées de biais en diagonales, indiquent le onzième, peut-être même le dixième siècle. Un hameau blotti au revers interne du mont, encadre de quelques têtes d'arbres une des pelouses montueuses et rasées par le vent, qui se découpent à pic, en face de l'Arve, sur une longue pente de vignobles exposés au couchant.

C'est là que, de la côte d'Yot, par une chaude vêprée des premiers jours d'août, nous avons monté dans les vignes, jusqu'à la région des sapins, pour contempler de cet observatoire le panorama de la vallée. Le bon roi d'Yvetot de la baronnie, *Mos* avocat Joseph Bastian, qui a prudemment fixé sa résidence d'été au milieu des vergers et des plantureux jardins, qui forment au pied du coteau des pyramides de fleurs, de légumes et de fruits, nous avait accompagnés, à la suite d'un déjeuner enluminé des vins blancs petillants et tout voisins d'Aïse. « Quel riche pays! s'écria Dornheim en s'essuyant le front, quand nous arrivâmes sur le terre-plein miné et sonore qui recouvre les souterrains

du dernier bastion; on se croirait aux environs de Bordeaux dans la vallée de la Garonne! »

Nous avions été devancés par une caravane de touristes qui cherchaient aussi des comparaisons : « Si ce large lit de rivière avait de l'eau, disait l'un, le pays rappellerait la basse Seine. — Mais comme il en a peu, répondait une dame, on pense à la vallée de la Loire du côté de Saumur, et si seulement on ôtait quelques montagnes.... » Un Marseillais supprimait l'Arve pour reproduire le vallon de Gémenoz, tandis que son voisin, à la vue des châteaux sur les collines, évoquait les bords du Rhin, près de la Rolandseck.

C'est ainsi que nos Français, qui ne vont pas bien loin, mettent à profit les occasions de prouver qu'ils ont prodigieusement voyagé. En qualité de seigneur châtelain, M. Bastian salua cette compagnie et fit apporter des rafraîchissements de la ferme voisine. Il déplora l'indifférence des voyageurs qui, pour courir droit à Chamonix, dédaignent de monter à ce belvédère historique et il complimenta ses visiteurs d'avoir été mieux inspirés : à quoi le beau parleur de la troupe répliqua, avec un tact exquis, qu'un essieu brisé avait été le motif de leur promenade. « Pur hasard! » conclut le Phocéen de la Cannebière.

« Quel est, demanda Dornheim à notre hôte, ce village en face de nous sur l'autre rive, au revers d'une colline très-basse avec une tour noire sur une éminence?

— C'est La Roche, dit M. Bastian ; une jolie ville, ancienne et très-vivante, que vous avez dû traverser ce matin en venant à Bonneville. Mais, voyez comme on est abusé par les montagnes ! Cette colline *très-basse*, il vous a fallu du Plot, deux bonnes heures pour la monter, et près d'une heure et demie pour la descendre. Du sommet, vous avez pu remarquer un beau point de vue sur le fond de la vallée et les glaciers du Buet.

— Oui ! s'écria Siméon. Devant nos pas, de longues prairies avec des taillis de sapins; vert sur vert : puis en bas, la vallée toute bleue, avec des montagnes bleues sur un ciel bleu : cet horizon n'avait que deux couleurs. Le Brizon à droite, le Môle à gauche ; La Roche et sa vieille tour faiblement éclairée par les premiers rayons, faisaient un joli effet au milieu du tableau.

— Très-exact ! dit M. Bastian. Avant le comte Humbert, là où vous découvrez La Roche, il n'y avait que des forêts. Les comtes de Genève y bâtirent une maison de chasse qui, devenue un château, permit en 1179 à la comtesse Béatrix d'y soutenir un siége. Déjà les vassaux s'étaient groupés au pied du donjon. L'église date de 1111 ; l'hôpital et la maladrerie furent institués lors des croisades. Brûlée en 1530 par les calvinistes, et rebâtie aussitôt, la collégiale fut dévastée de nouveau en 1590 par les Genevois qui égorgèrent les fidèles et jusqu'au chanoine Damex, au pied des autels. La Roche a un collége florissant qui date de loin; car saint François de

Sales y fit ses premières études. J'ai lu tout cela ce matin pour vous le raconter! »

Cet immense bassin de l'Arve est, de ce côté, la grande route des Alpes et la plus fréquentée : aussi est-elle poudreuse et blanche comme celle de Toulouse à Pau. Elle côtoie cette rivière grise, issue des neiges, torrent indiscipliné, Durance amoindrie et non moins malfaisante, qui ravage ces belles plaines où elle enroule de ses bras multiples un lacis d'îlots, qu'elle détruit en détail pour les porter ailleurs. L'administration française s'attache à lutter contre ce fléau, et l'habileté de nos ingénieurs permet d'espérer qu'elle triomphera de cette anarchie fluviale. Du reste, dès qu'on dépasse les grèves riveraines, on a, sur l'une et l'autre rive, la fertilité des terres promises. La pastèque, les figues violettes, le muscat, mûrissent au pied de Faucigny; on récolte les plus belles prunes de reine-claude que j'aie jamais vues, hormis dans les fictions exagérées des peintres, aux vergers de la côte d'Yot, tout le long de ce plantureux pays, diapré d'eaux vives très-poissonneuses et qui nourrit tous les gibiers de la montagne et de la plaine. Siméon Dornheim voulait acheter là une maison; il avait eu la même idée à La Roche : ce projet était la suprême formule de ses enthousiasmes. A Talloires, à Thônes, au revers du Salève, il s'était construit de la sorte des châteaux en Espagne, avec toute la gravité d'un capitaliste doué de la vertu d'accomplir ses rêves : je lui enviais parfois le privilége d'exprimer sans

impertinence, sous cette forme autocratique, la vivacité de ses admirations. Tandis qu'il cherchait l'assiette de sa plus récente acquisition, de la montagne d'Orange jusqu'au Salève, qui coupait près du Reculet la ligne jurassique, et dú Môle jusqu'aux Voirons, si bien cultivés, j'écoutais notre hôte de Faucigny occupé à désigner les cinquante bourgs ou villages détachés par bouquets sous ce vaste horizon. Cette vue s'étend de Bonneville à Gex dans l'Ain, et de Nyon en Suisse, jusqu'au petit castel coquet et si gracieusement habité du baron de Viry-Cohendier, à Saint-Pierre de Rumilly, sur l'Arve.

Pour éviter de redescendre par le même chemin, nous prîmes, à travers les cultures, des sentiers qui retombent à Contamine. Un orage épisodique se préparait au milieu du ciel immense, sous la forme d'un écran de nuées, interposé entre le soleil et nous; des feux dardés rayonnaient à l'entour, comme les flammes d'une *gloire* derrière le maître-autel d'une église romaine. Dans cette zone opaque et rousse, cernée de lueurs électriques, nous aperçûmes de loin une haute figure blanche qui cheminait avec lenteur, en traçant des signes cabalistiques. Un large chapeau rabattu ajoutait à l'aspect singulier du personnage.

C'était M. le curé de Contamine, en surplis de lin, avec son étole au cou. La main droite armée d'un goupillon, il aspergeait les vignes sur son passage en revenant de bénir les *tèches* dans les granges des hameaux. Les *tèches* sont les récoltes récemment

emmagasinées, dont on recommande la conservation à la suprême clémence, après avoir prié aux rogations, pour les moissons en fleur. Derrière le pasteur marchait un sacristain chargé d'une lourde hotte, où les bons fermiers et les cultivateurs déposent les modestes présents qu'ils offrent en cette occasion, suivant un antique usage, à leur père spirituel. Les uns prélèvent leurs plus beaux fruits, d'autres les fromages de leur meilleure crème; les plus riches tordent le cou à une couple de poulets; les moins fortunés présentent des œufs : il y en avait bien des douzaines. A ceux qui n'ont rien, le curé cède parfois à son tour la dîme de la charité. Il allait, disant ses oraisons, quand notre hôte l'aborda, le priant de lui montrer son église, qui est ancienne et renommée. Et le sacristain de courir en avant par les prairies, quérir les clefs, non sans risque de faire une omelette de tous les œufs du casuel; danger dont l'abbé ne laissait pas que d'être inquiet.

Contamine sur Arve est un ancien prieuré fondé en 1083, sous le pontificat de Grégoire VII, par Gui de Faucigny, évêque de Genève, et réuni en 1119 à l'abbaye de Cluny. C'est à Contamine que fut déclarée, en Savoie, la trêve-Dieu et que fut institué plus tard un ordre de chevalerie pour la défense des opprimés. L'ancien monastère est occupé aujourd'hui par des missionnaires rédemptoristes; l'église, entourée de quelques anciens bâtiments, a été saccagée trois fois par les invasions bernoises : elles ont abattu le clocher et le bas de la nef. Il ne

reste donc guère que le chœur, à cette petite basilique de la première moitié du quatorzième siècle, mal réparée, au dix-septième, par les barnabites mis vers 1624 en possession du prieuré. Les fenêtres du temple, l'ordonnance de ses piliers enveloppés d'un faisceau de colonnettes, rehaussent le mérite historique de ce monument, en faveur duquel il y a lieu d'invoquer une sollicitude conservatrice plus libérale et mieux entendue. Les débris archéologiques sont rares dans la Savoie; ils ont un caractère particulier; on ne saurait mettre trop de zèle à les entretenir, à les consolider, à les restaurer avec discernement. Signalons aussi l'autel de cette église; il est orné d'un retable en bois sculpté et doré, peuplé de statuettes et contemporain de saint François de Sales. C'est un travail que l'on ne remplacerait plus, et auquel M. le curé, par une regrettable contradiction, aspire à substituer une décoration moderne, tandis qu'il plaide avec raison en faveur de la restauration archéologique des murs de sa paroisse. Il y a lieu de déplorer souvent que l'ornementation des églises soit livrée sans obstacles à la discrétion des desservants.

Comme nous quittions le presbytère, l'orage éclata sur les ardeurs de la soirée en un torrent circulaire, balafré d'éclairs redoublés et tout enveloppé d'une auréole vermeille, par les feux du soleil couchant. La trombe translucide semblait plonger dans un cratère. Rien ne nous appelant le soir même à Bonneville, où nous avions exploré dans la matinée

l'ancien château qu'y éleva jadis Bonne de Savoie, le pont de pierre, la colonne de Charles-Félix, érigée en l'honneur de ce prince et surmontée de sa statue, nous passâmes la nuit chez notre hôte, à la côte d'Yot, avec l'intention de partir à l'aube pour monter lentement jusqu'à Chamonix.

Bonneville, une des jolies étapes de ce chemin, est encadré de paysages[1], dont on découvre les plans élevés, de la grande place, centre des promeneurs et des excursionnistes. La vallée y est spacieuse; la cité s'étale au milieu de ses montagnes revêtues de sinople et d'argent, pareille à un phalanstère champêtre. Un castillet à poivrières égaye la verdure d'une colline, au-dessus de la tour de Bonne, qui a baptisé la ville. L'air joue librement dans ce pays découvert et sain, qui cependant, fut décimé par la peste en 1345, trente-six ans après le mariage de la fille d'Amédée V, dit le Grand, avec le dauphin Hugues, seigneur de Faucigny; union qui fut consacrée à Bonneville, dans l'église de Sainte-Catherine.

Cette jolie cité, du reste, est en train de s'embellir : des édifices nouveaux s'élèvent; le département va doter de monuments dignes d'un chef-lieu, cette ancienne intendance. Nous regrettâmes de ne pas trouver, pour les visiter en sa compagnie, le maire de la ville, M. Dufour, que nous avions rencontré à Annecy, et qui est assurément un des administrateurs les plus capables, et un des esprits les plus fins du pays.

Jusqu'à Cluses, où la vallée se resserre avant d'incliner brusquement sur la droite, l'aspect plus sérieux et mal défini de la nature vous fait pressentir le changement complet de la scène, dénouement ajourné d'heure en heure, ce qui cause une impatiente émotion. On s'étonne, en gravissant du regard tant de pentes habitées, de trotter toujours en plaine; la pensée escalade les cimes, elle vous élève au-dessus du nuage qui passe, du faucon qui vole, et l'on est étonné, surtout au lendemain d'un orage, de contempler d'en bas, aux étages supérieurs, les fraîches salaisons de neige, dont la nuit a saupoudré les collines. A deux lieues de Bonneville, nous commencions à rencontrer devant les métairies, des femmes au regard étonné, coiffées d'énormes capelines en paille cousue, chamarrées, sur le devant de la passe, de touffes de rubans et de fleurs. En guise de corset, elles s'appliquent sur l'estomac deux planchettes, et une autre le long du dos pour comprimer un corsage, bientôt aplati. « Ce n'est assurément pas la coquetterie, observait Siméon, ni la jeunesse qui ont donné ici le ton à la mode. »

Incendiée en 1844, quatre ans après Sallanches, Cluses a été rebâtie sur un plan tiré au cordeau. A l'entrée de la principale rue, profilée sur des arcades, on passe devant l'église, ancienne chapelle d'un couvent de Cordeliers dont les cloîtres encaissés et lugubres, éclairés par des fenêtres perchées, furent reconstruits en 1702. L'église, à large voûte ogivale, avec une chapelle sur la droite, bras mutilé

d'un transsept abattu, est du seizième siècle. Elle possède, au bas de la nef, un bénitier très-curieux, de 1500 à 1530, qui m'a paru la perle des joyaux d'architecture, si clair-semés en Savoie. Isolé de toutes parts, il forme une haute pyramide, composée d'une large cuve octogone en granit poli, dressée sur un piedouche d'un élégant profil. Du centre de la cuve surgit, reflétée dans l'eau, une croix noire en basalte de trois mètres de hauteur, décorée de figurines, d'arabesques, d'armoiries et d'un réseau de moulures compliquées. Au pied de l'arbre, dont elle embrasse le tronc, est prosternée une des saintes femmes. La symbolique du crucifix est d'une frappante singularité. Il est à double face : d'un côté se développe le Christ, surmonté d'un pélican emblématique, déchirant de son bec ses flancs ouverts et fécondés. Au revers, la Vierge est également crucifiée, avec le divin Enfant étendu sur sa poitrine. Au soubassement du bénitier, un ange porte un écusson mi-parti, dont le deuxième quartier est losangé d'un chevron séparant deux étoiles, tandis que le premier se compose d'un frêne avec ses racines. Ce blason, répété en cul-de-lampe sous les pieds du Christ, supporte un cimier surmonté d'un ourson issant. Ce sont les armes parlantes d'un membre de la famille *Martin du Fresnoy*, qui fut père temporel des Cordeliers. Ce monument, fourmillant de détails exquis, fouillé dans une pierre dure avec un ciseau très-fin, est à peu près inconnu hors de la contrée. On ne saurait trop engager les

gens de goût à s'arrêter un moment à Cluses pour l'examiner. Cette chapelle est devenue paroisse; mais son clocher est à l'autre extrémité de la ville, accosté à un temple déclassé du dix-septième siècle, qui sert de magasin à la compagnie houillière du Faucigny. C'est là que trois cloches annoncent les offices, célébrés dans un autre quartier. A l'heure des bénédictions, il faut donc mettre en usage une télégraphie particulière, pour indiquer aux sonneurs l'instant où ils doivent mettre les campênes en branle.

Quand on a dépassé Cluses, on entre dans le défilé plus étroit où la vallée de l'Arve prend le nom du village de Magland, dont les habitants ont défriché et colonisé, vers l'an mille, les montagnes d'Araches. Ils furent de tout temps portés au négoce, et ils ont établi depuis un siècle quantité de comptoirs ou de maisons de commerce considérables, à travers la Suisse, la Bavière et l'Autriche. C'est près de Magland, le long de ce val tortueux, qu'au milieu des roches qui, suivant le cours de la rivière, font face à des tentures de pâturages et de forêts, on aperçoit sur la gauche, à sept cents pieds de hauteur, l'orifice des *Grottes* de la Balme, pléonasme à tort consacré, puisque l'un de ces mots est la traduction de l'autre. Là, tous les cochers arrêtent leur cheval et le retiennent prudemment, tandis qu'une bonne femme, sortant d'une guinguette qui borde la route, fait détonner à votre oreille une boîte d'artillerie, dans le but de réveiller

une légion d'échos qui échangent entre eux la réplique avec un assourdissant fracas. Quant à la caverne, où l'on grimpe par une rampe aérienne, M. de Saussure, qui des premiers l'a visitée il y a quatre-vingts ans, l'a décrite fort exactement.

« L'entrée est une voûte demi-circulaire, assez régulière, d'environ dix pieds d'élévation sur vingt de largeur. Dès que nos cierges furent allumés, nous nous enfonçâmes dans la caverne. Le fond en est presque horizontal, et le peu de pente qu'elle a se dirige vers l'intérieur de la montagne. La hauteur, la largeur, la forme des parois de la caverne varient beaucoup; ici, c'est une large et belle galerie, là, c'est un passage si étroit que l'on ne peut y pénétrer qu'en se courbant beaucoup; plus loin, ce sont des salles spacieuses avec des voûtes gothiques très-exhaussées. On y trouve des stalactites et des stalagmites assez grandes et assez belles, quoique, à cet égard, cette caverne n'approche pas des grottes d'Orselles en Franche-Comté (il faut lire Osselles), ni du Pool's-Hole en Derbis'shire. »

Il y a bien aussi une légende, au sujet d'un puits qui recèle, au fond de la caverne, un trésor gardé par un bouc noir, préposé à mordre les jambes de ceux qui essayent d'y chercher fortune; mais, cette analyse prendrait beaucoup d'espace pour un chétif résultat.

Ce chemin intéressait vivement notre ami Dornheim. « L'excursion, disait-il, est *intriguée* comme un roman d'aventures; on ne sait jamais ce qui va

survenir, et l'on est dans la continuelle attente de l'imprévu ! De cette plaine, de plus en plus étranglée, nous découvrons, à droite et à gauche, au pays des nuages, d'autres régions où il semble impossible de s'élever tant l'accès en est mystérieux, et l'on se sent, pas à pas, séparé du monde ordinaire. Pour moi qui n'ai rien vu de semblable, je crois aborder une autre planète, et si je me ressouviens de ma bonne Flandre, c'est dans le rêve d'une vie antérieure. Quelle diversion favorable rencontreraient ici des affligés, minés par une douleur fixe, ou des gens épuisés par l'excès d'un travail continu ! Seulement, je m'étonne toujours d'être en France, au milieu de cet inaccessible jardin, créé pour des Titans. Pourquoi la foule des promeneurs n'y vient-elle pas davantage ?

— Parce que ceux qui l'ont traversé y ont passé trop vite, et l'ont quitté sans le connaître. »

Siméon m'interrompit pour désigner, à gauche de la route, au sommet d'une roche dressée telle qu'un rempart de sept à huit cents pieds d'élévation, une entaille d'où s'élance une gerbe d'eau.

C'est la cascade d'Arpennaz. Elle se jette d'un si vigoureux élan dans le précipice, au fond duquel circule la route aplanie, que la nappe se détache du rocher, presqu'à pic, laissé à sec et transversalement chauffé par les rayons du soleil. Versée dans l'espace, cette colonne liquide trace à son côté, sur le pan de roche, une cascade d'ombre qui, reproduisant les ondulations de l'autre, tombe

en gerbe noire, parallèlement aux gerbes blanches : toutes deux s'épuisent dans les airs en fusées plongeantes, vaporisées avant d'atteindre le sol. Il faut bien cependant que ces eaux, tributaires de l'Arve où on les voit affluer, soient rassemblées quelque part. Le vent les écume au passage, réduites à la transparence brumeuse, et les rabat au loin sur la paroi bleuâtre du rocher, qu'elles fouettent, qui les condense et qu'elles font ruisseler de jets laiteux. Cette chute est assurément une des plus saisissantes, parmi celles qui contribuent à la splendeur de ces montagnes.

Au moment où mon compagnon, près de tourner l'angle de la route au bout du défilé de Magland, s'attendait à se heurter contre des monts inaccessibles, il les vit grandir en s'enfuyant, et laisser, entre eux et lui, l'espace d'un ample vallon qui révélait des distances que le regard n'avait pu pressentir.

Deux heures après midi sonnaient à Saint-Martin, et le ciel n'avait pas un nuage, lorsque filant rapidement à droite pour traverser le pont de l'Arve, nous fûmes distraits de la contemplation des hautes chaînes, par la subite entrée en scène du Mont-Blanc, fronton gigantesque, flamboyant de lumière, sous la masse duquel tout paraît sombre, et dont les yeux éblouis ne se peuvent détacher. Nous entrions à Sallanches.

On peut résumer à distance l'aspect de cette ville récemment rebâtie : — une énorme place, traversée

par le torrent qui lui a légué son nom, avec un large quai, disposés comme des estrades pour assister à l'exhibition du géant des Alpes, que grandit encore le manteau de neige dont il est drapé.... C'est une ville féodale et religieuse, jadis enclose de murailles, où les barons de Faucigny avaient un château, où la maison de Chissey eut un manoir, où les évêques de Genève avaient établi vers l'an 980 un décanat et une officialité, où les bourgeois avaient des franchises en 1260; où plusieurs maisons nobles, établies en 1388, obtinrent de Robert de Genève (l'anti-pape Clément VII) l'érection de la paroisse en collégiale capitulaire; où les comtes, puis les ducs établirent des foires franches ainsi que des compagnies de l'arquebuse; où des fabriques florissantes côtoyaient autrefois un monastère de Franciscains, un collége renommé et un couvent d'Ursulines. Si cette cité, ancien boulevard du haut Faucigny, incendiée en 1519, ravagée par les troupes de François Ier en 1536, et détruite une dernière fois par le feu en 1840, avait pu conserver ses rues, ses monuments, et la physionomie que tant de siècles lui avaient imprimée, Sallanches offrirait le double attrait d'une ville gothique des Flandres, étalée au milieu d'un des sites les plus splendides qui soient au monde. Les archives du chapitre, dont le gouvernement Piémontais, par une coupable incurie, s'est laissé dépouiller, retracent seules ces splendeurs évanouies. J'ai parcouru, dans le titre original, les statuts de ce décanat,

dressés le 2 décembre 1389 par Aimon de Chissey, évêque de Genève, ainsi que le beau cartulaire de ce chapitre puissant (1389 à 1445), documents précieux du département, propriété publique, dont la revendication serait pour nous un devoir. L'église de Sallanches, autrefois magnifique et surmontée de trois dômes, avec huit cloches sonnant l'octave entière, a été remplacée par un temple sur pilastres carrés et cannelés, lavé à la fresque dans le goût italien, et dédié à Saint-Jacques. De l'ornementation ancienne, il n'a survécu qu'un fleuron: c'est, dans la chapelle obscure du baptistère, un ravissant campanile-renaissance, d'une ciselure précieuse. Il est encastré dans le mur et surmonté d'une statue de saint Michel.

Sallanches, chef-lieu actif et industriel d'un canton, n'est plus, pour le voyageur, qu'un premier campement des excursions alpestres, signalé par des hôtelleries-caravanserails comme on en trouve à Genève et dans l'Oberland-Bernois, où l'on appelle *anglais* tout ce qui est organisé à la manière allemande. C'est à Sallanches qu'on quitte les volumineuses diligences de Genève à Chamonix, surmontées, de la rotonde au siége, d'une série de capotes de cabriolets qui font ressembler ces véhicules, combinés pour la vue, à des roues de moulins festonnées de palettes à auges. Pour escalader les bastions qui défendent Chamonix, il faut des chars moins pesants et n'ayant plus rien à risquer: Sallanches est donc le dépôt des quadriges invalides

de la province. L'endroit serait logiquement marqué pour y faire une halte, d'autant plus, que les environs du bourg, adopté pour quartier général, fournissent les motifs d'une vingtaine d'excursions très-belles et totalement sacrifiées. Cette station est mal organisée au point de vue des intérêts du pays: on l'a réduite à un simple relais. En effet, les deux principaux hôtels de la ville, gérés, je le crains, par des chefs étrangers au canton, n'offrent ni renseignements, ni facilités prévues pour les courses. Aucun effort pour affriander les touristes, ni pour leur complaire. Ce sont des passants; on les étrille comme tels, sachant qu'ils ne séjourneront pas, circonstance qui les empêche d'y songer; car une prolongation de séjour serait trop onéreuse, et pénible, à raison de l'isolement où l'on se verrait plongé.

Il faudrait organiser là un service de guides, établir des tarifs raisonnables pour les moyens de transport, et qu'un hôtel français, desservi avec l'hospitalière bonhomie des mœurs savoyardes, et en relation avec les propriétaires des maisons pouvant offrir des appartements à louer, au mois ou à la saison, invitât, par la cordialité, par la convenance des prix, et par des renseignéments engageants, au sujet des beautés peu connues des campagnes d'alentour, la foule des touristes, à se grouper là peu à peu en colonie d'été.

Ainsi que la plupart des citoyens des anciennes villes municipales, investies jadis de priviléges

étendus et de droits de bourgeoisie respectables, fiers de quelques souvenirs glorieux (car au seizième siècle ils ont repoussé les Bernois, et les armées de la Terreur en 1793), les habitants de Sallanches sont d'un naturel moins épanoui, plus enclin à fronder, que leurs voisins de Bonneville ou de Chamonix. Leur familiarité, trop prompte puisqu'elle n'a rien de cordial, inquiète au lieu d'attirer : ils préféreraient, si je ne m'abuse, vivre noblement de leurs propres ressources, sans s'humaniser en faveur des gens qui passent. Leur accueil inspire la crainte de devenir indiscret, et j'aurais manqué de l'assistance nécessaire, si je ne l'avais trouvée dans la bienveillance efficace de la colonie de nos fonctionnaires, à la porte desquels je fus heureux de frapper. Parmi ces derniers, je garde un souvenir à M. Personnat qui m'a donné quelques bonnes heures, mais qui, plus modeste encore qu'obligeant, m'a laissé partir sans me révéler l'auteur pseudonyme d'une série d'articles instructifs et piquants sur les antiquités, sur l'histoire naturelle et les industries de la contrée, articles que javais remarqués dans l'*Abeille de Chamonix*.

La force des choses amènera promptement, dans ce charmant pays, il n'en faut pas douter, une fusion cordiale et diverses améliorations désirables. Sallanches est le plus merveilleux portique des régions de la haute montagne: quand, au chagrin de s'en éloigner trop vite, se joindra le regret

de n'y plus être, on s'empressera d'y planter sa tente.

C'est à la fin du jour, que ce cirque, contemplé du centre de l'arène, au bord de l'Arve où l'on se repose sur l'herbe, apparaît dans sa plus belle harmonie. Le Mont-Blanc, seul enflammé de la pourpre du soir, captive d'abord l'attention, au-dessus des mamelons de Montfort, de Prarion et du Rosset. La vue est ensuite attirée sur la gauche par le Coloné et l'aiguille de Warant, flèche énorme, lancée dans les airs qui la colorent en cinabre, alors que déjà, sur les plans inférieurs de l'immense pyramide dont elle forme le couronnement, le crépuscule a éteint ses lueurs. Cette montagne, maçonnée de rocs enchâssés dans des sapins, avec une crevasse profonde et tortueuse qui la partage du haut en bas, est d'une structure audacieusement réussie. Elle fait face à des croupes vertes, qui s'évasent au pied d'un amphithéâtre sombre et formidable de hauteur, rudement détaché du ciel enflammé du couchant. C'est la montagne des Fours, coiffée d'une corne de doge. Elle souffle quelques bouffées de vapeurs sur les derniers chaînons des Aravis, que masque partiellement le Mont-Fleury. Si, de Sallanches, on pouvait percer une porte dans cette épaisse cloison et pratiquer un couloir sous ces amas de roches aux créneaux déchiquetés, trois quarts d'heure suffiraient pour aller au Grand-Bornand qui occupe dans cette ruche Alpestre, l'alvéole voisine. Il faut

deux à trois journées pour se rendre en voiture d'un point à l'autre, et six heures à pied, par un sentier rarement praticable. Derrière nous, l'Arve fuyait entre les rocs décroissants de la vallée de Magland, surmontés de la croupe d'Haon.

Quand on a longuement écouté le murmure de l'Arve, mêlé aux refrains éloignés des clochettes qui chantent au cou des troupeaux, on revoit sous d'autres effets ce qui vous avait paru immuable. L'heure, dans sa marche rapide, a fait un bloc d'orpin de l'aiguille de Warant; les longues chaînes du Mont-Blanc, qui remplissent la moitié de l'horizon, ont, sur leurs piédestaux olivâtres, tourné du rose au blanc, puis à la glauque lividité d'une chose morte: on croit voir se détacher du sol, à quelques pas, un quartier dentelé de la planète lunaire. Tout est calme et comme endormi; mais le jour près d'expirer, fait poudroyer les nuances les plus diverses, dans l'intensité de leur gamme, sur les montagnes qui, changeant de couleur, parcourent émues toutes les exagérations du prisme. Les nuages rosés du soir roussissent tout fanés dès qu'ils viennent paître les neiges du géant des Alpes, dont le ciel finit par s'emparer et qui, grandi du prestige de l'heure, résiste seul aux envahissements de la nuit.

Les bains de Saint-Gervais, que nous allâmes visiter le lendemain matin, en remontant la vallée de l'Arve, sur la droite de laquelle ils ont été établis il y a environ soixante ans, ont été décrits avec

une exactitude concise, par M. Joanne, dans son *Itinéraire de la Savoie*, ouvrage consciencieux.

« .... Ils occupent le fond d'une sorte d'impasse, encaissée et barrée par de hautes parois revêtues de sapins et de hêtres.... L'établissement thermal remplit toute la largeur du vallon. Il est précédé d'une vaste cour à trois corps de logis. Le bâtiment du milieu, surmonté d'un clocher, se termine à chaque extrémité par deux tours servant de jonction aux ailes latérales. Il constitue une véritable maison de santé, isolée de toute habitation et renferme plus de cent chambres; des salles de réunion, de bal, de concert, une bibliothèque de plus de trois mille volumes, un médaillier de quinze cents pièces anciennes et modernes, un cabinet de physique, un laboratoire de chimie, un cabinet d'histoire naturelle, etc.... »

Cette thébaïde, enveloppée de la fraîcheur des bois qui tamisent des cascades, est le rez-de-chaussée un peu terne d'un coteau très-gai, couvert de pâturages, de bosquets riants et d'habitations agréables. La maison des bains est d'un aspect un peu monastique; on y vit, dit-on, sous un régime régulier, plus utile à la santé que favorable à la dissipation : retraite pleine de sécurité pour les familles et pour les gens qui aiment à s'occuper pour se distraire. Les gens de plaisir se plaignent à cet égard du propriétaire, j'allais dire du supérieur, de ce bel établissement appelé, si je ne me trompe, à un succès croissant. En effet, les quatre sources, tant froides

que chaudes, sulfatées, chloro-sodiques, ou ferrugineuses, exploitées là, et combinées d'une série de sels médicaux, iodures, brômures, alumine, silice, magnésie, carbonates de soude et de potasse, etc.... ont donné d'heureux résultats, en faveur des malades qui les ont expérimentées, en douches, en immersions, ou qui ont bu à ces sources vivifiantes. Si l'on parvenait à ajouter aux avantages du traitement, l'inhalation de l'air plus généreux et moins humide des plateaux supérieurs, le séjour à Saint-Gervais serait à la fois plus bienfaisant et d'un charme sans égal. La situation du village, qui domine de haut la gorge au fond de laquelle l'établissement est caché, son exposition, les points de vue merveilleux accumulés sur les versants qui l'environnent, tout contribue à donner à ce pays l'aspect d'un eldorado au cœur des Alpes. Mais le gouvernement seul, pourrait, en acquérant cet établissement, résoudre un problème, qui consisterait à tracer sur le flanc de la montagne une nouvelle route à pente plus adoucie, desservie de Saint-Gervais aux bains, par un service d'omnibus, fréquent et rapide. On pourrait alors, sans fatigue, descendre du village aux sources et mettre les eaux à profit, en se logeant à Saint-Gervais qui est déjà le séjour champêtre privilégié des habitants de la Savoie et même des familles anglaises.

Nous y montâmes, à l'ombre des bois, par un sentier en échelle qui doit paraître long à des santés délicates; mais le plateau où nous débouchâmes à

l'angle d'une clôture, était charmant. Nous allâmes déjeuner à l'hôtel du Mont-Joly, sur une terrasse bien exposée de cette maison de plaisance en renom, tenue avec une patriarcale élégance par M. Aly, membre du conseil général et maire de ce chef-lieu cantonal. C'était un dimanche : au-dessus de nos têtes une famille de *clergymen* célébrait l'office, avec complicité d'un piano qui l'aidait à psalmodier, dans l'intervalle du prêche ou des oraisons, des hymnes traînantes que toute la tribu nasillait dans une complète anarchie tonique. Cette cacophonie qui assaisonnait notre repas à la vinaigrette, dépeignait à sa façon ces Anglo-chrétiens de la primitive harmonie, avec un relief si accentué, que lorsqu'ils descendirent pour la promenade, nous les reconnûmes sans hésitation : les registres vocaux avaient leur clef sur les physionomies.

La population de Saint-Gervais, que nous passâmes en revue au sortir de la messe, est souriante et sympathique; les hommes sont graves et bien campés sous leurs vastes chapeaux rabattus; le sexe est accorte, sémillant et propret. Quant aux locataires ambiants des chalets et des quatre bons hôtels du bourg, ils ont fort bel air pour la plupart, et ils se sentent chez eux; la distinction des femmes que nous rencontrions dans le chemin, décelait des pèlerins d'élite, conduits dans ce lieu tranquille et attachant, par un dicernement délicat. On devine bien vite qu'on y trouverait bonne compagnie. Assis au milieu des vergers, sur des prairies où la ferti-

lité du sol renouvelle les fleurs d'un printemps perpétuel, entre les massifs du Mont-Joly, le revers boisé du Prarion, et à l'entrée de la vallée de Montjoie, le plateau de Saint-Gervais, d'où la vue porte également sur la vallée de Sallanches, est animé par un village si coquet et si heureusement situé, qu'on le croirait construit à plaisir par les poëtes des anciennes bergeries. Des noyers, des châtaigniers, des arbres à fruits de haute futaie, prêtent les grâces d'un parc naturel à ces pâturages. C'est en les suivant, le long d'une rue bordée de fleurs et de ruisselets, que l'on arrive à la place du village. L'église est à droite, à l'ombre de deux tilleuls énormes; à gauche s'épanouit un vaste chalet en bois blanc enluminé de rouge par la fumée: il se dessine sur un rideau de sapins confusément entrevu. Par-dessus les toitures, à pignons proéminents festonnés au fond de la place, se détachent de l'azur du ciel les croupes argentées qui accompagnent l'aiguille du Miage. Paysage tout fait, d'un caractère alpestre et d'une harmonieuse simplicité. Ce chef-lieu cantonal est le point de départ d'une demi-douzaine d'excursions. On peut, de là, se rendre à Chamonix par les cols de Voza et de la Forclaz, gagner le revers du Mont-Blanc par le col du Bonhomme, et faire aussi l'ascension du Mont-Joly, un des plus curieux observatoires pour analyser de près les sommités du Mont-Blanc, jusqu'aux glaciers de Bionnassay et de Tré-la-Tête.

Notre hôte voulut, pour utiliser la journée, nous

guider lui-même vers les promenades dignes d'attention qui avoisinent le bourg. Nous descendîmes par les prés jusqu'au pont du Diable, très-vieille construction étayée avec des crampons de fer, et lancée sur le Bonnant qui se débat au fond d'un gouffre boisé, où l'on est conduit par un entonnoir de verdure. Ce pont, établi sur le chemin de Mégève, est de si ancienne origine, qu'on le réparait déjà au treizième siècle. C'est la merveille des sites encaissés ; car cet amphithéâtre de pelouses est parsemé de sapins, de hêtres, d'alisiers pâles, de frênes blancs et noirs, et de buissons d'épine-vinette aux grappes de corail. Les neiges éclatent sur le ciel bleu, au-dessus de ces végétations vigoureuses. On voit voltiger de l'un à l'autre bord, des oiseaux et des écureuils, hôtes paisibles de cette solitude animée, jaspée de bouquets de lumière par les rayons tamisés dans le feuillage.

De ce point, en contournant le bastion fleuri qui porte Saint-Gervais, nous arrivâmes à la cascade du Crépin, où le Bonnant, quittant une de ces galeries de forêts bleuâtres, comme Breughel les a rêvées dans ses visions édéniques, se précipite de très-haut, entre des roches si profondes, que son onde écumante y éteint sa blancheur dans les ténèbres. La nappe, abondante et projetée de loin, a troué et poli, en forme de volutes et de cuves arrondies, les blocs de calcaire parmi lesquels on la voit se débattre. Là chute de l'Aar me paraît seule comparable à la cascade du Crépin.

En revenant au village, M. Aly nous avait montré de loin le passage que traversent les pèlerins de Notre-Dame de la Gorge, fondation d'une origine inconnue, mais qui dès l'an 1443, figurait parmi les *filleules* de Saint-Nicolas de Véroce. M. l'abbé Grobel, auteur d'un livre intéressant sur les localités de la Savoie consacrées à Notre-Dame, a décrit en peu de mots la position de celle-ci : « Quiconque arrive dans cette solitude ne se croit plus dans le monde qu'habitent les hommes. Les montagnes qui s'élèvent à droite et à gauche pour se perdre dans les nues ; la voûte azurée des cieux, qu'on dirait appuyée sur elles, et l'étroite gorge qu'elles laissent à leur pied ressemblent assez à une basilique gothique, telle que saurait en faire le Seigneur s'il se mettait à bâtir. »

Notre hôte, qui nous avait promis, au sujet de Notre-Dame de la Gorge, une *légende* piquante, nous produisit, sur ses anciens registres de voyageurs, un document singulier qui mérite une mention parmi les supercheries littéraires. Ce registre, qui remonte aux premières années de la Restauration, et dont les pages possèdent, outre la signature de lord Byron, d'assez méchants vers, signés de Chateaubriand et, aux derniers feuillets, un couplet grotesque, impertinemment attribué par un loustic de 1834, à Victor Hugo, contient aussi, à la date de 1822, trois longues pages, écrites et signées très-réellement par Simonde de Sismondi.

La légende que cet écrivain célèbre *reproduit* en

style du moyen âge, *d'après un légendaire du quatorzième siècle*, a pour base une interprétation équivoque de l'invocation de Notre-Dame *de la Gorge*. Pour un Genevois, l'historiette ne laisse pas que d'être rabelaisienne ; mais j'ai d'autres motifs encore pour ne la point analyser. En créant cette fantaisie, dont M. Aly possède l'original *inédit*, M. de Sismondi a étayé sa version sur les Bollandistes, — il désigne imperturbablement la date ; puis, sur un livre gothique *très-rare*, — il en donne le titre et précise la page. Or, comme les Bollandistes sont muets, et que le livre où l'anecdote *est copiée* est tellement rare, qu'il n'existe pas, l'autographe de Sismondi, est une invention : il n'en a que plus de prix. Au reste, ce conte, d'un goîtreux délivré par l'intercession de Notre-Dame de la Gorge, d'un surcroît déplacé d'embonpoint, au profit d'une fiancée dont la poitrine était démeublée, ce *naïf* récit du dix-huitième siècle, affublé d'une défroque gauloise, ne soutient pas l'examen : le langage trahit dès les premiers mots son origine apocryphe et moderne. Il serait inutile d'en parler, si la légende de M. de Sismondi, qui laisse la phrase en suspens, quand la fable est terminée, alléguant la perte des derniers feuillets, si cette légende tragico-égrillarde n'avait fait son chemin dans le pays. On l'a répandue, on l'a racontée, on l'a variée ; on a compromis dans la complicité de sa fabrication *la nuit des temps*, et des créatures naïves vont aujourd'hui présenter à Notre-Dame *de la Gorge*, une su-

plique ridicule, avec l'apostille de feu Sismondi de Genève.

On soupa gaiement, les fenêtres ouvertes, pour laisser entrer dans la salle, avec le parfum des foins coupés, la lune qui découpait en strophes poétiques, les épisodes moins vaguement racontés par le soleil du matin. Deux ou trois belles et malicieuses Genevoises, assaisonnant l'entretien d'un grain de sel politique, donnèrent l'occasion de quelques revanches à un avocat *patrocinant* du pays, convive agréable et Français de cœur. Ces dames gémissaient sur le sort des Savoies annexées ; à quoi leur adversaire objecta que les hommes adoptant toujours la politique des femmes et ces dernières étant en Savoie les colonnes du parti français, aucune opposition n'était à redouter. La raison de cette préférence, il la tirait, non de cette irrésistible amabilité qui recommande, à ses propres yeux, le troubadour français, mais des dispositions du code sarde, moins favorable que le nôtre, aux veuves et aux filles à marier, quant au chapitre des successions. De tels arguments sont sans réplique.

Un jeune abbé fort doux détourna la conversation, pour l'amener peu à peu à des sujets d'érudition où il semblait versé. Il apprit à mon ami Dornheim que, dans les âges reculés de l'antiquité, plusieurs peuplades ayant colonisé ces montagnes, on retrouvait encore, dans le caractète des habitants, certaines traces des différences d'origine. Il cita César, Pline, Strabon, Ptolémée,

et installa, d'après eux, les Allobroges dans le Genevois et le bas Faucigny, les *Octodurenses* et les Nantuates, dans le Valais, et les Ceutrons sur les plus hauts sommets, jusqu'à Passy et à Saint-Gervais. Quant au bas Chablais et à la vallée inférieure de l'Arve, les Bourguignons y ont fait disparaître plus tard les tribus celtiques. Les Ceutrons que l'on a longtemps appelé *Centrons*, par une erreur que des inscriptions irrécusables ont redressée, ont mieux gardé que les autres, ajoutait l'abbé, leur type primitif. Ils sont de structure osseuse, bruns de chevelure avec des visages effilés ; le nez, aquilin, est recourbé en pointe ; leurs yeux, renfoncés dans l'orbite, regardent la terre. Taciturnes, sobres, ils s'adonnent à la culture du sol : les anciens cabalistes les eussent classés sous l'influence de Saturne. Rien n'est plus commun que ce type, assez régulier, sur les hautes régions de la vie pastorale. Aux Bourguignons s'allierait la gaieté, l'amour de la table, des plaisirs et de la dive bouteille : cette race a dû pulluler. Les Allobroges, plus revêches, amis des disputes, âpres à contester, sont portés aux combinaisons spéculatives, et gens d'affaires.

Il est permis de supposer que le croisement des races limitrophes a fondu ces penchants divers dans le personnage composite que Tœpfer a esquissé d'un crayon si fin, comme un symbole de l'habitant de ces contrées : « Les paysans savoyards ont leur air à eux : veste courte, chemise rare, panta-

lons brefs, une physionomie ouverte et intelligente, le parler juste et sensé, et dans leur poche de côté une liasse de papiers; c'est que tout Savoyard a un ou deux procillons; et les jours de marché, ses denrées vendues, il s'en va voir l'avocat ou le notaire. Après quoi il boit un coup et revient au hameau avec Pierre ou Daniel, causant contrat, hypothèques, bail, haies vives, limites et frais de justice ; s'il est seul, il cause tout de même.... »

Cette citation, que j'estropiai et dont je ne retrouvai que le sens, vint distraire l'avocat patrocinant d'une conversation où il était engagé avec notre hôte, au sujet des essais d'exploitation tentés, au-dessus du Fayet d'en bas, sur une carrière de jaspe sanguin, tellement abondante qu'elle se continue à fleur de sol, au delà du Prarion, jusque vers les Ouches. Cette pierre est d'un éclat purpurin très-profond; bien qu'elle soit difficile à polir, elle fournirait pour les monuments publics, surtout à Paris où les plus somptueux édifices sont réduits à la grise uniformité du calcaire, des colonnes, des pilastres, des entablements, des placages d'un effet agréable.

« Il est certain, s'écria l'avocat, en saisissant les derniers mots de ma citation, il est certain que nos Savoyards, surtout depuis soixante ans, ont passé pour être fort processifs! Mais la propriété, chez nous, et surtout dans le voisinage de villes, est si divisée, que si l'on ne défendait pas son petit coin

de terre, bientôt on n'aurait plus rien. Est-il surprenant que la multiplicité des bornages et le grand nombre des propriétaires donnent lieu à une plus notable quantité de procès? Cependant, dans nos campagnes du bas Faucigny et du haut Chablais, l'abus des procédures trouve un autre motif, dans l'inconcevable insouciance, oui, dans l'insouciance de nos paysans, entretenue par la sociabilité de cabaret. J'ai vu un cultivateur se laisser condamner à payer dix mille francs, plutôt que de quitter son verre pour aller jusqu'au Palais fournir un renseignement à son avocat! S'ils doivent, ils négligeront de payer, par indolence, jusqu'à l'apparition du premier exploit. Ne parlez à ceux-là ni d'hypothèques, ni d'actes réguliers, ni de précautions judiciaires! — « C'est bon; à demain! nous avons bien « le temps.... » Sous le dernier régime, où les offices et les études, les administrations et les tribunaux cédaient à la même somnolence, ces gens n'étaient ni stimulés, ni avertis. Une telle paresse de part et d'autre, et cette absence d'initiative morale d'un côté, avaient fait germer des nuées d'avoués, d'agents, de tripotiers d'affaires; écumeurs de conflits, fomentateurs de litiges, grugeurs interlopes, frelons de procédures, qui allaient de cabaret en cabaret se mettre à l'affût des causes, faire jaser les paysans et offrir leurs bons offices. — « Tu as une « affaire; donne-moi tes papiers; ne t'occupe de « rien, je me charge de tout! » — Une cause embrouillée rend dix fois plus à ces vautours qu'un

bon arrangement. Entre leurs mains, toute difficulté s'érigeait en procédure et toute instance épuisait les recours en pourvoi.

« La justice française y a regardé de plus près : l'ordre, la ponctualité ont été introduits; un ramassis d'agents de discorde sans titre légal, ont été jetés hors du prétoire; quantité de litiges ont été prévenus ou arbitrés avant même d'être instruits, si bien que, depuis quatre ans, le nombre de ces procès, qui ruinaient nos campagnes, a diminué de près de moitié. En vain, pour nier ces résultats, les adversaires de la France objectent-ils que, sous ses lois, les frais d'enregistrement sont lourds et la justice plus coûteuse : de tels obstacles n'éteindraient point une passion, si cette passion avait la force qu'on lui a prêtée. Non; et comme, en si peu d'années on ne change pas de caractère, j'aime mieux reconnaître que nos paysans étaient conduits, la bouteille aidant, par leur indolence même et par l'aversion des affaires, à devenir, exploités par autrui, les gens les plus processifs du monde. Avisés, d'ailleurs et très-entendus, dès qu'il s'agit des intérêts généraux, de ceux qu'on discute en commun, les coudes devant une pinte. Parlez aux *armailleux* les plus solitaires de nos chalets, parlez-leur de l'annexion française : ils vous répondront sans hésiter que, autrefois, la province versait au Piémont, sans en rien retirer, d'assez lourds impôts, absorbés par l'Italie, tandis que, maintenant, elle envoie à Paris moins d'argent que la France

n'en dépense annuellement pour le pays. Intelligents d'ailleurs, et gens *pratiques* par instinct, ils vous conteront les monuments construits dans les villes, les endiguements des rivières, les écoles ouvertes, les presbytères et les temples restaurés, les asiles offerts à l'enfance, les hôpitaux à la misère, les routes créées ou rectifiées, les débouchés donnés au commerce, les encouragements à l'industrie, et les chemins de fer mis à l'étude. Leurs pères ont combattu avec Napoléon ; les fils reviennent de l'armée raconter la France au pays natal transformé, qui entrevoit une prospérité inconnue.... Venez, après cela, leur psalmodier, à ces Français de mœurs et de langage, des élégies sur le malheur de ne plus être enchaînés à l'Italie, qui parle une autre langue, et de ne plus relever d'une capitale perdue par delà les Alpes, au fond de la Toscane !... »

Comme on se levait de table, Siméon répondit à l'avocat patrocinant : « Il n'est pas surprenant que les enfants de ces solitudes soient assez désintéressés pour être justes, ni que des gens condamnés par des hivers très-prolongés aux ennuis de l'inaction cherchent à tromper les heures en s'adonnant à boire. Pourquoi s'étonnerait-on davantage que des hommes appelés à vivre dans le silence de ces belles contrées, y deviennent assez rêveurs pour être insouciants ! »

VII

De Chède à Servoz. — Épisode de voyage. — Le poëte Eschen et son mausolée. — Passage des Montées. — Anecdote sur Marie-Louise. — Chamonix et sa vallée. — Illusions de mon ami Dornheim. — Hôtels et boutiques. — Comment vivent les touristes du Mont-Blanc. — La mer et les montagnes ; guides et pêcheurs. — Mœurs et costumes. — Comme quoi Pocock et Windham ont découvert la vallée. — Historique du Prieuré. — Conseils aux excursionnistes. — Vue du Mont-Blanc, de la cime du Brévent. — La Flégère et ses chèvres — Français *anglaisés*. — Mirage nocturne. — Le Montanvert et la Mer de Glace. ASCENSION DU JARDIN : — Théorie de l'Alpen-stock. — Les vallees de neige et leurs carrefours. — *Moulins et carillons*. — Les *égralets* du Couvercle. — Solitudes neigeuses. — La flore du Jardin, et l'abside du Talèfre. — Aspect des plateaux intérieurs du Mont-Blanc, etc.

C'est agir prudemment, dans un voyage de fantaisie, que de s'abstenir de fixer son itinéraire avec un excès de prévoyance. J'avais songé à gagner Chamonix par la montagne; mais n'était-ce pas, pour mon compagnon, risquer d'épuiser en un seul coup les impressions que je lui avais graduellement ménagées ? Quitter la vallée de l'Arve après l'avoir de si loin remontée, c'est manquer le dénoûment d'un drame que la nature a si habilement noué. J'aurais voulu, du moins, m'arrêter à Passy, pour

y lire les inscriptions romaines en l'honneur de Mars, qui ont moins occupé les épigraphistes que les archéologues, pour explorer de plus près la cascade de Chède et son lac encombré par la chute d'une avalanche de rochers. Les châteaux de Charrousse, de Lucinges, de Bousse, de Dingy, de Perrouse, de Ravoire, de Loisin m'attiraient aussi. Par malheur, Siméon Dornheim fut saisi tout à coup de la fièvre du Mont-Blanc, et c'est en vain que je prétendis tempérer cette impatience résolue, d'un calme et persistant fils du nord. Il ne rêvait que chaos et ravins, que torrents et avalanches; il aspirait, comme Manfred ou Roland, aux solitudes horrifiques et hyperborées.

Nous voilà donc trottinant en calèche découverte, de toute la vitesse de deux rosses qui se modéraient l'une l'autre, le long de cette immense avenue qui se brise à Chède, où se ferme la vallée, devant un bastion de montagnes ne laissant entre elles, au cours de l'Arve, qu'une fissure oblique où il disparaît. Cette avenue est plantée d'une double file d'arbres si hauts, si touffus et si serrés, qu'une voûte pleine ne répandrait pas sur la route une ombre plus épaisse. Ce sont des poiriers, des pommiers, des pruniers, aussi chargés de fruits que de feuillages. A notre droite, de l'autre côté du vallon, un ourlet horizontal qui raye d'une ligne blanche le bas de la montagne, nous décrivait le tracé de la route future de Chamonix, destinée à abréger le chemin si long, si difficile et souvent périlleux que

nous suivions encore. On a peine à concevoir que l'on n'ait pas songé plus tôt à frayer sur ce versant une voie qui sera un bienfait pour ces contrées. Plus haut s'élève la Forclaz du mont de Vaudagne, qui sert de pendant, sur cette extrémité de la vallée de Chamonix, à l'autre col du même nom qui la ferme à l'autre bout, au delà de Trient. C'est là que se trouve la célèbre inscription du temps de Vespasien, où sont mentionnées les limites qui séparaient les VIIMNENSES, des CEUTRONS. Devant nous, les crêtes pelées du Brévent déchiraient le ciel. « Voyez là-haut, dis-je à Dornheim, cette roche où vous monterez : c'est le panorama le plus proche et le plus complet du Mont-Blanc.

— Cette roche est bien heureuse de le contempler à son aise ! Plus je crois en approcher, moins il se laisse voir. »

Après avoir grimpé longtemps au petit pas une côte d'une roideur invraisemblable, non sans faire des pauses, durant lesquelles le cocher enrayait ses roues avec des pierres, Siméon, impatienté de cette allure, voulut descendre. « Ici, dit le conducteur, la pente *est assez douce;* plus loin, aux Montées, c'est bien autre chose !

— Alors, répondit le Flamand ébahi, vous laisserez les chevaux pour relayer avec des lézards? »

Mais, au fond, il était ravi de grimper enfin sérieusement, et il espérait à chaque pas voir le Mont-Blanc surgir des montagnes. Pour divertir son impatience, je lui fis prendre à droite de la route, aux

deux tiers de la Joux, un sentier qui coupe droit à travers les prairies et abrége un arc énorme dont il est la corde. Ce passage bien connu permet de mesurer la distance où l'on s'est élevé; car il festonne un pan taillé à pic, au bas duquel, à quatre cents mètres de profondeur, on voit se rouler l'Arve, dont le fracas lointain n'arrive à l'oreille que comme une voix perdue parmi les ondulations du vent. Dans la plaine s'amoncellent des rochers, des ravines de terre, des blocs lancés des sommets, des souches déracinées : le long de la cime que nous gravissions en aspirant aux neiges, l'herbe était jonchée de fruits, qu'une brise ardente secouait sur nos têtes. Des grappes de mirabelles s'inclinaient jusqu'à nos lèvres; des thyrses de pruneaux, aussi renommés que ceux de la Touraine, alourdissaient les branches; sur les pommiers et les poiriers des Hespérides, sur les cerisiers chamarrés de bouquets tardifs, des vignes grimpantes comme les pampres de la Toscane, laissaient pendre à leurs festons des raisins déjà mûrs. Cette verte corbeille de dessert était aussi chargée de fleurs que de fruits. Sous nos pas, les tentations de ce jardin; à nos côtés, un abîme, en guise de moralité. Pour apporter au tableau la dernière touche, entre deux talus de sapins noirs qui, du ciel, descendaient jusqu'au bord de l'Arve, un dôme de neige accosté d'une aiguille de granit apparut à l'horizon, tel qu'un minaret avec son campanile. « Voilà le Mont-Blanc! s'écria Siméon.

— Calmez-vous : ce n'est qu'une guérite au pied de la forteresse, avec une sentinelle avancée.... »

C'était l'aiguille du Midi et le dôme du Tacul.

Tout en montant, essoufflés par la chaleur et la marche, nous ramassions dans l'herbe des fruits, aux séductions desquels il était difficile de résister, et Dornheim se rafraîchissait à pleine bouche, lorsque, au loin, un cultivateur occupé dans son clos, se mit à nous héler d'une voix rude. Il criait et gesticulait avec obstination; enfin, quittant son outil, il se mit à courir sur nous. « Ah, fils d'Ève! dit Siméon, que n'avons-nous laissé ces fruits : voici un procès-verbal.... »

L'homme arriva furieux. « Laissez, s'écria-t-il, laissez ces fruits tombés qui ne valent rien! Est-ce qu'il n'y en a pas assez sur les branches? Cueillez seulement; le bon Dieu en a mis pour tout le monde.... »

A ces hauteurs alpestres, quand on a l'âme troublée par leurs grands aspects et par l'effroi des précipices, l'émotion est facile. Siméon ne sachant que répondre, tira de sa poche une pièce d'or. L'homme la reçut d'un air étonné; il nous regarda tous deux et la rendit brusquement avec ces mots : « Vous vous moquez de moi.... » Il s'éloigna en grommelant. Mais, à vingt pas, s'étant ravisé : « cueillez tout de même, cria-t-il; on ne demande rien pour cela! »

On met sous le pressoir, à Chède et sur ces versants, autant de pommes que de raisins, et le vin

y mûrit à côté du cidre. Cette fertilité renaît au bas de la côte, dans l'oasis au milieu de laquelle sont campés, sur des échasses de pierre, les chalets riants de Servoz, aimable et dernier vallon, au pied des ravins et des cascatelles de rochers du col d'Anterne. On retrouve même, jusqu'à l'entrée du bassin de Chamonix, aux Ouches, sur le seuil de l'humide, ombreuse et fraîche vallée de Chatelard, quelques fruits, au pied du Mont-Blanc. Le soleil qui descend chaque matin de cet immense château de cristal, et qui jette en naissant son premier regard à cette vallée, se retourne vers elle tout le long du jour : pour l'enrichir, il appelle à son aide les rochers qu'il pénètre de sa chaleur et, jusqu'aux neiges, qui déversent ses rayons sur cette serre privilégiée, à laquelle les derniers regards de l'astre défaillant sourient encore.

Le village très-ancien qui anime le vallon cloîtré de Servoz, raconte l'existence des populations alpestres ; les jardins luxuriants, qui ombragent les maisons, forment un saisissant contraste avec les monts dénudés, échelonnés dans les airs, et les éboulements du Fiz, amoncelés depuis près d'un siècle sur des forêts qu'ils ont écrasées dans leur chute. Quelques familles bien avisées cherchent là pendant l'été l'oubli du monde et des capitales, au milieu d'une population hospitalière. On y trouve, outre des logements, deux bons hôtels et un service de guides, organisé pour les courses nombreuses dont Servoz est le point de départ. Enfin

on y est à quelques milles de Chamonix, chef-lieu cantonal de ces déserts.

C'est à Servoz que fut rapporté, et que fut inhumé sur un tertre au bord de la Dioza, au pied d'une pyramide, édifiée le 21 fructidor an IX par les soins de M. d'Eymar, préfet du Mont-Blanc « sous la magistrature de Bonaparte, Cambacérès et Lebrun, consuls de la République, » le poëte danois Frédéric-Auguste Eschen, englouti dans une crevasse des glaciers du Buet, le 10 thermidor de la précédente année. Naturaliste et poëte, Eschen, âgé de vingt-trois ans, s'était fait connaître par une belle traduction d'Horace et par des poésies estimées. Le baron Meneval, qui accompagna en juillet 1814 l'impératrice Marie-Louise à Chamonix, raconte qu'Eschen périt pour avoir devancé son guide. « Il disparut tout à coup dans une crevasse de glacier; on ne put l'en retirer qu'à la nuit. On le trouva debout, les bras élevés au-dessus de la tête et déjà dans un état de congélation. » Son monument, chargé sur les quatre faces d'inscriptions déclamatoires, retrace le goût et les idées d'une époque, où un culte interlope de la Nature remplaçait les pensées religieuses par des banalités sonores. *C'est avec un recueillement mêlé de crainte et de respect, qu'il faut visiter les lieux que la Nature a marqués du sceau de sa majesté et de sa puissance!* La page voisine, couverte d'un *couplet* hospitalier à la manière antique, exhibe une épigraphie inspirée du *Télémaque* et des *Voyages d'Anacharsis*.

On retrouve l'Arve bouillonnant et terreux, que l'on traverse sur le pont Pellissier, au delà du vieux château de Saint-Michel, enceinte oblongue apostée sur un mamelon, avec une grosse tour à chaque extrémité. Cette ruine, que le temps n'a pas défaite, justifie par son attitude sinistre, autant que par le mystère où s'enveloppe son passé, un renom équivoque de connivence avec les démons et les spectres. Là commence le redoutable passage des Montées, qui creuse graduellement sur la gauche, à mesure qu'il s'élève, un précipice énorme, mesuré par des tiges de sapins juchées les unes sur les autres, des bords de l'Arve jusqu'à des hauteurs indéfinies. Sur l'autre rive, la poupe roussâtre et chenue du Brévent fait parcourir à l'œil la plus longue pente sur laquelle il puisse rouler en un seul plan. Cette route qu'il faut gravir à pied, tandis que les voitures vides sont remorquées par un cheval de renfort, forçat à quatre pieds qui accomplit une épreuve dantesque, cette route est dallée d'un cailloutis de roches et çà et là bordée d'*ex-voto*, de croix commémoratives qui rappellent d'anciennes catastrophes : l'abîme est là pour expliquer la légende.

Enfin, la vallée de Chamonix apparaît olivâtre, avec ses hauts contre-forts de sapins, partagés par la queue traînante du glacier des Bossons et couronnés, sur leurs piédestaux granitiques, du gigantesque amphithéâtre de neiges qui se déroule des sommités du Mont-Blanc. Sa masse lumineuse laisse dans l'obs-

curité le bas-fond de la vallée, qui surmonte de plus de mille mètres les rivages de l'Océan. En sortant des Ouches, Siméon qui découvrait de loin, au centre de la vallée, le clocher du prieuré de Chamonix, pensait y arriver en quelques minutes; mais le trajet dure plus d'une heure et demie. La grandeur des montagnes trompe les yeux sur les distances; la réflexion fait comprendre seule que ce bassin de verdure, mesuré par un rebord de trois mille huit cents mètres de hauteur, presqu'une lieue de poste, doit s'étaler sur une très-longue étendue.

Il faut encore enjamber des torrents, traverser des hameaux, des villages imperceptibles comme des touffes de champignons, au milieu de tapis verts qui sont des taillis de bouleaux et de frênes, avant de dételer à Chamonix, d'où il semble qu'on ne pourra sortir, tant on s'y trouve séparé du reste du monde.

C'est dans un de ces hameaux, au Cret, que sept semaines après la première chute de l'empire, par une nuit de tempête, Marie-Louise, le front rouge encore de l'empreinte de sa couronne tombée, frappa, trempée de pluie, avec deux compagnons de son exil, à la porte d'une chaumière, sous le toit de laquelle on la vit réduite à implorer vainement un abri. Celle dont les pas naguère étaient salués par des populations, délaissée, et sans les honneurs de la proscription, cherchait un gîte dans une des plus pauvres contrées du grand empire, où elle avait à peine fini de régner. Il est vrai que ce voyage

d'agrément était un peu prématuré.... *pour la saison.*

A peine étions-nous installés chez Mme Tairraz, à l'hôtel de Londres et d'Angleterre, que Siméon, après avoir accordé deux minutes à la satisfaction de trouver si loin un gîte élégant et confortable, se mit à courir, des appartements aux corridors, pour inspecter de tous côtés les contre-forts de la vallée et surtout le Mont-Blanc, dont il ne pouvait se rassasier. Il se butait à toutes les fenêtres, ni plus ni moins qu'un écureuil aux barreaux de sa cage. J'avais peine à lui persuader que l'aiguille du Goûter n'était pas le sommet de la montagne et que certaine bosse, plus reculée et moins haute en apparence, est le point culminant. « Au surplus, dit-il, rien de plus aisé que d'éclaircir la chose ! Il est cinq heures ; nous avons devant nous deux heures de jour ; montons sur ce rocher qui fait face au Mont-Blanc : on doit de là-haut le mesurer tout à son aise. Nous reviendrons souper ensuite. »

C'est le Brévent qu'il désignait ainsi. « Pour faire cette ascension, répondis-je, attendons à demain : en partant à l'aube du jour, nous serons là-haut à midi, si vous avez le cœur et les jambes solides. Le Brévent, que la largeur du vallon sépare seule du Mont-Blanc, n'a guère que la moitié de sa hauteur. C'est l'unique observatoire d'où l'on puisse mesurer le géant en face et de la base à la cime.

— Depuis mon enfance, reprit Dornheim, je désirais voir le Mont-Blanc. Au bout de notre rue, un

Savoyard avait ouvert un cabaret, avec une belle enseigne représentant un voyageur en culotte jaune, portant sur son épaule un paquet au bout d'un bâton, devant six sapins alignés. Au fond se dressait un pain de sucre, la base entourée d'une enveloppe verte. A l'entour, on lisait sur une banderole de bois peint : *Au Grand Mont-Blanc!* La réalité, moins pointue, me laisse quelque déception. »

Pour l'arracher à ces poétiques souvenirs, je l'emmenai flâner le long du bourg qui, dans cette saison, n'est guère moins animé que nos boulevards, mais où la nature a accroché, jusqu'à la voûte céleste, des tableaux de paysages par-dessus les maisons. Du reste, la localité n'est pas très-étendue.

Pour les étrangers, cette capitale d'une île entourée d'un océan de rochers et de neiges, se réduit à un bruyant carrefour, compris, entre l'hôtel royal de l'Union, sur une place au delà de l'Arve, et l'église, posée à trois cents pas sur l'autre bord. Une rue transversale conduit, d'un côté à l'hôtel où nous habitions, pour se prolonger de l'autre, en se rétrécissant. Les monuments de Chamonix consistent en une demi-douzaine d'hôtelleries qui, logeables et bien tenues, ne peuvent cependant rivaliser avec les deux vastes maisons que j'ai désignées. La vogue de la seconde, desservie par maître Ferdinand Eisenkraëmer, esprit entreprenant, est cosmopolite ; l'hôtel d'Angleterre est la résidence privilégiée des Anglais. Ses balcons bien situés, ses

terrasses, ses salons publics, le signalent de loin et lui permettent de rivaliser avec les meilleurs gîtes de Bade ou de Genève. Ainsi que dans ces caravanserails renommés, le personnel des employés parle plusieurs langues : vous rencontrerez, parmi les régisseurs et les maîtres d'hôtel, des lettrés qui collaborent aux journaux des chefs-lieux environnants. Des cabinets d'histoire naturelle, d'élégants magasins où l'on expose, comme en un muséum, les collections des curiosités locales ; des ateliers de photographie, celui de M. Tairraz, celui de M. Bisson, artiste parisien justement célèbre, où la causerie trouve un salon, et où l'on se réunit le soir pour échanger les récits des émotions de la journée, deviennent autant de centres de réunion agréables.

C'est là, en face du bureau des guides, que se groupe en camp volant, avant l'aube et à la tombée de la nuit, la vaillante milice de ces messageries qui tiennent à votre disposition un pionnier pour toutes les aventures, un aéronaute pédestre pour toutes les ascensions. Cette activité vers un but unique, concentrée au même lieu, donne à ce carrefour peuplé de gens de diverses nations, étrangement équipés, un mouvement, une physionomie des plus bizarres. Le matin, c'est une cohue joyeuse; on se cherche, on s'appelle, les mulets sillonnent la foule : puis, comme ces nuées de pigeons rassemblés à Venise sur les dalles de la placee Saint-Marc, soudain, la troupe se disperse et s'envole sur les combles de la vallée.

Peu de gens, peu de Français, surtout, séjournent à Chamonix ; ils s'en vont sans soupçonner le charme croissant de cette résidence pour ceux qui ont l'inspiration de s'y attarder. « Parlez-moi, vous diront-ils, de Dieppe, de Trouville et des rivages de la mer; spectacle changeant et toujours imprévu ! L'orage y succède au calme; hier, l'onde était unie comme un miroir ; aujourd'hui la tempête fait bondir les vagues; puis, c'est un bateau qui passe, ce sont les pêcheurs qui rentrent : on voit lancer un navire, on va jeter au loin des filets ; la basse mer vous livre les coquillages que le flot vient d'abandonner.... Comment s'ennuyer un seul instant ! »

Chamonix, sous une autre forme, ne présente pas moins d'intérêt ; car les voyageurs y courent autant de hasards que ceux des chasse-marées de l'Océan : la lutte y est même plus continue, plus volontaire ; le moindre plaisir est le prix d'une conquête. A chaque saison, à chacun des caprices du vent, ou des progrès du jour, l'aspect de la vallée et de ses montagnes varie de couleur et d'effet. S'il survient un orage, on attendra jusqu'au soir, en groupes inquiets, le retour des pèlerins perdus dans les nuages et flagellés par la foudre. On parle d'un éboulement de rochers, d'une subite irruption des torrents, d'un passage fermé par une avalanche; des chasseurs ont découvert un couloir inconnu, en poursuivant des chamois dans les airs ; la marée des neiges, en se retirant, a livré de nouvelles grèves aux explorations : des touristes sont partis pour la

cime du Mont-Blanc, dix télescopes sont braqués pour les suivre ; on les voit doubler un écueil, escalader aux échelles les remparts de glace ; enfin, leur signal apparaît et le canon tonne pour annoncer le triomphe....

Le nuage qui s'élève et qui coupe en deux les aiguilles, portant on ne sait où la tourmente et les sacs de neige, contient un mystère dont la soirée vous apportera le récit. Et comme il est avidement écouté ! car ici chacun est acteur à son tour, et l'histoire de la veille devient le sommaire des aventures du lendemain. La trouvaille d'une plante, d'une fleur singulière, la rencontre d'un aigle, d'un vautour, d'un bouquetin, les traces d'un ours ou d'un lièvre blanc, la conquête d'un beau polyèdre de cristal de roche, la réussite d'une bonne épreuve d'un site inaccessible, n'offrent pas moins d'attrait que la pêche des merlans ou des sardines. Ces populations mêmes, qui font métier de nous devancer à tous les périls, dans l'unique but de nous en préserver, ces gens d'une douce et placide intrépidité, que l'on ne quitte guère sans leur devoir une ou deux fois la vie, risquée avec un certain charme, et sans imprudence parce qu'ils sont là, sont-ils moins intéressants à connaître que les vaillants pêcheurs de nos côtes ? A Chamonix, tout homme, ou peu s'en faut, est guide ou se fait honneur de l'avoir été, et les guides chamouniards passent à juste titre pour les plus accomplis des Alpes. Tout ce qu'enseignent la nature et la foi à des caractères méditatifs et ré-

solus, ils le possèdent, et ils n'ont pas voulu en savoir davantage. Tels les a dépeints Saussure, dans la candeur de leur hospitalière sauvagerie; tels, après quatre-vingts années de frottement avec les fortunés oisifs de la vieille civilisation, tels vous les retrouvez aujourd'hui. Cherchez, à travers l'Oberland bernois, la noble tradition de cette patriarcale stabilité!

Siméon était frappé de l'air de probité empreint sur ces physionomies; l'allure et les traits des jeunes filles du canton ne lui plaisaient pas moins. Le type si brun de la race ceutronne revêt en elles une certaine grâce, compatible avec la régularité. Leur teint est vif, leurs yeux sont profonds et purs le nez un peu fort, coupé droit et rattaché sans brisure au plan de la courbe frontale, est un trait caractérisque qui donne à ces figures, un peu effilées, un style assez grave. Quand on leur parle, elles s'animent tout à coup et s'éclairent d'une vivacité communicative. Ainsi que tous les paysans de souche ancienne et perpétuée sans mélange, les bonnes gens de Chamonix ont une certaine expression monastique et contenue; ils sont révérencieux, tenaces et ne s'emportent guère. Enfants d'un pays environné de neiges éternelles, et rassasiées de leur blanche uniformité, les Chamouniardes recherchent dans leurs atours les nuances sombres ou pourprées, qui se détachent à la fois de la teinte des glaciers et de la crudité des prairies. Un haut bavolet noir enveloppe leur poitrine; de leur taille

svelte et longue retombent de courtes jupes rouges ou bleu foncé ; leur coiffure, petits bonnets ronds en soie noire, jetés sur le chignon et bordés de deux à trois bouillons de dentelle noire ou de tulle, dégagent l'harmonieux contour du visage. Leur cœur passe pour être sensible ; aussi en disposent-elles de bonne heure : elles n'ignorent pas, dès l'adolescence, à qui reviendra le trousseau que prépare leur laborieuse économie. Pendant ce temps-là, le fiancé rêve d'elles et de ses montagnes, au coin des rues lointaines de Turin, de Lyon ou de Paris : un fidèle sentiment préserve ces couples, qui savent aimer puisqu'ils savent attendre.

Chamonix, la plus longue, la plus élevée, la plus enclose et la mieux caractérisée des vallées de la région supérieure, n'est connu des voyageurs que depuis un siècle.

C'est en 1741 que M. Windham remonta l'Arve jusqu'à sa source, avec une caravane d'amateurs, présidée par le voyageur Pocock, qui arrivait du Levant et de la haute Égypte. Armés jusqu'aux dents, comme pour envahir les savanes des Sioux ou des Mohicans, ces messieurs s'étaient munis d'une vaste tente pour s'abriter dans le désert. Ils campèrent à Bonneville ; ils campèrent près de Sallanches sans oser y pénétrer et, comme cette colonie errante attira la curiosité des naturels du bourg, Pocock, pour les recevoir, jugea à propos de revêtir son costume arabe : chacun alors, le prenant pour une façon de Grand Turc, vint faire le salamalec à

Sa Hautesse. Singulière idée que d'apporter à une pareille expédition une défroque de carnaval! Ils arrivèrent enfin, en escaladant les roches et par des défilés inconnus, dans ces solitudes jugées inaccessibles, sous les neiges du Mont-Blanc que l'on appelait encore à Genève *les Monts-Maudits*; plateaux cultivés jadis, disait-on, mais ensevelis sous la neige par une fée qui avait pétrifié les anciens habitants pour les châtier de leurs crimes.

MM. Pocock et Windham découvrirent avec autant de surprise que d'effroi, au centre de la vallée, les wigwams d'une tribu, dont l'agglomération ressemblait à une bourgade. Sans oser y pénétrer ils dressèrent leur campement à distance; puis, ayant allumé des feux et placé leurs domestiques en sentinelle avec des mousquets, ils passèrent vaillamment la nuit au milieu de ces peuplades sauvages.

Au lever d'un joli soleil de juin, les bons Chamouniards, ébahis de cette attitude, et n'osant offrir leur assistance à des hôtes sur la défensive, allèrent avertir M. le curé, qui mit fin à cette comédie. Il n'en est pas moins vrai que cette aventure, reproduite et commentée durant un demi-siècle, par certains compilateurs de banalités qui travaillaient pour la jeunesse, a répandu partout le conte bleu d'une vallée de Chamonix, ignorée jusqu'à 1741, plus ou moins peuplée de sauvages, et découverte, à vingt lieues de Genève, ni plus ni moins qu'une île des grandes Indes, par deux Anglais d'une audace colombienne. Pour peu qu'on

ait lu, dans son enfance, un *Robinson Crusoé*, ces sortes d'histoires laissent une durable impression.

Or, voici ce qu'était, *avant sa découverte*, ce nouveau monde qui illustra les noms heureux de Pocock et de Windham :

Sous Vespasien, le général romain qui commandait le corps d'armée de la Germanie supérieure, laissait à la Forclaz, qui ferme la vallée de Chamonix, une inscription que l'on peut lire encore. Passy (*passus*), à l'autre extrémité, non loin du Mont-Joly (*mons Juriae*), qui domine Mégève ou Medgève (*medio aquarum*), a conservé des pierres votives et des monuments consulaires.

Chamonix, centre d'un défilé fortifié, recevait dès lors, selon toute apparence, de la langue des Césars, le nom qu'il a gardé et qu'il portait encore inaltéré en 1091, à l'époque où Aymon Ier, comte de Genève, et son fils Gérold donnèrent à Saint-Michel de la Clusaz *omnem Campum munitum, cum appendiciis suis, ex aqua que vocatur Desa, et rupe que vocatur Alba, usque ad Balmas.* — Tout *Chamonix* avec ses dépendances, de l'eau dite *Desa* (c'est la Dioza) et de la *Roche-Blanche* (le Mont-Blanc) jusqu'aux *Balmes* ou grottes (le col de Balme). Voilà le territoire de Chamonix parfaitement délimité.

En 1202, Guillaume de Faucigny s'engage à garder et à protéger la vallée *Campi muniti*. Trois ans après, en 1205, autre déclaration de protection et sauvegarde en faveur de la maison de Chamonix (*domum Campi muniti*), par Humbert comte de

Genevois. Nous allons assister aux variations orthographiques du mot : — En 1229, Aymon de Faucigny renonce, en faveur du comte de Genève, à tous ses droits en Chamonix : *Quicquid juris habebam in* CHAMMONIS. Mais, dans un autre acte, de six ans postérieur, ce comte Aymon revient à la forme primitive : *domum Campi muniti*. On la retrouve encore en 1289 dans une déclaration de Béatrix de Faucigny, où elle reconnaît que le prieuré est investi du mère et mixte empire, juridiction et domaine, sur toute la vallée. Bien avant cette date, une charte de 1236, vidimée au quatorzième siècle, porte ces termes : *Dedi et concessi ecclesie de* CHAMONIX, etc.... C'est le plus ancien exemple de la forme graphique, qui de nos jours a prévalu. Depuis lors, dans les actes des siècles suivants, on relève alternativement *Campus munitus*, *Chamonix*, ou *Chamonni*. J'ai recueilli sur les parchemins originaux toutes ces indications.

Le premier acte que j'ai cité constate la fondation, en 1090, du prieuré, autour duquel vinrent se grouper les maisons du bourg, que le prieur, en 1330, dota d'un code de franchises. Barthélemy, évêque de Genève, visita le prieuré en 1443 ; Jean de Savoie son successeur, en 1481 ; Philippe de Savoie-Nemours institua, en 1530, à Chamonix, le 15 juin et le 30 septembre, les deux foires qui s'y tiennent encore, et, trois ans après, les marchés hebdomadaires du jeudi, qui continuent à avoir lieu le même jour. En 1567 la cour suprême auto-

risa l'abbé de Sallanches et le prieur de Chamonix, à édifier à frais communs, pour l'usage des piétons, cavaliers et convois de marchandises, le pont sur l'Arve, qu'a remplacé depuis le pont Pellissier. En 1594, quatorze ans après une visite pastorale de l'évêque Claude de Granier, le prieur fut autorisé à maintenir les priviléges de la vallée. Saint François de Sales vint y faire une tournée en 1606; on désigne encore la direction qu'il a suivie par le sentier du Brocard, le chalet où il dîna aux Ouches, et la maison qui l'hébergea à Chamonix. Dévastée par un incendie, elle n'a gardé que les quatre murs, placés, à droite et un peu en retrait, le long de la ruelle de ruines qui conduit à la route d'Argentière. Depuis cette époque, Chamonix a été visité par deux évêques du nom de Sales; on fit réparer les routes en 1650; l'église fut rebâtie en 1707; Argentière et les Ouches furent érigés en paroisses; on nomma un syndic avec sept conseillers pour administrer cette vaste commune.... Et tout cela n'empêchera jamais que la vallée de Chamonix n'ait été découverte en 1741, par Pocock et Windham!...

Le lendemain de notre arrivée, en dépit d'un brouillard matinal qui limitait l'horizon à trente pas, il fallut, pour satisfaire l'impatience de Dornheim, grimper au Brévent, avec l'espoir, d'ailleurs assez fondé, d'être rejoint par le soleil à moitié chemin. J'aurais pu servir de guide; car le sentier en lacets qui monte par la lisière des bois jusqu'au Planpraz, m'était familier. Aussi, voyant

que la brume était lente à tomber, j'envoyai notre guide en avant pour commander le déjeuner au chalet, où je prévoyais qu'il faudrait prendre patience. Afin d'excercer les forces de mon compagnon, je l'avais dissuadé de louer un mulet, conseil que je donnerai à tous ceux qui peuvent marcher, conformément à ce précepte de Jacques Balmat, celui qui le premier atteignit le faîte du Mont-Blanc : « On ne voit bien qu'avec ses pieds. » Il fallut aussi, en débutant, modérer la novice intrépidité de Siméon, à l'aide de cette autre leçon du grand Balmat : « Si tu veux arriver de bonne heure, marche comme si tu voulais n'arriver que demain. »

Je lui enseignai également à dissiper la fatigue par une allure plus lente, au lieu de s'arrêter tout à fait et, quand de loin en loin on faisait une pause, à tourner le dos à la montagne pour prendre haleine, en faisant face à l'air libre des vallées, ce qui dilate les poumons et rafraîchit la tête en remettant la vue. Il est bon aussi de se reposer debout, et de faire peu d'usage, en montant, du long bâton ferré, de *l'Alpen-stock* si utile à la descente, pourvu qu'au lieu de le jeter en avant et de le suivre en y cherchant un appui, exercice fatigant et parfois dangereux, on le tienne transversalement, la pointe enfoncée du côté de la montée, de manière à vous arc-bouter et à vous retenir tout ensemble. L'essentiel est d'éviter les ressauts, les bonds, les secousses, et d'être assez étayé du côté

où le sol ne manque pas, pour y choir de près si l'on glisse, et pour trouver un point d'arrêt sous sa main. Les voyageurs d'un rang ou d'un esprit un peu distingué ne craignent pas de se familiariser avec les guides et de les admettre à leur table : cette intimité, sans inconvénients, surtout en Savoie où, pour la plupart, ils sont bien élevés, accroît leur zèle, leur sollicitude et vous met à même de tirer de leur conversation une foule de renseignements, d'anecdotes, de détails de mœurs, toujours précieux.

Aussi loin qu'on puisse remonter dans les annales de Chamonix, à l'aide de l'état civil et des registres paroissiaux, on y retrouve la succession des mêmes familles: trente à quarante noms résument, ou peu s'en faut, cette noblesse pastorale, recommandée, comme l'autre, par les traditions du dévouement et du courage. Les membres de *l'Alpin-club*, association de *gentlemen* dévouée à l'exploitation pittoresque des Alpes, et leurs plus passionnés, leurs plus hardis pèlerins, ne croient nullement déroger en vivant comme en famille avec leurs guides. Sobres par habitude autant que par prudence, les guides modèrent les appétits et vous dissuadent des écarts, ou des mets qui peuvent énerver les jambes en fatiguant l'estomac. Notre mentor eut pourtant quelque peine, au chalet du Planpraz, à tempérer la soif et l'appétit flamands de notre ami Dornheim. Quand il sut que mon compagnon affrontait pour la première fois les régions supé-

rieures, il sourit et le laissa faire, sans continuer à moraliser.

Ces deux proches voisins, le soleil et le Mont-Blanc, ont entre eux quelque connivence et s'entendent parfois, pour les dispositions du spectacle qu'ils ont à vous offrir. Quand nous quittâmes le Planpraz pour achever notre ascension, le brouillard, déjà troué sur nos têtes et très-aminci, n'attendait pour tomber dans la vallée, qu'une charge à fond des rayons du soleil enfourchés par la bise. Nous atteignîmes ainsi le pied de la *Cheminée*, sorte de couloir à peu près à pic, où il faut se hisser en s'aidant avec les mains. Ici, l'air très-vif et déjà raréfié exerça sur l'œsophage de Siméon une pression que le guide avait prévue : il s'assit sur un roc, en baissant la tête, le front moite, les joues livides, et quand il put se relever, il se retrouvait à peu près à jeun. Le guide avait mis à profit cette *méditation* pour lui chercher de l'eau de source, et non de la neige fondue : Dornheim en but une gorgée, il se débarbouilla le visage et, comme il cherchait contre le roc vif une issue, je commençai à grimper tout droit, le premier, en causant *de omnibus et quibusdam*, afin de distraire sa pensée du côté périlleux de l'ascension. Heureusement, la brume interposée empêchait sa vue de planer au loin sur le vide : il emboîta le pas, suivi de près par le guide, qui lui donnait à propos des indications avec une insouciante placidité ; si bien que, entre nous deux, il atteignit, avec une docilité

mécanique, le sommet de la Cheminée. Seulement, comme ensuite il fallait redescendre, je me hâtai de le tirer en avant, sans lui laisser le temps de regarder où il avait passé. Cet apprentissage du métier de ramoneur, et le parcours du dernier mamelon qu'il fallait doubler, prirent une vingtaine de minutes, pendant lesquelles le soleil et le vent avaient rabattu sous nos pieds, dans la gorge de l'Arve, le rideau tiré jusque-là devant la chaîne du Mont-Blanc. Elle apparut donc soudainement tout entière, du col du Bonhomme à l'aiguille de Rousselette, portée sur des bases de sapins et de granit et découpant, au-dessus de ses amas de neiges, qui remplissaient l'horizon, la série des crêtes argentées, sur un ciel tout bleu.

Pour examiner dans son ensemble et du plus près qu'il soit possible cette masse énorme, dont on n'est séparé que par la largeur de l'étroite vallée de Chamonix, aucun observatoire n'est comparable au Brévent, découpé à pic sur la plaine. Cette montagne a près de huit mille pieds. De son sommet, l'œil plonge d'environ cinq mille pieds de haut, sur le cours de l'Arve, et remonte sans obstacle, de cette profondeur, jusqu'à la cime du Mont-Blanc. C'est un premier plan de plus de onze mille pieds, à partir des prairies qui bordent le torrent.

L'immensité du spectacle, l'escarpement vertical des cimes qui s'abaissent autour de vous, la lointaine profondeur où l'on aperçoit, au delà du

lac de Genève, la ligne totalement aplanie du Jura; l'isolement où l'on se voit dans les airs sur cette étroite plate-forme; les abîmes dont on est entouré, l'étendue démesurée des pentes de neige, l'éclat foudroyant avec lequel elles se découpent sur des murailles de glace d'une translucidité glauque; la netteté des arêtes rocheuses, la projection bleue de leurs vastes ombres et cette procession décroissante d'aiguilles hérissées, tout contribue à vous remplir d'un étonnement qui va jusqu'à la stupeur. Au-dessus des quatre glaciers; de Tacconay, des Bossons, des Bois et d'Argentière, dont les queues traînantes descendent jusque dans la vallée, on distingue ces énormes amphithéâtres à plusieurs gradins, où la pâte neigeuse, tournée en *séracs*, trahit par une teinte plus mate l'épaisseur des agglomérations. Le bloc du Mont-Blanc s'isole de tout ce qui l'environne et de tout ce qu'on est accoutumé de voir. Il se jette sur vous comme une petite planète, d'une autre matière et d'une autre couleur, ayant ses vallons bleus, ses chaînes de monts plutoniques, ses lacs et ses fleuves d'argent en fusion, ses prairies blanches, ses défilés et ses couloirs où l'œil se perd à l'infini. Pour donner à Siméon une idée des dimensions et des distances, je lui montrai, sous le dôme, aux deux tiers de la pente, trois aspérités qui ressemblaient à des bâtons fichés dans la neige et affublés d'une loque rousse. C'étaient les aiguilles des Grands-Mulets, qui ont cinq à six cents pieds d'élévation....

Mais Siméon ne m'écoutait guère, non plus que le guide, qui lui nommait à la file les vingt aiguilles les plus hautes de cette longue dentelure, et les points principaux de ce cosmos désert, qu'un pas humain n'a jamais foulé. Ebloui, terrassé, il se sentait près de quitter terre; le vent bourdonnait à ses oreilles avec le fracas d'une voile qui bat ses vergues; les chaînes aigues commençaient à danser en rond autour de lui, et pour continuer à regarder, sans chanceler ni craindre de s'enlever du sol, il fut obligé de s'y asseoir. Après lui avoir laissé le temps de s'accoutumer à se mouvoir sur un îlot escarpé de l'océan de l'air, afin qu'il affrontât, sans être atteint du vertige, la descente de la Cheminée, on se mit en marche et on lui démontra, à l'endroit difficile, qu'il est moins aisé de monter que de redescendre, sujet d'autant plus favorable à l'argumentation, qu'il a pour base un gros mensonge.

Le début fut loin d'être héroïque; mais la volonté triompha des affres du précipice. J'ai remarqué d'ailleurs que les voyageurs novices descendent mieux qu'ils ne montent, parce qu'une fois arrivés, avec de pénibles efforts, au but de l'ascension, ils sont glorieux de leur victoire, enhardis par ce succès, et réduits par la nécessité à ne plus se demander s'il serait plus prudent de reculer. De retour au Planpraz, mon compagnon, loin de ressentir la fatigue, était alerte, délassé, joyeux de fouler la montagne, et le sort du juif errant lui paraissait assez enviable. Cet entrain de la seconde

moitié du jour, enivrement des lieux élevés, est le plus radieux moment des longues excursions. Devant nous, au pied des Aiguilles-Rouges, à une distance qui paraissait courte, le soleil enflammait les vitres du chalet de la Flégère, coquettement assis sur l'ombrage des grands bois. Dornheim insista pour faire *ce petit détour*, et j'y consentis, pour lui montrer une fois de plus à quel point on est trompé dans ces régions alpestres par ses évaluations. Il faut deux heures et demie, en marchant bien, pour atteindre ce chalet qui vous paraît aussi rapproché, pour le moins, que le sont les Tuileries de la barrière de l'Étoile.

Le point de vue de la Flégère est charmant, parce qu'il prend à revers la vallée de Chamonix et que, situé plus bas que le Brévent, il concentre un paysage *plus composé*. Placé en face du glacier des Bois, il montre, dans une longue perspective, le fleuve immobile et solidifié de la Mer de Glace, jusqu'au pied des contre-forts du Mont-Blanc. Cette blanche impasse, qui semble peu profonde, n'a guère moins de cinq lieues de long; mais on l'observe de trop loin pour que l'aspect en soit fort saisissant. Du reste, le sentier souvent interrompu qui, du Planpraz, conduit par d'innombrables sinuosités sur le versant de la montagne, jusqu'à la Flégère, est varié par de piquantes oppositions, entre diverses ravines profondes, et les scènes plus riantes ou plus mystérieuses des pâturages, et des grandes forêts de sapins mêlés de hêtres. La flore

de l'été y prolonge assez tard son épanouissement. Quand Siméon rencontrait sur la mousse, et à l'état sauvage, un seneçon des Alpes à longs rayons dorés, des silènes roses, l'aster bleu, l'auricule jaune, ou l'aconit indigo, couronné de sa pyramide de casques : « Voilà, s'écriait-il émerveillé, voilà des fleurs de nos jardins ! » Combien elles lui sembleront plus belles, quand les revoyant dans la plaine, autour de nos maisons, sous le prestige du souvenir, il pourra s'écrier : « Une fleur des Alpes ! »

En descendant, pour retourner à Chamonix, ces pentes rapides et interminables qui de loin, et par rapport aux montagnes, font l'effet d'un humble coteau, nous assistâmes, sous bois, à des combats curieux que se livraient des chèvres à demi sauvages, disséminées parmi ces ravines, coupées par échelons de rocailles et de ronces. Ces animaux, tout à fait différents de leurs congénères des plats pays, tiennent le milieu entre le bouquetin et la chèvre domestique ; ils sont dissemblables du chamois, qui a le cou plus élancé, le corps ramassé, les jambes plus longues, les cornes autrement construites, et dont la mamelle est divisée en quatre trayons. La chèvre alpestre est d'un gris roussâtre, avec une raie noire sur le dos ; elle a les joues ainsi que la barbiche brunes, et une petite queue de la même couleur. Ces jolies biques luttaient en corybantes, avec des ruses bizarres, combinées pour conquérir l'avantage du terrain, de manière à précipiter l'en-

nemi dans les ravines. Une fois engagées, elles se comportaient avec un acharnement extrême, que ne traduisaient nullement leurs têtes placides, leurs yeux qui sourient jaune, ni leur mine innocemment rêveuse : c'est l'inaltérable placidité des lutteurs de la statuaire éginète.

Confiés à de petits pâtres agiles, qui passent avec leurs bêtes des mois entiers parmi les déserts les plus escarpés et les plus stériles de la région sous-neigeuse, ces troupeaux ne sont ralliés à leur gardien que par quelques poignées de sel dont il se fait le distributeur. Il se creuse au revers d'une roche un nid qu'il recouvre de terre et de mousse ; et là, jeûnant avec ses compagnes, bronzé par le reflet des neiges, il grignote un pain noir apporté de loin. Quand on côtoie quelque défilé, on entend braire sur sa tête et chanter dans les airs des êtres vivants, perdus dans l'immensité : le chevrier vous hèle, on lui répond, sans parvenir à l'apercevoir, et ces cris confus sont la proie des échos, également invisibles.

La lassitude des longues ascensions est passagère ; il en est autrement de celle qui succède aux descentes prolongées : c'est là surtout ce qui triomphe des constitutions vigoureuses. En arrivant, Siméon, harassé, se soutenait à peine. Il était joyeux, pourtant, presque fier de sa journée, comme l'est, en quittant le champ d'honneur, un conscrit qui a soutenu l'épreuve du premier feu. Pendant le souper, où l'on échangeait avec ses voisins le récit de ses aventures, il commençait à donner aux nou-

veaux débarqués les renseignements charitables de sa jeune expérience. A cette table d'hôte britannique et d'une étiquette un peu tendue, il admirait le calme des Anglais qui voient et affrontent tout sans rien dire; il s'amusait de l'attitude de quelques Français *anglaisés* qui, affectant une morgue silencieuse, pour eux fatigante, prétendent singer la distinction de la *gentry*. Les mains fourrées dans leurs poches, ils portent haut, avec roideur, des faces carrées et communes, exornées d'un nez gaulois en pied de marmite. Au salon, ils parcourent avec une rapidité affairée, en gens qui absorbent d'un coup d'œil une demi-page, le *Morning-Chronicle* ou le *Times*, dont ils ne comprennent pas un mot. Ils finissent par saisir en tapinois *l'Abeille de Chamonix*, journal hebdomadaire de la localité, dû à un spirituel fonctionnaire qui a su attiser à Chamonix un foyer littéraire des plus utiles; car l'œuvre de Stephen d'Arve s'est propagée à travers la France, la Suisse, et jusqu'en Angleterre, où elle recrute la milice des touristes.

Il vint nous trouver dans la soirée. Nous projetions d'assez grandes courses; il voulut nous choisir un guide, et nous le reconduisîmes jusqu'à son logis; courte promenade nocturne qui nous procura, du vallon ténébreux où nous errions à tâtons, un spectacle aussi rare que singulier.

La pleine lune, sortant de l'Adriatique, abordait aux terres de la Lombardie que nous masquait la chaîne du Mont-Blanc, dont quelques cimes,

éclairées d'en bas comme par les feux d'une rampe, recevaient de métalliques lueurs. Mais le ciel bleu étant humecté de vapeurs, l'ombre projetée du colosse alpestre s'y dessinait jusque sur nos têtes, à une hauteur infinie, reproduisant au-dessus de la chaîne, d'un gris émaillé d'argent, une seconde silhouette superposée, presque noire, où les crêtes et les pitons, spectres démesurément allongés, atteignaient le sommet de la coupole céleste.

Un tel phénomène me parut présager la pluie, contre-temps fâcheux; car nous avions résolu de tenter l'ascension du Jardin, une des trois plus hautes courses du Mont-Blanc (le col du Géant et les Grands-Mulets sont les deux autres). Deux heures plus tard, comme nous nous mettions au lit, la pluie fouettait les carreaux de nos fenêtres. Mais le matin nous offrit les plus belles conditions d'une course aérienne, pourvu qu'elle n'excède pas la journée : le vent du midi paisiblement établi sur un horizon sans nuages.

Stimulé par l'exercice, agité par ses souvenirs et par le grand air inaccoutumé des régions supérieures, Siméon ne réussit point à s'endormir : il se leva, pourtant, reposé, alerte et épris d'une vive impatience de se mettre en chemin. Heureux ceux qui débutent ainsi ! L'insomnie, qui plusieurs nuits les brûle et les retrempe, dessèche en eux, avec le morbide embonpoint de la vie sédentaire, le principe des humeurs malsaines; leurs nerfs durcissent, leur corps s'aguerrit et se bronze; ils acquièrent

une provision de vigueur, de santé, pourvu qu'ils ne quittent pas le climat des montagnes avant d'y avoir reconquis le sommeil, sans quoi ils retomberaient épuisés et cacochymes au pays des plaines, trop peu toniques pour réparer les fatigues des Alpes, qui seules, peuvent achever les cures qu'elles ont commencées. Je livre pour certaine cette observation aux touristes échevelés, qui les traversent avec l'énervante rapidité d'un bolide.

Le Montanvert, qu'il faut gravir pour monter au Jardin de la Mer de Glace, se manifeste, vu de Chamonix, comme une légère brisure, aux deux tiers d'un rideau vertical et boisé qui décrit une courbe étendue, à la droite du glacier des Bois. Il semble même qu'on doive atteindre en vingt-cinq minutes ce petit belvéder. Il faut pourtant deux heures pour s'élever jusqu'au chalet établi sur cette étroite plate-forme, même avec un mulet, qui ne pourrait aller au delà : car une fois qu'on pénètre, en s'élevant sans cesse, au cœur des plateaux du Mont-Blanc, le désert commence, les chemins expirent et le chaos n'est accessible qu'aux escalades.

Le sentier charmant du Montanvert a été trop souvent décrit pour qu'il soit à propos d'en parler. C'est là, près de la fontaine du Caillet, où des sirènes séduisent encore les passants, en leur offrant de la crème, du kirsch, des raisins de myrtille, des framboises et des fraises, que Florian a placé la scène de son *Histoire de Claudine*, traduction pomponnée des Alpes, en style de Fragonard ou de

Lancret. Nous franchîmes si rapidement, car la course était longue, cette Arcadie grimpante, qu'en moins d'une heure et demie nous en marquions la première étape. Il faut dire aussi que, depuis l'annexion, ce sentier si fréquenté a été élargi et remblayé. J'eus à regretter que Siméon n'eût pas pris un mulet pour aller jusque-là ; car, ayant appris en déjeunant que la promenade du Jardin, retour compris, l'obligerait à faire quatorze lieues, il désespéra de ses forces et m'abandonna, pour se joindre à une autre caravane qui, se bornant à traverser le glacier, comptait revenir par le passage du Chapeau et la source de l'Arveron; excursion bien connue, que j'avais faite l'année précédente. Je dus donc continuer seul, avec notre guide, Joachim Balmat, un des nombreux cohéritiers d'un nom qui oblige, et je ne tardai guère à reconnaître que mon ami avait agi prudemment, en renonçant à une entreprise que peu de touristes affrontent, parce qu'elle exige une tête assez solide et des jambes exercées.

Dès qu'on a doublé l'angle du Montanvert, on perd de vue la vallée de Chamonix sur laquelle on planait, et l'on domine à sa gauche la Mer de Glace, golfe étroit de neige, ou large fleuve de cristal qui, étranglé entre les roches pyramidales de l'aiguille du Dru et les bases plus énormes encore des aiguilles de Charmoz, poursuit son cours dans une longue perspective blanche, continuée jusqu'aux pentes intérieures du Mont-Blanc. Bien que cette

blafarde vallée semble presque horizontale, parce que la pente en est répartie sur une étendue de près de seize kilomètres, elle est assez forte en réalité; car du Montanvert jusqu'au Jardin, la différence d'altitude est de 918 mètres. Ce dernier point est à gauche de la Mer de Glace, presque au sommet de l'un des deux glaciers qui y aboutissent du même côté, formant avec elle, sous le versant nord du Mont-Blanc, un des plus hauts et des plus vastes carrefours de vallons que l'on puisse rencontrer dans la région des neiges.

L'un de ces glaciers est celui du Léchaud, au pied des Jorasses; l'autre est le glacier du Talèfre, cirque énorme de rochers vêtus de blanc jusqu'à leur pied, où leur robe vient flotter sur une nappe de glace. Cette robe n'a d'autre parure qu'un petit bouquet de fleurs, fixé sur le haut du corsage, à près de neuf mille pieds au-dessus de la mer....

C'est ce bouquet isolé qu'on nomme LE JARDIN.

Dès la première heure, et avant de quitter pour longtemps le sol brun et solide, on parvient à un défilé, qui sépare nettement le champ des promenades de la région des aventures. Il s'agit de franchir une cloison de rochers presque à pic, sur une rainure qui n'a pas constamment la largeur d'une semelle. Légèrement appuyé de la main droite à la paroi, on se glisse en équilibre sur la tranche du mince feuillet qui la double; et tandis qu'un des deux pieds touche le sol, l'autre décrit

son chemin dans le vide. C'est ce qu'ils appellent *les Ponts ;* je ne saurais dire pourquoi. Au beau milieu de cet exercice, je m'arrêtai afin de respirer, ainsi que l'on fait parfois, au mélodrame, pour calmer la trop énergique émotion de la péripétie. Nous planions d'assez haut sur la Mer de Glace, où je finis par entrevoir certaines fourmis très-noires qui, un instant, me parurent immobiles : c'étaient probablement Siméon Dornheim et ses compagnons qui la traversaient. Enfin, nous abordâmes en amont ce fleuve aux vagues pétrifiées ; mais pour monter sur les flots, il fallut tailler en échelons leurs volutes transparentes.

C'est là une traversée singulière, avec un très-long bâton ferré pour gouvernail, et un guide pour pilote. Si l'on perdait l'un ou l'autre, on risquerait de ne pas revoir le port. L'usage de l'*alpen-stock* décrit à peu près cette navigation pédestre. On le fixe devant soi, pour sauter par-dessus les crevasses, ou pour enjamber les ruisseaux qui courent sur des rigoles de béril ou de turquoise ; derrière soi, comme un crampon, pour vous enrayer en dégringolant une pente en verre de Bohême ; quand la voûte est trop sonore pour être bien épaisse, on le tient transversalement des deux mains, avec une certaine force, afin qu'il vous retienne sur l'abîme si le corps vient à s'engloutir. Faut-il grimper tout droit sur un talus glissant, le bâton devient un perchoir ; il sert aussi de sonde, d'éclaireur, et plus souvent de point d'appui.

Rien n'est comparable à la solitude, au silence profond de ces immensités, où la lumière vous effraye de son morne éclat, où le plus léger bruit vient de très-loin vous étonner, où les plus sombres granits, teintés encore par l'eau qui ruisselle des neiges en fusion, se détachent en clair de la violente intensité d'un ciel monté jusqu'au bleu de roi. Sous le double mirage de la hauteur incompréhensible des crêtes et de la lividité des plaines glacées, la notion des distances s'évanouit : les accidents de ce sol sont si volumineux, qu'ils vous semblent proches et que vous pensez discerner à quelques pas de menus détails, à des intervalles où le passage d'un corps d'armée vous échapperait. Plus vous montez, plus les cimes mesurées de près grandissent à vos yeux.

Deux merveilleux échantillons de ces architectures pyramidales, où le quartz rougeâtre, taillé en facettes, est encloisonné d'émaux, dorés par les lichens, et de niellures d'argent, ce sont : l'aiguille du Dru et l'Aiguille-Verte, avec leur cortége de clochetons aigus. Ces aiguilles, portées sur de hautes façades, sont des tours de cathédrales, surmontées comme celles de Chartres ou de Bayeux, de flèches dentelées, parfois à jour, ou butées de contre-forts aériens, avec d'inextricables fouillis d'arabesques, et des revêtements multicolores formant des mosaïques. Or, l'aiguille du Dru, que l'on voit, de la base à la pointe, s'enlever ainsi sur le ciel dont elle perce l'azur, est un monolithe gothique de trois

mille neuf cents mètres; l'Aiguille-Verte, sa voisine, pourrait faire pirouetter un coq, en guise de girouette, à plus de douze mille pieds au-dessus de l'Adriatique et de la mer de Toscane, qu'il verrait toutes les deux. Seulement, pour que d'en bas, l'oiseau de saint-Pierre produisît l'effet d'un passereau, il faudrait lui donner au moins deux cents pieds d'envergure : la dimension totale des tours Notre-Dame à Paris....

Quelques chèvres, bien lointaines, nous envoyaient, des monts laissés derrière nous, les derniers adieux du monde habité, tandis que nous remontions ce courant endormi de la Mer de Glace. Nous la quittâmes après l'avoir traversée, pour escalader la haute moraine médiane, de terre détrempée, mouvante, et de pierres émiettées, qui sépare le glacier de Léchaud de celui du Talèfre, qu'il fallut franchir à son tour, près de son embouchure, pour le côtoyer ensuite, sous l'Aiguille-Verte que nous avions contournée. Le dernier bruit terrestre qui nous atteignit fut un coup de sifflet : c'est ainsi que s'expriment les marmottes, quand elles ne sommeillent pas.

Très-avant dans ces steppes, quand on a les yeux éblouis par la réverbération des neiges, la tête enivrée, tournoyante, et la pensée perdue en d'indicibles rêves, la nature vous jette, en guise de visions, la parodie des bruits les plus doux de la vie pastorale. Sur la Mer de Glace, j'entendis distinctement le tic-tac familier d'un moulin; plus loin,

le carillon mélancolique des troupeaux, secouant sur les pâturages les clochettes des Alpes. Des ondes engouffrées sous ces voûtes de glace, et heurtées par saccades à leurs parois, produisent ce bruit sec et régulier, qui fait illusion. Quand on s'approche, il s'y joint le fracas d'une écluse et l'on s'attend à voir tourner la roue d'une usine. Ces tourbillons d'eau souterraine, qui tombent des sommets et circulent sous les glaces dont ils amincissent l'épaisseur, s'appellent *des moulins;* on ne traverse qu'avec précaution les ponts transparents qui les couvrent.

Il en est un, au centre de la Mer de Glace, qu'on entend à près d'une lieue, parce qu'au-dessus du gouffre, s'ouvre un cratère diaphane, contourné en hélice, d'environ quatre cents pieds de profondeur. Cette conque de nacre, azurée sur ses bords, et qui prend dans l'ombre une teinte d'émeraude, a la conformation d'une gigantesque oreille. Balmat s'étant cramponné sur le bord pour me tendre la main, je me penchai sur la pente glissante de cet entonnoir d'aigue-marine, pavillon d'un cor magique, qui sonne si loin des habitations, la fanfare de la vie. Quant à l'imitation des sonnettes des troupeaux, causée par les tintements de l'eau contre les lames vitreuses, que les courants font vibrer, l'analogie est si parfaite et la dégradation des ondes sonores si subtile, que les bonnes gens de la contrée placent là-dessous l'enfer des vaches maudites, condamnées à errer sous ces froides cavernes, à la

quête d'une pâture absente. Le long des moraines, remparts de boue édifiés par les glaciers, et plus noirs que les décombres exhumés d'un puits, on s'amuse à ramasser des fragments de spath, de mica, de serpentine rousse dont la cassure est verte, et surtout des morceaux de cristal de roche, le lis pur de cette floraison minérale.

Il nous restait, de la hauteur où nous étions élevés au-dessus du glacier, à escalader le contre-fort vertical de l'aiguille du Talèfre, passage qui rend si peu accessibles les abords du Jardin. Jusque-là nous avions gravi en zigzag, par une pente très-rude, d'étroites échancrures qui ressemblent à un sentier; mais elles s'amincissent et cessent tout à coup, devant un roc vif que l'œil suit verticalement d'assez haut, jusqu'à une grande profondeur. « Voici la fin de nos peines, dit Balmat; nous arrivons aux *égralets* du Couvercle. »

Je ne voyais ni couvercle, ni *égralets* ou degrés, et il m'était impossible de deviner une issue. Tandis que je la cherchais, Joachim Balmat se mit à grimper tout droit, comme un loir ou une belette, en disant: « Faites comme je ferai, et emboîtez mes pas! »

Il y avait, de distance en distance, quelques creux dans le roc, certaines tignasses d'herbe roussie, et des pierres saillantes engagées dans des ravines de terre. Mais comme il avait beaucoup neigé la nuit précédente, ces chevelures restaient à la main, et les cailloux ébranlés dans les alvéoles détrempées du terrain, roulaient sous le pied. Il y

eut un moment où je me vis, entre ciel et terre, appuyé des pieds et des mains sur des étais si fragiles, qu'ils auraient cédé sans la répartition du poids. Reculer était impossible, avancer impraticable. Balmat chercha, au-dessus de ma tête, un point d'appui d'où il pût me tendre le bout de ma perche, que je saisis de la gauche, en m'enlevant en l'air, pour chercher plus haut d'autres points d'attache, où je restai cloué dans l'attitude d'un crucifix moliniste qui tournerait le dos. Pendant ce temps-là, le guide fit une autre ascension, et allégea de rechef, en me glissant la perche, une pesanteur qu'il fallait, afin de ne pas l'entraîner lui-même, modérer par des contre-poids, en s'assurant avec célérité du degré de résistance de ces fragiles supports, auxquels je confiais tour à tour et mes mains et mes pieds. On devait même aviser deux ressources d'un même coup d'œil; car la première manquait fréquemment.... Cette manœuvre délicate se renouvela six fois : elle comportait, entre les deux acteurs, une confiance absolue. Si Balmat avait glissé, j'étais perdu; si un seul effort maladroit m'avait réduit à me suspendre exclusivement à la perche, nous roulions tous deux. Nous échangions les indications nécessaires, sur un ton si obstinément calme, que chacun de nous, évidemment, abusait l'autre sur sa propre anxiété. Ces sortes d'incidents exigent une certaine présence d'esprit. Quant au vertige, outre qu'on tourne le dos à l'abîme, on est trop occupé pour y songer.

Dès que nous eûmes pris pied sur un talus de lichen : « Avez-vous eu peur ? » demanda Balmat. Je lui montrai que mes jambes ne tremblaient pas. « C'est bon, répondit-il, et vous pouvez passer partout! Mais auriez-vous le courage de redescendre?

— Il le faudra bien !

— J'espère que non, repartit mon compagnon ; moi qui vous parle, je n'y voudrais repasser pour rien au monde! Nous chercherons une issue nouvelle en traversant très-haut le glacier du Talèfre, pour retomber, en contournant celui de Léchaud, au pied des Jorasses : c'est un chemin que M. de Saussure a pratiqué; nous saurons bien le retrouver. Mais, ce soir, en arrivant, j'avertirai le guide-chef que le passage du Couvercle a été détruit par l'orage, ou par une avalanche de pierres qui l'a rasé. Quelques coups de pioche et de marteau le rétabliront. »

Cet épisode soulève une question que devrait résoudre la sollicitude de l'administration française. Il suffirait de quelques coups de mine et d'un travail manuel peu coûteux, pour éloigner tout péril du passage des Ponts et de l'escalade du Couvercle, seuls obstacles dangereux à la magnifique excursion du Jardin. Sur les Ponts, une douzaine de crampons de fer bien scellés permettraient d'ajuster cinq ou six planches, avec une corde en guise de garde-fou; au Couvercle, on n'aurait pas trente échelons à tailler.

Avant d'aborder le glacier du Talèfre, si bien dé-

crit par Saussure, et à gauche duquel est situé le Jardin, où ce voyageur illustre n'a pu arriver, nous nous arrêtâmes sur une plate-forme très-haute, pour contempler cet étrange chaos. La Mer de Glace et la Vallée Blanche s'étalaient, encaissées et grisâtres, à d'étonnantes profondeurs, limitées à droite par les aiguilles de Charmoz, pyramides énormes, couleur de bronze. Entre elles et les deux Jorasses, continuées par les masses de neige du Tacul, soutenues dans les airs sur un piédouche d'airain flanqué de campaniles plaqués d'argent, s'élevait, creuse et en pente vallonnée, une formidable étendue de neiges éclatantes, jusqu'à la cime du Mont-Blanc, saisie de profil, et dont on reconnaissait sur la face postérieure, les longs contre-forts granitiques, tels qu'on les voit se succéder par rayons verticaux de la flèche du Dôme, à Milan. Ces entassements de neige éblouissante et diversement bouleversée, sont coupés des grandes ombres bleues projetées par les montagnes : ces ombres s'énervent pourtant sous le contraste éclatant et assombri du ciel, qui a la profondeur intense des nuits étoilées de l'Orient. Devant nous et à nos pieds, au fond de l'amphithéâtre découpé par le pied des Jorasses à la tête du glacier de Léchaud, rayonnait, comme un lingot d'argent au fond d'un creuset, le culot épais des neiges, versé des pentes inaccessibles, par un entonnoir posé sur deux parois verticales d'un millier de mètres. Des campaniles de glace forment, dans ce troisième carrefour aérien,

des rondes bizarres, devant un cortége de campaniles en granit. Double file de spectres blancs et de spectres noirs, tombés du firmament....

Rien ne rappelle plus, ni ce que l'on a pu voir ailleurs, ni ce qu'aurait créé l'imagination dans ses visions les plus folles. L'énormité du spectacle, la distance où l'on est de la terre vivante, la multiplicité des sites inaccessibles; ces régions superposées où l'œil entraîne l'esprit, et qu'un pied humain n'a jamais foulées; la disparition des oiseaux et de tous les bruits; l'éclat fulgurant de cette planète morte et la transparence idéale de l'air; cet isolement complet entre l'empyrée et l'arsenal des nuages, tout contribue à rendre solennelle et terrible la révélation de ce monde mystérieux.

J'avais autour de moi, au-dessous de moi, les monstrueux approvisionnements de ces neiges qui, épongées par le vent du sud, se ruent sur les cités qu'elles renversent, sur les campagnes qu'elles submergent; faisant peser sur le Rhône la responsabilité des méfaits de l'Arve. Songeant aux échelles qu'il me faudrait redescendre, de ce point qui plonge de plus de mille pieds sur les neiges, avant de retrouver, bien plus bas encore, les premiers pâturages de l'altitude alpestre, je pensais, avec un dédain mêlé de je ne sais quel regret, à mes amis qui se prélassaient en ce moment sur les boulevards parisiens, à mon logis désert qui, plus d'une fois, m'avait paru perché bien haut....

Tourné vers cette cime du Mont-Blanc, dont j'é-

tais si proche, en mesurant les crêtes et les plateaux vierges qui lui forment un imposant cortége, je me disais aussi, qu'après six mille ans de civilisations successives, qui ont transformé les pays d'alentour, je contemplais cette oasis du monde primitif, telle que Dieu l'avait laissée avant de pétrir la race des hommes, qui avait attendu près de soixante siècles pour monter jusque-là.... Perdus au centre d'un territoire si disputé, ces vastes espaces que l'on découvre de cent lieues à la ronde, n'ont jamais eu de maître; jamais ils n'ont vu la balle d'un marchand, la charrue d'un laboureur, ni le glaive d'un soldat!

Ce que les pâtres de Chamonix appellent *le Courtil*, vieux mot français que *Jardin* traduit avec exactitude, c'est un rond de verdure, isolé au milieu des neiges, presque au sommet du glacier du Talèfre.

Dès qu'on a quitté, sur la gauche, le plan de ce glacier, on aperçoit, au revers du plus haut versant, ce bouquet d'herbe qui, vu les dimensions des objets environnants, fait l'effet d'une simple corbeille, et qui n'a pas moins de quatre cent cinquante pieds de diamètre. Son contour est arrondi en forme de cœur; des amas de terre et de rochers l'encadrent d'une sorte de clôture, que le mouvement des glaces épaissit sur ses lisières.

Enseveli plus de dix mois par an, le Jardin ne reçoit, à chaque saison, que pendant une cinquantaine de jours les rayons du soleil, et il se hâte de les mettre à profit. Pour se préparer à cette vie

éphémère, les plantes accomplissent un travail souterrain au profit de leurs racines, fortement développées de manière à fournir promptement une séve abondante. Une fois écloses, elles vont droit au but de leur reproduction : sans s'attarder à dérouler des feuillages autour de leur tige, elles lancent tout d'abord le bouton fécondant de leur fleur, ouverte le lendemain, et fanée à la hâte pour retomber en graine. Tout s'épanouit à la fois; le printemps se confond avec l'été pour ces éphémères qui n'auront pas d'automne.

La flore de ce microcosme végétal est toute particulière; car peu d'espèces peuvent exister au milieu des glaces, à 2778 mètres de hauteur. Aussi, cet herbier possède-t-il nombre de sujets qu'on ne trouve pas ailleurs : ceux-là même qui, comme l'arénaire à feuille de serpolet, le gnaphalium, l'euphraise officinale, se rencontrent plus bas, apparaissent ici travestis et presque méconnaissables. Parmi les variétés alpestres, j'ai remarqué le saxifrage stellaire à fleurs roses, la cardamine, l'arnica-*montana*, très-rabougri, et une autre plantule qui jette de menues étoiles d'or. Parmi les raretés hyperboréennes, j'ai reconnu la renoncule des glaciers, déjà défleurie, le silène *acaulis*, le géum *montanum*, la potentille dorée, le frêle épilobe alpin, beaucoup plus foncé que ses congénères; un tussilage, une petite chrysanthème, la linaire, et la véronique alpestres. Quantité de ces fleurs, d'une très-forte nuance, étaient si petites et si

vives, qu'elles luisaient comme des pierreries taillées à facettes, sur ce tapis d'un vert jaunâtre et mourant.

Tout en glanant à travers ce musée végétal, en remplissant un livre de raretés botaniques, et mes poches de genepi, je grignotais une belle tranche de pain sec, tandis que Balmat déjeunait avec une philosophique lenteur. Il me réservait la surprise d'une bouteille de ce vin de Saint-Jean, bourguignon savoyard qui mûrit aux environs de Montmélian. Nous le partageâmes avec cette égalité que sanctionne la communauté des périls : car, à ces distances de la société, deux êtres qui luttent de compagnie contre les forces de la nature, reconnaissent sans nulle opposition que les hommes sont frères, et j'avoue que, en ce moment, j'étais plus disposé à obéir qu'à commander.

Balmat n'accorda au repos que vingt minutes et je le suivis sans murmure. Nous avions un voyage à entreprendre pour éviter le passage du Couvercle, et nous y préludâmes en traversant très-haut le glacier du Talèfre, saupoudré de neige, ce qui obligeait mon guide à sonder devant nous le sol cristallin, avant de nous y confier. Le hasard, au reste, nous fournit un éclaireur inattendu ; c'était un lièvre blanc, que j'entrevis une seule fois, et qui, sur cet éclatant tapis, me parut jaunâtre. La précocité de son vêtement des frimas présageait un hiver long et rigoureux ; l'événement n'a pas démenti cet horoscope. Nous avions, en quittant le

Jardin, avisé des pieds de chamois, et chose plus étrange, deux petits papillons fauves, voltigeant comme des âmes errantes sur les herbages du Courtil.

Au milieu du glacier, fleuve de près d'une lieue de large, qui débute sous les tentures de neige dont se revêt la base d'un gigantesque amphithéâtre de porphyre et de Paros, aux murailles cintrées, je m'arrêtai à contempler, sous un ciel presque noir, ce splendide couronnement des crêtes, illuminé d'un soleil radieux. Nous étions postés comme sous la nef d'une cathédrale monstrueuse, dont on aurait enlevé la voûte : devant nous, l'abside circulaire se dressait avec régularité, surmontée d'une légion symétrique de flèches, de campaniles, de clochetons en granit rouge, lancés en fusées contre le ciel qui silhouettait avec vigueur les pointes innombrables et dentelées de ce faisceau. Quand on descend plus bas, sur l'autre rive, la chute du glacier présente le cimetière au portique du temple ; car, avant de se précipiter, les blocs se redressent, s'entre-choquent et forment un lugubre amas de caissons, qui ressemblent à des cercueils debout, façonnés pour des géants et enveloppés de blancs linceuls.

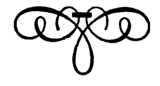
Du sommet de la moraine en dos d'âne qui tombe presque à pic sur le glacier de Léchaud, nous dominions un bloc de calcaire vert, coiffé d'une sorte de tour ; la pierre de Béranger, où le peintre Loppé s'est creusé une tanière. Si je levais les yeux, je

découvrais, plus haut encore que l'abîme n'est profond, sous le dôme blanc du Tacul, des quais aériens, dallés de glace et bordés de palais inaccessibles. Des tapis d'argent remplacent les pâturages; les sapins sont changés en aiguilles de pierre, fourmillantes comme les arbres des forêts. Entre cette moraine et la muraille du Léchaud, fleurit à l'abri un autre *Jardin* ignoré, bien autrement fertile. J'y trouvai, comme dans une serre, de grandes plantes printanières: un tussilage énorme, et une grande gentiane à rameaux de pourpre, que je n'avais observée nulle part. Dès que, en avançant, on a dépassé cette paroi, qui cesse brusquement à gauche, on fait face à la grande Jorasse, d'assez haut pour dominer les neiges de la cuſée; vallon blanc sur lequel se dresse le gardien pétrifié de ce céleste désert, la colossale statue naturelle d'un moine en extase, les deux mains en croix sur sa poitrine.

Debout au bas de son aiguille, *le Capucin du Tacul* présente de ce côté des draperies et un profil d'une stupéfiante vérité. Tout cet horizon, fermé jusqu'au dôme étroit du Mont-Blanc, inabordable et si proche, est surprenant de grandeur et de symétrie.

Devant ces cimes avec lesquelles on se voit face à face, que la vallée semble profonde! Et cette vallée, océan de glace, a des neiges pour prairies.... On pense à Chamonix comme à une tiède bergerie sicilienne; et quand, enfin, après avoir tout redescendu à travers les neiges, on entre-

voit, au soleil du soir entouré des auréoles du couchant, la sombre profondeur de cette reine des vallées, mesurée par les Aiguilles-Rouges qui en limitent l'espace, et contre lesquelles la Mer de Glace semble se briser, on croit, illusion bizarre, quitter avec la lumière les régions de la vie, pour rentrer dans les ténèbres de l'Achéron.



VIII

Diversité des sites de Chamonix. — Produits du sol, ressources industrielles; sources thermales, etc. — Thérapeutique des montagnes. — Souvenirs de la catastrophe de 1820. — Enquête au glacier des Bossons : découverte des compagnons du docteur Hamel. — Le Dard et les Pèlerins. — *Un mariage rompu* (nouvelle savoisienne). — Moralité pratique, dégagée par S. Dornheim. — Nous nous séparons.

DÉPART POUR LE MONT-BUET. — Glacier des Bois et source de l'Arveron. — Argentière et la Poya. — Le Col de Balme et Valorsine. — Pèlerinage rétrospectif à la Tête-Noire. — Interprétation du signe *des poissons*, au zodiaque du ciel. — Le Saut du Bérard. — Tempête : refuge au chalet de la pierre à Bérard. — Vision des pics de la Suisse allemande. — Captivité aux régions polaires. — Contes de la veillée. — Illusions nocturnes. — Usages singuliers; mœurs pastorales. — Ascension du Buet. — Tourmente sur la Mortine. — Retraite *de Russie....* — Accès de vertige. — Conclusion morale.

Si l'on voulait explorer les sites remarquables du Mont-Blanc, et des montagnes qui environnent sa vallée, bassin de six lieues de longueur, l'entreprise exigerait toute une saison. De Passy jusqu'à Valorsine, on ne compte pas moins de soixante-sept excursions, énumérées dans un tableau qui m'a été remis par feu Auguste Balmat, un des guides les plus regrettables de la station de Chamonix, qui fournit à elle seule vingt-huit articles à ce classe-

ment. Quelques Anglais infatigables ont à peine épuisé la liste, et l'on peut dire que cette contrée, où tant de monde passe annuellement, n'est connue que d'une manière très-superficielle. Tout voir est difficile, tout décrire serait impraticable. En se restreignant même aux excursions principales, on se verrait réduit à des récits écourtés, sans intérêt comme sans caractère, et qui, faute de développements, se ressembleraient entre eux comme les descriptions sommaires des *Itinéraires* et des *Manuels* de poche, à l'usage des touristes.

On doit observer aussi que ce pays est inexploré quant à ses ressources industrielles. Le pied du Mont-Joly possède des carrières d'anthracite; il y en a d'autres près de Coupoz et au Tacconaz; Sainte-Marie, près des Ouches, a des mines d'argent, de cuivre, de zinc, et l'on ramasse des paillettes d'or dans l'Arveron, ce diminutif de l'Arve, que nos Français s'obstinent, par analogie avec la rivière de Rodez, à appeler l'*Arveyron*. A Servoz, aux rives de la Griaz, on trouve de l'ocre rouge et du talc ou serpentin; au pied du col d'Anterne, des mines de cuivre et de plomb; le tuf et les carrières de gypse sont exploités, ainsi que les gisements d'ardoise, à la Diosaz et près du pont de la Griaz; Saint-Gervais, si abondant en fruits, a ses carrières de jaspe veiné. Outre son miel si parfumé, ses eaux ferrugineuses et fortifiantes, ses sources thermales sulfureuses des Mouilles, administrées avec tant de succès, depuis quelques années, en bains, en douches

ou en boisson, outre sa fontaine alcalo-ferrugineuse du Bouchet, Chamonix, renommé par ses tanneries, pour ses champs de lin et ses fabriques de draps communs, Chamonix, qui deviendra pour la France le centre du commerce d'exploitation de la glace, offre au pied de la cascade du Dard, des minerais de plomb argentifère; de l'ardoise aux Posettes, près du Tour; de magnifiques calcaires noirs à bâtir, près des Thynes; du tuf à Biollay, du gypse au pied des Bossons; du sable fusible, propre à couler le cristal de Bohême, aux sources de l'Arveron; du granit en blocs partout, et du porphyre noir au pied des Aiguilles-Rouges. Que de sources de fortune, que d'efforts à tenter! La contrée produit le combustible: il ne reste plus qu'à la rapprocher de nous en lui donnant des routes.

Du reste, la capitale de ces combles du monde européen, cette petite ville hospitalière et luxueuse, que le gouvernement a judicieusement élevée au rang de chef-lieu cantonal, est en mesure d'héberger les notabilités de la science et les chercheurs de l'industrie. On n'est plus au temps où les pâtres naïfs prenaient la caravane du chantre Bourrit pour le cortége d'un condamné conduit au supplice, où le prieuré était réduit à l'ascétique auberge de Mme Couteran; où, couchés *sur le fenil* et assis sur des tabourets de bois, les étrangers étaient contraints, par la rigidité des pères, à faire maigre s'ils n'exhibaient pas une dispense de l'évêque. On y allait, pourtant, afin d'opposer aux maladies asth-

matiques l'air subtil des montagnes et de remédier, par le climat et le régime des pâturages, aux dangers de cécité qui menaçaient les yeux affaiblis.

La médecine qui, de nos jours, a élu la mer pour universelle panacée, opposait alors avec sagacité l'aspiration d'un air plus vif, saturé par les émanations des plantes alpestres, le laitage des troupeaux nourris de leur suc, et les bains d'une atmosphère moins pesante, aux épuisements précoces, aux affections nerveuses qui débilitent en consumant. « Je doute, écrivait Rousseau, qu'aucune agitation fébrile, aucune maladie de vapeur pût tenir contre un pareil séjour prolongé, et je suis surpris que les bains de l'air salutaire et bienfaisant des montagnes ne soient pas un des grands remèdes de la médecine et de la morale. »

Quelque jour, un ingénieux praticien s'illustrera en remettant en honneur la thérapeutique des hautes latitudes; quand il voudra dépayser ses malades, il enverra les montagnards aux rivages iodurés de la mer, et les Parisiens, ainsi que les habitants de nos côtes humides et basses, respirer à pleins poumons la vie et la santé sur les versants de nos Alpes françaises.

Pour ceux qui, dès à présent, se bornent à les visiter à la hâte, dans le but de se distraire et de chercher d'agréables surprises, il est trois excursions à peu près indispensables si l'on tient à acquérir une idée juste de l'aspect général du haut Faucigny. Le sommet du Mont-Blanc est l'objet d'une

entreprise périlleuse, fatigante et rarement récompensée par des résultats dignes des efforts que ce voyage exige. D'ailleurs, quand on est sur ce piédestal, ses plans disparaissent sous l'étroite plateforme que l'on a gravie. Les Grands-Mulets, aux deux tiers du chemin, ouvrent d'immenses horizons sur le Jura, sur les plaines de la France, océan confus : ils dominent de trop haut un amas de pointes, que l'on peut contempler ailleurs, à moins de frais et sans danger. Mais rien ne remplace l'ascension du Brévent; celle du Jardin pour observer li'ntérieur de la chaîne du Mont-Blanc; enfin, celle du Buet, qui découvre un panorama sur toutes les Alpes, de la Suisse allemande au Mont-Cenis, et qui vous permet de suivre, jusqu'au Léman, les sinuosités des plus riantes vallées de la haute Savoie.

Je tenais particulièrement à cette dernière ascension, la plus belle et la moins dangereuse de toutes les Alpes; mais l'expédition qui, ainsi qu'on le verra, réussit assez mal, fut retardée par une matinée de pluie, qui donna lieu à une autre aventure. Le temps s'étant levé après midi, nous eûmes la fantaisie de monter sur le glacier des Bossons, pour explorer le théâtre d'une récente découverte, qui avait fait un certain bruit.

Trois ans auparavant, le 15 août 1861, un guide avait ramassé sur le plan inférieur de ce glacier, deux crânès humains, des membres épars, des lambeaux d'étoffes, un chapeau et d'autres débris de l'équipement ordinaire des voyageurs. Quelques

mois après, on avait relevé de nouveaux restes, parmi lesquels, une main droite. C'était la seconde, rencontrée au même lieu.

On se souvint alors qu'en 1820, le vendredi 18 août, un savant d'origine russe, le docteur Hamel, accompagné du colonel Anderson et d'un autre Anglais, était parti avec douze guides pour tenter l'ascension du Mont-Blanc. Le mauvais temps ayant contraint cette caravane à séjourner aux Grands-Mulets, les guides se défiant de l'état de l'atmosphère, avaient signalé l'imprudence de persister. Mais, rudoyés et traités de *lâches* par le docteur Hamel, ils montèrent avec une héroïque soumission jusqu'au second escarpement des Rochers-Rouges, au delà duquel, confirmant leurs prévisions, une avalanche les éparpilla dans les neiges, et trois des guides furent abîmés dans la grande crevasse béante au pied de ces rochers.

Il y a sept ans, le docte géologue anglais Forbès, qui a beaucoup étudié la marche des glaciers ainsi que leur force de propulsion pour se dégager des corps étrangers agglomérés à leurs cristaux, a prédit qu'au bout d'une quarantaine d'années, ces victimes enfouies à plus de huit mille pieds au-dessus des Bossons, reparaîtraient à sa base. Il ne se trompa que d'une douzaine de mois. Deux témoins de la catastrophe existaient encore; M. le commissaire spécial de Chamonix évoqua leur témoignage, dont il dressa un procès-verbal très-saisissant et des plus curieux; seul document authentique que l'on pos-

sède au sujet de cet événement : car le docteur Hamel resta muet, et ne reparut jamais dans le pays. C'est à l'endroit même où avaient surgi ces malheureux restes, que je me rendis, le 7 septembre, accompagné de Siméon et de M. le commissaire spécial, sous la conduite de mon guide, Joachim Balmat.

Cette portion du glacier, qui en termine le plan, n'est pas très-large ; elle descend entre deux forêts de sapins, qui font ressortir d'un vif éclat la blancheur azurée de ce dallage de glace, ruisselant, coupé de fissures aux parois glauques et diaphanes, parsemé de flaques limpides qui remplissent des cuves d'aigue-marine, et hérissé de blocs transparents. La Mer de Glace ne se montre nulle part si éblouissante de pureté. Çà et là, pour expulser une branche morte ou un caillou, la glace fondue forme de ces poches profondes que l'on nomme *des sacs;* ils sont pleins d'eau et on risque fort d'y enfoncer une jambe.

Tout à coup, au milieu de la nappe, je me vis environné d'une quantité de balayures noires dont la glace était mouchetée. Tandis que je ramassais des tessons de bouteille, des mailles de bas de laine, une poche de gilet, un morceau de bretelle et quelques cheveux épars, M. le commissaire recueillait un de ces voiles de gaze verte qu'on oppose à la réflexion des neiges : il était entier, taché de sang, et muni de son ruban d'attache. Nous relevâmes aussi la moitié d'une lanterne ; Siméon, un sac de

voyage, du linge, des bouts de corde, et M. de C***, notre commissaire, les vestiges d'un chapeau de paille, une semelle de cuir, un fragment de guêtre avec un bouton de cuivre estampé, ainsi qu'une aile et une cuisse de pigeon, munies de leur chair et de leur plumage.

Cette perquisition devait amener d'autres résultats : Joachim m'ayant appelé, me désigna, sans mot dire, *un sac* assez profond, ouvert dans le névé, pareil à une large manche de satin bleu pâle, et j'en vis sortir une main tendue, comme pour être saisie, attenante à un bras enfoncé dans la glace. Cette main était blanche de peau, les ongles étaient restés roses; le mouvement des doigts, allongés sans effort, semblait concorder avec le sentiment d'une aspiration suprême à la lumière du jour. Mais ce n'était là qu'une apparence : ce bras, cette main n'avaient plus de corps, et dès qu'ils furent tirés de leur tombeau glacé, les chairs se fanèrent, les ongles reprirent la mate opacité de l'albâtre.... C'était la troisième main droite que l'on retrouvait; elle dissipait toute incertitude sur l'identité des victimes de 1820; elle prouvait que les trois malheureux guides avaient été inhumés ensemble dans la même crevasse, au fond de ce glacier qui, pendant quarante et un ans, a dispersé leurs membres mutilés. *L'Abeille de Chamonix*, les journaux de Paris et de Londres, ont rendu compte, peu de jours après, de cet épisode final d'un événement dont le souvenir n'est pas effacé.

Tandis que, nantis de ces tristes dépouilles, pour livrer les ossements à la terre, et les autres reliques au muséum d'Annecy, où elles sont aujourd'hui classées sous une vitrine, nous revenions à Chamonix, en visitant la cascade du Dard et celle des Pèlerins, Dornheim n'accordait à ces diversions qu'une faveur médiocre : ce spectacle l'avait troublé ; il m'en fit l'aveu. Je lui représentai que de tels malheurs, extrêmement rares, sont constamment causés par la résistance des voyageurs aux conseils de leurs guides ; énumérant les victimes des courses en voiture, des voyages en chemins de fer, des accidents causés par les équipages dans les rues de Paris, des bateaux chavirés sur la Seine ou sur nos côtes, je lui démontrai que nulle part on n'est moins exposé à perdre la vie, qu'en voyageant à pied dans les montagnes où, d'ailleurs, on est à peu près soustrait à l'influence des maladies. Les fièvres contagieuses et le hideux choléra ne les ont jamais atteintes. Il se raffermit, et j'espérai que ce nuage ne l'empêcherait pas de me suivre à la cime du Buet.

Comme nous passions au hameau des Pèlerins, on lui montra la maison de bois où vécut et ne mourut pas Jacques Balmat qui, cinquante ans après avoir gravi pour la première fois le dôme du Mont-Blanc, trouva la mort dans les glaciers du Buet, où il est encore enseveli. Fâcheuse réminiscence ! Il se souvint alors du poëte Eschen dont il avait vu la tombe à Servoz, et qui périt aussi, vic-

time de son indocilité, dans les glaces du Buet. On causait en ce moment-là dans le village, et on lui parla, le soir même, d'un paysan des Ouches qui depuis dix-neuf ans avait disparu, après être allé acheter, à Martigny, une pièce de toile, et qu'on venait de retrouver debout, parfaitement intact, avec sa pièce de toile, exposé, comme sous une vitrine, derrière un panneau aminci des glaces du Buet.... Siméon soupa avec une sobriété mélancolique et fit, dans la soirée, beaucoup de questions sur *la moralité* du Buet....

Le lendemain matin, sa gaieté paraissait revenue. Le temps était magnifique, l'air tiède, le bourg plein d'animation, et notre hôtesse, l'excellente Mme Tairraz, avait promis, pour déjeuner avec nous, de se dérober quelques instants aux obsessions de ses hôtes. Elle avait convié quelques compagnons de joyeuse humeur; la chère était friande; les vins, d'exquise provenance, avaient acquis le bouquet des montagnes: on but sec, et chacun se mit à conter des histoires. L'une d'elles aurait fourni un joli article *de genre* à un fureteur de nouvelles, et ce qu'elle occasionna m'empêche de l'oublier.

Une jeune femme et quelques touristes avaient résolu de monter, d'Annecy, au fauteuil de la Tournette. L'un d'eux allait se marier, et sa fiancée le supplia de renoncer à une si périlleuse entreprise. Mais, plus elle insistait sur les dangers de cette ascension, sur la vigueur et le sang-froid qu'elle exige, moins le futur se sentait disposé à manquer, devant

elle, de résolution et de courage. On part ; il marche impatient de rivaliser avec les chamois, et bientôt la caravane parvient au sommet de la ravine escarpée, que surmonte la paroi verticale du Fauteuil.

Là, déception imprévue ! notre héros, en mesurant l'abîme, sent son cœur battre et ses jambes flageoler ; la sueur au front, le corps attiré par le précipice, il entrevoit des ronds jaunes dans le ciel et des ronds bleus au fond des vallées. C'est en vain qu'il essaye de lutter contre le vertige ; ses doigts crispés s'attachent aux roches : il lui est impossible de faire un pas. Ses compagnons, qu'il avait stimulés en chemin, la vaillante amazone dont la présence excitait leur ardeur, achèvent bravement l'entreprise, et chacun regagne la vallée de Thônes, où une société nombreuse était venue audevant des triomphateurs. Triste moment pour le pauvre touriste qui reparaissait devant sa fiancée avec la confusion d'une défaite ! Elle le revoit abattu, balbutiant, et l'héroïne de la compagnie — ces guerrières savent lancer un dard — prit soin d'épargner au vaincu l'effort d'un récit déplorable.

Les jours suivants, le jeune homme, qui au fond était brave, se montra morose, susceptible, ombrageux. « Je vous avais tant prié de me sacrifier cette fantaisie ! » lui répétait avec chagrin la jeune fille.

Même en paraissant l'oublier, elle laissait deviner qu'elle y pensait constamment, et c'est en vain qu'elle s'efforçait de ranimer un sentiment dont l'objet avait perdu son prestige. Bientôt, une con-

trainte mutuelle dégénéra en froideur; cette illusion perdue en entraîna d'autres : le fiancé n'était plus qu'un honnête garçon; l'amant avait cessé d'être un héros. Il se plaignit avec timidité, on le consola du bout des lèvres; il parla de s'éloigner, et il fut faiblement retenu....

« Je ne voudrais pas pour un empire, s'écria Siméon sans attendre la fin du récit, qu'une semblable aventure me fût arrivée! Se prendre de querelle avec la Tournette et l'aller trouver si haut avec des témoins, pour lui faire des excuses.... Non! pour tenter ces sortes d'aventures, il faut être plus sûr de soi; car la présomption, qui prête à rire, peut causer à autrui de grands embarras. Si je vous avais accompagné au Jardin, selon toute apparence, j'aurais reculé; vous ne pouviez me laisser là, et votre partie était manquée. Aujourd'hui, le Buet m'inquiète, et je l'avoue tout bonnement: vous le gravirez sans moi. On est fort bien ici; ce vallon me plaît, j'y veux rester quelques jours encore. Nous nous retrouverons, selon les circonstances, à Taninges dans la vallée de Sixt, ou à Évian sur le lac. Du reste, je vous écrirai. »

Il fallut accepter cette séparation. Je ne renonçai pas à la campagne du Buet dont je ne pouvais me dispenser, et je fus assez surpris que mon compagnon prolongeât son séjour à Chamonix. Au surplus, je n'eus pas le temps de le questionner : Balmat frappait à la porte; il était plus de midi; le char qui devait nous conduire jusqu'à Argen-

tière était attelé. On m'escorta jusqu'à la sortie du bourg, où Siméon, qui me serra la main le dernier, me congédia d'un signe de tête, avec un sourire singulier et mystérieux.

La chaleur était intense et le ciel pur, tandis qu'achevant de remonter le cours de la rivière, incessamment recrutée d'une série d'affluents, nous glissions sur un joli chemin de prairies, enrubannées de cours d'eau; pacage animé de troupeaux, de métairies, de bosquets enveloppant des hameaux, derrière lesquels se desssine le glacier des Bois, avec son portique et sa caverne d'où s'échappe l'Arveron. Le glacier d'Argentière lui succède; sillage tortueux qui fracasse, comme un carreau de foudre, le flanc bronzé de la montagne. L'aiguille du Tour nous masquait la vue de son glacier, quand nous débridâmes à l'hôtel de Bellevue : après quoi nous commençâmes à pied le chemin pierreux des Montets, en laissant à notre droite celui du col de Balme.

Nous nous dirigions, en coupant par les prés, sur le Nant-Noir, qui descend à grands cris les pentes si dures de la vallée de Bérard.

Était-ce le sentiment du vide qui succède aux spectacles animés, était-ce le regret de ne plus avoir la société du bon Dornheim : je manquais complétement de nerf, de curiosité, et je marchais péniblement, comme chargé d'un invincible fardeau! Balmat, peu expansif, s'essuyait le front et me devançait d'assez loin. Parvenu un peu haut, je

m'arrêtai, et pesant de tout mon poids sur mon alpen-stock, je me mis à contempler ce carrefour sauvage, et la situation de Valorsine, où l'on ne trouverait pas deux maisons au même plan.

Autour de ses chalets épatés, accroupis sous des monts énormes, et escarpés sur un torrent, d'épais coussinets de cailloux, remparts artificiels, protégent les habitations contre des cascades de pierres qui tombent des ravins. De vieux arbres difformes se mêlent à ces chaumières, égrenées sur un talus rapide, et comme arrêtées dans leur course. C'est le modèle fantasque d'un village montagnard.

Au delà de ce défilé où l'œil se perd, je découvrais devant moi, à d'assez grandes hauteurs, le col de Balme où, d'un point tout voisin de l'*hospice* ou auberge isolée qui sert d'abri, j'avais autrefois contemplé, au-dessus des croupes de la Tête Noire, les cimes neigeuses qui séparent le Valais du pays bernois, et, dans le sens opposé, la perspective du Mont-Blanc et du premier bassin de l'Arve : décor d'une magique splendeur.

D'autres souvenirs venaient assaillir ma solitude, quand je reportais mes yeux sur le Nant-Noir que je suivais en pensée jusqu'à sa jonction avec le Trient. Je me revoyais défilant le long de cette gorge, mêlé à une aimable et joyeuse et chère compagnie.... Je me rappelais nos stations aux cascades des Jeurs et de la Barberine, à cet âge où l'on écoute leur fracas en cueillant des fleurs, choisies avec intention et offertes comme de précieux écrins. Je me retra-

çais les rochers en auvent de la Barme rousse; puis, au pied de la Tête Noire, la route en corniche qui plonge à pic sur un double ravin de pâturages et de forêts; je retrouvais l'accent sonore de nos voix sous la roche percée.... La cime fantasque du Bel-Oiseau, le Moveran, la dent de Morcles, apparaissant çà et là, mouvementaient l'encaissement de ce paysage déjà suisse où, plus loin et plus bas, le chemin, par les bois sombres encensés du parfum des résines, est remblayé de branches de sapins ou de litières de hêtres, comme aux combes fraîches de l'Oberland. Et ce chalet transparent de la Tête Noire, qui bat des ailes sur l'eau sautillante et rieuse, et le dîner primitif que nous y trouvâmes, assaisonné de gros propos et de visages épanouis..... O tristesse des plaisirs passés! que la pierreuse Arabie du val de Bérard me semblait maintenant fatigante à gravir!...

Je rejoignis pourtant le pacifique Joachim Balmat, et comme je me détournais une dernière fois sur ce vallon, que probablement je ne verrai plus, une apparition de mauvais augure me donna l'explication de ma torpeur et de ma détresse instinctive. Au-dessus de la Forclaz et au milieu d'un ciel d'azur, nageait, avec une extrême lenteur, un très-petit nuage rose ayant la forme d'un poisson. Balmat, silencieux, le lorgnait à la dérobée. « Un beau temps, monsieur? » s'écria-t-il en me voyant secouer la tête. A quoi je répondis : « Nous ferions prudemment si nous battions en retraite.

— Le nuage est si petit!

— C'est *un poisson*.... quand on en voit de cette espèce, l'eau n'est pas loin.

— Le beau temps est bien établi ; l'orage n'est pas formé ; la soirée raccommodera tout ! »

On poursuivit donc, mais de mon côté la sécurité était perdue : ce petit poisson aérien, c'était, je ne l'avais que trop pressenti, le drame des tourmentes, qui se glissait sournoisement dans l'idylle du pèlerinage.

Vers quatre heures, on atteignit, sous les détonations d'un torrent invisible, un chalet qui semble plaqué contre le roc et qui en est séparé par une coupure profonde. Là, entre deux feuillets rapprochés de la montagne, on descend, dans une livide obscurité, une centaine de degrés rapides, qui aboutissent à un pont de bois, dressé sous le portique bas d'une grotte, d'où l'on domine une chute d'eau de deux cent vingt-cinq pieds de hauteur. Si l'on se place au-dessous de la nappe, c'est un voile étendu qui laisse filtrer une lueur sous-marine ; du dehors c'est une queue de cheval, prise entre deux murailles d'une insondable profondeur. Le Saut du Bérard entraîne si violemment la colonne d'air dans sa chute, qu'il faut se cramponner pour ne pas être emporté par cette trombe de vent. Je me hâtai de quitter ce tartare humide, où l'on respire un froid mortel, et de remonter sur la terre, qui me parut une étuve.

Une demi-heure plus loin, le ciel, toujours serein, était peuplé de trois ou quatre poissons blancs qui

cherchaient à se rejoindre : le soleil régnait radieux sur les crêtes ; mais le jour avait baissé d'une manière inexplicable. « Il pleuvra d'ici à deux heures ; » dis-je à Balmat. Mais nous étions bien loin d'Argentière ; il était trop tard pour rebrousser chemin, et le plus sage parti était de monter jusqu'à la pierre à Bérard, où nous devions passer la nuit.

Les deux vallons successifs par où l'on grimpe pour se rendre à cette étape du Buet sont, à proprement parler, de vastes cascatelles de rochers flanquées de ravins, limités de droite et de gauche par les monts de Lognia et le revers sinistre des Aiguilles-Rouges. Les crêtes de Salenton ferment en amphithéâtre, à une grande hauteur, cette pente de plus en plus rapide et qui, de ses derniers gradins, fait pleuvoir chaque année des avalanches de pierres.

Le ciel opaque tamisait sur cette scène désolée une lueur terne, lorsque, dépassant le mont Oreb, nous aperçûmes, au milieu d'un amas de décombres, le cube énorme de granit veiné que l'on appelle *la pierre à Bérard*. Ce bloc est assez solide pour que les avalanches s'y brisent, assez haut pour les détourner, et sa chute sur ce plan rapide, où il s'est enraciné, a permis d'adosser sous son abri une cabane. On est heureux encore, si près des neiges, à plus de huit mille pieds de hauteur, de trouver cette austère hospitalité.

La chaleur était lourde, l'œil suivait du haut en bas, à d'énormes distances, entre deux remparts

de rochers, tapissés à leur base de tristes mélèzes, l'interminable couloir que nous avions monté : cette vallée, ses contre-forts, les plateaux abaissés qui la barraient au fond, le ciel même, tout était gris et blafard. Seulement, entre les nuages et la terre en deuil, on voyait resplendir, comme des dômes ou des pyramides de vermeil et d'argent, les sommets neigeux du Saint-Bernard, puis du Saint-Gothard, de la Gemmi biscornue, du Finsteraarhorn, de la Jungfrau : toute une lumineuse et flamboyante apparition de l'Oberland. Quand les vapeurs eurent effacé ce mirage, cette journée radieuse et si brusquement éclipsée me fit tout à coup l'effet d'un songe, et je crus rentrer dans l'obscure geôle de l'hiver. Presque aussitôt, la pluie zébra l'horizon, ruissela sur la cabane et j'eus encore le temps, en commençant sur ce désert alpestre une longue captivité, de distinguer le cercle de neige où l'ondée m'emprisonnait.

Pour occuper les premiers instants, j'explorai ce cachot, ouvert à tous les vents, et d'où l'on ne pouvait plus sortir. Afin d'en établir les fragiles parois, on a mis à profit les parcimonieux secours de la nature. Une roche excavée, fermée par quatre planches accolées à une porte basse, permet d'y retirer quelques moutons, et une couple de mulets qui ne pourraient s'aventurer plus haut. Contre un autre bloc, on a plaqué une sorte d'échoppe en bois, meublée d'un lit et de deux chaises. Le corps de logis principal, accosté à la plus large face, et

enveloppant une cassure de la pierre à Bérard, a pour côté latéral, ainsi que pour mur de fond, le roc vif qui sert de plafond et de foyer à la cuisine, seule pièce à feu dans cette habitation. Il a donc suffi d'établir un appentis, avec une seule cloison en plateaux de sapin, percée de deux petites croisées carrées, et munie de deux portes. Celle de la cuisine fournit une prise de lumière unique, et quand la nuit est venue, il faut encore laisser cette porte ouverte, sous peine d'être étouffé par la fumée. La salle à manger, dont une des deux fenêtres avait, contraste bizarre, un rideau de vieux filet brodé en point de guipure, est meublée d'une longue table avec des bancs. Un grabat est installé dans un angle, des armoires où tout moisit en plein été masquent le roc au fond de la pièce, qui s'ouvre sur la meilleure chambre de cette *posada*. La petite croisée de celle-ci est fort basse; elle n'a d'autres meubles qu'une table, un petit banc, et un assez grand lit de bois brun, dont la tête et l'un des côtés sont appuyés contre la roche, revêtue d'une vieille indienne à jaspures sombres, fabriquée jadis à Annecy, à l'imitation de nos toiles d'Orange. Quand la chandelle est allumée, le soir, dans cette salle où l'humidité l'enveloppe d'un globe de vapeurs, entre les divers lés disjoints de cette tenture on voit s'écouler, le long du mur, des serpenteaux de lumière : c'est l'eau pluviale qui filtre sur la roche, en cascades hypocrites. Je pris possession de cette chambre d'honneur.

Comme la saison était avancée, nous ne trouvâmes aucun étranger à la pierre à Bérard, desservie par une assez belle et vigoureuse fille de vingt ans qui, telle est la force de l'habitude, a le courage de passer absolument seule ses jours et ses nuits, loin de toute protection, dans ce lieu sinistre et abandonné. Active, d'ailleurs, ingénieuse à tirer parti de la situation, elle a, comme les Chamouniardes, l'humeur gaie, la réplique vive et des formes polies. A la tombée de la nuit, son œil de lynx cherche à découvrir au fond du vallon les pèlerins attardés : si le temps est menaçant ou sombre, elle allume des pommes de pin sur un roc et l'auberge devient un phare.

On n'attendait personne, et l'approvisionnement de ce radeau de sauvetage était réduit à trois douzaines d'œufs, des pommes de terre, du fromage et quelques oignons : ajoutez à ce menu d'assez bon vin de Montmélian, et du pain qui, quoique assoupli par l'humidité, avait trop vécu pour être resté tendre. L'eau suintait si généreusement de toute part, qu'on aurait pêché à la ligne sur le plancher pourri et défoncé de la salle, où je soupai seul, avec sobriété, en face d'une chandelle qui n'éclairait guère. Tout le temps que je fus déporté là, Joachim refusa de partager mes repas : je soupçonne aujourd'hui seulement, en écrivant ces lignes, qu'il craignait, par son concours, d'épuiser mes provisions trop vite, et qu'il s'est séquestré pour faire, avec mes hôtes, assaut d'abstinence. *Mes hôtes*, ai-je

dit, et non pas notre hôtesse; car, à la fin de ce jour sans crépuscule, un vieux berger boiteux, sautillant à l'aide d'un bâton, était venu se réfugier à la pierre à Bérard, où il est chargé d'apporter périodiquement de Valorsine la provende d'un ermitage où, cette fois, il entra les mains vides. Il s'y trouva détenu comme nous, et nous l'avons quitté ensemble.

Après avoir terminé, le plus longuement possible, un repas d'anachorète, je me mis à réfléchir, le coude sur la table et le front dans ma main, tout en écoutant la pluie grésiller dans la cabane, et le bruit du vent, mêlé à celui des cascades que l'orage avait improvisées autour de cet abri. Le temps était gâté pour plusieurs jours sans doute : qu'allais-je devenir dans cette bicoque, où déjà le froid me pénétrait, où l'humidité imprégnée à mes vêtements les collait sur mon corps, où je n'avais aucun moyen de m'occuper ; car ayant dû envoyer par un autre chemin mes bagages dans la vallée de Sixt, je n'avais gardé ni livres ni papiers et, sauf les objets de toilette les plus indispensables, je ne possédais que la défroque trop légère sous laquelle je grelottais ! Avant de me mettre au lit, je fis une visite à la cuisine où, sur une chaise boiteuse et un banc mal équilibré, mon guide, la servante et le berger sommeillaient autour d'un petit poêle de fonte, à la faible clarté d'une lampe de fer. Une colonne de fumée s'échappait par la porte béante, et le froid entrait sans obstacle, avec la pluie.

On me fit place, et le pâtre, qui avait de grands traits, avec des yeux renfoncés et questionneurs, me conta que, par les mauvais temps, certains touristes avaient peur, la nuit, à la pierre à Bérard; il ajouta qu'on y était isolé de tout secours, que rien n'était solidement clos, qu'un voyageur y disparaîtrait sans laisser de trace et, après ce prélude habile, il se mit à narrer des histoires de voleurs et de brigands, très-bien mises en scène. Je ne sais trop s'il s'amusait à m'éprouver ; mais j'admirais en lui ce talent naturel des conteurs montagnards : un romancier n'eût pas plus adroitement composé ses récits pour faire impression ! Je pris la parole à mon tour, et je leur accommodai de si formidables légendes, je les accentuai, je les mimai de telle sorte, qu'ils furent se coucher terrifiés.

Mon lit était trempé d'une humidité profonde et glacée : chargé de couvertures épaisses, j'eus beaucoup de peine à réchauffer ce bain de vapeur, et à m'endormir sous l'écluse qui retentissait le long du toit. Sommeil souvent interrompu, du reste ; car le moindre mouvement de mes compagnons, à mes côtés ou sur ma tête, faisait retentir cette boîte sonore. J'écoutais alors l'orchestre diluvien de la montagne, d'où se détachaient des thèmes de mélopée imitative : notes éoliennes des gouttes d'eau tombant des plafonds sur les lagunes de l'appartement, roulements de chars imités par les courants ; glas confus de diverses cloches, simulés par les tourbillons croisés des vents, qui me jetaient à l'o-

reille, par bonds successifs, les bruits de plusieurs cascades, accordés à des tonalités différentes.... Ces volées de cloches en branle, une foule d'autres sons, tout aussi fantastiques, éveillant des souvenirs distincts, se transformaient en visibles perspectives, et me donnaient des spectacles où j'assistais, sans trop regretter ces intermèdes d'insomnie. Je me sentais à d'énormes distances du monde habité, qui m'apparaissait comme dans un rêve ; la singularité d'une si subite séquestration n'était pas sans charme ; l'incertitude de sa durée et du dénoûment de l'aventure piquait ma curiosité ; je redisais avec Virgile qu'il serait doux de la raconter un jour.

Avec quelle curiosité n'avais-je pas lu bien souvent certains récits, de voyageurs oubliés dans une île, flottant à l'abandon sur une quille tronçonnée, campés dans les steppes, ou blottis sous un roc au milieu des régions polaires ! Si la captivité forcée d'un flâneur perdu dans les Alpes, au-dessus des régions habitables, et aux prises avec la tempête, offre de moindres périls, elle n'est pas moins absolue. La mise en scène est tout aussi formidable ; l'homme subit également la tyrannie des forces déchaînées de la nature. Qu'aurais-je trouvé de plus aux neiges du Thibet, ou sur la chaîne des Cordillères ?...

Ces idées m'avaient si bien bercé, que voyant à mon réveil le ciel gris et mes vitres arborisées de glace, je me secouai gaiement de mon grabat, qui fumait de la tête aux pieds comme la couverture d'un

four à chaux. Je repris mes habits tressuants et j'allai sur le seuil de la cabane, décoré, en guise de frise, d'une girandole de stalactites cristallines, alignées sous la toiture. La pierreuse et vaste ravine au milieu de laquelle est arrêtée en équilibre la pierre à Bérard, n'était plus qu'un torrent ; ce tissu mouvant d'eau bourbeuse et de rocailles roulait avec une telle rapidité, que la montagne paraissait descendre. A droite, à gauche, des colonnades de cascades portaient les nuages qui dérobaient les cimes. Le regard plongeait à une surprenante profondeur le long des pentes submergées, au bas desquelles surgissaient, ainsi que d'un cratère fumeux, d'épais brouillards qui, se renouvelant sans cesse, montaient tout droit, jusqu'à une élévation où ils s'enfuyaient, repliés par le vent d'ouest. Parmi les nappes inférieures de ce fleuve en rumeur, on distinguait de loin des fétus qui étaient des sapins emportés. Mes hôtes regardaient consternés ; ma bonne humeur les étonna beaucoup.

Après le déjeuner, le berger m'apprit que la pierre à Bérard avait été primitivement une cabane pour abriter quelques troupeaux, près d'une source où on les menait boire ; de là, suivant lui, ce nom de *pierre à Beyra*, traduction patoise du verbe *boire*. Balmat tenait par une autre étymologie, fondée sur le mot *bérard*, qui signifie *berger*. La servante, qui se nommait Philomène, me conta que, l'année précédente, le plafond de la chambre où j'avais couché s'étant écroulé, deux bons curés de campa-

gne, logés à la soupente, étaient tombés sur le lit du rez-de-chaussée, occupé en ce moment-là par les filles d'un clergyman, non moins effarouchées de cette invasion que ces pauvres abbés qui, ne pouvant se dépêtrer, se confondaient en excuses.

Vers midi, nous entrevîmes, dans une percée de brouillards, une échappée du plateau supérieur des Jeurs, îlot perpendiculaire avec un village au milieu. Il fait partie du Valais suisse, et de la commune de Martigny où se trouve la paroisse. Si, dans ce hameau élevé, il survient un décès, on attache le mort aux quatre membres sur une claie en branches de pins, on l'étrangle avec une corde pour qu'il ne puisse rien rejeter par les lèvres, et on le fait rouler, comme une bûche, du haut en bas de la montagne, au pied de laquelle on le ramasse pour le conduire à l'église. Cette coutume helvétique fait horreur aux pieux enfants de notre Savoie. Dans ces cantons du département, quand une famille prend le deuil, elle associe les troupeaux à sa tristesse, en enlevant aux vaches les clochettes qui sont le joyau bruyant de leurs colliers. Sur cette frontière valaisanne, les troupeaux sont sous le patronage de saint Théodule, qui contraignit le diable à lui rapporter de Rome, pardessus les Alpes, une cloche bénite. Le berger me conta de belles histoires sur les mœurs du bétail et de leurs pasteurs ; sur les vaches maîtresses qui, si on les dépouille de la grosse cloche, insigne de leur dignité, dépérissent et meurent de honte ; sur les bêtes qui, perdant pied au revers des pâturages

glissants, cessent de se débattre, ferment les yeux et se laissent couler sur le ventre au fond des précipices ; sur la bovine aristocratie des *sonnaillières*, guides impérieux et sûrs des escouades de l'armée ruminante.....

La journée, cependant, me paraissait longue, dans cette prison désœuvrée dont on ne pouvait sortir. Profitant d'une éclaircie, le berger, armé d'une longue espingole, s'était mis à l'affût d'une marmotte, avec l'espoir d'adoucir par ce gibier de fantaisie l'ascétisme de notre collation. Balmat distribuait les heures par séances de sommeil ; Philomène, accoutumée à cette vie recluse, cousait son trousseau avec la sérénité d'une nonne. Je fis comme elle, et prenant une aiguille, je me mis à raccommoder mes hardes. Mais, avant midi, ma journée était finie et j'errais grelottant de chambre en chambre, lorsque je trouvai dans une armoire un peu d'encre sèche, et une feuille de papier mouillée. Je séchai le papier, j'humectai l'encre et je griffonnai une longue lettre, en me demandant où et quand je la jetterais à la poste. Le soir venu, la pluie redoubla et la fraîcheur aussi ; mais le souffle de la tempête devint si impétueux, que je tremblais pour notre frêle asile.

A la veillée, j'organisai un *rout* dans la cuisine, où l'on comptait percer une cheminée.... l'année prochaine : en attendant, la porte ouverte en tenait lieu. Ranimés par ma gaieté, un peu forcée, je l'avoue, apprivoisés par la facilité avec laquelle je semblais prendre mon parti et me contenter de leurs

faibles ressources, ces bonnes gens me firent quelques questions sur la France, qu'ils aiment sans la connaître, et sur le train du monde, dont ils ne savent rien. Je ne vis onques auditoire plus avide, ni plus ravi d'écouter. Mon guide avait sur son livret le nom de mon ami Vandal, qu'il avait récemment escorté, et je lui expliquai en quoi un directeur général des postes diffère d'un buraliste cantonal. Ces démonstrations s'étant étayées sur des exemples historiques, le récit de l'évasion de M. de la Valette, en 1815, obtint un succès d'enthousiasme. Je finis par m'amuser de tant de récits qui causaient de si vifs plaisirs. « Jamais je n'ai été si contente ! s'écriait Philomène ; je n'oublierai rien, et cet hiver, j'en aurai à conter pour toutes nos veillées. » Il était plus de minuit quand, à demi aveuglés de fumée, le dos transi et les tibias grillés, nous regagnâmes nos tombeaux respectifs, et nos suaires humides.

Pendant la nuit, il me sembla que des voix gémissaient au loin, mêlées à ce glas des cloches, plus distinct, mais plus affaibli ; je percevais aussi la berceuse monotone de l'Océan. Deux de mes vitres étaient cassées : sur le matin, la vivacité du froid me réveilla et, à l'aube, je me vis entouré de neige : elle tombait encore en fine poussière. Le ciel, d'un gris uniforme, n'avait plus qu'un seul plan ; l'horizon était limité à trois cents pas par la brume. Bientôt, une bise transversale venant à souffler derrière nous du col de Salenton, usa l'épaisseur des nuées et ouvrit dans leurs vapeurs

une trouée cylindrique jusqu'aux combes de Valorsine.

Alors apparut une blême lueur du soleil, tirant du néant sur la gauche les pans de Lognia, et sur la droite, les arcs-boutants des Aiguilles-Rouges. Un double arc-en-ciel échafauda son cintre d'opale sur ces deux pilastres, formant avec eux un immense portique d'architecture, continué par une voûte sombre qui surmontait plusieurs lieues de degrés, au bas desquels se dessinaient bleuâtres, tels que des bosquets élyséens, les prés-bois de Valorsine.... C'était comme un pont-couvert pour descendre d'un monde à l'autre. Puis un coup de vent éteignit cette vision, la neige se reprit à papillonner, et tout se noya sous des torrents de pluie. Mes compagnons avaient probablement accueilli des espérances, car je les vis atterrés. Quant à moi, livré à une pénible torpeur, désintéressé de tout, je ne formais plus aucun projet; je ne pensais à rien. Comment cette journée d'inaction absolue a-t-elle pu finir? Je me souviens qu'elle me parut éternelle et, chose étrange! ma mémoire n'en a gardé aucune impression distincte.

Après une troisième nuit qui s'écoula dans un funèbre silence, car le vent s'était essoufflé et les ruisseaux se taisaient, gelés dans leur course, il tomba du verglas, et je me rappelai, au cœur de cet hiver, que, trois jours auparavant, j'avais laissé juillet en fleurs dans la vallée....

A sept heures du matin, le soleil ayant mis en

lambeaux les nuages, quelques étoiles, promptement dissoutes dans l'éther bleu, apparurent en plein jour à mes regards étonnés : le vent du nord poursuivait les nuées en déroute. Joachim Balmat, qui entra tout à coup, donna bruyamment le signal du départ.

Soudain tout s'anime et le chalet ressuscite! Pendant qu'on s'équipe à la hâte, Philomène improvise un déjeuner, qu'elle illustre d'une tranche de jambon, prudemment réservée pour ce moment si désiré. Enfin, après soixante et deux heures de reclusion dans cette Sibérie, escortés du berger, obstiné à *endormir* une marmotte rebelle, nous commençons, par un temps douteux, partagés entre la crainte et l'espoir, à gravir le col de Salenton, marchepied de la Mortine du Buet, étroit plateau de neige isolé dans les airs, et qui n'est inférieur que de dix-sept cents mètres à la cime du Mont-Blanc.

Il restait plus de deux mille pieds à franchir, et comme, au-dessus de nous, les dents aiguës des montagnes mordaient les nuages, nous pressions le pas afin de profiter d'une éclaircie. Mais la bise ne pouvait venir à bout de cette cohue de brouillards, qu'elle pourchassait avec une incroyable vitesse et qui rebondissaient sur les roches. Les vallons étaient trop mouillés, le soleil écumait trop d'humidité sur les plateaux, pour que l'horizon se dépouillât dès le premier jour. Il aurait été plus sage de redescendre à la pierre à Bérard et d'y garder les arrêts vingt-quatre heures encore. Je le proposai, j'insistai même : Joachim s'obstina à

risquer l'ascension; j'eus le tort de céder et nous faillîmes payer chèrement cette faiblesse.

Au col de Salenton, où le berger nous quitta pour redescendre sur Sixt, nous contemplâmes à nos pieds la mélancolique vallée de Dioza, profonde, enclose de toutes parts, dont l'accès semble interdit par des criques énormes, et dont les hameaux groupés se réduisaient pour nous aux proportions de petits tas de pierres, presque imperceptibles. A gauche se redresse le col d'Anterne. Un bon chemin à mulets, dont on m'indiqua le tracé, doit prochainement donner la vie à ces contrées perdues, et mettre Sixt en communication directe avec Chamonix, en passant sur le revers du Brévent. Bienfait inappréciable pour les deux communes, cette route ouvre aux touristes des horizons inconnus; car l'accès le plus curieux, le plus imprévu du Mont-Blanc, leur sera offert par la vallée du Giffre, le Buet, le col d'Anterne et le Brévent, d'où ils planeront subitement sur Chamonix.

Tandis que nous traversions le glacier très-incliné du Salenton, strié de crevasses masquées par les neiges des jours précédents, car il ne pleut presque jamais à cette hauteur, je me réjouissais de fouler, après tant de jours passés à ne voir que de l'eau et des pierres, une mosaïque de cristaux.

Là, tout à coup, les nuées s'écartent derrière nos pas et, de l'ombre où nous étions encore plongés, nous découvrons les sommets gigantesques du Mont-Blanc, éclatants d'une lumière pure, découpée

sur des ombres bleues d'une extrême fermeté. Les projections des pics sur les plateaux supérieurs y mesuraient de vastes étendues. A cette élévation, où les raccourcis disparaissent, les sommets qui, d'en bas, s'amincissent en pyramide, me semblaient, contemplés presque de niveau, aussi spacieux que leurs bases. Cette apparition ne tarda pas à s'éclipser, et nous reconnûmes devant nous la Mortine du Buet, d'un blanc très-mat, qui, comme une large faux d'argent, coupait en deux les nuages.

Nous avions dépassé la pierre *au Chantre*, ainsi nommée en mémoire de Bourrit, qui s'y reposa en 1765, avec de Luc, lors de la première ascension que l'on ait faite au Buet, et nous marchions depuis près de quatre heures, lorsque nous atteignîmes une guérite construite en mur sec, avec des dalles d'ardoise, et pompeusement appelée *le château-Pictet*, en l'honneur du savant qui fit là-haut, peu d'années après, une seconde expédition. De ce point jusqu'au sommet, il ne reste pas plus de six cents pas à faire, sur un plateau de neige presque horizontal.

Nous nous assîmes un instant, pour attendre que les brouillards eussent fini de défiler. Des glaçons pendaient aux angles des pierres, mon mouchoir humide gelait dans ma poche, le voile vert qui me préservait de l'éblouissement des neiges, avait condensé en glaçons la vapeur échappée de mes lèvres; des diamants s'étaient cristallisés dans ma barbe. Tout dénonçait une froidure de sept à huit degrés pour le moins : aussi dut-on, sans attendre l'éclair-

cie tant souhaitée, gagner au petit pas le milieu de la Mortine.

Amoncelés et secoués par une impitoyable tourmente, les brouillards se déchaînaient contre nos flancs par ondulations perceptibles et redoublées : sur nos têtes, le ciel était presque bleu, tant la couche avait peu d'épaisseur. Mes tempes bourdonnaient; le cœur entraîné par ce mouvement désordonné du vent et des nuages, je croyais que le sol tournoyait sous mes pas. Quant à Joachim, il se sentait glacé, et je commençai à craindre pour lui le sommeil des neiges que, bien vainement, il redoutait pour moi. A quelques pas, la plate-forme finit d'un côté par des précipices, par des versants crevassés, et de l'autre, brusquement à pic, par un mur de glace de près d'un millier de mètres. Ce bord n'est pas solide; il faut se tenir à distance. De là, nos yeux planaient sur un chaos informe et insondable de roches roulées parmi des vapeurs.

Tout à coup cette arête du Buet se dissout dans la brume; la lumière baisse; je regarde autour de moi, et je ne distingue plus rien. Balmat, à qui je parle, a disparu; je ne vois même plus la neige, sur laquelle je trépigne. Presque aussitôt mon guide se dessine, tout contre moi, blanc comme un spectre sur ce fond gris : nous étions couverts d'une neige impalpable, qui poudroyait serrée dans le brouillard. Peu à peu, cette mousse de neige et de vapeur, pénétrée par le soleil, blanchit sans s'éclaircir, et le fantôme de Balmat y est de nouveau dissous.

Il me répondait, je le touchais presque, et je ne le voyais pas! Nous étions égarés dans les ténèbres les plus opaques : c'était la nuit impénétrable; mais la nuit *en blanc*, vêtue d'une robe incandescente, tissée par le soleil avec du brouillard et des neiges; la nuit qui éblouit au lieu d'aveugler. Entourés d'invisibles abîmes, épouvantés, transis de froid et nous tenant par la main, nous n'osions ni rester, ni changer de place....

Il est dur, pourtant, d'avoir subi trois journées de reclusion et escaladé péniblement un des plus beaux observatoires de l'Europe, sans être indemnisé de ses peines!

Autour de nous, je le savais, rayonnaient ces cimes couronnées de diadèmes d'argent, qui reflètent les cieux, de l'issue de l'Allemagne jusqu'aux marches de l'Italie.... L'âcre souvenir de mes lectures, multipliant mes regrets, retraçait vaguement l'image rêvée du Mont-Rose, cette étrange agglomération de glaciers, projetée au revers oriental des Alpes; le panorama des pics aigus de l'Oberland, les longues arêtes festonnées des Hautes-Alpes et de l'Isère, et les vertes vallées arpentées à vol d'oiseau, et les chaînes inférieures avec leurs agrestes mystères; et ces radieux terrassements de verdure qui décroissent jusqu'au lac de Genève, au delà duquel on plonge dans les épaisseurs du Jura; et le fronton éblouissant du Mont-Blanc.... J'avais à déplorer l'éclipse d'un monde!

Rien, au reste, ne pouvait m'aider à restituer à leur place, sur cette toile vide, tant de merveilles absentes : impossible de s'orienter, ni de deviner par où nous étions venus ! Telle était la densité de ce brouillard pétri de neige et latéralement chassé avec une violence inouïe, que, si l'on ouvrait la bouche, on était suffoqué, et que nous étions réduits à tâtonner en silence. La neige était si fine et si subtile, qu'elle pénétrait avec l'air ambiant sous nos habits. Le danger devenait extrême : il fallait prendre un parti. J'attirai contre moi Joachim, et me penchant à son oreille, car on ne pouvait parler que la bouche presque close : « Hâtons-nous, lui dis-je, de retrouver les traces de nos pas, avant que la neige ne les ait totalement ensevelis ! »

On dut marcher inclinés jusqu'à terre, comme des gens qui cherchent une aiguille dans un paillis; car ces ténèbres livides n'accentuaient aucune forme et ne mettaient rien en relief. Dans le doute, nous sondions avec le bout de nos doigts ; mais quelques douteux vestiges ne tardèrent pas à disparaître : dès lors, nous poursuivîmes à la grâce de Dieu. Joachim, qui savait à quel point nos deux existences étaient l'enjeu d'un coup de dé, conservait un flegme stoïque.

Rencontrer un jalon, la guérite-Pictet, tel était notre seul espoir ; mais, à moins d'aller se buter contre elle, on pouvait, sans la soupçonner, la laisser à trois pas et dériver sur l'abîme. Aussi marchions-nous de front et en zigzags, à peu d'intervalle l'un

de l'autre. Ce fut moi qui la découvris, sous l'apparence d'une tache sombre, au contour effacé. Elle était à demi encombrée de neige ; mais la direction de son orifice offrait à Balmat une vague indication.

On s'assit de nouveau, pour attendre la fin de la tourmente, avaler quelques gorgées d'eau-de-vie et tenir conseil. A la faveur de ce bloc de pierres qui divisait le brouillard et la neige en deux courants, je pus entrevoir mon compagnon, dont la pâleur verdâtre était effrayante : le froid agitait convulsivement ses mâchoires. « Par bonheur, murmura-t-il d'une voix pâteuse, votre ami n'est pas venu ; le sommeil l'aurait pris....

— Partons ! criai-je avec force en lui frappant vigoureusement sur l'épaule, et descendons à tout prix ! Faites pour vous seul; où vous irez, je suivrai. »

Nous prîmes à tâtons, en face de la baraque, un versant presque à pic, de neige et de boue d'ardoise, où l'on enfonçait jusqu'à mi-jambe, ce qui nous empêchait de glisser et, au bout d'un quart d'heure de cette dégringolade rapide, le sol manqua. Il fallut tout remonter, avec des efforts et des peines infinies. Perte de temps, et le temps était précieux ; car si la nuit noire, succédant à la nuit blême, venait à nous surprendre dans ce dédale polaire de précipices, c'était fait de nous.

Revenus au point de départ, nous cherchâmes une autre issue, et Balmat me dirigea, après deux ou trois reconnaissances, sur une crête, qui descendait en se rétrécissant, entre deux précipices. Inquiet de

planer de chaque côté sur le vide, démoralisé peut-être par le découragement, morose et irrésolu, je sentis que mes jambes tremblaient. « Combien de temps, criai-je à Balmat, irons-nous en équilibre sur la tranche de ce mur?

— Si c'est bien le passage que je suppose, répondit-il avec hésitation, nous en avons pour une demi-heure.... »

Ce fut le coup de grâce! l'abîme m'attira et je m'empressai de m'asseoir, tandis que ma main laissait rouler mon bâton. Balmat s'élançant du rocher, bondit comme un chamois le long de la pente, et rapporta le bâton. « Tâchons, dit-il bravement, d'aviser un autre chemin. »

Balmat, petit homme sec, à figure ascétique et douce, avait soixante et deux ans au dernier automne et, chose étrange, ma défaillance lui rendit tout son sang-froid et sa vigueur.

Notre troisième tentative fut la dernière. Elle exigeait un long détour; elle côtoyait presque à pic des précipices que je signalais sans cesse; si bien que Balmat, fort avisé, s'écria : « C'est un mirage causé par le brouillard, et je comprends ce qui vous a troublé là-haut! Comme nous dévalons sur une pente et que la brume fait le vide sous nos pas, vous croyez que le sol manque; mais c'est une erreur! »

Utile interprétation, qui me raffermit et me fit border, sans y croire, bien des casse-cous véritables! Plus bas, dans une gorge, nous passâmes au-

dessus d'une cascade; je me souviens aussi d'un talus en terre glissante, formant toiture sur un roc proéminent, et qu'il fallut doubler, en nous tenant enlacés l'un à l'autre. Balmat en reparla plus d'une fois.... Ici, la neige avait disparu, et l'on parfumait ses mains en se cramponnant aux touffes du genepi. Le brouillard ne s'était pas appesanti sur les plateaux, et déjà les nuages d'où nous arrivions formaient un ciel mouvant bien loin sur nos têtes.

Quelle distance, pourtant, nous séparait encore des régions alpestres où croissent les forêts ! Perchés au-dessus de la vallée des Fonts, en face de la montagne de Sales, nous distinguions, à de terribles profondeurs, le rapide couloir qui plonge dans la vallée de Sixt. Un tertre, revêtu d'herbe fauve, forme au sommet de ce défilé un promontoire où nous dînâmes d'une demi-douzaine d'œufs durs, arrosés d'un vin glacé. Il était près de quatre heures.

Du côté de Sixt, la descente du Buet, quoique rapide à ne pouvoir retenir une avalanche, est d'une interminable longueur. Sixt est beaucoup plus bas que Chamonix, dont il est séparé par de si épaisses et de si peu accessibles murailles : il faut donc redescendre d'un seul coup tout ce qu'on a monté, de Chamonix à Argentière, d'Argentière à la Poya, de l'Eau-Noire à la pierre à Bérard, et de là jusqu'au Buet; plus, la différence d'altitude entre Chamonix et le village de Sixt.

Après un repas d'un quart d'heure, égayé par des marmottes qui, tout en nous sifflant, se bichon-

naient et faisaient des singeries, nous doublâmes les tours des Fonts, d'où s'élancent des cascades. Plus loin, les premières forêts eurent à mes yeux le charme arcadien des bosquets de Compiègne, ou d'Albano. Quelques pauvres masures, accroupies autour d'un chalet qui me parut un château, et qu'un Anglais, touriste intrépide, a bâti pour lui seul, me firent l'effet d'une cité; la première charrette rencontrée dans un vrai chemin me causa la plus vive admiration. Nous avions quitté les nuages du Buet à midi et demi; l'*angelus* du soir avait fini de tinter quand nous entrâmes, morfondus, au prieuré de Sixt, *sécularisé*, dit M. Joanne : il l'est en effet, car ses cloîtres sont devenus une auberge.

Voilà un récit moins riant, mais moins commun peut-être que je ne l'avais rêvé. Un Anglais laconique le résumerait dans cette moralité : «Ne pas monter au Buet par un temps superbe, quand on voit dans le ciel bleu un petit nuage qui ressemble à un poisson. Éviter d'accorder une aveugle confiance aux horoscopes des guides, peu supérieurs à Mathieu de la Drôme et exposés à se faire illusion sur le temps, pour peu qu'ils soient pressés de vous quitter, dans le but d'acheter des moutons à la foire de Saint-Gervais.... »

IX

Origine de Sixt; échantillon du patois de la vallée. — Le bourg et son abbaye. — Aperçu pittoresque et économique de la vallée du Giffre. — Ressources commerciales. — Énumération des courses. — Promenade au Fer-à-cheval de Sixt et au fond de la Combe. — Samoëns et ses environs. — Avenir et passé du pays. — L'église et son porche. — Le cardinal Gerdil et l'évêque Biord : anecdote sur Voltaire. — Mœurs et coutumes. — Le Gros tilleul et *ses enfants*. — Comment l'auteur, en arrivant à Taninges, fut fait seigneur de Barataria, et ce qu'il en advint. — Requête au prétoire d'un juge de paix poëte. — Quelques mots sur l'abbaye de Mélan. — Châtillon et ses ruines. — Taninges et son horloge; les Jacquemarts, etc. — Départ pour l'*Oberland* du Chablais.

L'aspect des environs de Sixt, nom mystérieux et monacal, répond à l'idée d'une thébaïde; aussi quelques auteurs français n'ont-ils pas manqué d'attribuer au prieuré la désignation du village et de la portion supérieure de la vallée du Giffre. Cependant, si l'on se rappelle que l'abbaye était sous l'invocation de Notre-Dame, on ne concevra guère pourquoi un couvent aurait retenu le nom d'une des quatre petites heures canoniales, qui sont: prime, tierce, none et *sexte*. Au moyen âge, on

disait également *sixte*, Pierre Gringorre en fait foi; mais, alors, notre prieuré s'appelait *Size* ou *Siz*, forme perpétuée jusqu'à Grillet qui écrivait en 1807. *Siz* ou *siz*, dans le patois du pays, désigne une *clôture d'arbustes*, une *haie*. Ce même patois réduit l'orthographe de *siz* à ces deux lettres : *hi*. Mais la lettre *h*, aspirée fortement avec une rudesse germanique, siffle à peu près comme un *s*, et on l'a fait sonner dans l'expression francisée : d'où il suit que ce vocable du Nord doit remonter au même radical que le substantif *haie*, devenu *hi*.

Cette étymologie probable est justifiée par l'aspect du lieu : de hautes montagnes le ferment de toute part comme un enclos, et la terre étant, sur leurs versants, peu profonde, elle dut, avant d'avoir été défrichée, apparaître couverte de *haies* ou de broussailles. C'est ainsi que Saint-Jean de *Siz* ou de *Sixt*, autre commune, de la vallée du Grand-Bornand, se traduirait par Saint-Jean *des haies*. Il n'en est pas moins vrai que ce joli nom de Sixt tinte comme une cloche d'abbaye, à la trop poétique oreille de ces rimeurs qui font *gémir le beffroi*, en prenant une charpente pour une sonnerie.

Le patois des gens de Sixt, ou des Sizerets (ils écrivent *dé Hijeré*), est assez étrange et dénote, chez les premiers colons, une origine saxonne. Ils prononcent, devant l'*e* muet, le *j*, le *ch*, le *g*, avec un sifflement rauque, et le *th* en l'aspirant comme les Anglais. Le mot *chanson* (*tenson* dans le Midi) s'orthographie *thanphon* : *velliathe*, pour vil-

lage; *hlaou*, ceux-là; *thaune*, jaune; *himple*, simple; *iraou*, heureux, etc....

Iraou k'na pas la replothe	Heureux qui n'a pas le reproche
De liandi son movairu!	De manger son héritage!
Fenna, enfan, to fa bon frothe,	Femme, enfants, tout fait bon profit,
I an touï la cranta de Diu.	Ils ont tous la crainte de Dieu.
Beniraou k'n'a min de rohhes,	Bienheureux qui n'a point de rixes,
N'aoué mêtre, n'aoué gnion,	Ni avec maître, ni avec nul,
Ké fa son deveai san blohhes,	Qui fait son devoir sans saisies,
Coupie, verbo, ne zzeron!	Exploits, verbaux, ni serments!

Ce fragment d'une des chansons populaires de Jean-François du Cros, m'étant tombé sous les yeux pendant que je soupais chez maître Boson, à l'auberge *des Cascades*, j'emportai dans ma chambre cette brochure. Comme elle n'a que vingt-trois pages et que la fatigue me tint éveillé toute la nuit, je dus lire au moins vingt-trois fois la réimpression de ces *thanphons hijerettes*, et je pris un singulier plaisir à écosser mot par mot ce dialecte, qui procède du nord par divers termes et par les intonations dures, du midi par la sonorité des désinences, par la suppression des diphthongues sourdes; enfin des idiomes romans de la Bourgogne, par les termes vieillis et la plupart des radicaux. Sauvés de l'oubli par un éditeur enthousiaste et avec cela fort sensé, ces petits poëmes, où la morale se déduit d'un langage salé parfois, étaient précédés d'une *notice*, à la fois critique et biographique, où l'on voyait de temps à autre le poëte secouer ses ailes contre les barreaux de sa cage de prose. Le tout

était signé par un juge de paix de Taninges, M. H. Tavernier. La trouvaille de cette brochure a été, ainsi qu'on le verra plus loin, une bonne fortune pour ce livre et pour son auteur.

Quand, après une nuit d'insomnie, j'éteignis mon flambeau pour ne pas humilier plus longtemps l'aube naissante, et que je me levai, encore assombri des infortunes de la veille, l'éclat insolent du jour et l'impitoyable limpidité du ciel redoublèrent mes regrets. Que n'avais-je insisté pour attendre vingt-quatre heures! Vain remords : mon guide, troublé par la vue des étoiles, s'était dérobé avant le cri du coq.

Ouverts à tous les vents, les cloîtres de l'hôtel résonnaient abandonnés sous mes pas. C'était un dimanche : l'ennui désœuvré régnait déjà sur le village, où criait une campène fêlée. Tournant par le jardin, j'allai visiter l'église, contiguë au prieuré : elle était à peu près emmaillottée d'échafaudages, des fonts baptismaux jusqu'au chevet. Sur la place, irrégulière et qui rappelle un peu celle du Grand-Bornand, s'élève un tilleul géant, qui a abrité les générations de quatre siècles : quelques vaches en liberté gardaient négligemment sous son ombrage, leurs pasteurs attablés devant leur première pinte. Je rentrai au prieuré, près duquel on a exilé, contre un mur sans porte ni fenêtres, une boîte aux lettres qui dépend du bureau cantonal de Samoëns, éloigné de plusieurs lieues. Chaque jour elle est visitée par un facteur

rural qui apporte les lettres à Sixt. Mais si le destinataire lui est inconnu, il les remporte à Samoëns; de telle sorte que les paquets adressés *bureau restant* à Sixt, n'y sont point déposés, ce qui vous oblige, si toutefois vous êtes informé d'une disposition trop absurde pour être devinée, à quitter Sixt, un lieu charmant, pour aller réclamer à Samoëns votre correspondance. Pendant ce temps là, peut-être court-elle les chemins avec le facteur, auquel cas, le buraliste du dit lieu vous dira qu'il n'a rien vu. Une combinaison si défectueuse doit abréger le séjour que feraient volontiers à Sixt les voyageurs, attirés par les sites curieux qui rayonnent autour de cette jolie bourgade, signalée, à juste titre, parmi les stations les plus intéressantes de toutes les Alpes de Savoie.

Il serait possible de rendre une activité féconde à cette vallée, qui possède divers éléments de richesse, dont on favoriserait l'exploitation. Après Dingy-Saint-Clair et Samoëns, canton limitrophe, Sixt est la commune qui possède le plus de forêts. L'abondance du combustible permettrait donc d'y travailler à nouveau les minerais de fer de Salvadon, Boray, la Joux, Tenneverges, la Vogeallaz qui furent mis en rapport en 1500 par les Castagnéri de Gênes, et, d'âge en âge, jusqu'au commencement de ce siècle, par plusieurs compagnies. Ces minerais rendent cinquante pour cent et sont inépuisables; ils ont été analysés par Albanis de Beaumont, qui assimile leurs produits aux fers nerveux

fins, doux et non cassants de la Suède : des cours d'eau endigués par la nature se prêtent à l'établissement des usines. Il y aurait lieu de s'occuper aussi des eaux minérales, ferrugineuses et purgatives, dont les propriétés ont été constatées par M. Tingry et qui contiennent, outre le carbonate de chaux et le sulfate de magnésie, le carbonate de fer en très-notable proportion. Ces eaux ne sont pas une simple source, mais un torrent, l'Eau-Rouge, un des affluents du Giffre. Ils se joignent près du Fer-à-cheval de Sixt, un des endroits les plus merveilleux de la vallée, qui produit aussi du grès vert, de belles carrières d'ardoises et, le long des Tines, encaissement du Giffre entre Sixt et Samoëns, le marbre bleu, pierre à bâtir susceptible d'un beau poli.

Il est divers moyens de favoriser ou d'étendre ces exploitations; mais pour attirer les capitaux de l'industrie, le premier de tous doit consister à établir des voies de communication ou à améliorer celles qui existent. Nos indications suffisent pour montrer que des intérêts nombreux sont liés à ces questions, qui d'ailleurs sont étudiées en ce moment. Il faudrait, avant tout, achever le tronçon de la route départementale de la vallée du Giffre, entre Samoëns et Sixt; car ce chemin est si mauvais que les voitures ne remontent pas au delà du premier de ces bourgs et que les charrois sont coûteux, malaisés et peu rapides. Il est d'autant plus opportun de faciliter l'accès de la commune

de Sixt aux voyageurs, qu'ils seront attirés à cette station par le futur chemin de Sixt à Chamonix par le col d'Anterne. Mais si l'on tient à mettre Sixt en faveur et à y créer un centre d'excursions, l'organisation d'un service de guides, régulier, sérieux, avec un règlement comme pour la compagnie de Chamonix, est indispensable. Cette institution fait absolument défaut.

La vallée du Giffre est fertile, revêtue d'excellents pâturages; aussi les *tomes* de Sixt et le *gratairon*, fromages du pays, sont-ils renommés. Leur exportation est susceptible de s'étendre. La plaine serait excellente pour l'élève des chevaux. Dans l'intérêt de ces campagnes, surtout vers Samoëns, et au delà du côté de Taninges, la rivière du Giffre, bienfaisante en général, comporterait quelques endiguements, plus faciles à réussir que ceux de sa fougueuse parallèle, la rivière d'Arve. Il serait opportun aussi de prolonger, en aval du pont de Clévieux, un bon travail du siècle dernier, la digue sur ce torrent, qui menace encore le territoire de Samoëns. On couronnerait ces utiles améliorations, en refaisant et en rectifiant la route muletière de Champéry à Samoëns, dans le but d'ouvrir un chemin praticable sur notre vallée, aux voyageurs qui, arrivant par la Suisse, seraient tentés d'entrer en Savoie par le Valais, sans se détourner et sans quitter les montagnes. Ils prendraient alors, peu à peu, cette direction séduisante; ils s'attarderaient dans cette sinueuse Thessalie; les eaux ferrugineuses

de Mathonay, si souveraines contre les affections stomacales et lymphatiques, les sources sulfureuses et salines de Shuandaz, de la Golaise, exportées avec succès à Paris au début de ce siècle, verraient affluer les malades. « Sixt ne saurait être trop recommandé aux touristes (écrit M. Joanne, dans son *Itinéraire*); sa situation permet de rayonner dans toutes les directions et, partout où l'on dirige ses pas, on peut entreprendre de magnifiques et intéressantes excursions. »

C'est une des localités que ce voyageur a le mieux décrites; il a indiqué plusieurs de ces promenades dont les revers du vallon fourmillent; mais il n'est guère possible de les énumérer toutes. Placé à la base d'une énorme chaîne de montagnes (le massif qui sépare de Valorsine et de Chamonix le cours du Giffre), Sixt reçoit toutes les eaux qui se déversent sur la plaine. Les pentes énormes, les murs de rochers qui l'encadrent lancent des légions de cascades. Les plus remarquables sont le Jordane, alimenté par les neiges du Grenier, chute de quatre cents mètres, à la montagne des Granges; la Gouille et le Fontany près du Nant-Bride, alimentés par un canal souterrain qui communique avec l'Avaudru; le Rouget, sur le chemin du col d'Anterne; la Chauffa, la Pleureuse, le Trénant, trois bandelettes d'argent attachées à la mitre de la montagne de Sales; la cascade d'Anterne, qui rebondit sur trois gradins magnifiques dans la gorge des Fonts. Ce ne sont là que les distractions du chemin; car,

outre le Buet, les motifs d'ascension sont très-nombreux. Celle du Pic de l'Avaudru (deux mille sept cents mètres) offre un point de vue inférieur en étendue au panorama du Buet, avec des premiers plans plus étranges et plus splendides. On y monte par le Salvadon et, du côté de Samoëns, par la gorge d'Oddaz. Citons encore la pointe, et surtout le plateau de Sales où sont perchés les plus hauts chalets de tout le canton; les cols d'Anterne et du Sageroux, l'un renommé par ses tempêtes, l'autre retombant sur le Valais au-dessus de Champéry. Ces belvéders offrent les échappées les plus saisissantes sur les réseaux montagneux du Chablais.

La vallée de Sixt présente, en outre, à l'exploration quatre glaciers d'un caractère particulier : celui du Buet, coupé à pic par des pans de glace d'une élévation vertigineuse; celui de l'Avaudru ou Grand-Névé, déployé comme une ombrelle au nord de cette pointe; celui du Grenairon et le glacier du Mont-Ruan qui, par sa transparente pureté, rivalise seul avec celui de Rosenlauï dans l'Oberland bernois. Sixt, au centre de ce riche musée de curiosités naturelles, est entouré de montagnes de toutes les formes et de toutes les nuances : les rochers, les forêts, les neiges, les eaux jaillissantes, les pâturages, les chalets escarpés, les hameaux épars sur des corniches, animent cette tenture, aux lointains hauts et fuyants. Un bras de la vallée, qui forme un *Y*, monte à droite vers les Fonts; l'autre, à gauche, du côté de la Combe; au

point de jonction, la queue étranglée de la lettre est tracée par le Giffre, encaissé dans la gorge des Tines, jonchée de hêtres séculaires, de sapins, de trembles et de frênes.

Mais la merveille du pays, c'est le Fer à cheval, et le Fond de la Combe de Sixt, où mon hôte s'empressa de me conduire avant déjeuner; car cette course n'excède pas quatre heures de marche.

'avais attendu son réveil en explorant sa trop vaste hôtellerie, où les chambres, parfois voûtées, s'alignent sur des corridors claustraux à parois épaisses, supportant des arcatures surbaissées. Je m'étais chauffé sous le manteau d'une cheminée pantagruélique du dix-septième siècle : l'ancienne cuisine des moines avait là un vrai boudoir à rôtir, impliqué dans la spacieuse officine, qui communique avec les étables et s'ouvre sur un jardin, où les fleurs de la montagne s'épanouissent sous des cerisiers et des noyers, bien que Sixt soit à sept cent soixante-huit mètres d'altitude. La salle la plus monumentale et la mieux conservée de l'abbaye, c'est son réfectoire, éclairé tristement par quatre fenêtres qui prennent le jour de haut, et dont le plafond, à soliveaux massifs ornés de médaillons et de cordons sculptés, est traversé de chevrons enrichis de filets et de moulures. Une cheminée haute et sévère complète cette décoration, contemporaine de Charles-Emmanuel Ier. Autour de la corniche, soutenue sur une série de consoles à volutes, et où brillent de distance en distance les écussons

peints de l'abbé, du duc de Savoie et de la maison de Sales, les moines ont, dans les intervalles, tracé, en capitales romaines, une inscription qui fournit la date et résume l'historique de la dernière reconstruction du couvent :

« IHS MARIA — XPO MATRE — DIVO QUE AVGVSTINO — IHS REGNANTE C.E.D. SABAVDIÆ, ET FRAN DE SALES EPO GEB. — HOC OPUS FECIT FIERI HVBT' DE MOUXI ABBAS DE SIX. — ANO DNI MDCXXII — DEUS CONSERVET ! »

Comme j'achevais de la copier, notre hôte entra dans la salle à manger, et désignant sur le mur, entre deux croisées, le monogramme XPO, il certifia que tous les savants avaient échoué à l'interpréter et qu'il ignorerait le sens de ces trois lettres, sans un instituteur *des plus instruits* qui lui avait appris que c'était un signe maçonnique. Et voilà les vénérables augustins réguliers de l'abbaye de Sixt convaincus d'avoir été francs-maçons, pour avoir écrit en abrégé le substantif CHRISTO !

Les annales de cette abbaye donnent l'histoire de la vallée de Sixt, qui, jusqu'au douzième siècle, est demeurée inculte, couverte de forêts et probablement déserte ; car on n'y rencontre, dans les lieux-dits ni désignations celtiques déterminantes, ni expressions d'origine romaine. C'est en 1144, que, de l'aveu de son frère Ardutius, le bienheureux Ponce de Faucigny, chanoine régulier de l'abbaye d'Abondance, obtint de leur aîné, Aymon Ier, seigneur de Faucigny, la cession de la vallée de Siz qui, défrichée et mise en culture par

les religieux réfugiés avec le vénérable Ponce dans cette solitude, devint le siége d'un nouveau couvent, dont il fut le premier abbé. Il fit venir, des régions de l'Est, pour l'aider à coloniser, des gens qualifiés *Alamanni* dans les vieilles chartes; primitive population tudesque dont les traces se retrouvent encore dans le langage, dans la prononciation, dans les mœurs, et qui, groupée autour de la maison, a formé les villages du Croz, de Passier et de Sixt. Le monastère ayant été adopté par une bulle d'Adrien IV en 1155, l'évêque Ardutius le dota, en 1167, des églises de Samoëns et du Mont-Saxonex.

Lors de la fondation de l'abbaye de Sixt, il avait été réglé que si l'abbé d'Abondance venait à décéder, celui de Sixt régirait par intérim la maison mère, en attendant qu'on eût pourvu à un nouveau choix. C'est ce qui eut lieu à la mort de Burchard de Genève. Le bienheureux Ponce dut alors retourner à Abondance, où les frères l'élurent pour abbé. Mais en 1175, il permuta avec son successeur à Sixt et revint y mourir en 1178. Ces moines furent les bienfaiteurs de la contrée, et c'est avec raison que l'abbé Grobel leur décerne l'honneur d'avoir donné une vallée de plus aux habitants de la Savoie. Du reste, peu d'établissements ont plus fidèlement observé leurs statuts : les commendes n'y furent tolérées que tardivement; la réformation, sollicitée par deux religieux, François Biord et Nicolas des Fayets, y fut apportée en 1618, par saint François

de Sales qui visita Sixt à quatre reprises. Il fit ouvrir la sépulture du bienheureux Ponce, dont il emporta un doigt et, jusqu'à la Révolution, les fiévreux affluèrent de loin autour de ce tombeau. Il ne reste rien des constructions primitives de l'abbaye de Notre-Dame de Sixt : son plus ancien monument est le sceau fragile, en cire, adopté par le fondateur. Il représente la madone assise, couronnée et filant avec un fuseau. La légende porte : « *Ecce ancilla domini de Siz.* »

La matinée m'avait paru froide et désœuvrée ; pourtant, il n'était pas plus de six heures lorsque je partis, accompagné de mon hôte, pour visiter le Fond de la Combe. Rarement, je dois le confesser, un touriste moins dispos s'est mis en campagne. J'étais harassé des fatigues de la veille, transi comme on l'est après une nuit blanche, irrité de la pureté ironique du ciel, attristé d'être sans nouvelles, inquiet enfin de mes bagages, dont la privation m'était pénible et que je ne devais retrouver qu'à Taninges, où j'aurais couru, s'il y avait eu moyen de se procurer un cheval avant dix ou onze heures du matin. Je regrettais aussi Siméon Dornheim et j'ignorais ce qu'il était devenu. La solitude se faisait longue ; je subissais le vague malaise des gens qui se croient guettés par une maladie. Il fallait éloigner ces vapeurs et, dans ce but, nous filâmes bon train, secouant à travers les prés plongés dans l'ombre, des gerbes de rosée, qui me parurent glaciales.

C'était une pelouse d'herbe fine et courte, entremêlée de bouquets de sapins; des mamelons gazonnés à l'anglaise l'encadrent, et le rideau de ces verdures est surmonté de trois étages de roches, séparés par des bandes vertes. A gauche, s'élance l'Avaudru, comme une maîtresse-tour sur un château fort; au fond des Combes, le col du Sageroux, coiffé de neige; plus au nord, le pic de Tenneverges, sombre et large pyramide, d'une colossale architecture. Il est rattaché par sa base à l'imposante muraille du Fer à cheval, et le trop plein de la soudure de névé ruisselle en cascade sur le flanc de la roche.

Entre ce minaret aérien, au dôme rehaussé de bossages d'argent reliant des aiguilles échelonnées, et la pyramide schisteuse de Tête-Noire, supports turriformes, s'étend, fermant tout l'horizon, un cirque de rochers à pics; muraille lisse et grise, tellement haute, que son pied est enfoui dans la verdure, tandis que son chevet est couvert de neiges. Cette cloison verticale qui relie les deux cimes, contre lesquelles elle paraît arc-boutée, s'évase en un fer à cheval, dont l'aiguille de Tenneverges et l'obélisque écrasé de Tête-Noire figurent les deux crochets. Le long de ce pourtour d'une demi-lieue, qui fait face au spectateur, il voit tomber, de la voûte céleste posée sur le caparaçon des neiges, douze cascades à peu près parallèles. Au mois de juin, quand les premières chaleurs mettent la nature en fête, on en a compté

jusqu'à trente, sur la paroi de cet immense château d'eau.... L'uniformité grise du monument, l'ombre matinale qui enveloppait la scène, la transparence qu'elle recevait des reflets du ciel, ennoblissaient ses proportions amplifiées. Cette façade est encadrée avec une vigueur admirable, pour fuir à distance et se développer dans une tranquille harmonie. La neige la détache du firmament; deux coulisses olivâtres, bordées d'une dentelure de sapins, limitent l'étendue du proscénium; des pâturages presqu'à pic, grimpant à de surprenantes hauteurs contre cette muraille, par talus festonnés en forme de cônes, découpent leurs pyramides d'émeraude le long de la paroi du Fer à cheval. Le cirque de Gavarnie, la merveille des Pyrénées, est seul comparable à l'amphithéâtre de Sixt, plus saisissant peut-être avec les douze chutes d'eau dont il est zébré, qui rejaillissent en gerbes, ou qui sont épongées par les prés-bois dont est garni le pied de ces roches nues. Le premier plan du tableau, que partage un ruisseau, courant sur l'herbe et se perdant sous des arbres, forme de riants contrastes avec la sauvagerie du motif principal. L'œil et la pensée marchent ainsi de l'églogue au drame, et du gracieux au terrible.

L'austérité des carrefours pyrénéens offre des analogies plus frappantes encore avec le Fond de la Combe, où la végétation est rabougrie, où la rivière sautille sur des cailloux, entourée de blocs errants. Sur la droite, entre le précipice et les neiges qui, de gradins en gradins, descendent du Buet, on dé-

couvre sous le névé, dans les airs, des pâtures escarpées qui semblent inaccessibles. C'est le Prazon : des pâtres, séquestrés du monde, qu'ils entrevoient à leurs pieds, y vivent en équilibre, avec quelques brebis.

En 1834, ils virent passer un vieillard inconnu, qui échangea quelques mots avec eux et se dirigea vers le glacier qu'il aborda, en longeant une étroite corniche, inclinée sur un abîme de quatre cents pieds. Il allait, dit-on, à la recherche d'un gisement aurifère. Tout à coup, il disparut et nul ne le revit jamais. C'était Jacques Balmat, dit *Mont-Blanc*, le héros de l'ascension de 1786.... Ce Fer à cheval fut le théâtre de deux événements plus tragiques encore. Au fond de la vallée s'étalait sur la droite un village, Entre-deux-Nants, et sur la gauche, un hameau reconstruit depuis lors : en 1610, une montagne tomba sur le hameau qu'elle écrasa ; en 1602, par une nuit d'hiver, une portion de la Tête-Noire ayant croulé sur sa base, avait enseveli le village, avec tous ses habitants, leurs chalets et leurs troupeaux. Un amas de blocs livides, et tordus les uns sur les autres, recouvre le tout d'un gigantesque mausolée.

A Sixt, la portion de la population qui n'est pas adonnée aux travaux de l'agriculture ni à la fabrication des tomes, émigre volontiers, les uns durant la saison d'hiver, les autres pendant plusieurs années. Ils vont surtout à Paris, où ils recrutent l'armée des commissionnaires, des cochers de fiacre, des porteurs d'eau et des ouvriers en bâtiments. Leur

rêve est de gagner, à force d'économie, un modeste pécule et de revenir au pays, acheter quelques journaux de terre payés chèrement.

Jusqu'au passage des Tines, où le Giffre emprisonné se débat entre des roches, que ses gouffres ont élargies çà et là en forme de cuves, cette rivière et ses affluents approvisionnent la vallée de Sixt des meilleures truites que j'aie jamais rencontrées. Leur robe est foncée, avec des yeux bien marqués; elles sont épaisses et longues; leur chair est rose, ferme, savoureuse : ce roi des poissons d'eau douce est supérieur, peut-être, dans le bassin supérieur du Giffre, aux produits si renommés du Mont-Cenis. Dans les bons ménages des vallées de l'Arve et du Giffre, séparées l'une de l'autre par les Frêtes et par le Môle, on fait des conserves de truite marinée, qui remplacent avec avantage le thon, comme hors d'œuvre.

Au delà des Tines et de la jolie chapelle de Notre-Dame de Grâce, lieu de pèlerinage, la vallée du Giffre s'élargit peu à peu, s'anime de cultures, de hameaux, et prend, sous un ciel plus spacieux, un aspect arcadien, jusqu'à Samoëns, où sa forme ovale, dessinée par de fertiles montagnes, rappelle au souvenir le vallon d'Ober-Hasli. Une légère différence de hauteur et l'interposition d'une cloison de plateaux verts, suffisent pour établir de frappants contrastes entre la vallée presque dauphinoise de Bonneville sur l'Arve, et ces bords du Giffre qui ressemblent aux vallées de la Suisse.

Samoëns, où j'arrivai dans la matinée et où je ne m'arrêtai qu'un instant pour aller inutilement à la poste, mais que, les jours suivants, j'ai exploré seul, à deux reprises, Samoëns, ancien mandement, chef-lieu de canton, riche commune de trois mille âmes, est la perle de la vallée du Giffre. De ce point, on peut rayonner, par dix passages, sur toutes les vallées du Faucigny, comme du Chablais. Autour de Samoëns, la plus tiède et la mieux dotée comme ressources de ces bourgades alpestres, les motifs de promenades ou d'excursions intéressantes s'offrent en nombre illimité. L'air y est pur, car les habitants sont préservés de l'infirmité du goître; des noyers et des chênes succèdent aux cultures qui répandent l'abondance, et rendent l'existence facile dans une localité vraiment habitable et plaisante. Si l'on exploitait les eaux minérales très-efficaces de ce beau vallon, Samoëns prendrait un rang distingué parmi les résidences hygiéniques, et ses environs seraient promptement appréciés. Les ruines de Tornaltaz, celles de Gravernaz, la chapelle du château, point de vue admirable sur la vallée, sont tout proche du bourg : la cascade de Nant-Dent, le joli val de Clévieux; les ascensions du Beney, du Greyou, d'où l'on plane à 2600 mètres sur le lac de Genève et le Mont-Blanc; celles de l'Avaudru et de la pyramide de Crioud; le beau glacier du Folly; le Pas au loup, le coteau de Vercland et sa chapelle, le lac de Gers et la pointe Pelouse; la Tanna de l'Ermoë, grotte curieuse; les points de vue de la Rosière et de Chante-

merle; plus loin, les cols de Couz et de la Golaise pour gagner le Valais; celui de Joux-Plane, qui redescend sur Morzine en Chablais, et divers autres passages qui relient Samoëns, avec Passy, avec Magland et les montagnes de l'Arache, suffiraient et au delà pour occuper de belles et longues journées. On y rencontrerait les ombrages des forêts primitives, sous les hêtres, sous les sapins énormes des forêts de Suet, de Fréterole et de Joux-Plane. Dès qu'on commence à gravir les pentes adoucies des coteaux, les arbres déployés et la terre en fleur reprennent la fraîcheur et la poésie des solitudes alpestres.

Remarquons aussi que, par ses souvenirs, par l'originalité et l'âge de ses édifices, le bourg, dont les rues fourniraient de piquants sujets de tableaux, est tout à fait digne de donner son nom à ce pays trop peu visité. Au milieu de la ville s'élève l'ancien château de la Tour, résidence des seigneurs de Gex, barons de saint Christophe: les vastes toitures qui le coiffent rustiquement sont posées sur des murailles féodales. D'autres habitations, à l'entour, gothiques par la base, se terminent en chalets vers les toits; le chaume couronne des encorbellements historiés : les maisons nobles sont devenues bergères.

Ce mandement, du domaine des princes de Savoie apanagés du Faucigny, fut érigé en marquisat par Victor-Amédée II, en 1699; mais, dès l'année 1739, les bourgeois de Samoëns s'affranchirent de

toute redevance féodale, en remboursant au marquis les sommes qu'il avait versées au Trésor. Trente-neuf ans auparavant, Sallanches avait donné cet exemple, unique jusque-là. Samoëens, jadis plus considérable, car on y exhume les débris d'une enceinte fortifiée, se souvint aussi de ses priviléges séculaires, confirmés en 1438 par Amédée VIII, et cette ville sut, au profit de son indépendance, user de ses richesses. Elles sont considérables encore; car les forêts de la commune valent plus d'un million, et les vastes pâtures qu'elle a reçues en emphytéose, au quinzième siècle, sont d'un rapport très-productif. Aussi Samoëns a-t-il donné un certain aspect à ses constructions publiques, et lancé sur le Giffre un très-beau pont couvert qui, rappelant ceux du canton de Zurich, contribue à accentuer la physionomie helvétienne de cet heureux territoire.

J'ai peine à admettre, avec Grillet, que la vallée si abordable et si bien tracée de Samoëns n'ait été peuplée qu'au cinquième siècle, et par les Vandales qui, suivant Paul Orose, auraient été qualifiés de Burgondes à raison des *bourgs* nombreux qu'ils ont créés. Outre que la Savoie était assez connue au milieu du quatrième siècle, où Ammien-Marcellin la dénomme *Sapaudia*, le nom de Samoëns, *Septimontium*, si l'étymologie est vraie (on peut toujours en douter), sentirait son origine romaine. Les sept monts qui concourent à cette désignation poétique de la vallée sont : le Frestrolle, Chardon-

nières, Vignin, Cuidex, Bossetain, Oddaz et Fossier. Dès le temps des premiers barons de Faucigny, un château fort imposait à la vallée sa juridiction; l'église de Samoëns, unie en 1167 à l'abbaye de Sixt, n'en fut pas moins déclarée *plébainie*, et François Longet, son dernier plébain, la fit ériger en collégiale par Grégoire XIII en 1581. Cette paroisse, qui offre un échantillon de plusieurs styles, est assez remarquable. Sa large nef centrale aboutit à un chœur dont l'abside est éclairée par cinq fenêtres trilobées et en plein cintre, dans le goût de la Renaissance. Au bas de l'église, on voit un beau bénitier en basalte du dix-septième siècle; la porte de la chapelle baptismale est dans le goût gothique flamboyant. Le portail ogival de l'église, qui simule le quatorzième siècle et n'est que de 1555, est accosté de colonnettes engagées, dont le fût plonge sur deux lions héraldiques accroupis : disposition originale qui rappelle le porche de Notre-Dame d'Embrun. A droite et à gauche de cette entrée, le mur de la façade est décoré de panneaux d'armoiries, sculptés en 1786 par un habile ouvrier nommé Mugnier, et érigés à la mémoire de deux grands personnages nés à Samoëns : le cardinal Gerdil et l'évêque Jean-Pierre Biord, qui doivent reprendre rang parmi les illustrations françaises.

Fils d'un notaire et né en 1718, élevé, en quittant les écoles de Bonneville et de Thonon, chez les Barnabites d'Annecy; puis étudiant en théologie à Bologne, où il sut intéresser l'évêque, qui plus tard

devint Benoît XIV, Gerdil, connu de bonne heure par ses réfutations de Locke, était professeur à l'université de Turin en 1749, lorsqu'il devint provincial des collèges de Savoie et, en 1764, précepteur du prince de Piémont. Neuf ans après, Clément XIV réserva *in petto* pour le cardinalat cet érudit célèbre et modeste, qui vivait dans la retraite, en le désignant sous cette espèce de devise : *Notus orbi, vix notus urbi.* Il fut élevé à cette dignité par Pie VI en 1777, et, lors du conclave de Venise en 1800, on tint un moment suspendue sur son front la tiare de Pie VII, à qui, depuis lors, il rendit de grands services lors de notre concordat, où il se distingua par sa modération. Critique, érudit, théologien, philosophe et savant, le cardinal Gerdil a considérablement écrit, en italien, en français et en latin. D'Alembert loua son *Mémoire* sur l'attraction et les tubes capillaires, Mairan, la portée de son esprit géométrique, Burcke, son traité de l'*Immortalité de l'âme*. Sa réfutation de l'*Émile* de Rousseau fit le tour de l'Europe, et Jean-Jacques la consacra lui-même, en avouant que c'était l'unique écrit digne d'être médité, que l'on eût publié contre lui. J'ai contemplé longuement à Rome, au bras de croix de l'église de San Carlo *in catinari*, sur le tombeau de ce prélat, un buste très-vivant, qui raconte le personnage, et que le département pourrait faire mouler au profit de son musée.

Chaque province ne devrait-elle pas tenir à cœur de conserver les traits de ses plus illustres enfants?...

Biord, prince-évêque de Genève, né en 1719 et allié par sa mère à la maison de Sonnaz, après avoir étudié à Thonon, à Dijon, et pris ses grades en Sorbonne, fut nommé par Christophe de Beaumont curé de la Sainte-Chapelle de Paris; puis il devint chanoine de Genève, vicaire général, et enfin évêque de ce diocèse en 1764. Il solennisa la canonisation de Mme de Chantal et obtint du pape, en 1771, l'église et le couvent des Cordeliers d'Annecy. Ses écrits sont nombreux; mais c'est surtout sa *Correspondance* et ses démêlés avec Voltaire, qui l'ont fait connaître en France. L'origine de ces relations est assez singulière.

Voltaire s'était avisé, en 1768, le jour de Pâques, de se rendre à la messe paroissiale de Ferney, escorté de deux gardes armés de fusils, et là, de monter en chaire après l'évangile, et de prononcer un sermon contre le vol. Après quoi il s'était fait donner la communion. L'année suivante, même parodie, et communion en viatique, sans autre préparation qu'une profession de foi.... peu canonique. Après lui avoir écrit à plusieurs reprises pour lui démontrer l'énormité du scandale, son chef spirituel tenta de recourir à la répressive autorité des lois. Mais, sous le ministère qui relevait de Mme du Barry et qui venait de tolérer le partage de la Pologne, l'impiété politique ne régnait pas seule, et l'exilé de Ferney avait plus de soutien que l'évêque de Genève. Pour toute réponse aux plaintes de ce dernier, on ordonna que les pensions de Voltaire, dont

le payement était suspendu depuis quinze ans, fussent acquittées avec exactitude.... Ce fut un grand triomphe pour le parti des philosophes qui, si peu d'années après, périrent pour la plupart, sur un échafaud qu'ils avaient construit pièce à pièce, avec une si intelligente dextérité : leçon éternelle, éternellement inutile !

Outre Joseph Bardy, secrétaire intime des deux rois de Pologne de la maison de Saxe, Samoëns classe aussi parmi ses illustrations les frères de l'évêque Biord, l'un sénateur et légiste éminent, créé par Victor-Amédée III, comte de Seynod et de Châteauvieux; l'autre, châtelain de Samoëns et secrétaire des communes avoisinantes. Tant qu'il vécut, les procès furent absolument bannis des terres soumises à sa juridiction. Son nom a été voué à l'immortalité par ce phénomène moral, moins surprenant ailleurs qu'en Savoie, et à si peu de distance de la croix de Morillon, érigée en souvenir d'une légende assez caractéristique. — Une succession s'étant ouverte au profit de sept enfants mâles, après avoir bien contesté, ils tombèrent d'accord sur le compromis fraternel que voici : monter ensemble sur la montagne et s'y battre à mort jusqu'au dernier, qui recueillerait l'héritage. Ils s'entre-tuèrent tous, et la proie n'appartint à personne. La Croix des Sept-frères perpétue, dans l'intérêt de la morale, la mémoire de ce jugement de Dieu.

Pasteurs et agriculteurs, les habitants de la vallée

des Sept-Monts sont par excellence, et de longue tradition, maçons, plâtriers, charpentiers même, et surtout tailleurs de pierre et entrepreneurs de bâtiments. Ils s'élèvent même jusqu'au talent de la sculpture. Leur aptitude dans l'art de bâtir est en grand honneur à Genève, à Lyon, dans le Jura, l'Isère et la Bresse. Sous le premier Empire, des ingénieurs, des officiers des ponts et chaussées, natifs de Samoëns et assistés des ouvriers de leur pays, se sont distingués à Paris, à Brest dans les travaux du port, en Picardie dans ceux du canal de Saint-Quentin. Chaque année, de Pâques à Noël, les deux tiers de la population mâle s'exilent, ne laissant au logis que les enfants et les femmes : austères et fidèles, celles-ci s'épuisent à travailler. L'hiver ramène les hommes au bercail, où ils apportent l'abondance : devenus vieux, quand ils sont fixés au pied du clocher natal, ils devisent ensemble en prenant le frais, sur le banc circulaire qui entoure la base du *Gros tilleul*.

Cet arbre gigantesque et paternel, dont l'immense ombrage fait dans sa journée le tour de la ville, est le plus majestueux monument de Samoëns et l'un des plus vénérables. La haute colonne de cet édifice de verdure mesure entre sept et huit mètres de tour. « Il est si ancien, écrivait Bertoloti, que les vieillards venaient causer à son ombre, à l'époque du retour d'Emmanuel-Philibert.... » Son feuillage se déploie au loin sur la place ; il a inauguré, vieux déjà au dix-septième siècle, la fête des maçons,

instituée en 1662 ; il a servi de tente à saint François de Sales, et étendu comme un dais ses rameaux sur les processions des confréries de Saint-Nicolas. Son dôme énorme, flot verdoyant que peuplent des essaims d'oiseaux, protégeait déjà l'église au temps de la Réforme. Il est né avec les franchises de la ville sous Amédée VIII, a dit en très-bons vers un poëte enthousiaste du Gros tilleul, M. Tavernier, qui l'a chanté.

Ce nom me ramène au récit de ma première expédition dans la vallée.

C'était, ainsi qu'on l'a dit plus haut, par un temps magnifique et le lendemain de ma désastreuse campagne au Buet. Je courais vers Taninges à la recherche de mes bagages, morose, fatigué, et complétement seul. Deux amis qui m'avaient donné rendez-vous à Sixt, m'ayant attendu vainement pendant ma reclusion à la pierre-à-Bérard, avaient été contraints de repartir ; j'avais une lettre pour un Sizeret : il était en voyage ; on m'avait recommandé à deux notabilités de Samoëns : chez l'une je n'avais trouvé personne, et chez l'autre.... moins encore ! A Taninges, où je descendis vers une heure, je me savais attendu par une excellente hospitalité.

J'arrive ; je traverse une ou deux rues et je sonne à la grille d'un jardin en terrasse, surmonté d'un chalet, pastoral déguisement d'un château. Cette élégante construction, élevée par un enfant de ces montagnes, succède en effet au manoir seigneurial, habité jadis par la maison de la Grange

et où résida, dans la première moitié du dernier siècle, Joachim, comte de Taninges, conseiller supérieur de Pignerol, juge-mage du Faucigny, sénateur, puis commandant du duché d'Aost, et président du sénat de Savoie.

Effarouché, à l'aspect pimpant de l'habitation et du clos, car à la suite d'une si longue expédition, à travers les pluies, la neige et les cloaques des montagnes, j'étais fait comme un bourgeois de Rome, je me glisse modestement, par un sentier couvert de fleurs, vers la plus humble porte, où un majordome me guide à pas discrets jusqu'à l'appartement qu'on m'avait préparé. Là, je tombai avec béatitude dans un fauteuil à la Voltaire, installé devant un balcon fleuri.

L'encens des résédas et des jasmins, avivé par l'air tiède où couraient des papillons, parfumait la chambre élégante et silencieuse, où je retrouvais, charmé, les douceurs du luxe parisien. Une glace ironique faisait ressortir de cette coquette propreté le contraste peu flatteur de ma défroque, de mon visage barbouillé de hâle et hérissé de barbe. Tout ce désordre étant réparé, on vint me prier de passer à table. Enfin, j'allais remercier mes hôtes, retrouver des visages amis, et sortir de ce long isolement!

Mais, ô déception! dans la salle à manger, on avait dressé un couvert unique, comme pour Sancho, au palais de Barataria : la famille de mes hôtes était partie pour un voyage, en laissant ce castel à ma disposition. J'étais chez moi; j'allais,

je venais; on prenait mes ordres, on me servait avec une docilité muette, et mon invisible amphitryon trouvait si naturelle cette exorbitante hospitalité, qu'il n'avait même pas songé à mettre mes scrupules à l'aise, en me laissant un mot d'écrit! Après un déjeuner tardif, où je ne pus manger, je promenai mes surprises à travers les jardins, songeant au héros du conte de *Zémire et Azor*, et comme lui flairant des roses; mais en me gardant de les cueillir. Cette bizarre situation me plongea dans un désœuvrement si triste, que, reprenant mon harnois de pèlerin, je courus à la voiture qui m'avait amené et que, laissant mes bagages épars, je retournai à Sixt.

En venant, du milieu de la vallée du Giffre, j'avais vu se dresser derrière moi, au-dessus des monts, la cime argentée du Buet qui, plus je m'éloignais, plus semblait grandir sur ma tête, et me poursuivre de sa victorieuse ironie. Cette funeste montagne m'était odieuse, et je compris que je la prendrais à grippe si je n'en foulais de nouveau la cime, pour réparer mon échec. Je marchai donc sur elle, jusqu'au soir, comme on pousse à l'ennemi. Arrivé à Sixt, je m'enquis d'un guide; M. Boson se proposa en personne, et il fut convenu que nous commencerions notre ascension à trois heures du matin. A vrai dire, j'étais assez souffrant. Ayant voulu souper pour me donner des forces, je fus pris d'une syncope; je me couchai rompu aux quatre membres, et une seconde nuit sans sommeil,

aggravée par un accès de fièvre, m'acheva. Quand mon hôte entra dans ma chambre avec sa lanterne, il me dissuada de tenter, dans un pareil état, une si longue course.

Je revins donc lentement à Taninges, m'arrêtant partout, flânant à l'aventure, causant avec les pâtres, questionnant celui-ci, prenant avec moi des piétons fatigués, crayonnant des notes, et évitant de me détourner vers le Buet fatal. Je fis route un moment avec un vieux cultivateur qui allait *acenser* un domaine : il m'avoua qu'il avait *trois-vingt et douze ans*. Ces locutions du vieux français de nos pères vous font à chaque instant, à travers la Savoie, rétrograder les siècles. De temps en temps aussi, je feuilletais pour la centième fois la réimpression des chansons populaires, due à M. Tavernier, et me rappelant, fort à propos, que l'éditeur de cette publication habitait Taninges, où il exerce les paternelles fonctions de juge de paix, je regrettai de ne pas avoir une occasion de faire cette connaissance.

L'horreur du vide, qui m'attendait dans mon fantastique palais, me donna le courage de me présenter moi-même, et j'eus lieu de m'en féliciter. En effet, la précoce gravité du magistrat s'effaça bien vite devant la confiante fraternité du poëte, que je trouvai installé en famille, entre une aimable femme et un joli enfant. La physionomie pensive et accentuée du juge de paix me rappelait les traits d'un vieil ami de Lyon, le poëte Joséphin Soulary; le son de

la voix et le caractère le rappelaient davantage encore. Tous deux voués au culte de la muse et aux devoirs des fonctions publiques, tous deux amis de la nature et de la retraite, et atteints de l'innocente sauvagerie des âmes impressionnables, ils se continuaient pour moi l'un par l'autre, et cette illusion donna à mon abord une aisance communicative. On me fit réciter mes petites infortunes ; le beau-père de M. Tavernier, qui est médecin, me trouva assez indisposé pour m'interdire tout médicament : au bout d'une demi-heure, profitant d'une belle soirée, nous faisions, bras-dessus, bras-dessous, l'école buissonnière dans les grandes herbes du vallon, causant avec entrain de tant de belles choses que nous avions à nous conter, après une absence de toute la vie....

La promenade nous conduisit à l'abbaye de Mélan, dont les bâtisses longues et basses sont étalées non loin du Giffre, au milieu de la plaine. Cette ancienne chartreusine, fondée en 1293 par Béatrix de Faucigny, fille de Pierre de Savoie, pour quarante religieuses sous la direction de sept prêtres réguliers, devint la sépulture des dauphins jusqu'à l'époque de la réunion du Faucigny sous Amédée VI en 1355. Aujourd'hui, Mélan, où un prêtre de Sallanches, M. Ducrey, a établi un pensionnat en 1804, appartient à l'évêché d'Annecy, qui y a institué un collége renommé, desservi par des ecclésiastiques. Le Valais suisse, Genève, le canton de Vaud, les départements français mêmes y envoient de nom-

breux élèves. La tombe de Béatrix, ainsi que celles des dauphins, sont probablement couvertes par le plancher de l'église, qui, bouleversée à diverses époques, et surtout par des jésuites qui l'ont possédée de 1833 à 1848, offre encore quelques portions de la fin du treizième siècle. On l'a bariolée de fresques, le chœur a été transporté de l'orient au couchant. Elle n'offre plus guère à la curiosité qu'un ancien parquet, assez original, du chœur des religieuses et, à l'extérieur, au-dessus du portail, un gros chat sculpté en tuf, gravement assis, la queue enroulée sur ses pattes de devant. Les cloîtres ne remontent qu'à la fin du seizième siècle. M. l'abbé Constantin, qui professe la rhétorique à Mélan, nous promet une notice intéressante et bien étudiée sur l'abbaye.

En revenant, M. Tavernier m'apprit que Taninges fut érigé en cité communale par Jacques de Savoie-Nemours, qui sanctionna, en 1562, les priviléges concédés autrefois aux habitants par Charlotte d'Orléans, et que ce titre *de ville* fut confirmé par Charles-Albert en 1835. Il me fit voir près du Foron, rivière de Taninges, la petite chapelle ogivale de Flairier, élevée jadis sur les débris de la plus ancienne église du Faucigny, après celle de Thiez. Il me donna un avant-goût des beaux sites qui embellissent ce canton, tels que le plateau du Praz-de-Lis, au revers de la pointe de Marcelly, flèche énorme de roche vive, qui domine la ville et sa vallée. Au Praz-de-Lis, parterre émaillé des

plus belles fleurs de la montagne, s'ouvre, à près de deux mille mètres, une vaste enceinte inclinée qu'anime, dans la belle saison, tout un monde de troupeaux et de bergers, disséminés à travers un campement de chalets. Je ne puis que citer les versants heureux des monts de Mieussy, les ruines et les sapins séculaires de la chartreuse de Vallon; l'ascension de la Wouardaz; celle de la pointe d'Orsay, le petit Môle de la vallée, qui ressemble à son voisin du couchant; puis les ombrages de hêtres et de picéas du bois des Dames et des bois du Seigneur. On ne peut omettre les ruines de Châtillon, résidence des sires de Faucigny; châtellenie qui tenait le premier rang aux convocations des états de la province à Cluses. C'est à Châtillon que, en 1233, Agnès, fille du dernier baron, épousa Pierre de Savoie, et c'est là que Béatrix, leur unique héritière, fut unie à Guigues XII, dauphin de Viennois. Près de là, au hameau de Presle, des roches schisteuses dégagent du gaz inflammable, que les pâtres allument pour s'éclairer la nuit, ou pour se chauffer durant les matinées printanières.

Comme nous approchions de Taninges, l'horloge de l'église annonça l'heure, d'une voix si haute et si claire, qu'on peut l'entendre de cinq communes d'alentour. Cette horloge, renommée dans le pays, est un don du maire de la ville, M. Humbert, le châtelain invisible du chalet où je régnais tristement, en maître qui n'ose commander. Taninges possède des mines de charbon, dignes d'une exploi-

tation plus active : elles alimentèrent sans doute les usines, abandonnées aujourd'hui, où l'on préparait le fer utilisé par des coutelleries, qui fabriquaient en 1640, suivant Chiéza, des faux d'une trempe si excellente, qu'elles étaient recherchées en France, en Piémont et dans toute la Lombardie. Tel était le renom de ces manufactures, que des historiens ont attribué le nom du Faucigny (*Falciniacum*) à l'exportation de ses *faulx* et de ses faucilles. L'église de Taninges est moderne, mais elle est, comme paroisse rurale, la plus vaste des deux Savoies. L'ancien hôtel de ville était surmonté d'un Jacquemart, sonneur si populaire, qu'il est devenu le symbole de la patrie communale. De nos jours, l'idole bourgeoise a disparu ; mais les gens de la vallée qualifient encore de *Jacquemarts* les habitants du bourg.

En prenant congé du juge de paix, je lui demandai si l'on pourrait avoir un guide, pour traverser les montagnes si peu fréquentées du haut Chablais, et gagner la vallée d'Abondance, par Saint-Jean-d'Aulps? Obligé d'attendre à Taninges des nouvelles de Siméon Dornheim, je trouvais plus de discrétion à m'absenter pour voyager, qu'à abuser de l'hospitalité de M. Humbert.

« Faire le tour des montagnes du Chablais? s'écria le poëte ; c'est une course de trente à quarante lieues, et par des défilés inextricables ! Ces déserts sont superbes, et à peu près inconnus, des touristes, au moins; car ils vont à la queue le leu

par les chemins battus, comme les moutons de Panurge. Et quand voudriez-vous partir ?

— Demain matin. D'ici là, où trouver un guide ?

— Il n'y faut pas songer ! A moins que.... Si j'osais me proposer ?

— Je serais trop heureux ! interrompis-je en lui tendant la main.

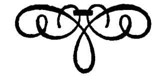
— Tenez, dit-il en ouvrant son secrétaire, dont il tira une liasse de papiers ; je vous attendais et en voici la preuve.... »

Il me remit un cahier de notes sur la vallée du Giffre, et je n'ai pas besoin d'ajouter qu'elles m'ont été d'un grand secours. C'est ainsi que je quittai de nouveau Taninges, où je devais revenir une troisième fois ; c'est de la sorte que je n'ai pu explorer qu'en détail, peu à peu, cette contrée, et suivre enfin le Giffre, à travers les escarpements curieux de Saint-Jeoire, jusqu'au pont de Marigny, où il se jette dans l'Arve, au-dessus de Bonneville.

Le lendemain, rétabli par une nuit léthargique dans mon castel enchanté, je heurtais avant le jour à la porte de M. Hippolyte Tavernier, qui m'attendait, l'alpen-stock à la main, en compagnie d'un jeune notaire qui voulut bien être de la partie. M. Jacquier, qui avançait en ma faveur un voyage projeté, se réservait le plaisir de m'offrir, à dix lieues de là, l'hospitalité de sa famille, qui habite à l'abbaye d'Abondance. Mais loin de se targuer d'une pareille courtoisie, le notaire se garda d'en rien

dire, et je ne découvris son complot qu'en recevant des siens, à leur foyer, un accueil amical.

Voilà comme ils sont, ces Allobroges de notre France !



X

La diane des vaches. — Origine des Gets. — Les monts du Chablais à vol d'oiseau. — Les trois Dranses. — Scène flamande. — Saint-Jean d'Aulps et ses ruines : Vandales et solitaires. — Saint Bernard et le comte du Mans. — Légende des *Véro*. — Passage au Col du Corbier. — Descente à Abondance. — Séjour à l'Abbaye : traits de mœurs et d'histoire. — Excursion au fond de la vallée. — Ce qu'on voit du haut de la Cornette de Bise. — La Chapelle, et la Dent du Midi. — Châtel et son hôtesse. — Esquisse d'un bourg d'autrefois. — Anecdote sur les Châtelois. — L'Essert et ses eaux médicinales. — Visite au Nestor de la vallée. — Impressions et paysages. — Description de l'église et du cloître de Notre-Dame d'Abondance. — Départ pour le col de Lain. — Chalets-fruitières du val de Lainderet. — Le cèdre des Alpes. — Scène de la vie pastorale. — Le lac de Montriond, etc.

Pour trois bons compagnons nés dans la montagne, c'est une joyeuse aubaine que de quitter la ville avant l'aube, libres de tout souci, pour s'envoler pendant trois journées d'automne, à travers les sommets et la plaine. Le vent frais de la nuit les soutient et les enivre ; en regardant les étoiles s'éteindre et les fleurs s'allumer, ils aspirent à grands pas aux cimes, où ils espèrent devancer le soleil. Ils voyent les chalets s'ouvrir un à un ; ils suspendent leurs entretiens, pour écouter les pre-

mières chansons des oiseaux, qui carillonnent sur les frênes, accompagnés au loin par le mugissement des bœufs qui s'éveillent. Bientôt, l'horizon blanchit, les glaciers s'embrasent, les longues pentes se colorent, les vallées se rendorment dans leur ombre épaissie et, lorsqu'enfin le soleil vient projeter des jalons sur les crêtes, on croit, tant l'heure présente a fait tout oublier, éclore à la vie et assister à la naissance du monde....

Tout nous souriait : au charme de tant d'émotions ressenties en commun répondait la croissante intimité de ce partage ; aucune combinaison banale et commode ne nous apportait sa gêne ; point de chevaux ni de voiture, ni de guides fâcheux qui éventent les surprises : on était médiocrement édifié sur les chemins, l'espoir de s'égarer n'était pas absolument perdu. Pour les gîtes, on s'en remettait à la fortune, et quant au terme du voyage, on ne l'entrevoyait que par réflexion, au bout d'une perspective illimitée. Nous voyagions comme à la découverte, avec la simplicité des aïeux.

Chaque lieu donnait prétexte à une historiette, ou à la comique discussion d'une étymologie. Le Praz-de-lis nous faisait regretter ses blanches parures de la Saint-Jean ; les *combes*, si multipliées partout, protestaient contre l'omission au dictionnaire, d'un mot français indispensable, — dont la plaine Saint-Denis et la place du Carrousel, a dit Nodier, n'indiquaient pas l'emploi ; les Frites tra-

duisaient le nom latin des défilés (*freta*); aux Gets, village étalé au sommet d'un col qui relie le Faucigny au Chablais, la question d'origine prenait une importance historique.

On raconte en effet qu'au quatorzième siècle, des Juifs de Florence, accusés durant une peste, d'avoir empoisonné les puits, et contraints à s'exiler de la Toscane, obtinrent de Béatrix de Faucigny, à la condition d'accepter le baptême, ce territoire où ils fondèrent un village qui a retenu leur nom : les Juifs; en vieux patois, *les Gets*. Ce pas, à onze cent soixante et deux mètres de hauteur, environné de coteaux arrondis revêtus de sapins, rappelle les sites du Jura où, d'ailleurs, les industrieux habitants du bourg émigrent en grand nombre; surtout à Morez, au pied des Rousses. Les premiers colons des Gets ont planté à l'entrée du village un chêne que l'on remarque encore ; car il est unique, cet arbre ne se reproduisant plus à ce degré d'altitude.

Ils ont perdu le type juif; mais leur visage est très-accentué ; l'instinct les porte à la vie errante, trait des races sémitiques et, fait plus caractéristique en Savoie qu'ailleurs, l'esprit mercantile leur donne la vocation d'être brocanteurs, de spéculer sur des échanges et d'acheter des mobiliers pour les revendre en détail. On les rencontre en Suisse, en Piémont et dans la Comté, promenant, en guise de tente, le campement de leur charrette. Ce village, avec ses rustiques fontaines, ses lavoirs et

ses grands toits disséminés, offre l'aspect toujours un peu biblique des bourgades de la montagne; mais l'ampleur des cabarets le rattache aux mœurs de la Savoie.

A peine avions-nous franchi le seuil du plus apparent, hôtellerie qui n'est que le complément d'une buvette, que déjà les gens y affluaient, attirés par mes compagnons le notaire et le juge de paix; chacun ayant un procès à suivre, ou un différend à régler. Nous aurions pu, jusqu'au soir, tenir un lit de justice. Ajournés à un terme plus opportun, ces gens recommençaient imperturbables l'exposé de leur affaire; repoussés de rechef, ils le reprenaient incidemment avec une placidité endormie, mais infatigable. Ils se seraient crus condamnés si l'on n'eût trinqué avec tous et, quand enfin on fut à peu près délivré, ils reparurent un à un sur le chemin, jusqu'au delà du village, où les plus obstinés avaient couru nous devancer très-loin, pour parler les derniers. A cette obsession loquace, filandreuse, invincible, répond, chez ceux qui en sont l'objet, une patience dont nous n'avons aucune idée. Que de mal il faut se donner, pour les empêcher de se ruiner en frais de procédure! C'était chose édifiante au surplus, que d'écouter ce notaire et ce juge, objets d'une familière confiance, prêchant la concorde évangélique à ces maniaques enfantins, si épris de se faire plumer.

Au delà des Gets, où la route, tracée avec une fantaisie piémontaise, multiplie les longueurs, mon-

tant sans raison pour redescendre sans nécessité et décrivant des circuits injustifiables, le caractère labyrinthiforme de la contrée se révèle spontanément. Plus de chaînes prolongées ni de plateaux distribués par étages, et pas un vallon qui soit aplani! Ce qu'on désigne ainsi, ce sont d'autres plateaux pris entre deux crêtes, ou entre deux ballons, et qui n'ont pu s'élever. Si loin que s'étende la vue, elle ne parvient pas à saisir un plan horizontal : pentes vertes et rochers, forêts et prairies, chalets, villages, chemins et rivières, tout semble jeté au hasard. Séparées les unes des autres, ou soudées par des cols, lancés tels que des ponts aériens, les montagnes, très-hautes, s'offrent aux contrastes de la lumière et des ombres dans toutes les directions et sous tous les angles; derrière celles qui sont proches, on en voit surgir d'autres, et d'autres encore.... Ce spectacle insaisissable se renouvelle à chaque pas. S'élève-t-on près des nuages, on entrevoit de nouvelles vagues, soulevées à perte de vue, et l'on devine entr'elles, d'autres ruelles également tortueuses. On comprend que l'on pourrait errer des mois entiers, en tournant éperdu sur soi-même, à travers ce dédale où se trouve réalisée, avec une grâce imposante, l'harmonie du chaos.

Telle est, à peu près constante, et constamment mobile, la physionomie de cette tempête montagneuse du haut Chablais, où si peu d'étrangers ont aventuré leurs pas. Les habitations, les hameaux, disséminés à l'aventure, y côtoient le désert; les

plus sauvages animaux de l'espace et des forêts y vivent, mêlés sans crainte avec les pâtres et les troupeaux, sous les lois primitives de leur naturelle condition. Il est de ces solitudes, où des tribus entières émigrent par l'ordre des saisons, des plateaux aux sommets, et des combes aux pâturages alpestres, avec les chamois, les brebis et les oiseaux de l'air. Ils vont où ils trouvent pâture et, telle oasis rencontrée sous une roche, composerait un tableau de l'Éden avant la chute de l'homme. « J'ai parcouru dans la neige, avant l'annexion, ces contrées perdues, le bâton à la main et des crampons aux pieds, me disait M. Tavernier, pour aller demander un vote en faveur de notre France, à des gens qui apprenaient ainsi qu'ils étaient Piémontais.... »

Tout en devisant, nous roulions, c'est le mot, entre deux versants plantureux, par des prés en pentes, bossués et vallonnés, sautant des ruisseaux et des haies, démasquant des hameaux blottis sous quelque mamelon et, pétrifiant sur notre passage les bonnes gens éparpillés aux champs, qui regardaient ébahis des étrangers courant si vite.

C'est ainsi que nous atteignîmes la Dranse, et ce cours d'eau exige une explication. Les trois plus fortes rivières du Chablais portent ce nom et bien des gens s'y sont trompés. Chacune d'elles marque la direction d'une vallée, qu'encadrent des chaînes de montagnes qui s'étirent, en s'abaissant du côté du lac de Genève, où les trois torrents, réunis au-dessus de Thonon, vont se précipiter. La Dranse du

milieu, que nous devions suivre toute la matinée, passe au pied de l'abbaye de Saint-Jean d'Aulps; celle que nous laissions à notre gauche, derrière une série de monts, échange son nom de Brevon, contre celui de la Dranse de Bellevaux; nous devions bientôt rencontrer la troisième qui, par de longs chemins, descend d'une vallée plus lointaine où nous l'irons chercher, et se nomme la Dranse d'Abondance.

« C'est fort bien ! dit le juge de paix; mais il est bientôt dix heures : où est la Dranse du déjeuner? »

On lui montra, à une jolie distance, au revers de ce long val fuyant, un clocher majuscule suivi d'une petite ligne de maisons mal écrites, et nous doublâmes le pas, afin d'arriver plus vite aux Esserts-Romans, titre original qui défia l'érudition de trois estomacs à jeun. A partir de là, molestés par la chaleur et moins sensibles au paysage, nous observâmes un silence expressif.

Quand nous entrâmes à l'auberge, où des campagnards buvaient en discutant à voix haute dans la salle commune, planchéiée, plafonnée et boisée en sapin, grande boîte sonore où les bruits retentissent, les conversations cessèrent un instant, tandis que deux ou trois générations de grands gaillards, coiffés de larges feutres, le cou découvert, le poitrail dessiné sous de longs gilets bariolés, et le dos étoffé de vestes flottantes doublées en toisons de bique ou d'agneau, nous toisèrent, d'un œil assez hardi. Le chiffre des pintes vides, divisé par cinq,

répondait au nombre de ces convives, attablés pour la journée. L'abondance et le bas prix du vin blanc sont le fléau des Savoyards! Le patois de ceux-ci ne répondait plus, comme l'idiome d'Annemasse ou de Bonneville, au parler comtois-bourguignon qui, du côté de l'Arve et jusqu'à Boëge, dénote une communauté d'origine : dans cette portion méridionale du haut Chablais, l'accent rauque, guttural, les aspirations fortes, travestissent les radicaux.

Pendant qu'on apprêtait notre repas, un de ces paysans se levant, saisi d'une fureur subite, frappa d'un poing à assommer un bœuf, la table où les bouteilles vacillèrent et, prenant haleine, il se mit à vomir un torrent d'injures à l'adresse de ses compagnons, les menaçant du geste, les affrontant du regard et brandissant sous leurs visages un bâton ferré. Il était seul contre tous, et on l'écoutait.... Las de les injurier en patois, il leur jeta les plus horribles invectives de notre vocabulaire; il finit par les provoquer en italien, la langue-mère des atrocités furibondes comme des fadeurs galantes. Et les autres d'écouter, toujours impassibles, en souriant comme des sphinx. Quand enfin, ils jugèrent à propos d'en finir, le doyen de la bande, un athlète de soixante ans et plus, l'écrasa de six à huit mots, articulés avec dureté, sur un ton sec, impératif et contenu, comme une mise en demeure. L'autre se tut à l'instant, traça quelques gestes en l'air et sortit. Après quoi les buveurs se remirent tranquillement à causer d'autre chose.

Les œufs, ressource quotidienne des auberges où les provisions ont abondé la veille et foisonneront le lendemain, avaient ici pour auxiliaire un cervelas fumé, à chair serrée et grenue, qu'il faut mâcher *à l'heure*, et qui assaisonné de salpêtre, donnerait la pépie à des poissons. Par ce double motif, il est très-estimé : j'allai jusqu'au respect. On se hâta de se remettre en route, parce que mes compagnons désiraient serrer la main à un ou deux amis. Mais ils étaient en voyage ; il en fut de même à Saint-Jean, où un autre ami avait décampé pour quelques jours. Je ne connais pas de peuple plus tranquille de caractère, ni moins casanier : sans aller bien loin, les propriétaires de la Savoie sont constamment sur les chemins, et c'est miracle, dans la belle saison, si l'on rencontre un particulier chez lui. Promptement consolés de ces déceptions prévues, mes compagnons, en arpentant à l'ombre des grands toits la rue du village, silencieuse comme elle doit l'être à midi, admiraient avec moi qu'un déjeuner pitoyable puisse rendre tant de force et de gaieté. C'est de la sorte, et en causant, que nous arrivâmes devant les ruines renommées de l'abbaye d'Aulps (*monasterium de Alpibus*), que des auteurs modernes mal renseignés écrivent Saint-Jean *d'Aulph*, et que chacun prononce, abbaye *d'O*. Ces débris si bien situés, inattendus au milieu d'un verdoyant désert, causent une vive impression.

Il n'existe plus en ce lieu que le spectre d'une vaste église ; mais ses arceaux en tuf blême, étalés

sur l'herbe d'un tertre proéminent, au centre d'un spacieux carrefour de montagnes interceptant cinq cols ou passages, ces voûtes abandonnées, qui gardent en s'écroulant la majesté des œuvres éternelles, ennoblissent et transforment l'aspect de ce paysage. Une lumière, qui est la poésie, rayonne de ce foyer sur tous les plans du tableau et, si peu que tienne de place cet unique acteur, il réduit des fonds splendides à l'état d'accessoires. Telle est la puissance de cette première impression, qu'en essayant de la raisonner, on la subit davantage encore.

Que reste-t-il donc de cette basilique, pour exercer un tel prestige? Presque rien, hélas ! le mur du portail, un lambeau du chœur, quelques troncs de colonnes tranchés sur la racine; enfin, une portion de la nef, découpant au sud trois arcades ogivales devant des roches à pic, qui semblent, surmontant l'édifice, le continuer dans les airs. Seulement, les yeux qui cherchent un repos sous cet horizon où toutes les lignes sont inclinées en désordre, ne le trouvent que sur ce tertre, seul endroit qui présente une surface plane, avec des lignes d'architecture verticalement tirées à angle droit. Il en résulte que, par une loi d'harmonie dont on ne se rend pas compte, tous les versants descendent mesurer leurs angles à cette équerre, où le spectateur se trouve constamment ramené, comme à un centre commun. Ce privilége de situation donne aux ruines une importance qui fait illusion sur la réalité même. On devine d'ailleurs, à la valeur de

ces échantillons archéologiques, derniers témoins d'un monastère en renom, dont les annales sont belles, qu'un grand acte de barbarie s'est accompli dans cette solitude.

Ce n'est pas sous le régime de la Terreur que fut commise la dévastation : cette doyenne des basiliques de la Savoie, respectée par la Révolution, était debout encore en 1822, après avoir été vendue avec les biens nationaux. Il fut alors question de la rendre au culte et un acquéreur commença à l'ébranler, en la lardant de blessures, afin d'en rendre la restauration trop coûteuse. Trois ans après, les habitants de Saint-Jean qui la jugeaient trop éloignée du bourg et tenaient à posséder un clocher au milieu du village, exercèrent une telle pression, que cette merveille de l'art fut condamnée à fournir des matériaux à l'informe construction d'une misérable église qui, bâtie depuis quarante ans à peine, et par quels architectes ! laisse choir déjà ces décombres volés, chancelle et menace ruine.

Que de fois, parmi les destructeurs des propriétés, n'ai-je pas eu à stigmatiser des propriétaires, ou d'ineptes gardiens ! L'époque de la Restauration, par ignorance, a presque autant saccagé que les Vandales de 1793. N'a-t-on pas vu, dans notre France, en 1840, le cloître admirable de Saint-Wandrille tomber sous le marteau, devant les antiquaires indignés de la Normandie, et des préfets, vendre au poids, sous Charles X, à Nevers, à Bordeaux, les trésors des archives de la Guyenne et du

Nivernais? En Savoie, du moins, on se contenta d'en tolérer le pillage....

Bâtie en tuf calcaire très-blanc, à l'exception des assises inférieures et de quelques parties d'ornementation en pierre argileuse d'un rouge foncé, l'ancienne église de l'abbaye remonte à la période romano-ogivale de la fin du douzième siècle. La transition est marquée par les arceaux, en tiers-point très-obtus, assis sur des piliers à colonnettes engagées, mais trapus et courts. Les pilastres hémicylindriques qui, le long de la nef, appuyaient les retombées des voûtes, et qui reposaient, interrompus, sur des consoles en culs-de-lampe, en conservent un, dont les entrelacs remontent pour le moins à 1180. On a suivi le plan primitif en continuant l'édifice, mais dans le style du quatorzième siècle, indiqué par les chapiteaux du portail, embryons de choux-frisés entremêlés à des feuillages lancéolés. Malgré son appareil en plein cintre, la rose porte sur deux colonnettes du même temps. Au sud, il reste, du transsept, trois fenêtres arrondies qui ne datent que du seizième siècle.

Rien de plus mystérieux que ces débris, sur un terrassement qu'ombragent des vergers. Ce squelette, éclatant aux ardeurs de midi sous un ciel bleu, laisse un flamboyant souvenir. En errant autour de ces pans de murailles qui, contemplés dans l'ombre, repoussent sous leurs arceaux les fonds verts de la vallée, on voit se profiler, au-dessus du monument, les montagnes, jaspées de sapinières, sé-

vères contours des hautes solitudes. Quand le soleil, étouffé dans les nuées épaissies par la tempête, cesse de dessiner dans l'herbe les arceaux allongés du monastère, que les arbres gémissent avec les vents, et que les coteaux disparus sous les hachures de la pluie, isolent au milieu des éléments déchaînés ce fantôme de basilique, il doit apparaître plus saisissant encore....

Je m'y oubliai longtemps, pendant que mes compagnons cueillaient des pommes, des groseilles et des prunes sur les souterrains de l'abbaye qui ouvrent çà et là, sous ces cultures, des bouches d'où s'exhale le souffle frais des tombeaux.

En quittant l'abbaye, nous gravîmes une côte assez roide, où M. Tavernier nous fit asseoir devant une petite chapelle, au tournant du sentier qui redescend au Biot. De ce point, on mesure la vallée dans sa longueur, jusqu'à la corne de Nyon et au rideau dentelé de Sardonnière. Les ruines de Saint-Jean, posées sur la gauche du tableau, éclatant camaïeu de verdure que la Dranse relève d'un filet d'argent, n'éveillent plus, à cette distance, qu'une impression souriante et jeune : c'est un bouquet oublié dans le vallon.

« Ne quittons pas l'abbaye, dit notre poëte, sans lui adresser une courte oraison funèbre !

—Attendez au moins, interrompit le notaire, que j'aille couper un bâton. »

Il revint avec une souche de houx, qu'il se mit à peler en spirale et à taillader avec art : c'était sa

manière d'écouter. Pendant ce temps-là, je lançais, sur une grosse pierre, de petits cailloux dont j'avais fait provision; ce que voyant, M. Tavernier satisfait, préluda :

« Saint Robert, qui fonda l'abbaye de Cîteaux en 1098, avait auparavant institué, pour sept ermites jusque-là dispersés dans la forêt de Colan aux environs de Tonnerre, une petite communauté qui devint promptement insuffisante. Il fallut en 1075 la transporter à Molêmes, dans un désert du diocèse de Langres où l'on construisit, avec des branches d'arbres, des cellules qui furent le premier nid des abbayes cisterciennes. Les religieux de ce temps-là avaient une poétique passion pour la solitude, et comme ils savaient choisir leurs thébaïdes! Quelques-uns de ceux de Molêmes, poussés par la vocation mystique, à s'éloigner du monde encore plus, se mirent en campagne à l'aventure et, suivant la *Chronique manuscrite de Savoie*, où j'ai copié pour vous ce passage, « .... ils errèrent plusieurs marches contre orient, et à la fin passèrent le lac de Lausanne et tendirent contre les haultes montagnes en ung lieu que on appeloit *les Arpes*, qui leur sembla dévotieulx; et illeuc, près d'ung petit ruisselet (la Dranse) firent deux petits habitacles, etc.... » Les voilà donc éparpillés, sous la juridiction de Molêmes, dans des huttes échelonnées au revers des Alpes. Dès l'an 1094, le comte Humbert II leur donna en franc alleu les deux pendants de la vallée, sur un trait d'une lieue de contour, et

Sainte-Marie d'Aulps (*Sancta Mariæ de Alpibus*), prit rang d'abbaye, sous la conduite de Gui, son premier dignitaire [illegible] 1120, son successeur la sépara de Molêmes, pour embrasser la réforme de Cîteaux. Ce second abbé, intime ami de saint Bernard, était saint Guérin, qui devint, par l'élection du peuple et l'ordre absolu d'Innocent II, évêque de Sion en Valais. Saint Bernard écrivit à ce sujet aux moines d'Aulps, pour les consoler, une lettre dont la forme imagée est singulière : « La volonté de Dieu appelle votre « père à un rang plus élevé. Répétons, ô mes frères, « avec le prophète : *Le soleil a surgi et a entraîné la* « *lune dans son orbite.* Le soleil est cet homme qui a « rendu si brillante la communauté des Alpes, et « celle-ci est la lune, devant au soleil tout son « éclat. »

« Devenu évêque, saint Guérin reprenait souvent son bâton d'ermite pour revenir dans les Alpes auprès de ses frères et y retrouver le calme de la vie claustrale. Or, un jour qu'accablé d'années, il venait de les quitter pour retourner à Sion, ses forces l'abandonnèrent au sommet du coteau, à l'endroit même où nous sommes ; il sentit que la vie le quittait et se fit reconduire à l'abbaye d'Aulps où, peu de jours après, il expira : c'était en 1150. La tradition a consacré cette place, où d'âge en âge, on a relevé cet oratoire. Saint Bernard a visité plus d'une fois l'abbaye d'Aulps ; Humbert III, comte de Savoie de 1148 à 1188, le fondateur de la basilique dont vous voyez les restes, qui battit le dauphin à

Montmélian, le marquis Mainfroi près de Saluces, et qui fit la guerre avec Frédéric-Barberousse, aimait l'abbaye d'Aulps, où il s'était c[illegible]é, et dont on eut beaucoup de peine à l'arracher. Dès que la paix lui rendait quelques loisirs, il y venait reprendre l'habit monastique et vivre humblement avec les frères. Cette vocation rappelle le comte Everard du Mans, qui déposant sa couronne, disparut tout à coup en 1129 pour frapper, sous la défroque d'un pauvre, à la porte d'une abbaye cistercienne, où on lui fit garder les troupeaux. On aurait ignoré son sort, si un écuyer ne l'eût rencontré par hasard, au bord d'une lande, où il faisait paître ses brebis.... Quelle saveur étrange dans ces romans de la foi! »

Après avoir dépassé les chaumières du Biot, comme nous achevions de gravir, au revers d'une autre vallée plus accidentée que les précédentes, des amas de sable mouvant, chauffés à cette heure à la température d'une étuve, sables qui, de ce côté, servent de base au col du Corbier, on me désigna de loin, à un passage étranglé sur la Dranse, l'emplacement d'un pont, célèbre par la défaite des Bernois, le dernier jour d'août 1536. Ils avaient remonté la vallée pour venir saccager l'abbaye d'Aulps, et déjà ils avaient abattu la statue de saint Guérin, protecteur de ce défilé, lorsqu'un moine belliqueux, le frère Jean, rassembla sous la bannière du couvent et entraîna les pâtres du Biot, des Esserts-Romans, de Morzine, armés de frondes, de bâtons ou

de fourches. Ils tombèrent sur les luthériens près de la Vernaz, en criant : « *Deo vero !* » et sauvèrent ainsi du pillage ces contrées, si bien défendues par la nature, que l'on ne se risqua plus à y pénétrer. Le souvenir de cette boucherie est perpétué par un sobriquet tiré du cri de guerre de ces montagnards : *Deo vero !* On appelle encore *les Véro*, ceux qui habitent les vallées de Morzine, de Saint-Jean et du Biot.

Tout est monacal et religieux dans les traditions et parmi les célébrités de la Savoie; ce pays est, pour nos climats, ce que fut dans l'Orient la Thèbes égyptienne des solitaires. C'est là, du reste, un trait qui ne messied point à la physionomie de ces montagnes et qui les harmonise, mieux que celles de la Suisse allemande, à la pensée des choses infinies. Une religion raisonnée et sans rayonnement extérieur, laisse trop peu perceptible pour l'être abandonné dans ces périlleuses solitudes, l'idée d'une protection providentielle : de là, je ne sais quelle impression de vide, dont on a l'âme attristée dans l'Oberland-bernois. Au point de vue de la poésie, le culte le plus antique de l'Occident, avec ses oratoires, ses croix votives, ses chapelles, ses stations de pèlerinage qui vous accompagnent en chemin, revêt d'une signification plus touchante, ces contrées où l'homme a si peu marqué sa trace, où la proximité de l'abîme le tient constamment averti. La ferveur de cette foi, ses symboles partout écrits, sa candeur, plus primitive, conviennent mieux aussi à l'imagination d'un peu-

ple-pasteur, qui contemple si près des cieux les hautes cimes, autels encensés par les nuages, et qui passe ses jours au milieu des miracles de la création.

Trois heures après avoir quitté la vallée de la Dranse, nous étions remontés aux austérités de la montagne, bien accentuées par un hameau de pauvres masures, étalées dans un riche pâturage. Le soleil y crevassait la glaise, que les sabots des troupeaux avaient gauffrée de leurs empreintes ; la population entière était sortie avec eux, et la commune abandonnée nous présenta un vieillard unique, assis contre un mur au pied d'un abreuvoir. Il nous conta que ses enfants avaient quarante bêtes et que la localité comptait plusieurs maisons riches *à cent vaches* et même plus. En plaine, le capital s'évalue par milliers de francs ; au pays d'en haut, on chiffre les têtes de bétail. Au bout d'un instant, nous atteignîmes *l'Ecuelle* ou faucille du col du Corbier, élevé à près de quatre mille pieds et, comme ce passage, d'où nous devions rebrousser par une autre vallée sur le cœur de la chaîne, est exposé au nord-est, le caractère du pays, sa flore et sa température changèrent tout à coup.

Nous retrouvions, sur cette double pente, écorchée çà et là de quelques rocs aplatis, le sureau nain, les azalées, les daphnés, le saule herbacé, la joubarbe, les gentianes d'azur, et le léontopodium, qui livre au vent ses houppes de duvet soyeux. Du bas du vallon où nous devions descendre, s'élevait

à l'horizon une lourde montagne noire, de forme arrondie, et qui ressemble d'autant plus à la tête d'un animal monstrueux, qu'elle est coiffée de deux oreilles, par les extrémités saillantes de la Dent-d'Oche et de la Cornette-de-Bise. C'est de là que nous retombâmes sur la Dranse du nord, pour la remonter jusqu'à la base d'un mamelon rocailleux, qui étrangle la vallée à laquelle donnent leur nom les bâtiments claustraux de l'abbaye d'Abondance, le monastère le plus renommé, les ruines historiques les plus importantes de la haute Savoie. On pénètre dans le bourg par un pont couvert qui rappelle celui de Samoëns ; le site, tout différent d'ailleurs, présente une opposition frappante entre les deux versants qui l'encadrent : l'un, qui serre le village de près et le retranche, n'est qu'une butte de calcaire; l'autre est revêtu d'un rideau de sapins, qui rafraîchissent de leur ombre des pelouses éclatantes.

Autour de l'abbaye se pressent, en troupeau serré, les massives habitations d'un village autrefois fortifié, et comme le terrain est incliné à partir de l'église, les bâtiments conventuels, portés sur un terrassement, dominent les autres maisons, de leurs trois corps de logis à hautes toitures, qui enveloppent la basilique et les cloîtres. Partagée entre plusieurs maîtres, *acensée* à des locataires nombreux, l'abbaye est une sorte de phalanstère au milieu du bourg : les familles qui en occupent les logements sont abritées sous les mêmes toits que la

cure, le vicariat, un cabaret, le bureau de perception, la salle d'arrêt, la justice de paix, etc. Réduit à cet immeuble, le chef-lieu du canton resterait constitué. Avant de pénétrer dans le monastère à la suite de mes compagnons, par un escalier engagé sous une voûte, j'eus le temps d'entrevoir, aux clartés du crépuscule, l'une et l'autre façade. Les substructions de l'aile méridionale dessinent d'anciens arcs en ogive, noyés dans la muraille; du côté de l'ouest, elle est également très-haute et me parut épaisse : plusieurs étages y sont indiqués par de fort petites fenêtres, au linteau en forme d'arc, avec un chanfrein arrêté en bas par une doucine. Cet appareil caractérise, dans nos pays du nord, la première moitié du quinzième siècle.

Nous arrivions la veste sur l'épaule et le chapeau au bout des bâtons, comme des pèlerins qui ont porté le poids de la chaleur et je n'eus pas le temps de m'informer du gîte; car déjà mes amis, qu'un essaim d'enfants avaient signalés, étaient embrassés par une famille entière. Exclamations de surprises, prompts souvenirs donnés aux absents, animation gaie, qui accueille une visite inespérée, formaient un de ces concerts, comme en font parfois des volées d'oiseaux émoustillés au bord d'un nid. Je n'eus pas lieu pourtant de me sentir isolé: « Puisque vous êtes si joyeux, dit le notaire en me prenant par la main, remerciez monsieur; car c'est lui qui nous a amenés. »

J'appris ainsi que M. Jacquier s'était fait le mes-

sager d'une invitation qui, depuis quatorze heures, cheminait à mon côté. Seulement, j'aurais bien voulu que mes bras fussent dans les manches de mon habit, et mon chapeau sur ma tête, afin de pouvoir l'ôter. Mais, tout me fut enlevé par le gracieux cortége qui nous conduisit à nos chambres, par d'amples corridors voûtés, où les voix retentissaient. L'hôte fut installé dans celle du seigneur Abbé, ni plus ni moins qu'un évêque en tournée pastorale. Quand je revins dans la salle où la famille était réunie, je reconnus que le notaire qui, avec un tact dont la tradition se perd un peu trop dans la société de Paris, m'avait sauvé des embarras d'une présentation *quasi biographique*, venait en mon absence de s'expliquer davantage : car je fus l'objet d'un second accueil, plus personnel, et lds beaux-frères, les cousinsde notre ami, ainsi que les dames, engagèrent l'entretien sur les sujets qui devaient m'intéresser. Parmi celles-ci, c'est la génération douairière qui dirige les soins du ménage : « Vous souperiez mieux, dit l'une d'elles, si l'on vous avait espérés. » Et le plaidoyer se borna là : concision du meilleur goût.

L'allure de cette maison avait lieu d'intéresser quiconque cherche à saisir, dans ses traits fugitifs, la physionomie morale d'un pays. Les monts reculés, inexplorés, et restés très-français comme langage et traditions, de ce coin de la Savoie, sont en arrière de près d'un siècle, sur le train du monde actuel : Abondance est au cœur des Alpes,

encaissée à près de trois mille pieds de hauteur, dans un labyrinthe de montagnes, qui la sépare des villes. Un fait historique témoignera de l'étendue de ces distances, dues à la situation.

Vers l'an 595, le moine irlandais saint Colomban, qui venait de fonder Luxeuil et que persécutait Thierry II, roi d'Orléans et d'Austrasie, s'étant enfui avec quelques religieux, vint jusqu'au fond du Chablais, défricher la vallée d'Abondance où il installa une colonie bourguignonne, et où il créa un monastère; mais, Thierry s'étant emparé du royaume de Bourgogne, ces premiers pères du couvent d'Abondance franchirent les Alpes, et saint Colomban alla instituer en Italie la maison de Bobbio, où il mourut. Il était bien rare alors, qu'une *cella* constituée, et un territoire conquis sur le désert fussent abandonnés: eh bien, il s'écoula six siècles, avant que l'œuvre interrompue fût reprise, par suite de la cession faite, en 1108, à Herluin de Cervent et à quelques chanoines de Saint-Maurice en Valais, des terres situées dans la vallée d'Abondance.... Bientôt après, Ponce de Faucigny, qui choisit le prieuré pour s'y retirer du siècle, commença la fortune et la renommée de Notre-Dame d'Abondance qui, sous cette direction, fonda, outre Sixt, l'abbaye de Granval au diocèse de Besançon.

Ce pays fut donc défriché, cultivé et colonisé sous l'influence des moines. Ce sont eux qui ont poli les mœurs des habitants et qui les ont élevés d'âge

en âge. Or, ces religieux étaient gens de naissance pour la plupart. Assouplies par cette éducation, les populations de la vallée se sont trempé le caractère dans leurs luttes légales contre le despotisme des seigneurs ecclésiastiques. Ces tribus agricoles, de souche bourguignonne, étaient imbues d'un esprit d'indépendance si invincible, qu'elles arrachèrent des droits de propriété et de franchises fort étendus. Leur justice siégeait à côté de celle du chapitre; la commune s'administrait et se gardait elle-même; elle avait ses ouvrages de défense, en face de l'abbaye, étreinte par une république de pasteurs. Du reste, ces deux pouvoirs, la féodalité et la commune, étaient liés par des obligations réciproques, par des devoirs mutuels, et, depuis le quinzième siècle surtout, des accords nombreux, des contestations fréquemment arbitrées, jusqu'à la fin de l'ancien régime, expliquent comment il s'est dénoué au bord de la Dranse sans violentes réactions, ce qui a contribué à préserver les monuments de l'abbaye. Elle fut acquise en l'an IV, dans un but probablement conservateur, par des gens du pays qui l'ont cédée il y a trente ans, au chanoine Barnabé Sallavuard et à son frère, dont les héritiers possédent aujourd'hui le cloître, ainsi qu'une portion des bâtiments abbatiaux. Ce nom de Sallavuard apparaît souvent dans les archives de la localité, ainsi que ceux de la plupart des familles qui figurent encore aux terriers cadastraux du Val-d'Abondance. A la perpétuité des mêmes souches,

répond la stabilité des usages et des mœurs. Dès l'année 1673, un Claude Sallavuard, ruiné par un incendie, recevait du couvent une souscription ou offrande: les descendants sauvent aujourd'hui du marteau l'héritage de leurs pères spirituels, et je ne sais si je m'abuse, en préférant à des noblesses douteuses, ces notabilités bourgeoises, consacrées par des titres dont elles ne s'occupent guère, et qui perpétuent, où ont vécu leurs aïeux, les traditions du passé. C'est au foyer de ces propriétaires, que j'eus la bonne fortune de recevoir l'hospitalité à l'abbaye d'Abondance.

J'y trouvai un intérieur qui, par les habitudes seulement, car les esprits ne sont pas restés en arrière, me remettait en mémoire les plus anciens souvenirs d'une enfance écoulée parmi de grands parents, qui avaient dépensé les deux tiers de leur carrière avant la Révolution, dont ils n'avaient pas subi l'influence. Plus jeunes d'un demi-siècle, les habitants d'Abondance, colonie séquestrée hors de notre centre d'action, ont conservé le bon langage d'autrefois, comme ces réfugiés protestants que la révocation de l'Édit de Nantes a internés dans un bourg de l'Allemagne. Nulle part, la conversation ne rappelle davantage le ton des anciens livres, et ne fait mieux comprendre à quel point, chez nous, la langue a varié sous l'influence des écoles, de la mode, du régime parlementaire, du mouvement scientifique et des journaux. La direction des études n'a pu introduire ici de nouveaux éléments;

car, dans la Savoie incorporée au royaume de Sardaigne, l'enseignement supérieur était donné en italien: c'est à Turin qu'on prenait ses degrés; les codes, les ouvrages administratifs étaient rédigés dans le même idiome. Les affaires n'en allaient pas mieux; car, par suite du sentiment inné d'une nationalité différente, c'était à qui oublierait la langue de l'étranger, ou se dispenserait de l'apprendre. Docteur en droit de la faculté de Turin, M. Tavernier n'est pas loin de se vanter de ne plus savoir la langue italienne, et nos commensaux étaient dans une situation toute pareille. La vieille France n'existe donc plus guère que là, au fond de cette thébaïde qui n'est française que d'hier.

Dans ces montagnes, où les coutumes de la vie rustique s'allient à l'urbanité des vieux temps, on surprend des usages surannés, connus seulement par des récits lointains. Le souper, dont les mets portaient leur date et n'en valaient que mieux, m'offrit une de ces observations. Au lieu d'être comme chez nous un accessoire, la table, étroite et carrée des angles, qui s'étend d'un bout à l'autre de la pièce, est un vrai meuble de réfectoire. Les familles étaient nombreuses autrefois; elles le sont encore dans une vallée dont presque tous les enfants sont alliés entre eux, et l'hospitalité devait être largement représentée. Le haut bout de la table ne laisse place qu'à un couvert, celui du chef de la famille. Le frère, les fils aînés, les gendres, s'alignent de chaque côté selon leur

rang, à droite et à gauche; les femmes se groupent ensuite, la maîtresse du logis terminant la file, pour être plus à portée du service et pouvoir se lever au besoin. Dans un pays où les hivers sont longs et désœuvrés, où par suite, les hommes tenaient table fort longtemps, il était commode pour les dames de se retirer inaperçues, sans laisser des vides, ni déranger personne. Les choses se comportent encore ainsi. Comme j'étais étranger et sensiblement plus âgé que le doyen de mes jeunes hôtes, on me fit les honneurs du bout de la table, d'où ma vue portait sur tout le monde à la fois. Je reconnus combien cet arrangement est favorable à l'animation du repas. Comme les dames sont loin et qu'on se plaît à leur entretien, la conversation devient forcément générale et l'on cause à trop haute voix pour parler tous ensemble. On prolongea ce repas du soir, qui seul répare les corps fatigués par de longues marches; la conversation était soutenue; les dames allaient et venaient, se rasseyant pour écouter ou donner la réplique : jamais souper parisien n'a passé plus gaiement ni si vite.

On convint pour le lendemain, afin de mettre le beau temps à profit, de faire une excursion, en remontant la Dranse jusqu'au fond de la vallée de Châtel, portion supérieure de celle d'Abondance. C'était une forte journée, que des femmes ne pouvaient entreprendre; mais il ne resta qu'elles à la maison.

Quelqu'un ayant fait observer qu'il conviendrait de partir de bonne heure, si l'on voulait remonter jusqu'à l'Essert, je supposai que nous devions retourner sur nos pas, ayant déjeuné le matin même, dans un village de ce nom. « C'est un autre Essert, répondit mon hôte. Avez-vous remarqué, du reste, combien de localités, chez nous, portent le même nom ? Sans parler des trois Dranses, n'avons-nous pas deux rivières de la Sallanche, deux villages de Sixt, Faverges et les Faverges, deux châteaux de Monthoux, trois Contamines, deux passages de Tête-Noire, deux Forclaz, trois monts de la Joux, plusieurs hameaux des Fonds ou des Fonts; sept ou huit, des Villars; la ville, et la Corne de Nyon.... à quoi il faut ajouter quantité de lieux-dits, qui varient de prononciation ou de forme écrite : la Puyaz et la Poya, les Montets et les Montées, la Barme et la Balme, les Tines, les Thynes et les Tignes; Passier et Passy, le Prazon et le Prarion, les Frites et les Frêtes, Vernaz et Vernay.... C'est la cause de bien des méprises pour ceux qui ont écrit sur nos contrées !

— Sans doute, dit M. Tavernier; mais ces désignations similaires fournissent un renseignement sur la vie recluse et isolée des anciens habitants du pays. Comme on n'applique des noms aux localités que pour les distinguer entre elles, il résulte de ces emplois multiples, que chaque vallon vivait à part, sans communication fréquente avec les autres. Les variations orthographiques du même mot démon-

trent la diversité des patois et, par suite, la juxta position de plusieurs races différentes d'origine. Le grand nombre des points désignés par un titre en quelque sorte descriptif et moderne, indique aussi que beaucoup de sites escarpés, où l'on a frayé des chemins, n'ont été explorés que très-tard; autre preuve qu'autrefois les relations étaient rares entre les hameaux séparés par de hautes chaînes. Certaines montagnes adossées à deux ou trois vallées, et qui dans chacune d'elles ont reçu un nom différent, fournissent à cet égard un argument plus décisif encore. Et voilà pourquoi nous avons gardé les mœurs de nos pères. Le pays est tellement neuf encore, qu'il reste, sur la frontière valaisanne du haut Chablais, des forêts presque vierges, où les hêtres tombent morts de vieillesse, sans être exploités....

— Vous savez à quel point les chamois sont craintifs et sauvages? s'écria un de nos chasseurs. Eh bien, ils habitent, au-dessus d'Abondance et de Châtel, des sommets tellement déserts, qu'ils n'y furent jamais inquiétés. Aussi descendent-ils sans défiance à la fin de l'automne, dans la vallée, au bourg de Charmy et jusqu'au Pas-d'Abondance, où on les voit se mêler aux troupeaux de nos chevriers! Au-dessus du Grand-Bornand, à Chamonix, ou dans les vallées supérieures du pays Bernois, vous ne verriez rien de semblable. »

Sur trois mille touristes des Alpes, on n'en citerait peut-être pas deux qui aient visité l'abbaye

d'Abondance; le chiffre de ceux qui ont remonté au delà est bien moindre encore. Peu de Savoyards y viennent par simple curiosité, et la colonie d'Évian n'étend pas si loin ses promenades. Cependant, l'accès du pays ne présente pas les difficultés qu'on suppose, excepté du Valais. Mais, de Thonon, la route, supportable, permettrait sans peine un trajet des plus intéressants. C'est presque un voyage de découvertes, et on ne saurait trop le recommander, surtout à des voyageurs qui, assez bien avisés pour aller de Thonon au Mont-Blanc, se rendraient d'Abondance à la vallée du Giffre, soit par Taninges, soit par un des cols qui retombent sur Samoëns.

Le vallon supérieur d'Abondance, trop peu connu pour qu'on se dispense d'en donner ici une rapide esquisse, contraste, par la tranquille harmonie des lignes, avec les carrefours tourmentés qui l'environnent. Presque au sortir de l'abbaye, il s'évase en contournant vers l'est, en forme de croissant, le pied des monts de Grange, et il décrit une vaste courbure, le long de laquelle on s'élève peu à peu, en laissant à sa droite la Dranse et ses prairies, entrecoupées de massifs d'arbres. La fertilité de la plaine et des coteaux est interrompue par des roches largement taillées, dénudées du haut en bas, sous lesquelles le hameau de Passingué étale les plus grosses fermes et les plus originales que l'on puisse imaginer. Elles sont coiffées parfois de hautes cheminées pyramidales en planches, au foyer des-

quelles on fabrique *les vacherins*, fromages renommés du canton d'Abondance. Sur le versant des montagnes de droite, des pâturages éclatants, des forêts de sapins lancées sur la pente, se relient dans les airs, à la dent aiguë du mont de Grange. La partie inférieure de ce paysage relève du Guaspre ou du Poussin; les plans supérieurs, avec les facettes irisées de leurs anfractuosités calcaires, auraient tenté Salvator Rosa. Dans le fond s'échelonnent obliques les chaînes qui séparent la Savoie du Valais.

On atteint ainsi La Chapelle, dont le clocher fantasque se termine par deux lanternes superposées, séparées par des boules de cuivre; réminiscence inattendue des minarets de l'Asie. Devant ce village, le pourtour de la vallée subit une section et laisse voir, en second plan, de très-hauts pâturages qui aboutissent à la Cornette-de-Bise, cime élevée de 2450 mètres, tout à fait isolée, qui paraît inaccessible et dont l'ascension n'offre ni danger ni fatigue. On peut la faire avec un mulet; on trouve même, à vingt-cinq minutes du sommet, un chalet hospitalier. De la Cornette-de-Bise, la vue plonge sur une étoile de vallées inexplorées, sur les lacis de montagnes du Chablais, sur une portion de la Suisse Valaisanne, qui appuie les pics neigeux de l'Oberland. La chaîne du Mont-Blanc se développe dans son ensemble; on voit les Alpes s'abaisser par degrés jusqu'au lac de Genève et, au delà de ce miroir encadré par le Jura, on découvre, par-dessus

les versants du Bugey, les plaines du Beaujolais, et les coteaux groupés autour de Lyon. Le Buet seul, offre, avec des premiers plans d'une valeur moindre, un spectacle comparable; mais l'ascension du Buet est un voyage de deux jours : pour monter à la Cornette-de-Bise, il faut trois heures. Pourtant, cet observatoire, qui justifierait à lui seul un voyage, n'est guère connu que des gens du pays.

Quand on a dépassé la Chapelle, ce bassin prend l'aspect d'un poétique vallon des cantons de Berne ou de Zurich : c'est la Suisse pastorale dans l'attrayante austérité de ses verdoyantes solitudes. Le fond de la plaine, où serpente la Dranse entre des bosquets en festons (à cent mètres d'altitude au-dessus de Chamonix), est parsemé de petits chalets montés sur quatre piédestaux, qui ressemblent à des toues flottantes sur un lac d'émeraude; au-dessus des pentes, où partout on fauchait les regains, encens de ce paradis de verdure, d'épaisses forêts bleuâtres tapissent les longs versants des montagnes. Au fond du tableau se dressait, brillantée par les reverbérations du soleil, la Dent du Midi, triangle pyramidal de granit et de neiges, que partage son glacier, cataracte endormie dans les airs. Ajoutez à l'effet les larges *partis-pris* d'ombre et de lumière qui, le matin, simplifient les compositions du soleil, et la dégradation de ses rayonnements sur la concavité de l'immense amphithéâtre d'herbe dont nous suivions le contour par une insensible montée, et vous aurez une idée

bien faible encore de la placide grandeur de cette Arcadie alpestre.

Nous marchions alertes, et mes nombreux compagnons, que j'entendais bourdonner autour de moi, me communiquaient l'entrain de leur gaieté. Informés que je me proposais de raconter leur pays, ils causaient entre eux, craignant de me distraire; ralentissant le pas sans avoir l'air de m'attendre lorsque je restais en arrière, et laissant briller une joie sympathique, dès que, en les rejoignant, je leur disais à quel point j'étais ravi de tout ce que je voyais. On plaisantait, on babillait alors quelques instants, et si l'un d'eux donnait un renseignement ou signalait une observation, la note sonnait avec justesse et arrivait à propos. L'intelligence est cultivée et l'esprit vif dans cette vallée: mes hôtes, qui connaissaient tout le monde, ne laissaient guère passer un faucheur ni un pâtre sans leur adresser une ou deux questions, et j'étais frappé de la précision des réponses autant que de leur forme enjouée. Le mordant de l'humeur bourguignonne a conservé là sa séve, et la communauté d'origine est bien marquée, autant par une série de lieux-dits, dont les noms patois sont les mêmes dans la Côte-d'Or et dans le Jura, que par un air de parenté dû à la ressemblance dans les traits du visage.

Une rapide station, à l'auberge de Châtel où nous déjeunâmes, donna lieu à ce caractère délibéré de se mettre en relief. Mais, expliquons d'abord ce

qu'est une hôtellerie, dans ces retraites où un étranger est un si rare événement. Les maîtres du logis sont des pasteurs vivant des produits de leurs troupeaux : des écuries, des granges, tout l'attirail d'une exploitation rustique laissent à l'auberge l'aspect des autres chaumières, étalées à la file et sur un seul rang, à mi-côte d'un versant de prairies. Tomber à l'improviste dans un pareil gîte, où l'on n'attend personne, c'est y causer un embarras bien supérieur au profit qu'on y apporte. Il n'y avait rien, nous étions pressés, la ménagère s'exclamait et n'avançait guère ; et tandis qu'elle se trémoussait, bousculant un marmot, servant à boire aux pâtres, mettant les uns en campagne et les autres à la raison, je la talonnai si impatiemment, que je me fis rabrouer d'importance, avec une rudesse qu'un fond de gaieté furibonde ne justifiait qu'à demi.

Notre repas servi, et avec une promptitude inconnue dans les pays que j'avais traversés, l'hôtesse trouvait cent prétextes pour rentrer dans la salle et jeter quelques mots de belle humeur où l'esprit ne manquait pas, et elle me lorgnait à la dérobée tout en s'adressant aux autres. Mais je gardais un visage très-bourru. A la fin, elle se campa devant moi et me jetant une œillade amicale : « J'aime beaucoup ce monsieur, s'écria-t-elle ; parce qu'il est aussi vif que moi ! Nous sommes du même sang.... »

C'était une vigoureuse brune, éclatante sous le hâle, la malice aux lèvres, le cœur à fleur de peau, et très-femme avec des allures viriles. Il fallut lui

donner la main, et trinquer avec toute la maisonnée. L'infime rétribution de ces repas improvisés n'est réellement qu'une condescendance de cette hospitalité patriarcale, et si l'on s'abstenait de remercier ces hôtes, on les frustrerait de leur meilleur bénéfice.

Situé à près de quatre mille pieds de hauteur, Châtel a toute l'originalité d'un village alpestre. Ses chaumières longues et basses, avec des grands toits proéminents d'où pleuvent des fleurs pariétaires, mariées à des rameaux grimpants qui partent des fenêtres, sont d'une construction ancienne pour la plupart. Ces populations pastorales, arriérées d'un siècle, et de costume et de mœurs, n'émigrent point; elles vivent de leurs cultures au milieu d'une contrée qui semble appartenir à tous; car on n'y voit ni bornages, ni haies ni clôtures: les troupeaux vont errant en liberté. Du matin au soir on entend chanter les bergers et sonner le carillon des vaches; les chevriers, des sommets lointains, jettent dans ce concert quelques notes aiguës que le vent apporte, et ces tribus séparées du siècle, rappelant les familles sémitiques aux âges de la Bible, passent ainsi de longs jours, dans une solitude acceptée en commun. Partout sont éparpillés, sur le terrain même qui les utilise, les bâtiments d'exploitation, fruitières et magasins à fourrages: dans les plus hauts, on fait des fromages de chèvre et du beurre employé pour les blessures. On serait dispensé de se nourrir des jeunes chevreaux,

si la médecine plus intelligente, augmentant la consommation du lait de chèvre, bien autrement tonique, balsamique et fortifiant que dans les plaines où ses vertus sont annihilées, envoyait les malades boire ce suc vital dans la montagne, au lieu de les confier à des biques alimentées dans les villes, d'herbages vireux et de feuilles de chou.

Il faut se hâter de venir contempler, sous cet aspect patriarcal, ces contrées qui n'ont rien à envier aux sauvageries les plus renommées des petits cantons ; car bientôt, peut-être, elles seront transformées. A l'Essert, où l'on descend par des pelouses enrichies de la flore alpestre, en continuant à remonter la Dranse, on a découvert des sources sulfureuses qui produisent des cures inespérées ; puis une source ferrugineuse, abondante et d'une vertu démontrée ; enfin, à un kilomètre, une fontaine alcaline et savonneuse. Déjà, pour exploiter ces trésors, un habitant du Châtel bâtit, au fond du vallon, un vaste établissement, qui tôt ou tard fera fortune ; car il suffira de doter d'un embranchement d'une lieue la route vicinale, pour amener les malades jusqu'à l'Essert. Ces Châtelois sont entreprenants, patriotes et courageux. Relégués sur la frontière, à l'extrémité la plus cachée de la France, seuls, au moment de l'annexion, ils ont eu à combattre pour elle.

Ils étaient allés, selon leur usage, à la foire de Champéry en Valais, pour faire des acquisitions, lorsque l'animosité des Suisses leur

fit un mauvais parti. Mais loin de battre en retraite, les gens de Châtel, leur maire en tête, luttèrent vaillamment, et, restés maîtres du champ, ils se replièrent en bon ordre sur leur territoire, où on n'osa les poursuivre. Le lendemain ils revinrent en force, résolus et pacifiques, réclamer leur chef qui avait été fait prisonnier et s'acquitter religieusement des dettes que, la veille, ils avaient pu contracter à l'auberge et chez les marchands. Après quoi ils s'en retournèrent, impassibles et respectés.

A peu de distance de l'Essert, mes compagnons voulurent s'arrêter dans un chalet très-ancien, mais d'un bel aspect, enfoui sous des hêtres, des aliziers et des cytises, au milieu d'un enclos de haies qui rappelle les herbages normands. C'est la retraite d'un homme qui, après avoir navigué sur toutes les mers du globe et résidé dans les deux Indes, est venu terminer là, sous le toit pastoral, sa verte vieillesse.... il y a près de quarante ans. Il a importé l'usage du thé dans la vallée, et il nous offrit du café préparé à la manière orientale. Son salon à boiseries brunes et cirées, rehaussées de moulures chantournées sous Louis XV; ses dressoirs, leurs antiques vaisselles; les fauteuils sculptés recouverts en tapisserie ou en cuir gauffré, encadrent ce patriarche, vert encore, dans un fond de tableau qui ne surprendrait nullement Miéris ou Van Ostade. En errant à travers ces terres vierges, on voyage dans un pays jeune, et dans un siècle éteint.

Le retour par la prairie, le long d'un sentier que

la Dranse escorte de son chant, s'accomplit aux ombres précoces du soir, embaumées par la fenaison et enluminées des reflets empourprés des roches lointaines. Des troupeaux secouant leurs clochettes, circulaient autour des massifs d'arbres, distribués par la nature en bouquets d'une svelte élégance; ce paysage, tel que la création l'a jeté, se renouvelait sous nos pas, animé d'un triple essaim d'enfants, de papillons et de fleurs. C'était une charmante mêlée de lépidoptères posés sur des tiges, et de fleurs qui s'envolaient. L'érodium rose, l'aconit panaché, le bleuet vivace, l'ancolie, la pensée fauve, la campanule, les gentianes d'azur, le colchique hâtif et les martagons retardataires, rivalisaient avec les machaons, le morio, l'aurore, les sphinx du troëne, les paons, aigle du genre; l'iris au reflets métalliques, le flambé strié d'orange, et les noctuelles cuivrées. Les enfants, à notre approche, renonçaient à poursuivre les papillons pour arracher des fleurs qu'ils nous offraient, alignés à la file, avec de grandes révérences. Et nous allions, babillant par groupes intimes, caressant de la main les têtes blondes, et réjouis de ces regards bleus, allumés dans l'herbe. La nuit vint au-devant de nous, attrayante et sereine, sous la forme de nos jeunes hôtesses, qui guettaient la caravane à la croix du chemin.

Tel est l'attrait de ces promenades, que nous avions presque oublié les cloîtres et l'église d'Abondance, but principal du voyage.

Ne convient-il pas d'attribuer la rareté des monuments remarquables, dans les pays où la nature déploie toutes ses merveilles, à la décourageante difficulté d'entrer en lutte avec un pareil maître? Toujours est-il que Notre-Dame d'Abondance, qui dans les humbles plaines du Berri, de l'Alsace, de la Normandie ou des Flandres, n'aurait qu'un rang secondaire est, au milieu des Alpes, le plus important édifice archéologique des deux Savoies. Vue du dehors et du côté du chevet, cette basilique, qui, réduite à une croix latine, a perdu ses bas côtés et la moitié inférieure de sa nef, présente une disposition singulière. Le toit de l'abside est à deux étages : le plus bas couvre les sept chapelles du pourtour, et le plus haut, la nef, soutenue par d'étroits contre-forts évidés qui, perçant le toit inférieur, viennent se couder, pour prendre un appui, sur ceux qui enveloppent les chapelles jetées en saillie autour du chœur. Le long de la nef, les murs sont contenus par d'épais pilastres, forme première et curieusement dissimulée des arcs-boutants, qui, depuis, ont déployé leurs ailes.

Une semblable disposition semble dénoter la période de transition entre les principes de l'architecture romane et le style élancé du siècle de saint Louis ; mais, quand on pénètre dans l'église, on est saisi de la plus surprenante incertitude.

Au premier moment, l'élévation de la voûte, la sobriété de la lumière, la largeur des ogives, les arcs en tiers-point de la basse nef, confirment, en

dépit d'un affreux badigeon egayé de compartiments à l'italienne, la présomption d'une œuvre du douzième au treizième siècle ; d'autant plus que les arcatures de la galerie supérieure, pratiquées dans l'épaisseur des murs, sont en plein cintre. Mais, dès qu'on passe à l'analyse, l'illusion s'évanouit. L'œil ne rencontre nulle part un chapiteau, une moulure, une arabesque quelconque. Des entablements à angle droit, trop étroits pour être épannelés, couronnent les piliers carrés, qui, retombant jusqu'au sol, s'emboîtent dans un socle avec chanfrein : les nervures sont formées d'un seul carreau de pierre ; enfin les impostes des arcs et cordons ne sont composés que d'un listel. Si quatre ou cinq colonnes du rond-point ne protestaient contre cette apparence moderne par des chapiteaux, très-sobres, mais curieusement ornementés au douzième siècle, on se demanderait si l'on ne doit pas attribuer au règne de Henri IV, ou même à celui de Louis XVI, cette église qui offre le plan d'un édifice ogival, avec la géométrique indigence des périodes appauvries par le despotisme des principes rectilignes.

En dépit de ces causes d'erreur, un architecte, M Léon Charvet, qui vient de publier à Lyon, chez Louis Perrin, de savantes *Recherches sur l'abbaye d'Abondance*, travail qui abrége et éclaire le mien, n'hésite pas à assigner le quatorzième siècle comme date présumable du monument. Je crois qu'il est plus ancien, et que les colonnes du chœur n'ont pas été rapportées, mais coor-

données à l'ensemble d'une construction rhabillée, à des époques relativement modernes, de maçonnerie et de plâtras tirés à la règle. Cette église semble encaissée dans une boîte, trop collante pour laisser prise aux ravalements, et l'on ne peut, en l'absence de tout indice architectonique, risquer que des conjectures. Si la nature défectueuse des matériaux (un tuf très-poreux, friable sous le ciseau) a produit cette pénurie de sculptures, le résultat n'en est pas moins unique et singulier. On trouve à glaner, dans ce temple indéfinissable, quelques curiosités : deux pieds en fer, porte-flambeaux du quinzième siècle, et, à la sacristie, outre deux reliquaires en bois du seizième siècle, et une belle croix du même temps, un calice du quinzième, et un autre, de cent ans plus ancien. Les stalles du chœur, remaniées récemment, ont perdu leurs couronnements ; mais le revers des siéges est orné de figurines formant des médaillons d'un dessin capricieux et expressif. On a placé près de l'autel l'ancien siége des abbés ; il est en bois sculpté et date de 1370 à 1380. Il est divisé en trois places séparées, celle du milieu dominant les deux autres. Ce curieux monument est historié de neuf charmantes statuettes ; ses parois sont ornées de reliefs, d'enroulements et de fenestrages.

Il est assez rare que les cloîtres soient plus anciens que les églises auxquelles ils sont adossés, et c'est pourtant ce qu'on verrait à Abondance, si l'on assignait à la basilique une date trop jeune, en né-

gligeant de faire entrer en ligne de compte les indices fournis par l'aspect extérieur de l'édifice. Le cloître de Notre-Dame d'Abondance remonte évidemment à la seconde moitié du treizième siècle, époque florissante de notre abbaye, et, bien que cette construction, réduite à deux de ses galeries, ait été dépouillée d'une partie de ses contre-forts intérieurs, que ses voûtes poussent au vide et que l'ouvrage entier menace de crouler, ce qu'il en reste décèle une œuvre construite avec luxe, par des artistes de premier ordre. Mes notes sur ce point concordent avec la description de M. Léon Charvet, et comme elle est fort précise, j'en reproduirai les passages principaux.

« .... La statuaire accuse une main très-habile. Des figures placées à la plupart des culs de lampe, supportent les arcs doubleaux.... Un seul des fenestrages subsiste entier; ils étaient variés; leurs compartiments trilobés formaient des rosaces dans leurs entrelacs supérieurs, et ils n'ont jamais dû recevoir de vitrages. Les chapiteaux des colonnes sont divers et souvent mêlés de personnages et d'animaux. Les fûts sont en marbre noir, ce qui a contribué à la ruine du monument; car plusieurs personnes se sont emparées de ces beaux matériaux, et ces soustractions entraînent la ruine des points d'appui. Les faisceaux d'angle sont remarquables, avec leur colonne centrale, cantonnée de huit colonnettes de marbre noir.... Ce cloître a été peint à la fin du quinzième siècle. L'architecture même est

coloriée, surtout en jaune et en rouge. Les tympans ont reçu des sujets empruntés à l'histoire de la Vierge. Ces sujets reposent sur une sorte de frise régnant autour du cloître, dans la hauteur des culs de lampe qui supportent, contre le mur, les formerets et les doubleaux. Cette frise est composée de deux motifs d'entrelacs et d'un cercle avec quatre feuilles, au centre duquel est une croix d'argent sur fond de gueule. Composés avec beaucoup d'entente de la peinture murale, les sujets sont à la fresque, sur mortier. Les têtes sont généralement belles de style, nobles d'expression, et le coloris est assez vigoureux. Les signes zodiacaux sont peints aux clefs de voûtes, etc.... »

Comme ce cloître sert à tous les usages d'une cour de ferme, et que des fagots et des stères de bois sont empilés contre les fresques, qu'ils écorchent, il m'a été impossible d'examiner la série de ces tableaux, fort bien décrits d'ailleurs par M. Charvet. Le milieu du cloître, sur lequel s'élancent encore, du sommet des contre-forts en pente, deux gargouilles en forme de chimères, n'est qu'un chaos de décombres et de fumier. Des chevaux et des porcs ont leur écurie sous la travée de l'ouest ; un abri surmonté d'une grange intercepte une travée dans l'atrium : ce fouillis d'archéologie et d'un matériel domestique et champêtre, où l'austère gravité des ruines se mêle au désordre de la vie rustique, fournirait le motif d'un tableau saisissant.

« Mais, le monument le plus précieux de l'abbaye, ajoute avec raison M. Charvet, est la porte qui donne accès du cloître dans l'église. Elle est de la fin du treizième siècle et remarquable au triple point de vue de l'art et de l'archéologie. Les proportions sont heureuses et ne le cèdent à aucune œuvre de cette époque; la sculpture est pleine de noblesse et de pureté. Les fûts des colonnes qui supportent son arcature sont décorés de deux figures qui représentent certainement l'Église, personnifiée par la Loi nouvelle et l'ancienne. Des figures de femmes, analogues, se voient à Strasbourg, à Saint-Seurin de Bordeaux, à Notre-Dame de Paris... Celles qui nous occupent ont une ressemblance frappante avec ces types. La figure de droite représente la Loi nouvelle ou l'Église : elle porte la tête haute et foule un dragon sous ses pieds. La main droite, mutilée, tenait probablement un calice; il est facile de retrouver, dans la gauche, la trace de l'étendard. La statue de la Loi ancienne baisse un peu la tête; elle est couronnée comme l'autre; mais ses yeux sont couverts d'un bandeau; elle laisse, de sa main gauche, échapper des tablettes.... Le bras droit manque tout entier. Le style et l'expression de ces figures, que le temps et l'humidité rongent, est remarquable. Nous demandons d'une manière toute spéciale qu'elles soient moulées pour être conservées dans les dépôts publics. »

J'unis ma prière à celle de M. Charvet : notre vœu sera-t-il exaucé?...

Cette description serait incomplète, si l'on passait sous silence le tympan en arc trilobé de la porte, où l'on a sculpté le couronnement de la Vierge. Elle est sur un trône et présente, de la main gauche, l'enfant Jésus qu'elle tient sur ses genoux, et qui porte la boule du monde. La tête est d'une très-belle expression et assez bien conservée pour être moulée : celle de l'enfant ne subsiste plus. Il reste à mentionner quatre figures d'anges; deux dans le trilobe antérieur, avec des encensoirs, et deux au sommet de l'arc, sur une nuée, au-dessus de la Vierge qu'ils couronnent, ainsi que deux petites figures de prophètes, ajustées dans l'épaisseur de la porte, au droit des chapiteaux, dont les motifs sont différents entre eux.

Ces ruines habitées, les plus importantes de toute la Savoie au point de vue de l'art, auraient disparu dans un avenir prochain, si l'on ne se fût hâté d'obtenir le classement de l'église et des cloîtres, parmi les monuments historiques de la France. C'est dans ce but que le préfet avait chargé M. Charvet de les visiter et de préparer les éléments d'un rapport. Il s'agit maintenant de procéder à une intelligente restauration, et sans retard; car ces bâtiments débilités semblent bien las de se tenir en équilibre....

Nous avions à faire une dizaine de lieues, pour revenir à Taninges par une autre direction, qui escalade, entre la vallée de Châtel et le Corbier, que

nous avions gravi, les massifs intérieurs les plus sourcilleux de ces montagnes.

On partit de bon matin, par un ciel pur, en cortége nombreux, pour aller se séparer dans les airs, au point culminant du voyage. Prenant par le travers de la vallée d'Abondance, nous débouchâmes bientôt au flanc du vallon de Charmy où serpente la Malève, qui espace deux donjons naturels, le Piron et le roc d'Enfer. Puis continuant à monter, entre le revers du Mont de Grange, et la Chevasse qui barre le carrefour désert des Plagnes, nous nous y arrêtâmes à cueillir des cerises violettes, avec un arome qui fait songer au parfum de l'aubépine; l'herbe et les arbres en étaient jonchés, en ce beau jour d'été du 16 septembre.

Sur ces pentes fleuries, juillet prolongé n'expire que sous la neige.

Aux deux tiers de la montagne sont épars, sur une plate-forme de broussailles, quelques chalets où des ermites-pasteurs fabriquent des séracs et des tomes, auprès de leurs troupeaux, dispersés sur le tapis à poil ras d'un énorme cirque.

Nous entrâmes pour déjeuner sous un de ces toits de bardeaux, consolidés avec des pierres, et qui laissent filtrer, entre leurs *ancèles*, la fumée de la fruitière. Au centre de ce réduit, contigu à l'étable, bouillait sur un feu de sapin petillant et clair, un large chaudron plein de lait. La salle recevait le jour de la porte béante; le foyer n'avait d'autre ornement que des guirlandes d'impératoire, racine

tuberculeuse que l'on fait sécher pour médicamenter les génisses. Sur le devantier de la ménagère, coiffée à l'antique, pendait une aumônière en cuir, remplie de sel qu'on va distribuer aux vaches à travers leurs pâtures. On battit devant nous la quille de beurre frais, qu'on nous servit, avec une tome et de la crème, sur des assiettes et dans des écuelles de bois, où l'on plongeait des cuillers de hêtre. Des airelles-myrtilles firent les frais du dessert, et ce repas primitif se dénoua par un quart d'heure de Rabelais difficile, car l'hôtesse, sous prétexte que sa maison n'est pas une *pinte* (on qualifie ainsi les guinguettes), refusait toute indemnité.

Nous atteignîmes, à midi, le sommet étroit du col de Lain, point très-élevé. C'est là que nous devions nous séparer de nos hôtes d'Abondance. On s'assit pour prolonger les derniers instants; on tira quelques coups de fusil, dont la détonation, à ces hauteurs, est aussi faible que le claquement d'un fouet; on échangea des paroles d'amitié, en caressant les chiens, qui, gravement assis, flairaient la bise. Enfin, il fallut se quitter, et quand chacune des deux troupes eut fait trois pas en sens opposé, le revers du mont avait dressé entre elles une muraille.

Il faut renoncer à décrire le vallon où mes deux compagnons me devancèrent, sur un versant de prairie d'où se détachaient, de loin en loin, un hêtre, un sapin, et cette magnifique variété des conifères, qui m'était inconnue : l'*arole*, le plus rare des

pins des régions élevées. Ce cèdre des Alpes, au tronc gris et crevassé, qui relève en branches de candélabre l'extrémité touffue de ses branches horizontales, a l'aspect imposant et consacré d'un arbre des poésies antiques. Sa résine exhale une odeur d'encens; ses cônes fournissent une succulente amande ; son bois incorruptible et léger, qui rougit à l'air, garde la senteur du benjoin. On voit rarement naître l'arole sur les cimes des Alpes; on ne l'y voit jamais mourir.

Nous traversâmes, parlant à peine, tant les impressions se succédaient rapides, des forêts de hêtres, sous lesquels bondissaient des cascades : des sapinières bleuâtres se massaient à nos pieds sur des pans de roches bleues; de longues orchidées chevelues, fusées étoilées, pendaient aux branches. Ce cadre, s'ouvrant en voûte plongeante, nous laissait entrevoir et masquait tour à tour les eaux vertes du lac de Montriond, découpant son miroir ovale dans un fouillis d'arbres verts. Sur notre droite, des pâturages escarpés, dont la pente rapide semble inabordable, s'élevaient, éclatant au soleil, jusqu'aux cieux dont les séparent les blocs pyramidaux du roc d'Enfer.

Vers le sommet, et comme aplatis contre ce rideau, aussi vertical qu'un fond de tenture, on voyait des chalets groupés, qui semblaient imités par la fantaisie d'un peintre, tant l'accès en paraît impraticable. Ce sont *des regards* de fourrages, des hameaux habités, au milieu de l'été, par des pasteurs

qui y suivent leurs troupeaux dès que les neiges ont fait place au printemps. Puis, lorsque, ces territoires aériens épuisés, bêtes et gens ne trouvent plus à se nourrir, on descend dans un second village, étalé à mi-côte, et qu'à l'automne on déserte à son tour, pour venir s'hiverner dans une de ces bourgades que je découvrais au loin dans la plaine. Nous rencontrâmes ainsi, aux chalets d'Ardeins, construits en planches sur des madriers de mélèze, au bord d'un ruisseau qui court dans l'herbe, toute une population prête à quitter sa résidence intermédiaire. Le hameau, où errait le bétail désœuvré, avait un air de fête; les femmes riaient et chantaient en lessivant le mobilier et l'attirail des fermes; on chargeait des charrois : tout se trémoussait dans ce campement qui, bientôt et pour de longs mois, devait rester désert. Jamais la vie pastorale ne m'est apparue dans un plus saisissant tableau!

Au lac de Montriond, perdu dans les bois, et encaissé sur une de ses rives durant une demi-lieue de long, par une muraille de roche à pic reflétée dans l'onde, la solitude est absolue et le silence morne. Des taillis d'aliziers, de sorbiers, d'érables-planes et de sycomores sous lesquels se festonnent des cytises, permettent d'entrevoir l'eau sous leurs branches, jusqu'à l'extrémité du lac, où commence une noire forêt de sapins. De là jusqu'à Morzine, tristement célèbre, où l'on rejoint la vallée de Saint-Jean, nous ne rencontrâmes qu'un pêcheur. Il prenait de la truite et des ombres, et il m'apprit

que dans ces froides latitudes, où la chaleur était suffocante, l'écrevisse est inconnue, parce qu'elle ne pourrait vivre à ces hauteurs.

Pendant ces belles journées de courses à l'aventure, j'avais perdu la notion des saisons : on passait de la fraîcheur hivernale aux ardeurs de l'été; les fruits rouges de nos printemps pleuvaient des arbres sur les colchiques de l'automne; dans les prairies brillaient les fleurs de la saint-Pierre; l'herbe était tendre, pas une feuille n'avait jauni! La nature garde sa jeunesse jusqu'au jour où les neiges la mettent au linceul.

Les plaideurs qui, depuis trois journées d'une clémence sicilienne, guettaient aux Gets le retour du notaire et du juge de paix, nous attardèrent en de si longs monitoires, que la nuit était tombée quand nous rentrâmes à Taninges, où, le surlendemain, je reçus une lettre de Siméon Dornheim, dont le contenu me causa un certain étonnement.



XI

Lettre de Siméon Dornheim : — Amphion et le pays de Gavot. — Thonon et les sources de la Versoix. — Évian et ses eaux minérales. Projets d'embellissements : avenir de la contrée. — *Légende de l'ermite de Neuvecelle.* — Le vieux pont de la Dranse. — Souvenir des guerres religieuses. — *Le Léman* et ses rédacteurs. — Cures hygiéniques des montagnes. Épisode sentimental. — Siméon à la recherche d'une chaumière. — Parallèle entre les deux rives du lac.

Effet de cette épître sur les dispositions de l'auteur, et comme quoi le dépit est mauvais conseiller. — Bons, et la tour de Langin. — L'Ermitage des Voirons et sa *légende*. — L'idole et la Vierge-noire. — Histoire des Cous tordus. — Routes et chemins de fer. — Après la pluie.... paysage du bas Chablais. — Ruines de la Rochette. — Yvoire et la tour d'Hermance. — Rencontre inattendue : visite au manoir de Coudré. — Son parc féerique. — Une soirée au bord de la mer. — Expédition à la recherche de Dornheim. — Les deux châteaux et la chapelle des Allinges. — Peintures byzantines de l'oratoire de Saint-François de Sales. — Découverte de Siméon, méditant sur les ruines. — Réponse naïve d'un paysan, etc.

« Amphion, 17 septembre.

« Quand vous verrez la jolie retraite où je vous attends au bord du lac de Genève, son nom qui éveille des idées mythologiques vous paraîtra moins ambitieux. Seulement, vous penserez, comme moi, que l'instrument d'Amphion n'a pas accompagné de ses accords la construction de Thonon, ni celle

d'Évian, deux villes séparées par une courte distance et qui ne doivent rien, je le regrette, à un fils de Jupiter.

« Elles se présentent, cependant, avec tant de grâce au voyageur embarqué sur les eaux du Léman, qu'en arrivant du Boveret, je n'ai pas eu le courage, après avoir passé devant Évian, de résister aux séductions de son chef-lieu, et je me suis fait descendre à Thonon. On y déjeune mal, on y est logé plus mal encore. Gîte peu attrayant pour un touriste fatigué. Je me suis hâté de parcourir la ville et de prendre une voiture pour rebrousser chemin jusqu'à Évian, où il faut constamment monter ou descendre, inconvénient pour moi, dans l'état où m'ont mis mes dernières aventures. Voilà pourquoi je suis venu chercher à Amphion, entre ces deux localités, un asile plus favorable au repos.

« je vous dois l'explication de cette lassitude et de ma désertion l'autre semaine à la vallée de Chamonix. Le pays où vous m'avez entraîné m'a inspiré une vive passion jusqu'au moment où, n'osant pas vous suivre, ni au Jardin de la Mer de Glace, ni au sommet du Buet, j'ai éprouvé combien l'aversion est proche de l'amour. Ce voyage m'aurait donc laissé la plus pénible impression, si j'avais quitté les Alpes sous le coup de cette défaite. Pourquoi le taire? Je m'éprenais à votre endroit d'un vilain sentiment qui ressemblait à l'envie; ce n'est pas trop risquer que de se casser le cou pour

échapper à un si misérable état. Seulement, incertain du succès, je n'ai confié mon projet à personne; mais, le jour même de votre départ, escorté de trois guides, armés de pioches et munis de cordes, j'ai été coucher au Montanvert.

« Le lendemain, tandis que vous gravissiez le Buet, par un temps magnifique, si j'en juge d'après la beauté de la journée au revers du Mont-Blanc, je montais au Jardin; et j'y suis arrivé : première victoire, qui m'a beaucoup encouragé. Deux jours de repos m'ont mis ensuite en état de vous suivre de loin à la cime du Buet. Quel spectacle, quelle étendue, quelle éblouissante vision! Le ciel n'avait pas un nuage....

« Mais à quoi bon parler de ce que vous avez admiré comme moi, dans d'aussi heureuses conditions! D'affreuses tourmentes ont séparé votre excursion de la mienne ; il faut avouer que nous avons eu tous deux un rare bonheur! Aussi, me voilà réconcilié avec les Alpes, glorieux de mes triomphes, et bien impatient de causer avec vous de tant de belles choses.

« En attendant, pour occuper mes loisirs, je les partage entre la lecture et des promenades assez courtes; car on peut, sans aller bien loin, rencontrer des merveilles en si grand nombre, que les deux cités mes voisines, groupent autour d'elles vingt-huit motifs bien comptés d'excursions intéressantes. Ce pays qui borde mon lac si bleu, n'est, à vrai dire, que le cadre d'un miroir ; mais l'orne-

mentation en est si riche, qu'elle cause un perpétuel étonnement. Aperçu du milieu des eaux, ce terrain, aux cultures entremêlées d'arbres comme on n'en voit nulle part, et dominé par des montagnes, fait l'effet d'un simple coteau comme ceux de la Seine en Normandie; mais, dès qu'on veut gagner le plateau, par les châtaigneraies du pays de Gavot, qui a Évian pour chef-lieu, on est tout surpris d'avoir à monter deux ou trois heures, à travers un jardin d'Armide. Partout, la végétation se développe sur des proportions énormes. Des arbres morts, plantés avec leurs rameaux le long du rivage, servent de tuteurs aux vignes, qui vêtissent ces *crosses* de leurs pampres et font pleuvoir, du sommet, des cascades de raisins. Une seule de ces futaies artificielles a donné jusqu'à cent-trente litres. J'ai pris, entre mes bras, la taille d'un poirier, dont le tronc mesure trois mètres et demi, et qui a rendu en 1860, s'il faut en croire M. J. Dessaix, deux mille litres de cidre.... Du reste, point d'industrie, point d'usines; nulle trace de l'activité humaine, ni de la lutte du travail contre la nature : la présence de l'homme, dès qu'on a tourné le dos à la ville, devient imperceptible; on est envahi par le sentiment du repos, et ces lieux semblent voués à un dimanche perpétuel.

« Vous voyez que j'ai la tête un peu montée et que, vous ayant devancé dans le bas Chablais, je ne crains pas d'abuser de mon avantage pour devenir cicerone à mon tour. Mon palais aquatique

d'Amphion a les pieds dans l'eau. Je pourrais pêcher la truite et les ferrats des fenêtres du salon. Le golfe a quatre lieues de largeur, et l'on découvre à l'autre rive les versants du Jorat, le coteau de Lausanne, les lignes du Jura, où l'œil se perd. Quelle retraite pour se remettre de l'agitation des villes, ou de la fatigue des excursions alpestres!

« Cette résidence a pour prétexte une source d'eau ferrugineuse acidulée, analysée en 1772 par Tingry, et où l'on vient boire la santé, et recouvrer des forces que l'on ne dépense guère ici. Ces eaux attirent chaque matin, de Thonon et d'Évian, des caravanes de malades qui ont la mine de s'en trouver à merveille. Leur visite anime pendant quelques heures les jardins du petit établissement d'Amphion, d'où l'on rayonne avec facilité, grâce à un service d'omnibus, sur Thonon et sur Évian. Je suis fortement tenté, pour y abréger votre séjour et me donner les airs d'un voyageur, de vous dire quelques mots à propos de ces deux cités. Je suis si désœuvré et les soirées sont si longues!

« Thonon, où les guerres de religion n'ont rien laissé debout, où les citoyens appauvris par les malheurs publics n'ont pu embellir leurs demeures, où le régime de l'étranger n'a élevé aucun de ces monuments que font ailleurs les communes et les princes, Thonon est admirablement situé, au bord d'une assez haute plate-forme qui domine le lac.

« Je n'y ai trouvé que deux édifices dignes d'une mention : l'un est l'ancien couvent des Minimes, qui

sert aujourd'hui d'hôpital civil; son cloître, de la fin du règne de Louis XIII, offre dans une ornementation recherchée, des souvenirs de la Renaissance, avec la lourdeur d'une époque où la pureté des lignes n'était plus de saison. L'autre monument de Thonon, c'est son église paroissiale, mais à l'intérieur seulement, car la façade a été crépie, et barbouillée de deux fresques telles, que le peuple de Paris ne souffrirait pas, sans faire une émeute, qu'on en montrât de semblables aux regards scandalisés des passants. Entrez dans cette vaste église de village; vous tombez stupéfait au milieu d'un boudoir, du temps où les chicorées s'entremêlaient de lis, de palmiers, de marguerites et de roses. — Vous m'avez fait copier tant de notes, que je cède à la tentation de singer mon maître, en essayant à mon tour de crayonner *sur le vif*. Voyez plutôt! La nef est un treillage de guirlandes, où voltigent, parmi les fruits et les fleurs, en guise d'oisillons, des cupidonneaux sculptés que l'on est obligé de prendre pour des chérubins. Ces reliefs, d'un blanc d'albâtre, sur un fond très-faiblement teinté de bleu, réjouissent la vue; c'est une décoration de salle de bal, mais elle est charmante. Une chapelle, à droite, est ornée d'un joli tableau signé *B. Claris*; dans celle du baptistère, vous verrez une statue bancale, trapue et étrangement accoutrée, du bienheureux duc Amédée IX, qui naquît en 1435 au château de Thonon. — On a relevé pour vous une kyrielle de dates.

« En 1252, Amédée IV fit don à son frère, l'archevêque de Canterbury, de ce castel qui protégeait une chapelle et deux couvents ; le tout a disparu. C'était une forteresse redoutable, pour ses défenseurs surtout ; car chacun l'a prise et reprise. Elle eut même l'honneur d'être bloquée par une flottille. Une jolie promenade, la Place du château, remplace les donjons supprimés à la suite des guerres bernoises. La terrasse, bordée d'un parapet où l'on vient s'accouder à l'ombre des tilleuls, est exposée sur le lac, en face d'un très-beau point de vue. Un obélisque commémoratif consacre la situation de la résidence favorite d'Amédée VIII, avant qu'il habitât Ripaille, étalé sur la rive à peu de distance : l'inscription rappelle aussi les noms du duc Louis et d'Amédée IX.

« Je pourrais, mon cher ami, vous éblouir de mon érudition de fraîche date, en retraçant l'histoire des révolutions dont ce pays a été le théâtre, de 1536 où il devint protestant après avoir, cependant, chassé les ministres de Genève (réaction qui amena la proscription absolue du catholicisme par les Bernois), jusqu'au jour où, transposant la question, Emmanuel-Philibert y toléra, en 1564, le culte réformé. Ce Charles-Emmanuel, à la vérité, l'abolit à son tour trente-cinq ans plus tard, à la suite des missions de saint François de Sales qui, devançant les formules cartésiennes, attribuait ses victoires *au souverain moteur immobile*.

« Pour me satisfaire sur ce point, je n'aurais

qu'à copier une demi-douzaine de chroniqueurs modernes, qui se sont copiés entre eux, et je n'y manquerais pas, si je faisais profession de littérature. Mais, bien que j'aie enrichi les *Revues* du Nord de quelques articles *goûtés*, sur la question des sucres indigènes, je ne puis oublier que nos têtes flamandes sont assez positives, pour ne plus guère s'occuper, en fait d'histoire locale, que des trouvailles archéologiques ou des documents inédits.

« Ce n'est pas l'attrait de mes documents de sixième main qui vous attirerait plus vite dans ce paradis où le passé a laissé si peu de trace : il vaut mieux se tourner vers l'avenir, et cette préoccupation sied à l'activité française.

« Thonon va se transformer. Les rues assainies, les places animées par des fontaines préludent à des entreprises qui vous intéresseront. On commence à bâtir une sous-préfecture qui sera un monument véritable ; sur le rivage, on trace un beau port de commerce, qui fera de Thonon le Marseille de cette petite Méditerranée. Mais la complète régénération de la ville sera l'œuvre d'une Société qui vient de se constituer pour l'exploitation des eaux médicinales de ce littoral de la Savoie. Elle doit amener du pied des Allinges, jusqu'à Rives, hameau de pêcheurs situé sous le roc de Thonon, les eaux alcalines de la Versoix, qui contiennent un principe résineux et benzoïque apprécié dès le dix-septième siècle, sources recommandables par une série de cures non interrompues. Un bel établissement de

bains s'élèvera devant le port; de nouveaux hôtels se grouperont alentour; des chalets hospitaliers, disséminés aux sites les plus en renom, et notamment au sommet des Allinges, donneront pour auxiliaires à la thérapeutique des eaux, les plaisirs champêtres que l'on va chercher ailleurs, et Thonon deviendra une des retraites favorites des gens de loisir.

« Je m'aperçois, non sans suffisance, en relisant cette page, qu'elle ressemble honnêtement à une foule de notices que j'ai lues partout, et, encouragé par un résultat si flatteur, je vais aborder Évian avec plus d'assurance.... ou de présomption, et si je vous parodie avec trop de maladresse, c'est à vous que je m'en prendrai.

« Le succès d'Évian n'est plus en question; mais que d'améliorations réclame un séjour agréable déjà, et qu'il serait si aisé de rendre délicieux! C'est une vieille cité dépourvue de quai et dont les murs viennent se mirer dans le lac. L'église s'avance dans l'eau comme la carène d'un vaisseau amiral: disposition précieuse pour les peintres, mais qui n'a pas d'autre avantage. Il faudrait approprier aux conditions d'une résidence thermale une ville construite avant que l'on ait songé à utiliser les cinq sources récemment découvertes, qui ont déjà valu à la petite capitale du *Jardin de la Savoie* une faveur européenne, et qui l'enrichiront un jour.

« Tout y avait été combiné pour la défense d'un pays menacé. Trois châteaux, Blonay, Fonbonne, Gribaldi, interceptent les bords du lac. Reliés aux

murs crénelés de la cité, ils retranchaient sous leur abri quelques couvents sévèrement enclos. La principale rue, parallèle au rivage, a donc été portée assez haut, et comme le terrain descend par une pente rapide, on a dû la percer étroite et en aligner les hautes maisons dans les espaces praticables. D'où il suit que la perspective du Léman est masquée aux habitants, à moins qu'ils ne gravissent le coteau qui plonge sur la ville. Ce n'est pas avant 1824 que l'on a organisé, au milieu de cette voie, sur un terrassement, un premier établissement de bains dont l'accès est loin d'être agréable. Les eaux d'Évian avaient été pourtant découvertes dès l'an 1789, par un gentilhomme de l'Auvergne, le marquis de Lessert. Il est même singulier qu'on ne les ait pas plus tôt reconnues, puisque, plus de soixante ans auparavant, la cour de Sardaigne venait chaque année prendre gîte au château de Blonay, afin d'être à portée des eaux d'Amphion, qui, malheureusement, appartiennent à l'hospice d'Évian, peu en état de les remettre en honneur.

« C'est lors d'un de ces voyages, en 1726, que Mme de Warens, étant venue de Vevey pour voir les princes et la cour de Turin, assista à un sermon de l'évêque Rossillon de Bernex et voulut abjurer le protestantisme. Son dessein causa une émeute; les gens de Vevey ayant menacé d'incendier Évian pour enlever cette beauté au milieu de la cour, Victor-Amédée II, dont elle invoqua la protection, la fit conduire à Annecy par quarante gardes.

« Si les sources médicales d'Évian avaient été connues alors, il n'est pas douteux que des princes qui aimaient ce peuple fidèle, n'eussent fait quelques efforts pour les mettre en lumière. — Que faut-il donc penser de la *légende* si populaire aujourd'hui, du bon ermite de Neuvecelle? Voulez-vous que je vous la raconte?

« En 1480 (la date est précise, un baron de la Rochette avait une fille qui s'éprit d'un simple écuyer; celui-ci n'osait aspirer à une telle alliance, lorsque le père de son amie, étant tombé malade et désespérant de guérir, promit la main de Béatrix à qui pourrait le sauver. L'amant, désolé d'avoir à redouter comme rivaux, outre les seigneurs du voisinage, la corporation des apothicaires, errait dans la campagne, lorsque au-dessus d'Évian, il reçut l'hospitalité d'un vieil ermite, qui s'était construit une cellule dans un châtaignier. Le compatissant solitaire révéla à l'écuyer le secret de la source, dont seul il connaissait la vertu; le vieux baron fut guéri de la gravelle, et l'écuyer du mal d'amour par la panacée du mariage.

« Comment douter de la cellule, puisque le village voisin s'appelle Neuvecelle, mot que le chroniqueur assombrit d'une patine anglaise en écrivant *New-Zell?* Comment douter de l'existence de l'ermite, puisque, ancien compagnon de Charles le Téméraire, il a pour caution *le Solitaire* de feu d'Arlincourt et que, d'ailleurs, le châtaignier verdit encore? Je l'ai vu! De son tronc, tour évidée de

quarante-deux pieds de circonférence, dans l'intérieur de laquelle cinq à six personnes peuvent se tenir debout, quatre branches s'élancent qui, séparément replantées, formeraient autant de futaies.

« Cette légende *populaire* a vu pour la première fois le jour dans le livre d'un Suisse.... *cui prodest.* Elle est suivie d'une note de cet éditeur, qui *l'est* également, pour une part, des eaux d'Évian et.... Et il est toujours amusant de constater comment peut spontanément éclore et s'implanter, en peu d'années, dans la crédulité vulgaire, une tradition *de quatre cents ans*. La *réclame*, en ce temps-là, naissait à peine à Paris : mais Genève est la patrie d'un peuple *avancé !* Certain bon vieux paysan m'a récité la *Légende de l'ermite* comme la tenant de ses aïeux : il le croyait, et il y croyait.... Ma bonne Flandre industrielle, je le constate à regret, s'assimilerait avec plus de difficulté le moyen âge de 1825.

« Pourquoi classer sous des étiquettes équivoques les choses bonnes et sérieuses? Les eaux d'Évian, recommandées par tant de cures, sanctionnées par des analyses irrécusables, mais dont les principes salins ont peu de saveur, n'ont-elles pas à subir déjà le désavantage de ne point infecter, et de n'avoir tué personne! Un médecin qui n'appliquerait jamais la peine de mort ferait douter de sa puissance : ils savent éviter cet écueil.

« Toujours est-il que le renom des bienfaisantes naïades d'Évian va grandissant de jour en jour. Il a fallu construire, au sommet de la ville, au milieu

d'un beau parc distribué par gradins, un nouvel établissement. Ce palais, d'où l'on jouit d'un point de vue splendide, ne communique guère avec la cité que par des ruelles étroites, encaissées de murailles, et ces couloirs sont d'une fâcheuse malpropreté. L'ascension, du reste, est fatigante : pour se rendre compte de la rapidité de la rampe, il suffit de se rappeler que, dans plusieurs maisons, les fenêtres du quatrième étage sur la rue, font face à des portes ouvrant de plain-pied sur des jardins.

« L'activité française prépare ici d'heureuses métamorphoses. Une grande route, embrassant l'étendue de ce versant, va s'étaler en pente adoucie, de Lugrin, au-dessus de Meillerie, jusqu'à Publier qui domine Amphion ; puis de là, se rabattre sur Saint-Paul et, par de nouveaux lacets, rejoindre le grand chemin du Biot et du val d'Abondance. Ces belles contrées seront alors ouvertes ; le haut de la ville et son établissement seront vivifiés par une magnifique avenue. Au bord du Léman, un large quai va remplacer des murailles sombres et, près du port, un hôtel princier avec des bains et un casino, rivalisera avec les phalanstères somptueux qui, à Lausanne et à Vevey, attirent, dit-on, la foule sur la rive Vaudoise. Transformé tout à la fois à ses deux extrémités, au bord du lac et au sommet de la côte, Évian changera d'aspect ; mais la vieille ville, avec ses manoirs, ses clochetons et ses logis claustraux qui entourent l'église, gardera sa physionomie de bourgade bretonne battue par la vague ; poétique

ressemblance, que le style du monument contribue à rappeler. Cette collégiale, dont il faut bien dire un mot, appuyée à une tour d'une mine sévère, qu'un clocher couronne, remonte, dit-on, à la fin du quatorzième siècle ou aux premières années du quinzième. Les voûtes ogivales sont larges, leurs nervures, les croisillons des fenêtres, les entablements des colonnes sont d'un travail curieux; ce temple est orné d'une chaire à petits pilastres, adossée en forme de bénitier, à un pilier que contourne un escalier de pierre. Cet appareil original porte le millésime de 1600.

« Bien qu'Évian ait été horriblement saccagé par les troupes des sieurs de Guitry et de Sancy qui s'en emparèrent en 1589, ce ne sont pas elles qui ont abattu l'ancienne flèche, ni celle des cordeliers, préservées jusqu'à la Révolution française. En dépit de ces mutilations, Évian, grâce à ses tours et à ses trois châtellenies, forme un contraste saisissant avec l'azur de son lac, la jeunesse de ses campagnes et la beauté renommée des jeunes filles, que l'on voit circuler lestes et souriantes sous leurs petits bonnets ronds. Le sang est généreux au pays de Gavot, comme partout où se trouvent réunies ces cinq conditions : un air très-vif, un climat doux, des eaux pures, un horizon spacieux et un sol richement boisé.

« Ma valise historique n'est pas épuisée et vous me reconduirez jusqu'à mon logis. La route, élevée en terrassement sur le lac, qui me ramène à Am-

phion, dont le nom signifie *fontaine*, comme ceux d'Evian et d'Yvoire dérivent d'*ève* ou *eau*, est la plus agreste des allées de parcs, jusqu'à l'endroit où, descendant sur un large lit torrentueux de sable et de galets, elle franchit les vingt-quatre arches du vieux pont étroit de la Dranse, construction du quinzième siècle, renflée de distance en distance par des encorbellements, qui forment les nœuds de ce long serpent de pierre. Ce monument, dû à Amédée VIII, qui continuait l'œuvre du comte Vert son aïeul, a été réparé en 1512, par les gens du pays, et non plus tard par les Bernois, ainsi qu'on l'avait supposé. Les Bernois se sont bornés à détruire et leur passage n'a laissé que des ruines.

« Tous ces points d'histoire sont journellement élucidés par quelques écrivains distingués, dont les écrits occupent mes loisirs et à la tête desquels je dois vous signaler M. Joseph Dessaix, auteur de l'*Album* historique intitulé : *Nice et Savoie*. Il rédige à Thonon une feuille hebdomadaire intéressante, *le Léman*, qui serait un bon modèle à proposer à la plupart des journaux de nos provinces. Je vous ai mis de côté, également, de piquantes études sur les guerres religieuses du Chablais, sur l'établissement du protestantisme et son expulsion, signées de M. le docteur François Lochon, autre érudit qui, préoccupé à la fois du passé et de l'avenir de son pays, sait être de son temps.

« Ce soir même, devant une des fontaines publiques de Thonon, un petit fait m'a prouvé com-

bien les querelles calvinistes ont passionné le peuple et laissé des traces profondes. Deux commères s'injuriaient au milieu d'un groupe, et l'une d'elles, irritée des invectives de l'autre, lui cria : « Tais-toi, langue de Farel ! » C'est sous cette formule de réprobation qu'est demeuré populaire le nom du lieutenant de Calvin, de ce Guillaume Farel qui vint avec le moine Girard et Fabri dit Lambertet, prêcher en 1536, la réforme aux Thononois qui les bannirent de la ville. Plus tard, ils firent descendre Fabri de la chaire, et s'étant insurgés, ils poursuivirent Naïguely, le bailli des Bernois, jusque dans le château : rébellion que châtia le Sénat de Berne en faisant abattre toutes les images de l'ancien culte, absolument proscrit peu de mois après. Voilà mon érudition à sec : lisez, si vous en avez le courage, ce que je ne relirai pas et n'attendez rien de plus !

« Comme la saison s'avance, que les affaires me rappellent et qu'il nous reste encore des courses à entreprendre, je vous ai griffonné ces notes, dans le but ambitieux d'abréger votre séjour dans ces deux villes, afin de nous remettre en campagne aussitôt que nous serons réunis. D'ailleurs, je suis environné, dans ma solitude, de commensaux qui ne cessent de travailler. L'un, officier de marine, après avoir langui quatre années, épuisé par des accidents analogues à une maladie de la moëlle épinière, mais dus aux désordres suscités par une fièvre paludéenne ramassée en Orient, a trouvé un

médecin, qui l'a lancé au printemps sur les plus hauts sommets des Alpes, d'où il est redescendu guéri.

« L'autre, qu'accompagne sa jeune sœur, fort belle et bien intéressante, mais très-mélancolique, offre un double exemple de cures assez remarquables. Personnage considérable dans l'État, cheville ouvrière de l'administration et réduit à une étisie nerveuse par les labeurs de toute une vie, il a été achevé par les déboires d'une disgrâce, bien due aux excès du zèle. Il est d'un pays où les bons conseils réussissent quelquefois, mais où ceux qui les donnent ne réussissent jamais : — ce doit être bien loin d'ici! Des luttes âpres, des ressentiments trop contenus, certaines ingratitudes l'avaient plongé dans une insociable misanthropie; ses facultés baissaient avec ses organes, et sa vue même se troublait comme sa raison. Depuis trois mois qu'il est errant parmi les chamois et les pâtres, aspirant l'air balsamique de la liberté et la philosophie des pâturages, il a laissé les soucis dans la plaine et ses précoces infirmités avec eux. Sa charmante sœur certifie qu'il n'est plus reconnaissable. Mais, si l'on en croit le frère, elle a subi une bien autre métamorphose! La perte, à la veille du mariage, d'un fiancé chéri dès l'enfance, l'avait désintéressée de l'existence jusqu'à ce point, qu'elle attendait la mort en allant au-devant d'elle. Presque indifférents l'un à l'autre, ce frère, cette sœur qui n'aimaient plus rien, erraient de compagnie tels que deux

ombres, et Mlle S*** risquait avec tant d'insouciance les plus folles ascensions qu'on en était épouvanté. Son frère, qui la suivait avec une sorte de mépris de lui-même, faillit rouler un jour dans un précipice, et le péril fut si terrible, que le cœur de la jeune fille, réveillé en sursaut, se remit à battre. Elle est bien triste encore : un nouvel attachement la consolera-t-il un jour?...

« Leur commune adoration pour ce pays sauveur le ferait présumer. Ils songent à s'y faire un nid, et ils en causent avec moi. Vous savez que cette idée-là m'a vaguement préoccupé, mais elle prend de jour en jour plus de consistance dans mon esprit. Une jolie retraite sur les versants des Alpes, aux antipodes de ma Flandre! Il y a là de quoi séduire. Mais ici s'élève une question : où faut-il jeter l'ancre?

« — N'habitez jamais, dit notre homme d'État, un domaine situé sous une latitude, ni placé à une hauteur où la vigne ne mûrit point! De tels endroits, si beaux qu'ils puissent être, manquent de vie, de gaieté, de vrai soleil; le brouillard y règne, la flore des jardins y est incomplète, les variétés des fruits y sont restreintes et sans saveur. »

« D'après cette théorie, qui ne laisse pas que d'être spécieuse et inquiétante pour les belles parties de la Suisse, les montagnes de la Savoie seraient les seules, sous nos latitudes moyennes, où un Bordelais, un Bourguignon, un Champenois pourraient songer à s'établir; car on ne trouve que

là le raisin et tout le luxe des corbeilles de Pomone (pardon de l'expression), jusqu'au pied des neiges.

« Le lac est un grand attrait : ici nous sommes d'accord. Mais faut-il le traverser et camper au pays vaudois d'où l'on a le spectacle des Alpes et du Mont-Blanc, ou bien rester en Savoie sur la terre française?

« Mon voisin incline vers la première opinion ; j'essaye de soutenir l'autre, et notre rêveuse compagne nous donne raison tour à tour. Sur le versant vaudois, le sol est maigre et pierreux, la pelouse est brûlée, les arbres sont chétifs, et d'ici, je le vois bien. On m'a dit que des vignes plates et basses absorbent de longs espaces, peu récréatifs pour la vue, que le régime suisse est tracassier, l'esprit du pays peu favorable aux étrangers et que, d'ailleurs, si l'on aspire à des promenades lointaines, on n'a derrière soi que des ondulations aboutissant aux revers du Jura, peu réjouissants de ce côté.

« Sur la rive chablaisienne, quelle différence ! La terre substantielle, profonde, la meilleure de tout le périmètre du Léman, abritée par les contreforts alpestres du vent glacé des neiges, qui va s'abattre sur l'autre bord, produit les meilleurs fruits, la plus riche végétation, les plus beaux arbres de la contrée. De ces campagnes fertiles, où l'on est mêlé, sans quitter la France, à un peuple doux, on touche aux Alpes, au lieu de les contempler à distance, séparé d'elles par un golfe et une frontière. Le Chablais, disait Bartoloti, est la plus brillante perle de

la couronne ducale.... Ne vaut-il pas mieux habiter ce paradis terrestre que de l'apercevoir de loin? Faut-il, sacrifiant tant d'avantages au spectacle perpétuel d'un point de vue, s'exiler dans cette populeuse banlieue vaudoise où, si bien qu'on puisse être accueilli, on est sur un sol étranger?...

« En attendant que vous veniez éclairer nos discussions, je prends patience avec ces aimables voisins, que j'ai rencontrés à la Tête-Noire et qui descendaient de Morgin où ils ont campé quelques semaines. Soyez donc sans inquiétude sur mon sort et ne tronquez pas pour moi votre voyage. Bien qu'on soit désireux de vous revoir, on n'est pas égoïste et, d'ailleurs, je me suis créé des occupations....

« Que d'aventures vous aurez à me conter ! Il me tarde surtout de causer avec vous de ce magnifique panorama du Buet, que je ne voudrais pas, pour un empire, avoir manqué. J'y pense incessamment, j'en rêve comme d'une vision, j'en suis encore ébloui ! Je ne vous remercierai jamais assez d'avoir attiré dans ces pays délicieux votre ami bien dévoué,

« SIMÉON DORNHEIM. »

« — On a bien tort de s'inquiéter des absents ! m'écriai-je avec dépit, en achevant la lecture de cette longue missive. Voilà un voyageur timide, qui prend ses aises, et qui est arrivé sans peine à des résultats, qu'avec tant d'efforts je n'ai pu atteindre !

Il a escaladé le Couvercle du Talèfre; il s'est joué des tempêtes; il est monté au Buet comme on entre au moulin! Sa lenteur apparente me devance au Chablais dont il me fait les honneurs; il a déjà ses relations, son roman, peut-être.... Demain il sera propriétaire et Savoyard, ou *Savoyen*, comme disait si correctement Froissard, et il écoutera avec une aimable compassion le récit de mes infortunes! »

Il faut dire aussi que, parti de Taninges par une voiture de nuit, sans avoir trouvé le temps de déchiffrer ce manuscrit, je n'en avais pris entièrement connaissance que sur la route de Thonon, au delà d'Annemasse, au delà même de la tour de Langin, fichée comme un pieu sur un mamelon conique, à la base de la montagne des Voirons. Au village de Bons, pendant qu'un charron réparait une avarie survenue à mon équipage, fuyant les bruits d'une pantagruélique auberge, et ayant traversé la place pour visiter un temple d'un lugubre aspect, j'y avais trouvé une solitude fort bien disposée pour une lecture attentive, mais, très-mal pour l'accompagner d'impressions enjouées. Bons, qu'une route rectifiée va rattacher à Boëge, entreprise des plus louables, n'a plus d'église en ce moment, parce qu'avant d'en construire une neuve, il a fallu supprimer l'ancienne, dont la trop large nef menaçait de s'écrouler sur les fidèles. Du monument condamné il ne reste que la carcasse, entièrement démeublée. Le vent siffle par les fenêtres béantes, et

tournoie du haut en bas du clocher; les vieux autels sont épars sur les décombres du sol, privé de ses dalles et troué çà et là par des sépultures vidées; au fond d'un caveau effondré, des ossements blanchissent et des crânes offrent au demi-jour leurs grands orbites noirs. Que de temples, ainsi ravagés, durent offrir un pareil aspect en 1536, sur le passage des vandales de Berne et, plus récemment, après les fureurs des Vandales de la France, en 1793!

C'est là que je m'assis, sur un vieux bénitier renversé, pour absorber à loisir l'épître de mon ami Dornheim, que je venais chercher avec un naïf empressement, soudainement refroidi. Les compliments *de la fin* démasquaient une si discrète impatience que, piqué d'ailleurs, d'avoir à opposer à ses triomphes le ridicule tableau d'une déconfiture, je me persuadai que je ferais très-bien de ne point l'importuner, et de m'arrêter à Bons pour aller explorer les ruines du couvent des Voirons. Ce funeste Buet me poursuivait encore, et son influence me joua, comme on va le voir, un méchant tour.

En passant au pied de la ruine de Langin, qu'habita Gérold, un des lieutenants du comte Vert, et où vécut François de Langin qui défendit en 1461 le roi de Chypre contre le bâtard Jacques, usurpateur de ses États, un révérend pasteur assis à mon côté, me désignant au revers des Voirons quelques pans de mur assez haut perchés, restes d'un ermitage,

m'avait conté, avec le dédain d'une raison supérieure, la légende d'un Amé de Langin auquel on attribue l'origine de cette pieuse fondation. C'est ce qui m'avait inspiré la fantaisie d'en visiter les restes.

Les païens, me fut-il dit, avaient juché là une idole, qui rendait des oracles, qui jetait des sorts aux chrétiens et que les évêques de Genève abattirent avant le douzième siècle. Mais, le démon n'abandonna point la montagne : il se changea en sanglier et obligea les passants, sous peine d'être massacrés, à s'allier par un pacte avec lui. Chasseur intrépide, le seigneur Amé de Langin, surpris dans les bois par le monstre, qui dévora son valet et le laissa demi-mort dans le fourré, fit vœu, s'il échappait, d'ériger en ce lieu une chapelle à la Vierge. Il tint parole, et l'évêque ayant exorcisé la montagne, Amé s'y fit ermite : il termina ses jours à côté de l'oratoire qu'il avait fondé.

Les idoles des hauts-lieux résistèrent longtemps au christianisme, sur quelques montagnes où la théogonie romaine avait succédé aux religions inconnues des Gaulois. Des collines, autour des Voirons, portent encore le nom de Jupiter ou des fées, et bien que Genève, dès la fin du second siècle, ait eu un évêque, il est probable que huit cents ans plus tard, les citoyens déclassés de l'Olympe, honorés jusqu'à saint Bernard au mont Jou (*Jovis*), groupaient encore à la cime des Voirons, d'où leurs statues contemplaient la cathé-

drale de Genève, les habitants à demi sauvages des forêts.

C'est en remontant celles qui garnissent jusqu'à la base ce premier chaînon des Alpes, qu'accompagné d'une fillette de douze à quatorze ans, guide leste comme un cabri, je commençai, en rebroussant le lit pierreux d'un torrent à sec, couvert d'un berceau de feuillée, l'ascension d'un ermitage que l'histoire et la légende ont rendu célèbre, et qui a compté parmi ses solitaires l'évêque Auguste de Sales, son historien.

Malgré la roideur de la pente, mon petit cicérone, avec ses jambes de héron, que dégageait une jupe écourtée où l'enfant avait grandi, allait devant moi en sautillant de roche en roche ni plus ni moins qu'un oiseau; se retournant de temps à autre pour gazouiller quelques mots et se railler de mes efforts pour la suivre. Après les chênes, survinrent les hêtres et les ciriers, puis les sapins et les tapis de mousse; puis, les plateaux aux pâturages drainés de ruisseaux; enfin, au bout de deux heures, j'atteignis une arête, sur la tranche de laquelle s'élèvent un pan de mur percé de fenêtres surbaissées et un clocher noir d'une forme trapue. Les monuments ruinés avant l'âge ont un plus triste aspect que ceux dont les siècles seuls ont fait justice : celui-ci est du dix-septième. On l'avait relevé à la suite des dévastations bernoises; un incendie l'a consumé en 1769. Sa situation perchée sur les plaines du Léman, sa couleur sombre, les taillis

qui l'encadrent, les roches qui lui servent de piédestal, forment un tableau mélancolique et désolé, dont l'impression est saisissante.

Mon intention, d'abord, était d'achever l'ascension de la montagne, afin d'admirer un des points de vue les plus renommés du pays, sur la plaine et sur la chaîne des Alpes; mais, outre que j'aurais regretté de prendre ce plaisir seul et sans le partager avec Siméon, le temps était devenu menaçant: des nuages enveloppaient la cime et, vers le sud-ouest, les hachures d'une pluie d'orage, bornant la vue à l'entrée de la plaine, masquaient Genève et tous les lointains. La prudence conseillait de gagner les chalets de la cime, où l'on est hébergé parfaitement : je n'en fis rien, et m'asseyant sur une pierre, le visage tourné du côté de Thonon et des Dents d'Oche, tandis que mon guide sautillant récoltait des graines de myrtille, j'attendis philosophiquement la pluie.

Pendant que je cherchais à reconnaître les points principaux de cet ample tissu de forêts, jaspé de villages, de torrents, de rochers, de castels et de prairies, ma petite compagne dont les cheveux flambaient au vent, accourut à moi, les lèvres noircies par la teinture sucrée des airelles et ses yeux bleus tout allumés par l'incarnat des pommettes. De son bras étendu, elle désigna un vieillard contrefait cheminant à deux cents pas, et dit d'un ton interrogant et mystérieux : « C'est un *cou-tordu !* »

Comme mon air étonné sollicitait une explication : « Eh bien, oui! poursuivit-elle; dans la famille ils

sont tous comme cela, et voilà deux cents ans passés. C'est un sort que leur a jeté la sainte Vierge. Ils sont de Brens, allez-y : chacun vous le dira !

— Mais pourquoi la sainte Vierge a-t-elle ainsi....

— C'est du temps que ceux de Genève et d'autres *Suissards* abîmaient le pays. Ils sont venus tout *dérocher* dans le couvent, avec un Jean Burgnard d'ici près, qui menait la bande, parce qu'il avait renié sa foi. Et il y avait une belle sainte Vierge, en bois tout doré, — pas trop belle cependant, puisqu'elle avait la figure toute noire ; — et Jean Burgnard lui mit une corde au cou, pour la traîner le long du pâquis jusqu'à *l'avalée* des roches. Il l'avait tirée bien loin, en courant devant elle, lorsqu'elle se regimba et ne voulut plus avancer. Le *crouille* (méchant) eut beau se cramponner et crier : « Viens « donc après moi, moricaude ! » la statue avait pris racine comme une fûe de sapin. Quoi voyant, Burgnard tourna la tête pour aviser ce qui en était, et il resta la figure versée sur le dos, lui et tous ses hoirs, depuis, jusqu'à cette heure qu'on les appelle encore les *cous-tordus*.... Et voilà! »

Boëge a hérité de la Vierge noire des Voirons, objet d'un pèlerinage et d'une dévotion particulière, comme la plupart des statues de cette nature, rapportées jadis du Liban par les précurseurs des croisés. Ainsi, deux légendes consacrent sur cette montagne le souvenir des révolutions religieuses du pays et la tradition de deux cultes, symbolisés par leurs emblèmes. La patronne de l'ermitage est re-

montée en gloire; l'idole du paganisme n'a point reconquis les hauts-lieux et il est permis de regretter qu'on ne l'ait pas retrouvée.

Comme l'enfant achevait son récit, l'arrière-neveu de Burgnard s'exhibait au loin, en manière de preuve historique : il cheminait contourné, comme les faux prophètes de Dante, la tête

> « Si torta che'l pianto degli occhi
> Le natiche bagnava per lo fesso. »

Presque aussitôt, sur ce sol dévasté qui parle encore, s'abattit une trombe de vent chargée de pluie, au milieu de laquelle se prit à tournoyer, en agitant ses ailes comme l'oiseau des tempêtes, la petite sorcière qui m'escortait. Tout en descendant, avec les eaux troubles des torrents, elle me certifia qu'elle savait bien d'autres histoires. Les Voirons et le Chablais sont une mine inépuisée de fantastiques traditions, qui gagnent à être cueillies dans leur terroir. Je rentrai à Bons trempé jusqu'aux os, justement puni d'être venu bouder à l'ermitage le bon Siméon Dornheim.

En attendant que le soleil revînt me gouailler et me sécher tout ensemble, je repris, avec des sentiments meilleurs *et de l'eau dans mon vin*, cette route de Thonon, que bientôt déclassera un embranchement de chemin de fer entièrement français. Cette voie, naissant à Collonges, au bas du fort de l'Écluse, enjambera les précipices du Rhône; elle glissera entre le territoire de Genève et le pied

des Salèves, traversera Annemasse, Machilly, Bons, Lully, Perrignier, Thonon; puis, au delà de la Dranse, elle doublera par Évian notre route du Simplon, pour se souder, plus loin que Saint-Gingolph, à la ligne qui court sur l'Allemagne et l'Alsace par Berne; sur la Bourgogne et la Champagne par Lausanne, le Val-de-Travers et Pontarlier. Ce tracé, en pleine exécution, sera pour le Chablais une fortune, et l'affranchissement de la suzeraineté forcée de Genève.

Il vaut mieux, lorsqu'on est trempé et qu'il fait grand vent, se sécher en plein air dans un chariot que d'être encaissé dans une voiture close. L'aubergiste qui m'avait fourni un banc monté sur un brancard, flanqué de deux roues d'une taille à faire tourner une meule, m'avait aussi confié un parapluie de famille, en cretonne jaunâtre bordée d'un liseré vert; pavillon fréquemment abattu, grâce aux intermittences d'un orage qui touchait à sa fin.

Entourée de vergers, de prairies, de châtaigniers, de noyers énormes et touffus, la route permettait d'entrevoir parmi les splendeurs d'un pays de cocagne, quelques manoirs enfouis dans des corbeilles, certaines échappées sur le lac, et des pics surmontant les dômes de verdure. Aux premiers plans, des jeunes filles perchées sur les arbres et cueillant des fruits, des familles gaulant des noix dans les herbes mouillées: le tout bariolé de nuages en déroute, d'éclaboussures de soleil et de zones de pluie. Le bruit de la vie champêtre, renaissant aux

parfums réveillés de la mousse et des bois, avec les cris des oiseaux, le carillon des génisses et les chansons des pâtres; tel était l'aspect de cette contrée arcadienne, qui m'accueillait trempée et riante, comme l'enfance au milieu des larmes. Les hôtes éparpillés des fermes vous saluent au passage, figures épanouies, voix cordiales; et les enfants aux yeux étonnés tirent des révérences. L'animation vous environne; la solitude apparaît dans les clairières. Sur les eaux du lac, entrevues à ma gauche, des bateaux à vapeur estompant de leurs fumées l'atmosphère, me rappelaient que le monde n'était pas loin : à droite, des pics inaccessibles révélaient la proximité du désert.

De ce côté, au delà de Lully, mon attention fut attirée par un bruit d'eau qui expliquait le tic-tac d'un moulin et, au-dessus des arbres, je vis apparaître, au lieu d'une usine, un énorme pan de mur crénelé, chargé de lierre. Sous ces futaies clairsemées se cache une colline, qui porte une ruine féodale considérable et d'un admirable effet. Je descendis de voiture pour la visiter.

Cet ancien fief d'une maison alliée jadis aux seigneurs des Allinges, maison dont le nom figure dans plusieurs légendes populaires, n'est pas très-connu; cependant, les débris du château de la Rochette, mutilés par le temps avec un art dont le secret n'est qu'à lui, effacent les monuments du même genre, si multipliés en Savoie. Il reste, outre une vaste enceinte qui embrasse

le contour du plateau, outre des soupiraux et des poternes, béants sous les murs, quelques pignons fort anciens, les murailles noires, garnies des corbeaux-saillants, qui ont porté des galeries, et trois tours inégalement tronçonnées, dont l'une est assurément du treizième siècle. De l'intérieur, où l'on pénètre par une brèche, on reconnaît les scellements qui séparaient les étages, les manteaux superposés des cheminées, encastrés dans des parois épaisses : on suit sans peine, du treizième au seizième siècle, la trace des constructions successives. La sonorité du sol, où ne végètent que des bardanes, des oxalées bleuâtres et des ronces, dénote que l'on foule, sous un amas de décombres, les chambres voûtées et devenues souterraines, d'un étage inférieur.

Entrevu de la route, avec son donjon robuste et ses funèbres tentures de lierre, que le vent soulève, et sa haute façade largement dentelée comme les parapets du vieux pont de Vérone, la Rochette, avec sa ceinture d'eau bleue et son écharpe d'écume, attachée au flanc par une roue de moulin en guise d'agrafe, se dresse majestueux et morne, au-dessus des petits toits sous lesquels on voit tourner des mécaniques, et se trémousser des manœuvres enfarinés. Oppositions frappantes du passé féodal qui n'est plus, et de la vie active; tableau romanesque et pastoral, encadré dans les arbres.

Le souffle léger du joran avait dissipé les brouillards; le soleil brillait derrière nous. Je voyais à ma

gauche la grande *Conche* du lac échancrer le revers de la pointe d'Yvoire, qui a pour éperon un donjon trapu, sur un piédestal battu par la vague : ancien nid de forbans, dit-on, qui a doté ce rivage heureux d'une légende de corsaire, développée en roman, par M. James Fazy, le Cooper de *Jehan d'Yvoire au bras de fer*. Je me souvenais même, livré à une somnolence transie, d'avoir vu je ne sais où, la jambière trop étriquée, ou le brassard postiche de cet écumeur d'eau douce, qui était manchot. Courant par la pensée le long du Petit-Lac, tandis qu'en sens opposé j'étais voituré en Chablais, j'évoquais, sous la tour romaine d'Hermance, doux nom et gloire éclipsée, Béatrix de Faucigny, qui tint sa cour dans cette cité fortifiée par ses pères, bâtie en 1025 sous la reine Hermengarde, annexée depuis à l'apanage des Dauphins, et qui devrait nous appartenir....

Lorsque tout à coup, le fracas d'un équipage qui nous dépassait, me fit détourner la tête et m'enleva à ces rêveries. J'entrevis, dans une calèche découverte, un homme que je ne regardai point et une jeune dame que je n'eus pas le temps de regarder. Elle se détourna pourtant, avec la brusque rapidité d'un éclair; son compagnon l'imita, vingt pas plus loin, quand il eut pris le temps d'affûter son lorgnon. Et leur calèche s'arrêta.

Dès que je fus arrivé au bordage : « Que faites-vous là? me dit la dame avec vivacité; je pense bien que vous allez chez nous! Il est trois heures,

vous avez encore une lieue jusqu'à Coudré; tâchez d'arriver avant minuit! »

J'étais si effaré de cette apparition et d'entendre une voix connue, que j'hésitai un moment. « Voilà ce que c'est que de mener grand train; on ne reconnaît plus personne! Dépêchez-vous de monter avec nous! ajouta-t-elle, pendant que je serrais la main du mari, par-dessus le bastingage.

— Mais.... c'est que j'allais à Thonon.

— Pour quoi faire? ce n'est pas jour de marché.

— Et jusqu'à Amphion, rejoindre un ami qui m'attend.

— Il doit être guéri; on l'enverra chercher. Dépêchez! Votre coursier va prendre le mors aux dents!... »

Le fait est que mon cheval était....*pensif*, et contrit comme un pénitent de la Mecque. Ceux de M. Bartholoni piaffaient d'impatience. Le transbordage effectué, « Faut-il être amoureux du bric-à-brac, s'écria ma jeune hôtesse, pour avoir déniché cette machine-là! Non : mais de grâce, regardez-la un peu.... Ne craignez rien pour vos bagages, Benoît est incapable d'une fugue; il saura modérer son cheval. Votre fourgon *prendra la file*.... et cela fera le meilleur effet! »

La calèche emporta au galop trois éclats de rire. C'était ma seconde infidélité de la journée à ce pauvre Dornheim; mais Caton n'aurait pas eu le courage de me la reprocher.

Un chemin de traverse nous ramena sur la route de

Genève, où s'embranche une avenue qui descend vers le lac, dont le rivage, dans cette anse arrondie, est presqu'aussi aplani que les grèves de Trouville: seulement, au lieu de sable, c'est un lit de gazon. La campagne se continue, sans murailles ni fossés, par de larges allées de parcs aux futaies géantes, sous lesquelles on entrevoit des taillis. Puis le chemin ayant décrit une courbe, la maison, d'un profil assez grave, apparaît à vingt pas, presque de niveau avec le lac, et encadrée dans une triple bordure de fleurs.

Tel est le premier aspect du manoir de Coudré, ancienne résidence des seigneurs d'Allinges, érigée en marquisat en 1655. Les marquis d'Allinges-Coudré, qui avaient agrandi et modifié ce castel, dont l'origine remonte aux premiers âges féodaux, le cédèrent, vers la fin de l'autre siècle, à Alfiéri qui vint l'habiter avec la comtesse d'Albany, veuve du dernier des Stuarts. C'est dans ce lieu, si bien fait pour la jeunesse et la paix, qu'il attisa ses haines contre la France et qu'il abrita ses amours fanées. Après avoir rajeuni le domaine par une inintelligente restauration, le marquis Alfiéri de Sostégno l'a vendu, avec les terres considérables qui en dépendent, au propriétaire actuel, député de la Haute-Savoie. Cette villa célèbre, que les étrangers ne manquent pas de visiter, est restée italienne par l'aspect du site qui rappelle les rivages de Salerne; elle est devenue française par la grâce et l'esprit, ainsi que par les sentiments de ses maîtres : elle

n'a gardé des anciens jours que son donjon, ses ogives, et les amicales traditions de l'hospitalité.

Rien n'est plus singulier que les jardins, et surtout, que le parc de Coudré où, pour me reposer de tant de fatigues, j'errais en babillant avec mes hôtes, dans un demi-jour crépusculaire qu'y maintiennent, avec la fraîcheur épaisse des forêts, les plus belles futaies du pays.

Ce bois, planté par un ancien marquis d'Allinges, qui en a tracé les allées et les carrefours sur le plan des rues et des places de Turin, ce bois où l'on a groupé les essences les plus diverses, est pour ainsi dire, à deux étages : sous ses futaies de trembles, de chênes, d'aulnes, de tilleuls, de bouleaux, de sorbiers, de sycomores, de merisiers et de frênes, élancées dans les airs à des hauteurs prodigieuses, s'étend, sombre et mystérieux, un taillis serré d'arbres verts, composé d'ifs, de houx, d'alaternes et surtout de buis, qui ont atteint de trente à quarante pieds de hauteur. De leurs cimes noirâtres, retombent en cascades des lianes flottantes, de lierre, de raisin-d'ours et de vigne-vierge qui, escaladant parfois les charpentes des colosses de la région supérieure, retombent, jusque dans les allées, se mêler, sous leurs voûtes, à la mousse et aux pervenches qui rampent sur l'obscurité du sol.

L'âcre senteur de ce bois-sacré, encens des solitudes, les rares épluies du soleil, qui jette çà et là une étoile d'or-vert sur ce feuillage olivâtre et lustré ; les orchidées appendues aux rameaux comme

des lampes éteintes, les oiseaux nocturnes réveillés tout le jour dans ces ténèbres, les écureuils qui circulent sans bruit sur les rameaux, tout contribue à accroître la fantastique impression de ce bocage élyséen, où l'on s'attend à rencontrer des ombres errantes, vaguement silhouettées par les reflets de la lune.

Nous revînmes nous asseoir devant la maison, au bord du lac, sous des orangers, au milieu des résédas, des héliotropes et des roses qui enivraient de leurs parfums le vent apaisé par les rayons de l'occident. Mon hôte me faisait valoir le pays qu'il représente, et ses habitants dont il est aimé : il applaudissait à mes enthousiasmes, que la piquante gaieté de la châtelaine aspergeait de quelques gouttes d'eau fraîche. Des têtes blondes jouaient autour de nous; l'oreille d'un gros épagneul assis, offrait à ma main une contenance, et comme, devant cette baie circulaire, ouverte de la pointe d'Yvoire à celle de Ripaille, l'immense étendue du lac se prolonge à l'infini dans les vapeurs du soir, cette laborieuse journée de dix-huit heures, dont j'avais vu l'aurore au revers des montagnes, où j'avais essuyé la tempête sur les Alpes, et l'isolement partout, pour moi finissait en famille, sous un ciel ausonien, au bord de la mer....

Dès l'aube, on eut la bonté de me faire conduire jusqu'à Amphion, où je n'arrivai pas assez tôt pour rencontrer Siméon Dornheim au logis. Il était allé,

disait l'un, chez son notaire d'Évian : — chez son notaire de Thonon, soutenait l'autre.... Des gens emmitouflés buvaient devant l'établissement de petits verres d'eau, sous de très-grands arbres. Je cherchai des yeux vainement l'objet présumable des compatissantes préoccupations de mon ami, et je remontai en voiture pour me replier sur Thonon, assez surpris que mon ami Dornheim fût déjà flanqué de deux notaires.

Il venait de quitter la ville et, pour utiliser la matinée, je me fis indiquer le chemin de la montagne historique des Allinges. Je le suivis sans m'arrêter jusqu'à la fontaine de la Versoix, source avec deux petits bassins, protégés par un groupe d'arbres; le tout situé en contrebas de la route. Une table dessert en ce lieu une buvette, où l'on me démontra qu'il fallait se rafraîchir, attendu qu'en remontant aux Allinges, pendant sa mission du Chablais, pour y passer la nuit en sûreté sous les créneaux confiés au marquis d'Hermance, saint François de Sales n'oubliait jamais de se désaltérer à la source de la Versoix.

Cette montagne des Allinges qui, vue des bords du lac, produit au milieu de ces plantureuses campagnes, l'effet d'un belvédère de jardin enveloppé d'un labyrinthe de verdure, avec un minaret à la pointe, est en réalité une petite chaîne assez longue, découpée en festons au-dessous des pentes boisées de l'Armone, et des croupes élevées qui encaissent les gorges de Bellevaux et du Biot. Ces dernières

sont elles-mêmes séparées du massif des Allinges isolé dans une plaine montueuse, par les vallons d'Orcier, de Draillant et de Fessy.

Ce lieu est couvert de ruines féodales, débris de deux châteaux contigus, qui furent la clef du Chablais, et qu'ont illustrés les guerres des barons de Faucigny, puis des dauphins de Viennois avec les comtes de Savoie et ceux de Genève. De ces luttes, que Guillaume Paradin a retracées en 1552 dans sa *Chronique de Savoie*, les plus sanglants épisodes remontent à 1332, époque où Édouard de Savoie défit le dauphin Guigues. D'épais taillis ont poussé sur les plates-formes, à travers les deux enceintes, et jusque dans l'épaisseur de leurs murailles, dont l'origine remonte au roi de Bourgogne Rodolphe II, qui fit d'Allinges un bourg crénelé, et de son manoir une forteresse, dont il ne reste plus guère que la chapelle. Le plus ancien des deux castels, portés sur des contreforts, à pic d'un côté, et de l'autre revêtus de châtaigneraies, a gardé quelques vestiges des chemins de ronde, et plusieurs pans de mur à petites pierres carrées disposées sur le plat, ou placées obliquement en chaîne de maille, qui dénotent une époque fort ancienne. L'autre manoir, plus vaste, qui domine le précédent, et dont les restes, entremêlés de donjons tronçonnés, absorbent un périmètre étendu, a été détruit vers 1711, par le duc Victor-Amédée II, premier roi de Sardaigne.

Depuis cette époque, la chapelle des Allinges, où fut célébrée par saint François de Sales la première

messe qui ait inauguré ses travaux de missionnaire en Chablais, était restée enfouie sous les décombres, lorsqu'en 1836, on restaura pour le rendre au culte, l'oratoire du saint. Réparation de solidité, dictée par un sentiment pieux, mais accomplie avec une regrettable ignorance. Contre la tour dédoublée qu'accostait jadis un pignon, on a plaqué un informe clocher « coiffé, dit Gaudy-le-Fort, d'un bonnet de coton. » Un rhabillage de maçon, enduit au dehors comme à l'intérieur, d'un crépissage épais, a effacé le style de l'édifice, à une fenêtre près, de l'arrière-chœur, qui trahit, par son étroit plein-cintre, la fin du onzième siècle. Deux travées de la voûte, qui se termine en cul-de-four derrière l'autel, appartiennent à la même époque. Sur ce petit hémicycle, on a respecté des peintures murales de cette période romane, où l'on distingue encore, autour du divin trône, des anges enveloppés de longues ailes repliées, des chérubins à corps d'oiseaux et les sept Vertus personnifiées, dans des médaillons au-dessous desquels leurs noms sont tracés en capitales onciales. Rares en tout lieu, les fresques d'une période si reculée, rendent une valeur archéologique à cet oratoire primitif, qui est assurément le plus ancien monument religieux de la Savoie. Une restauration intelligente, en dégageant son architecture enfouie, rehausserait l'intérêt de cette belle station des Allinges, où affluent déjà les pèlerins, attirés surtout par une relique du saint évêque : son large chapeau rabattu, en feutre

brun assez grossier, que l'on a conservé sous une vitrine, à gauche de l'autel. Au pied des Allinges, où rampent des genêts et des chênes rabougris, la campagne, sablonneuse au nord-est, est trouée de combes en amphithéâtres, à demi étoffées d'une toison de broussailles qui rappellent les landes armoricaines. Si quelques pics fouettés de neige et les Dents d'Oche ne marquaient au loin l'embouchure des vallées de la Dranse, on se croirait au faîte d'un manoir breton, avec une baie de l'Océan à ses pieds.

Comme je traversais, pour essayer de revenir à Thonon par un autre chemin, les halliers qui couvrent cet amas de ruines, m'accrochant aux buissons, ou filant sur une tranche de mur afin de gagner quelque plate-forme, je vis tout à coup devant moi un homme, un touriste probablement, qui, assis au revers d'une roche, dans la plus pensive attitude, contemplait sous le ciel bleu ces vastes champs inondés de soleil. Il fallait passer contre lui, sur un étroit couloir escarpé : de peur d'accident, je toussai pour l'avertir, car il bordait le vide. Alors il se détourna, et je reconnus Siméon Dornheim.

L'imprévu de cette rencontre rendit plus joyeuse encore une réunion si désirée : il m'accueillit avec une joie émue, comme un frère dont on est séparé depuis dix ans.

Je m'étonnai moins de l'avoir trouvé là, que de l'y avoir trouvé seul. En redescendant des Allinges,

l'expansion de la première heure, où l'on se communique tant de vives impressions tenues en réserve, me permit, comme il exprimait son enthousiasme pour cet Eldorado du Chablais, d'observer qu'il avait su s'y créer des relations agréables.... Cette remarque fit passer sur son front un nuage. « C'est vrai ! répondit-il d'une voix plus grave; mais une dépêche a rappelé M. B*** : sa sœur a dû le suivre. Ces aimables voisins sont partis avant le jour ; depuis ce matin je suis seul.... Enfin, grâce à Dieu, vous voilà ! »

Depuis, il ne revint pas sur ce sujet; il ne me parla plus de cette jeune fille rêveuse, qui avait paru l'intéresser. Les jours suivants, il s'enferma souvent, pour écrire, disait-il, et plus d'une fois il me parut préoccupé....

Du reste, Siméon n'était plus le voyageur novice, en qui j'éveillais naguère des sensations si nouvelles. Son esprit *pratique*, et qui aime à se rendre compte, avait retendu ses ressorts ; il avait passé ses nuits à lire, ses journées à courir, à questionner : maître de son terrain, il me faisait à son tour la démonstration du pays, sur lequel il prenait des notes, sans toutefois me les communiquer. « C'est le diamant de la Savoie ! s'écriait-il parfois avec transport ; une contrée absolument neuve, où tout est à faire.... »

D'où procédait en lui ce besoin d'activité sans objet?

Au pied des Allinges, je lui donnai pour exercice la tâche de ramasser avec moi, sous une châ-

taigneraie, une provision de cèpes, le plus savoureux des champignons comestibles, fort apprécié de ceux qui ont parcouru le Périgord, la Provence et les landes de Gascogne. Cette variété, que l'on ne rencontre jamais au nord, plus haut que la forêt de Villers-Cotterets, et qui manque à l'Alsace et à la Normandie, semble uniquement limitée dans son éclosion, par les degrés de latitude et non par ceux de la température; car j'ai cueilli de très-beaux cèpes à plus de mille mètres, à côté des neiges, presque au pied du glacier des Bossons.

Après être retombés sur un joli petit village, tourné du côté des montagnes, et qui se nomme, je crois, Mâcheron, nous laissâmes une route ombragée, remplie de faneuses et de paysans qui récoltaient les vergers de l'avenue, pour contourner le pied des Allinges, que Siméon tenait à explorer, je ne sais pourquoi. Çà et là, des cours d'eau bondissant dans l'herbe interceptaient le passage; si bien que nous réussîmes à nous égarer tout près de l'ancien bourg des rois de Bourgogne, en vue du lac et des deux routes, que nous découvrions sous les futaies, jusqu'à Thonon.

Dornheim me persuadait que ces sortes d'écoles peuvent avoir leur utilité et, pour me le prouver, il avisa un cultivateur qu'il questionna sur les curiosités du pays; façon honnête et déguisée de s'enquérir d'une issue. Il ne laissa pas, à la vérité, que de l'interroger sur la nature du sol productif qui, dans le pays de Gavot, atteint jusqu'à trois mètres

de profondeur, et sur divers sujets, inhérents aux propriétés agricoles. Mais, pour m'être agréable, il revenait aux traits de mœurs, de traditions ou d'usages, ce qui l'induisit à s'informer, d'un ton confidentiel et engageant si, dans le bourg, il n'y avait pas *des légendes?*

Le paysan interloqué nous regarda l'un après l'autre, et nous vit sourire comme pour l'inviter à parler. « Oui, répéta finement Siméon; vous savez bien? des légendes..... » A quoi l'homme répondit d'un air scandalisé : « Bon, bon! Il y en avait une ces temps passés; mais la police l'a fait partir.... »

Cette naïveté nous mit dans une hilarité telle, que j'en profitai pour faire à mon compagnon l'aveu de ma déconfiture au sommet du Buet. Il en fut si désolé, que je le complimentai de bon cœur du succès qui avait couronné ses vaillantes entreprises. Les jours suivants, nous partageâmes nos ineffables flâneries entre Amphion et Coudré, *rendant*, suivant les expressions de Malherbe,

« En si longs ébats, les heures consumées,
Que les soleils nous étaient courts! »



XII

Les Lusignans du Chablais; leurs légendes et leurs sept châteaux. — Lai du chevalier Corsant. — Féterne et les *Chats parlants*. — Combat fantastique au castel de Maxilly. — Comme quoi Mme de Blonay fut ressuscitée. — Scène d'adjudication révolutionnaire. — Meillerie et Saint-Preux. — Pourquoi le lac de Genève est d'un bleu si pur. — Saint Gingolph et sa situation diocésaine. — Usage singulier. — Anecdote. — Solidarité religieuse des nationalités. — Témoignages historiques : fait peu connu relatif à l'annexion. — Les trésors d'Évian, et *la légende du noyer*.

Amédée VIII et les Ermites-chevaliers de Ripaille. — Histoire et traditions. — FAIRE RIPAILLE : recherches nouvelles sur l'origine de cette locution, et ce que l'on doit en penser. — Félix V et l'ordre de Saint-Maurice, devant le concile de Bâle. — Dernière excursion aux montagnes. — La vallée de Bellevaux : caractères, traits de mœurs, souvenirs et costumes. — Les nouvelles routes et les *bois-barrés*. — Questions économiques et agricoles. — Mélancolie de Siméon. — Boëge et son église. — Nous montons aux Voirons. — Situation de cette montagne. — L'Hôtel-chalet et l'Hôtel-pension. — Fontainebleau dans les nuages. — Le secret de Siméon Dornheim.... — Vue générale des Alpes : dernier aspect de la Savoie.

Il est, au pays du Chablais, un nom mêlé à tous les récits guerriers, comme l'est chez nous celui des Montmorenci, aux traditions légendaires autant que nos Lusignan, et inscrit à chaque page des terriers du Gavot, ni plus ni moins que le marquis de Carabas dans les dénombrements du *Chat-botté*. Ce

nom, éclatant dans l'histoire, poétique dans les contes de la veillée, et charitable sous le chaume, avait en maint endroit frappé mon oreille, lorsqu'un matin, parcourant avec Siméon, la chaussée qui borde le lac, j'aperçus sur ma droite, près de Lugrin, à six cents mètres au-dessus de la route, une tour pesante à long toit rabattu, qui termine un bâtiment entrevu dans les arbres. Ce lieu se nomme Maxilly.

Quelques instants auparavant, je m'étais enquis, près de Grande-Rive, du propriétaire d'une chapelle abandonnée, puis, d'un préau assez vaste, puis d'un manoir isolé sur la berge : la veille, à Saint-Paul sur la montagne, j'avais côtoyé une châtellenie rustique et visité dans l'église les sépultures d'une dynastie seigneuriale. Un seul nom représente tant d'apanages, et quand, après avoir contemplé de la rive le créneau de Maxilly, accroché au flanc du coteau, je m'enquis des maîtres, on désigna pour la vingtième fois au moins, les barons de Blonay.... L'histoire de cette maison, qui possède encore une portion notable du pays de Gavot, serait un résumé des chroniques de la Savoie.

« Ses domaines, me dit Siméon, s'étendaient autrefois jusqu'au pays Vaudois. Au-dessous de Saint-Paul et de Maxilly, nous allons rencontrer Tour-Ronde, où jadis un donjon porta lé nom de Blonay. A Évian, vous avez passé devant un manoir de Blonay; sur l'autre rive du lac, un château qui, dès le

onzième siècle, s'élevait au-dessus de Vevey, s'appelait aussi le château de Blonay.

« Catherine de Blonay y allaitait son premier-né en 1494, assise au milieu d'un pré, à l'ombre de son créneau, lorsque le chevalier Corsant vint s'agenouiller devant elle en criant merci, pour s'acquitter de sa rançon courtoise envers le baron, son vainqueur à la passe-d'armes de Turin. Ce Corsant, qui avait soutenu thèse devant la cour en faveur du célibat, contre le mariage, avait eu pour adversaire le baron de Blonay fort épris de sa jeune femme. La subtilité de l'un et l'autre plaideur ayant laissé les avis partagés, on en appela au sort des armes, qui favorisa la cause des mariés. Corsant dut alors, après avoir fait amende honorable aux genoux de Madame de Savoie, traverser les monts pour s'aller prosterner devant Catherine de Blonay qui, convoquant la noblesse du pays, lui fit grande chère.

« Elle lui ménageait une bien autre défaite! Il s'éprit d'une cousine de la châtelaine, la belle Yolande de Villette qui, pauvre d'avoir, allait entrer en religion, et il fallut que messire Simon de Blonay célébrât les noces du champion des célibataires. Un chroniqueur, dans son langage archaïque, a raconté ce joli fabliau.

« C'est au pied de ce castel qu'en 1536, un baron de Blonay poursuivi par les Bernois et les Fribourgeois, alliés aux Valaisans, combattit jusqu'au rivage et s'élança, dit-on, tout armé, avec son cheval, dans le lac qu'il traversa au milieu de la

flottille Genevoise, jusqu'à l'autre rive, où le duc Charles III le recueillit. Mais, rien n'est comparable à la légende de la dame de Maxilly, qui apporta au treizième siècle ce manoir en dot à Raoul de Blonay. C'est là que le diable, les fées et la magie-noire déploient tous leurs prestiges.

« Trois fées avaient construit sur une roche, à deux lieues de Maxilly, dans les gorges de la Dranse, un château, voisin d'une grotte où elles avaient amassé des trésors, et dont les ruines portent encore leur nom : Féterne (*fadae ternae*). Cette grotte était gardée par des chats, esprits ténébreux, avec lesquels entretint plus tard de coupables relations Robert d'Arbigny, favori de la dame de Lucinges héritière des fées. Ce compère des esprits félins s'étant épris d'Alix de Blonay, déchaîna contre Raoul, une nuit qu'il l'avait attiré à Féterne, les génies infernaux pour lui couper la retraite. Sous ses pas, la forêt s'embrase, des spectres apparaissent, des légions de chats l'assaillent en miaulant ; ils assiégent Maxilly et y pénètrent avec son seigneur, qui les pourfend et tue à tort et à travers. Il y en avait un d'une taille énorme, aux soies hérissées et dont les yeux flamboyaient. Raoul, dont il déchirait le pourpoint, finit par l'abattre sous la poterne et, au même instant, la phalange des chats s'éloigna dans tous les sens en criant : — Robert est mort ! Rentré dans sa haute salle, le châtelain y trouva sa femme épouvantée, qui l'attendait en compagnie d'un beau chat blanc pelotonné sur ses genoux. A l'aspect du baron,

il bondit et sauta par la fenêtre, en criant aussi :
— Robert est mort !

« A l'aube du jour, la forêt, que les flammes avaient enveloppée, était verte et chargée de rosée; mais les soldats, en faisant leur ronde, heurtèrent le cadavre de Robert d'Arbigny, en travers de la poterne. La clef des souterrains qui communiquaient avec la caverne des fées, fut noyée le jour même à l'embouchure de la Dranse; leurs trésors sont restés enfouis, et bien des gens les cherchent encore....

« Heureusement, ajouta Siméon, je n'ai pu retenir qu'un lambeau de la *Légende des Chats parlants*, car elle est si compliquée, si embrouillée que, dans le petit volume où je l'ai rencontrée, je l'ai lue quatre fois sans y rien comprendre. Pour en élucider le canevas, il faudrait un demi-volume. Mais si vous tenez à en tirer parti....

— Dieu m'en garde! interrompis-je; rien n'est plus dangereux pour un pauvre auteur que ces sortes de récits. S'il les abrége en style naïf, il tombe dans la niaise afféterie du faux moyen âge; s'il les écourte avec simplicité, il devient incolore et risque d'être plat; si, dominant le sujet, il se fait sceptique, afin de montrer de l'esprit, il met Voltaire à la portée des commis-voyageurs.

— Alors, vous préférez de simples anecdotes où l'on a la réalité pour sauvegarde? On peut vous en offrir et d'assez curieuses; car tout est fantastique et singulier, dans les fastes de la maison de Blonay.

« Un soir, au château de Saint-Paul, le bisaïeul de

M. de Blonay était assis tristement dans sa chambre, où il pleurait sa jeune femme que l'on avait descendue, le jour même, dans le caveau funéraire de la famille. Vous avez hier foulé cette dalle. Soudain, dans le silence de la nuit, on frappe à la porte du baron, qui tressaille. — C'est ainsi qu'elle heurtait, murmura-t-il troublé; et si elle n'était pas morte....

« La porte cède, et feu Mme de Blonay apparaît, enveloppée de son suaire. En l'ensevelissant, on avait laissé à son doigt une bague, qui avait tenté la cupidité d'un serviteur du château. A la nuit close, pénétrant dans l'église, il avait rouvert le caveau et coupé, pour arracher l'anneau, le doigt de la baronne qui, tirée d'une léthargie, s'était dressée tout à coup, devant le voleur épouvanté et mis en fuite. Sans le secours de ce larron sacrilége, la race des Blonay serait peut-être éteinte.

— L'authenticité du fait en justifie la relation, mais sans enjolivures; car, dans le domaine littéraire, il est primé par le procès de Mlle de la Faille, par *la Morte* d'Ancelot, tirée de cette cause célèbre, et par l'opéra de *Guido e Ginévra.*

— Vous êtes difficile! Mais, j'aurai ma revanche. Si vous étiez un peu avisé, ne seriez-vous pas surpris de retrouver, après la tourmente révolutionnaire, MM. de Blonay, dont le grand-père émigra sous la Terreur, maîtres de plus de châteaux qu'ils n'en peuvent réparer et nantis de la plupart des domaines dont ils furent autrefois seigneurs? Observez que tout avait été confisqué par la loi et que

la Nation, en 1794, n'attendait, pour mettre en vente ces grands fiefs, qu'un moment favorable. La pénurie des finances ne permit pas un bien long ajournement. Le jour des enchères était placardé, lorque M. de Blonay, fatigué de l'exil, ou pris du mal de la patrie, revint, bravant l'arrêt qui le condamnait à mort, errer de chaumière en chaumière dans les forêts du Chablais.

« Réduit au dénuement, caché sous une humble défroque, il lut un matin à l'angle d'un mur, l'affiche où l'on annonçait la vente de ses biens et, avec le courage insouciant des gens qui n'ont plus rien à espérer, il se glissa dans la salle au moment de la criée, pour assister à sa propre exécution. Là, par une boutade ironique et téméraire, quand l'huissier-priseur eut défini le premier lot offert aux chalands, cet inconnu, perdu dans la foule, jeta à haute voix une mise à prix d'une infériorité dérisoire. Chacun se détourne; on l'examine, on s'écarte, on chuchote : on a reconnu l'ancien seigneur.

« Telle était la vénération des Savoyards pour le nom des Blonay, tant de bienfaits l'avaient, depuis des siècles, consacré dans le cœur du peuple des campagnes, que chacun se découvrit et que personne ne se permit de surenchérir. Sous la pression de cette foule respectueuse, il fallut prononcer, en sa faveur, l'adjudication : un second lot fut enlevé de même, puis un troisième, au milieu des applaudissements de la multitude, qui escorta M. de Blonay comme en triomphe, jusque dans la montagne, où

on ne pouvait l'atteindre. Un emprunt facile à réaliser, lui permit de se libérer et de reconquérir l'ensemble de ses biens. Quel sublime acquittement pour cette race proscrite!

— Et comme la gloire d'un tel arrêt rejaillit sur le peuple qui l'a rendu! »

Tandis que nous devisions, côtoyant le lac bleu, qui soulevé par une forte brise du nord, déferlait à nos pieds par vagues saccadées et courtes, colère plaisante et loquace; les châtaigneraies, les vergers aux tapis verdoyants du pays de Gavot s'étaient repliés derrière nous. Dépassant les maisons de Meillerie, qui viennent se baigner dans l'azur où dansaient des barques de pêcheurs, nous approchions de ces rochers à pic, que les lettres de Saint-Preux ont rendus célèbres.

« Peut-être, le séjour où je suis, écrit le héros de la *Nouvelle Héloïse*, contribue-t-il à ma mélancolie; il est triste et horrible; il *en est* plus conforme à l'état de mon âme.... Une file de rochers stériles borde la côte et environne mon habitation, que l'hiver rend encore plus affreuse. Ah! je le sens, Julie, s'il falloit renoncer à vous, il n'y auroit plus pour moi d'autre séjour, *ni d'autre saison!*... Je n'ai plus qu'un mot à vous dire, ô Julie! vous connaissez *l'antique usage* du rocher de Leucade, dernier refuge de tant d'amants malheureux. *Celui-ci lui* ressemble *à bien des égards:* la roche est escarpée, l'eau est profonde, et je suis au désespoir.... »

Au risque de contrarier certaines admirations, on

est contraint d'avouer que les rochers de Meillerie ne sont pas à la hauteur de leur renommée. Si cette muraille calcaire s'élevait au bord du lac d'Enghien ou de l'étang de Saint-Cucuphat, on irait y déjeuner sur l'herbe ; mais, en face du pic de Jaman, sous les Dents-d'Oche et au pied des beaux rochers de Mémise, son aspect n'est guère moins froid que cette lotion de rhétorique, à la fois déclamatoire et commune. Je ne sais si les carrières de Meillerie ressemblent au roc de Leucade.... *à bien des égards;* mais *l'antique usage* de *celui-ci* ne fournirait plus à Saint-Preux l'occasion d'exécuter le saut classique, dont se voit menacée Julie dans cette mîse en demeure, minutée avec symétrie, par un cuistre qui tient à la vie pour l'embellir avec des phrases.

Avant que Napoléon eût fait passer la route du Simplon entre le lac et cette paroi, les roches de Meillerie venaient plonger à pic dans l'eau ; depuis lors, cette carrière de pierres noirâtres fort employées dans les constructions genevoises, est devenue l'objet d'une exploitation active et permanente. Des manœuvres hardis, suspendus à des cordes, taillent des blocs dans les airs, ou creusent les galeries des mines ; les matériaux d'un chantier encombrent les abords de la route. Le village est habité par des carriers, des chaufourniers et des mineurs. Au-dessus des pentes rapides et boisées qui surmontent ce piédestal, entre Thollon et les Dents d'Oche, les Romains avaient, dit-on, bâti une ville, *Tauretunum*, ensevelie en 564, sous des avalanches

de rochers qui, remplissant deux vallons, glissèrent jusque dans le lac dont ils ont diminué la profondeur. Marius d'Avenches et Grégoire de Tours placent à la vérité, dans le Valais, la ville enfouie; mais, de leur temps, ces frontières étaient mal délimitées : cependant une tradition fixe *Tauretunum* près de Saint-Maurice d'Agaune. Quoi qu'il en soit, si l'on jette la sonde devant Meillerie, elle n'atteint le fond qu'à trois cent dix-sept mètres, ce qui rend plus douteux encore le fait d'une avalanche de pierres qui aurait relevé le lit du lac. En effet, cette vallée sous-lacustre est presque aussi basse que le niveau de la mer; elle le serait beaucoup plus, d'après les évaluations de M. de Saussure. Ainsi, les roches de Meillerie forment la crête d'une énorme montagne à pic, abîmée sous les ondes. La profondeur de la vallée enfouie, où doivent affluer toutes les eaux souterraines absorbées dans les bassins supérieurs des Alpes, fait présumer que le Léman s'alimente en grande partie de ces masses liquides, filtrées dans le limon de son lit. Comme elles remontent de très-bas, sans être troublées, jusqu'à la surface du lac, ce fait me paraît expliquer sa limpidité cristalline et sa teinte d'azur si surprenante.

Je ne sais si les miasmes de mélancolie déposés par Saint-Preux sur ce rivage s'infiltraient dans l'âme de mon ami Dornheim; toujours est-il que, de Meillerie à Saint-Gingolph, où l'on se rend en continuant cette route, plaquée en corniche contre

la paroi du lac, il me parut rêveur et livré à des souvenirs, que je croyais deviner. « Voilà ce que c'est, pensai-je, que d'abandonner à lui-même un cœur inoccupé, dans le désœuvrement et la solitude, au milieu d'une contrée poétique où l'imagination est trop disposée à ébaucher des romans... »

Afin de me donner le change sur la direction de ses idées, il m'entretenait des difficultés qu'on aurait à vaincre pour tracer le chemin de fer sur cette partie de l'embranchement.

Saint-Gingolph, limite actuelle du département et du Valais, était jadis un bourg main-mortable, où la condition des habitants ne commença à s'adoucir qu'en 1436. Cette terre était doublement asservie, par des seigneurs laïques qui y avaient un châtelain, et par l'abbaye d'Abondance, qui dès le douzième siècle y entretenait un métral. Lors de la sécularisation en 1760, son fief fut réuni aux domaines des saints Maurice et Lazare. Le bourg, fort pittoresque, qui s'élève en amphithéâtre sur l'eau, est coupé par le ravin du torrent de la Morge, en deux sections qu'un pont réunit. L'une appartient à la Suisse, l'autre à la Savoie, et c'est sur cette dernière qu'est placée l'église qui dessert tout le village ; de telle sorte que les citoyens du quartier Valaisan, tant qu'ils restent à leur domicile, ressortissent logiquement du diocèse de Sion, et qu'ils sont de celui d'Annecy quand ils assistent à la messe.

La singularité de cette situation a donné lieu, du-

rant bien des siècles, à un usage qui la constate. Dès le quatorzième, et jusqu'à messire Hildeprand Roten qui portait la mitre valaisanne au dix-huitième, lorsque l'évêque de Sion terminait à Saint-Gingolph ses visites pastorales, il n'allait pas jusqu'à l'église, mais s'arrêtait au milieu du pont, où le curé était tenu de descendre à sa rencontre avec croix et bannière, en vêtements sacerdotaux, et de lui présenter un calice plein de vin.

Sous l'ancien régime et jusqu'à la fin du règne de Charles X, cette position mixte et limitrophe fit jouer à ce bourg un rôle équivoque, dans les recrutements fédéraux. Quand les Suisses effectuaient des levées d'hommes, pour en composer les milices dotées du privilége de garder nos rois, les nombreux Savoyards qui désiraient obtenir du service en France, venaient s'enrôler à Saint-Gingolph, d'où ils se prétendaient originaires : il en résulte que les officiers chargés à Paris de dresser les cadres, abusés par l'importance des contingents de Saint-Gingolph, s'imaginaient qu'il existait là une ville des plus considérables. Saint-Gingolph est à une faible distance du Boveret où aboutit maintenant le chemin de fer, village de l'extrémité du Léman, autrefois défendu par un château qui, écrivait en 1812, dans sa *Description du Valais*, Schiner, docteur de la Faculté de Montpellier, « qui est au bord du lac de Genève, *sur lequel dernier sa vue donne joliment....* »

En dépit de ce style tudesque, le bas Valais est moins helvétique, que ne le prétendent les Suisses.

Il existe là certaines questions d'origine qu'il n'est pas sans opportunité d'élucider en consultant l'histoire ; car elles se rattachent à des faits actuels.

Resté obstinément catholique, et habité par la même race que les pays de la Dranse, le bas Valais, jusqu'au delà de Saint-Maurice, a été détaché de la Savoie en 1375. A cette époque, le comte-Rouge, Amédée VI, ayant pris mal à propos le parti de l'évêque de Sion, dans une lutte du prélat contre les communes, se fit battre sous les murs de cette ville et fut envahi à son tour jusqu'à Évian. Le Chablais lui fut rendu, mais les ducs échouèrent à recouvrer le bas Valais, cette ancienne portion de la Savoie. Depuis lors, la république valaisanne n'a cessé de convoiter le Chablais (*caput laci*), qu'elle a envahi successivement en 1476, en 1491, en 1506 et, pour la dernière fois, en 1536, dans des conditions qui révèlent toute la portée politique des querelles religieuses. En effet, tandis que pour lutter avec plus de vigueur contre le duc de Savoie, Genève se réfugiait dans la Réforme et appelait les luthériens de Berne qui infligeaient au pays vaudois un joug de fer, à l'autre bout du lac, le pays de Gavot, les montagnards du Chablais jusqu'à Châtel, Abondance et Morzine, pour se soustraire à la Réforme et rester catholiques, se donnaient à la république valaisanne. Toutefois, ils avaient réservé cette clause que, si jamais Dieu rendait à leur duc ses anciens états, les Valaisans seraient tenus de lui restituer le pays de Gavot, sauf indemnité.

C'est ce qui eut lieu trente-trois ans après, sous Emmanuel-Philibert.

Les questions de nationalité semblent ici subordonnées aux intérêts religieux, mais ce n'est qu'une apparence : elles sont inséparables, solidaires, et de nos jours aussi bien qu'autrefois. Les Suisses ont eu à le reconnaître assez récemment, à propos de Saint-Gingolph même, dont la situation souleva en 1858, des susceptibilités qu'il aurait été plus adroit à eux de laisser assoupies.

Sur l'initiative du conseil fédéral, on entama des démarches pour détacher ce village à demi valaisan du diocèse d'Annecy, et l'incorporer à celui de Sion. Elles n'aboutirent pas ; mais, deux ans après, lors de l'annexion de la Savoie à la France, quand la Suisse s'efforça d'étendre sa frontière valaisanne jusqu'à l'embouchure de la Dranse, le clergé de cette portion du Chablais, inquiet d'un tel précédent, et redoutant de se voir un jour détaché du diocèse illustré par saint François de Sales, réveilla le sentiment de la nationalité savoisienne et, favorisant avec énergie les idées françaises, conservatrices de l'unité diocésaine, contribua efficacement à mettre obstacle, par un vote presque unanime, aux prétentions de la diète. C'est un fait peu connu, mais très-significatif.

Détacher, pour l'abandonner à la Suisse, en dépit des causes naturelles qui séparent les deux peuples, une portion si intimement soudée à la Savoie, si évidemment appelée à l'unité française,

eût été d'ailleurs, pour notre gouvernement, une concession humiliante et coupable, qu'on lui aurait reprochée un jour, et que la passion, toujours exagérée, eût comparée au partage de la Pologne.

Espérons qu'enfin, des contrées si longtemps disputées et ravagées par la guerre, n'auront plus à traverser ces périodes orageuses où, sous des princes vaillants, mais trop enflammés par le génie des aventures et plus entreprenants à conquérir que sages à conserver, elles végétaient dans la séculaire incertitude du lendemain. Cette destinée précaire n'est plus retracée que par l'indigence des cités, qui jamais n'ont pu faire fortune. Pendant trois siècles, on voit à chaque instant les murs incendiés, les citoyens dispersés dans les bois, réduits à s'enfuir à la hâte en enterrant leurs richesses dans quelque recoin des logis abandonnés. Telle est l'impression vivante encore de ces désastres, qu'en diverses localités, mais surtout à Évian, on ne vend guère un immeuble sans réserver ses droits sur les trésors qui doivent y être cachés, et que, si l'on creuse un puisard, ou si l'on abat un pan de mur, on surveille de près les terrassiers et les maçons. Ces traditions obstinées donnent lieu aux plus singulières histoires. Elles ont même enfanté, comme à la tour de Ripaille, au bord du lac, à un kilomètre de Thonon, des légendes d'un caractère tout particulier.

Un arbre énorme et touffu, un noyer, a poussé au milieu des décombres de ce donjon décapité, qu'il surmonte tel qu'un oranger placé dans une

caisse. C'est un corbeau qui en a planté la graine, une noix de diamant apportée de l'enfer.... Cette version primitive ne répondait pas suffisamment à l'idée d'un trésor enfoui : l'imagination des paysans de Ripaille et de Concise, village du temps où Berthe filait, a fini par trouver mieux.

Par une nuit très-noire, un voyageur qui portait une lourde cassette et se rendait à Ripaille, prit pour traverser le lac, un batelier qui, tout près du rivage, fit chavirer la barque, noya son passager, s'empara de la cassette et vint achever la nuit dans la tour. Tandis qu'il y dormait d'un sommeil tourmenté, la victime qui n'était ni plus ni moins que Satan, vint s'accroupir sur sa poitrine, qu'elle laboura de ses pieds crochus et de ses ongles de fer....

M. Joseph Dessaix qui a résumé cette légende, va la continuer. « — Tu ne profiteras pas de ton crime ! lui cria le Démon : changé en *noyer*, tu seras *noyé* comme moi ! Cette valise est pleine de diamants et, pour ton supplice, chaque année, à pareille heure, les fruits que tu porteras se transformeront pendant une heure en brillants. Alors, ton âme maudite que je sortirai des enfers, glissera dans la sève de l'arbre et en agitera les feuilles, qui frissonneront. Je reviendrai et je cueillerai les diamants, ne te laissant que des noix vulgaires. Si, durant ma récolte, un mortel a l'audace de me vendre son âme, il aura les diamants et sera le plus riche des princes de la terre...

« Le lendemain, si l'on eût pénétré dans la tour,

on y aurait vu un arbuste dont toutes les feuilles pleuraient; des gouttelettes rouges tombaient une à une et venaient l'arroser: c'étaient les larmes et le sang du damné, dont la transformation s'accomplissait. »

Ainsi, le trésor de *la tour du noyé* — ou *du noyer* n'est plus dans la terre; mais, pour le récolter au bout des branches, il faut affronter le diable, deviner le fatal anniversaire, et saisir une heure fugitive. On n'a jusqu'à présent abattu que des noix.

Puisque le malin esprit a profité d'une réflexion imprévue pour nous jeter au seuil de Ripaille, où il a commis de bien autres méfaits, restons-y, tout au moins pour le combattre. C'est là l'intérêt principal du sujet; car il n'est en France aucune résidence dont on ait tant parlé, ni à propos de laquelle on ait propagé plus d'erreurs.

J'ai visité le domaine de Ripaille, étalé dans les champs et les vignes, entre Thonon et le pont de la Dranse, sur un cap fertile du Léman, et je pourrais facilement décrire pour la dixième fois cet amas de maisons de différents âges. Je n'ai point oublié les tilleuls vigoureusement élancés qui annoncent de loin la retraite du *bizarre Amédée*, comme disait Voltaire; — ni la cour en hémicycle, dont le centre est occupé par une église de 1762 en style des Jésuites, façade à pilastres de marbre gris, couronnés d'un fronton où la croix de

Savoie sert de support à la tiare et aux clefs de saint Pierre ; — ni le beau magasin à fourrages qui, amoncelant ses meules jusqu'au deux tiers de la nef, semble inviter les chérubins suspendus aux voûtes, à prendre leur élan pour cabrioler dans le foin ; — ni les jolies tourelles à poivrière du quinzième siècle, environnées de murailles que festonnent des saillies ventrues, restes d'ouvrages rasés ; — ni la vaste salle d'honneur du premier des ducs de Savoie et du dernier des antipapes, avec ses belles ogives à croisillons, ses portes à meneaux rompus, son escalier intérieur découpé à jour et sa magnifique cheminée qui, portée sur des piliers polygonaux, déploie à ses angles des aigles héraldiques ciselés en plein marbre....

Parcourant de siècle en siècle les corps de logis du monument (maison de plaisance sous Amédée VI qui la légua en 1383 à Bonne de Bourbon, — rendez-vous de chasse sous Amédée VII qui vint y mourir en 1397 le jour de la Toussaint, blessé disent les uns, par une chute de cheval, empoisonné par son médecin, disent les autres), j'arriverais à l'an 1410, époque où Amédée VIII fit de son manoir un prieuré pour des chanoines Augustins. (Peut-être ne prévoyait-il pas que, vingt ans après, il se ferait bâtir un château monacal et guerrier à côté des cloîtres naissants....) Puis, je suivrais, en compilant à pleine corbeille, les aventures de cette double fondation, sous Louis de Savoie, roi détrôné de Chypre et d'Arménie, qui vint finir à Ripaille, tandis que

sa femme, Charlotte de Lusignan, allait mourir à Rome, hôtesse de Sixte IV. J'arriverais aux dévastations de l'invasion bernoise, qui mutila l'abbaye en respectant le château; enfin, à la date de 1575, où l'ancien prieuré fut rendu à l'ordre de saint Maurice, uni depuis trois ans par Grégoire XIII à celui de saint Lazare: donation ratifiée l'année d'après par Emmanuel-Philibert, grand-maître de l'Ordre militaire et religieux institué par son ancêtre.

Ripaille, alors, devint un château fortifié. Ensuite, avec l'aide de Clément VIII, un prévôt de l'église de Genève, François de Sales, restitua le cloître aux Augustins. Mais, devenu évêque, le saint prélat y installa définitivement des Chartreux, en unissant ce couvent au monastère de Vallon, institué en 1136 par quelques disciples de saint Bruno. Après de nombreux procès, la Chartreuse de Ripaille entra en possession de tout le domaine, y compris le château et ce parc de chênes distribué en étoile, où Amédée VIII avait planté des arbres dont quelques-uns vivent encore : témoins vénérables qui dominent une forêt de géants.

Ces souvenirs dispersés en vingt écrits, je les retrouve à travers les jardins et le long des corridors austères des Chartreux, où se succèdent leurs cellules sépulcrales. Des substructions de divers âges, de vieilles ogives encastrées avec leurs pans de murs, dans des édifices plus modernes, racontent à leur manière les destinations diverses d'un lieu célèbre, où l'on a trouvé des

tombes romaines, des inscriptions et des joyaux mérovingiens enfouis.

Quand on contemple de loin Ripaille, en pleine litière de vergers, de bois et de grasses cultures qui ont gardé leur aspect, ses tourelles s'abaissent; les toitures raplaties qui cicatrisent les faîtes découronnés, l'agenouillent sur le sol et ajoutent, à sa physionomie monacale, cette rustique apparence de ferme ou de métairie, dont on est surtout frappé lorsqu'on navigue sur le lac. Cette opulente propriété historique appartient actuellement à M. le comte Dupas, héritier d'un nom illustré sous la République et l'Empire, aux premiers rangs de nos armées.

Mais de tels détails ne peuvent suffire au lecteur, quand on lui parle d'Amédée VIII et de cette résidence, dont le nom, devenu proverbial, n'offre plus à la pensée qu'un problème historique.

— Pourquoi le mot RIPAILLE est-il devenu synonyme de *bombance* ou de *débauche?* — Est-il vrai que le duc Amédée, réputé le Salomon de son siècle, qui fut pape sous le nom de Félix V, et qui mourut cardinal, ait, avant d'être appelé à la tiare par le concile de Bâle, abandonné les affaires, pour *faire ripaille* avec six compagnons, au bord du lac de Genève?

Toute la question est là: je l'aborderais avec moins de facilité, si des recherches récentes, étayées sur quelques documents nouvellement exhumés, n'avaient permis à un jeune érudit, M. Lecoy de la

Marche, de publier, sur cette matière, une notice où je relèverai quelques-uns de mes arguments. Je dois ajouter qu'en 1745, dans une lettre insérée à la *Bibliothèque d'Amsterdam* en réponse à un passage de l'*Histoire de Louis XI* par Duclos, un protestant de Genève, satirique, acerbe et loyal, Beaulacre, devant qui François de Sales n'a pu trouver grâce, avait déjà percé à jour les allégations de Duclos, en concluant par cette judicieuse remarque, « qu'un Genevois travaillant à faire l'apologie d'un duc de Savoie, ne doit point être suspect de partialité. »

Ripaille, qui figure dès l'an 1383 dans une charte d'Amédée VI, dérive évidemment de *Ripa, rive* ou *rivage*. La forme latine est *Ripallia;* on la revoit en 1384 dans un acte d'Amédée VII « *datum Ripalliae* ». Il faut donc toute la naïveté de l'auteur du *Dictionnaire* de M. Bescherelle, pour accueillir une étymologie postérieure et grotesque, qui ferait de *Ripaille* une contraction de *repaissaille*, expression qui n'a jamais existé. M. Bescherelle, au surplus, qui paraît confondre, ainsi que Bellingen, Amédée VII, avec Amédée VIII passablement connu cependant, a candidement accepté, pour sa définition, l'autorité d'un passage du dit Bellingen qui a trouvé moyen d'étaler, en six lignes, sept erreurs historiques. Laissons cela, et épuisons rapidement les principaux arguments de la cause, en nous gardant bien de prétendre à disserter.

Écho des bruits accrédités de son temps, Duclos pose nettement la question : « Le concile de Bâle ayant déposé Eugène IV en 1439, avait élu Amédée VIII, duc de Savoie, sous le nom de Félix V. Ce prince, *après avoir cédé ses États à son fils*, s'était retiré dans le château de Ripaille, *où il menait avec quelques courtisans la vie la plus voluptueuse....* »

Remontons aux témoignages contemporains, base de l'accusation. Ils se réduisent à deux, signés de deux étrangers, l'Italien Pogge, et le Flamand Enguerrand de Monstrelet, fort suspects l'un et l'autre. Le premier, décrié pour son humeur médisante, Pogge de Florence, l'auteur des *Facéties*, était non-seulement un antagoniste de Félix V, mais le secrétaire gagé d'Eugène IV, compétiteur d'Amédée, que ledit Eugène qualifie *d'Asmodée*, dans une bulle virulente où, cependant, il n'attaque point son rival sur sa vie dissolue ni sur sa sensualité.

Monstrelet, qui accuse Amédée et ses commensaux de Ripaille, *d'user au lieu de racines et d'eau, du meilleur vin et des meilleures viandes*, habitait Cambrai dont il était gouverneur, et avait pour maître Philippe le Bon, duc de Bourgogne, prince âpre en ses ressentiments, et d'une duplicité qui coûta cher à la France. Lorsque Amédée VIII fut élu pape, les deux ducs, brouillés depuis quatre ans, étaient devenus irréconciliables à ce point, que Philippe s'employa avec toute l'activité de la haine, à détacher du parti de Félix V les autres princes chrétiens. En pareil cas, tous les moyens

sont bons: Monstrelet, en faveur auprès du Bourguignon, et son lieutenant dans le Cambresis, dut accueillir des diffamations favorables aux vues de son prince, et probablement écloses en Bourgogne, et surtout en Franche-Comté où le duc de Savoie n'était pas aimé. C'est là qu'a dû s'établir cette locution : *faire ripaille.*

Bientôt, nos dictionnaires l'ont enregistrée et expliquée: leurs définitions ont donné le ton aux historiens qui, ne remontant guère aux sources, acceptaient, comme Duclos et Voltaire, la tradition la plus favorable à leurs opinions philosophiques. Un souverain, un pape, un moine, vivant dans la débauche, était pour cette école une excellente aubaine. Je dois faire observer ici que la locution : *faire ripaille*, n'a pris consistance qu'au dix-huitième siècle; qu'elle n'avait aucun écho en Italie, quoi qu'en ait dit Addison, et que ni Marguerite de Navarre, ni l'auteur du *Moyen de parvenir*, ni Rabelais, si prodigues de facétieuses malices à l'endroit des moines, ne parlent de *faire ripaille.*

Ces faits posés, passons à la défense, et commençons par bien établir la situation d'Amédée dans sa retraite.

Le 7 novembre 1434, le duc vient s'établir avec six de ses principaux conseillers, âgés de plus de cinquante ans, veufs ou célibataires, à côté du couvent de Ripaille, dans un château divisé en sept appartements ayant chacun une tour seigneuriale. Ils y sont entourés de serviteurs, ils prennent l'habit

d'ermite, avec la croix de Saint-Maurice ; ils ne prononcent aucun vœu et deviennent les fondateurs d'un nouvel ordre séculier et militaire, politique même ; car, soustrait aux distractions du monde, ce conseil permanent présidé par le souverain, continue à diriger les principales affaires de l'État, avec l'aide d'un lieutenant-général, Louis, prince de Piémont, fils du duc.

Il est facile aujourd'hui de démontrer que, contrairement à une erreur accréditée, Amédée VIII n'avait point déposé la couronne. Les textes rendent ici des témoignages formels : — En 1438, quatre ans après sa retraite à Ripaille, Amédée VIII rend un jugement entre l'abbaye de Saint-Jean d'Aulps et la commune de Samoëns : ce prince, en pleine possession de la souveraineté, énonce dans l'acte *tous ses titres, et ne fait pas même mention de son fils.* — En 1435, Amédée conclut à Ripaille le mariage du marquis de Saluces avec Isabelle de Monferrat, à laquelle il donne un douaire de quinze mille florins d'or. — L'année suivante, *il conclut un traité* avec le marquis de Monferrat. — Le 21 juillet 1436, Amédée reçoit à Thonon l'hommage de Charles, duc de Bourbon. — Le 15 septembre 1437, il signe à Ripaille un sauf-conduit pour l'empereur et le patriarche grec, qui désirent traverser ses États pour se rendre à Bâle. — Enfin, il fait célébrer à Ripaille le mariage de Lusignan, roi de Chypre, avec la fille d'un de ses vassaux.

Comment, au reste, a-t-on pu se méprendre à ce

point, puisque dans les lettres-patentes où Louis de Savoie est créé prince de Piémont, son père « *se réserve une autorité pleine et entière, entendant expressément garder jusqu'à sa mort toute l'administration de ses États* » ? L'acte constitutif des chevaliers de Saint-Maurice, cité par Guichenon, assimile l'ordre à un conseil privé ou *sénat*, qui ne peut se recruter que parmi d'éminents personnages, réunis sous un doyen; aréopage auquel devront recourir dans les circonstances difficiles, les successeurs du duc.

Tout est donc prévoyance et gravité, dans cette institution imaginée par le *Salomon du siècle*, et l'on doit comprendre que cette petite cour de sept sages, où se rendaient les plus grands seigneurs de l'Europe, les ambassadeurs et les gouverneurs de province, où les pratiques religieuses n'emportaient aucun vœu monastique, devait participer à la fois de la vie de château et de la claustration cénobitique.

Pour apprécier l'existence que menait Amédée VIII avec ses six compagnons, opposons maintenant à un Pogge, à un Monstrelet, des témoins désintéressés et respectables; en remarquant toutefois que les inculpations de leurs adversaires se bornent à un seul chef : le vin et la bombance, — sans porter aucune atteinte aux mœurs de ce cénacle : — fait notable, et anormal ; car l'habitude d'une vie oisive et intempérante eût amené d'autres désordres.

Olivier de la Marche, qui cependant tenait à la cour de Bourgogne, contredit Monstrelet en ces termes : « Cestuy Félix vesquit avec Francoys et

Bourgougnons, et si sagement se gouverna, que son païs de Savoye estoit le plus riche et le plus seûr de ses voisins. » Raphaël Volaterra dit qu'Amédée « fut fait pontife *à cause de la renommée de ses mortifications.* » Jean Gobelin, secrétaire du duc, affirme qu'il menait à Ripaille *une vie très-austère;* Onufre Panvini, moine Augustin, « que sa vie était angélique; » le père Daniel, examinant la valeur des médisances à ce sujet, ajoute : « *Il est certain* qu'on y vivait *avec beaucoup d'innocence et sans aucun scandale.* »

Quand les Pères du concile de Bâle voulurent opposer à Eugène IV un pape de race gallicane, qu'ils avaient un grand intérêt politique à faire agréer des puissances, il est évident que le choix du sujet fut gravement médité et qu'il ne dut s'arrêter que sur un candidat sans reproches. On se livra, en effet, à des enquêtes, d'où il ressortit qu'Amédée « avait toujours été fort régulier dans sa conduite, assidu aux offices et exact à réciter le bréviaire quoique prince laïque. »

Mais, ce conclave étendit plus loin ses investigations. Il envoya aux informations, sur les lieux mêmes, un des grands personnages de ce temps, Æneas-Sylvius Piccolomini, écrivain célèbre, esprit élevé, qui devint lui-même un des papes éminents de l'Église, sous le nom de Pie II. Sylvius était, à l'époque de l'élection d'Amédée VIII, secrétaire du concile de Bâle, et on lui adjoignit un des Pères. Voilà, suivant nous, une autorité décisive.

Or, Æneas-Sylvius s'exprime ainsi : « Il y en eut

un qui eut plus de voix que tous les autres ; c'est le très-excellent Amédée, duc de Savoie, doyen des chevaliers de Saint-Maurice de Ripaille. Les treize électeurs considérant qu'il était dans le célibat, et *qu'il vivait en religieux, le jugèrent digne de gouverner l'Église.* » Le rapport d'Æneas-Sylvius et de son collègue aux membres du concile, est plus concluant encore : un éloge solennel des vertus et de la piété du duc, énonce, en termes formels : « *Qu'il ne portait d'habits que ceux qui étaient nécessaires pour se garantir du froid, et qu'il ne mangeait que ce qu'il fallait pour ne pas mourir de faim....* »

Lorsqu'une députation du concile vint poser, à Ripaille, la tiare sur le front du duc de Savoie, Amédée, rapporte le Père Monod, résista et versa un torrent de larmes ; il plaida même avec chaleur la cause de son concurrent, l'antipape Eugène. Mais il dut se rendre aux intérêts politiques et religieux qu'on fit valoir, et *c'est alors seulement,* qu'après avoir maintenu et assuré par des Statuts, la discipline de l'ordre de Saint-Maurice, il émancipa ses fils et abdiqua la couronne ducale; preuve surabondante qu'il l'avait jusque-là gardée.

Dix ans après, quand ayant renoncé à la tiare pour rendre la paix à l'Église, il revint à Ripaille, où de l'aveu de tous, « *il vécut exemplairement avec ses chevaliers,* » Amédée fut créé par Nicolas V, son rival et son vainqueur, cardinal du titre de Sainte-Sabine et investi, par la confiance pontificale, de l'administration des diocèses de Lausanne et de

Genève. Il avait cessé de vivre, lorsque son contemporain et son juge, le pape Pie II rendit un dernier témoignage « *à la renommée de ses vertus*. »

Est-il bien nécessaire, à présent, d'expliquer comment, grâce à la beauté du site et à la tranquille existence qu'Amédée avait organisée, l'expression *faire ripaille*, qui du temps de Moréri signifiait seulement, « jouir des plaisirs innocents de la campagne, » a pu, sous l'influence de bruits diffamatoires, recueillis par deux écrivains aux gages de maîtres hostiles, prendre peu à peu une acception malveillante, acceptée par Richelet, *une peste*, et enregistrée docilement dans le *Dictionnaire de l'Académie?*

Les passions du siècle passé, ainsi qu'une strophe de Voltaire, ont fait le reste, et consacré étourdiment une calomnie, au temps où, sous prétexte de combattre les superstitions catholiques, ce poëte et son école immolaient leur patrie orthodoxe à l'Angleterre, à la Prusse, à la Russie schismatiques ; au temps où, après avoir déshonoré Jeanne Darc, ils applaudissaient au partage de la Pologne.

On n'entrevoit pas sans tristesse le moment où il faudra s'arracher aux séductions de ces contrées. Sur les derniers jours, l'aspect du lac Léman, qui bientôt devait nous emporter loin de la Savoie, repliait notre pensée vers le souvenir des montagnes, que nous aurions voulu revoir.

Notre hôte et ami, le châtelain de Coudré devait aller au Biot ; il offrit de se détourner de son che-

min pour nous conduire dans la vallée de Bellevaux. Comme ce sursis souriait à Siméon, nous acceptâmes, formant déjà le projet de remonter la Dranse d'Enfer, puis de gagner le bassin de la Ménoge et de chercher, à l'extrémité du Chablais, quelque cime escarpée d'où l'on pût embrasser, dans un vaste horizon, les Alpes avec leurs glaciers, pour leur jeter un suprême adieu. Nous partîmes tous trois de grand matin, un dimanche, par un temps d'été, sous un ciel sans nuages. En tournant le dos au lac bleu, pour faire face aux montagnes, nous sentions renaître tout l'entrain qui anime le début d'un voyage.

Tandis qu'en causant, nous décrivions des contours, sur l'épaisseur du large ourlet qui de ce côté encadre le lac, coteau en pente insensible que rapetisse le développement énorme des arbres, nous étions arrivés à notre insu au niveau de la moyenne montagne où, d'ordinaire, la végétation alpestre ne se révèle pas encore, mais d'où s'est retirée la flore qui, dans les plaines, se marie à la vigne. En général, cette région intermédiaire est pauvre et sans parure. Il en est autrement en Chablais et dans le pays de Gavot; les deux climats y apportent, et confondent sur leurs limites, les trésors de leur fertilité. Le sol, frais et puissant, offre à l'une et à l'autre zone une hospitalité si large, que leurs productions s'y épanouissent en rivalisant d'éclat : caractère exclusivement propre à ces cantons, où l'on croit rêver à la montagne en continuant à errer parmi

les vergers du rivage. La révélation de l'altitude alpestre fut aussi imprévue que subite, à un endroit du plateau où, tournant soudainement à droite pour redescendre, la route, transformée en corniche, nous permit de mesurer à nos pieds un précipice de trois à quatre cents mètres, au fond duquel bondissait la Dranse, bordée de roches à pic. L'une d'elles, piédestal d'un terre-plain que nous dominions de haut, porte pour aigrette les ruines étalées du château légendaire de Féterne, ruines qui, contemplées d'en bas, au bord du torrent, semblent inaccessibles et percent les nuées.

Au delà d'Armoy-Liaud, le lac avait entièrement disparu : le hêtre, le sapin ombrageaient les pâturages et, notre voiture qui filait au revers du premier repli des Alpes, démasquait un de ces décors incohérents et confus, qui plaisent tant à la poésie germanique, en rappelant les défilés de la Forêt-Noire, et qui m'offraient, à moi, le prologue du drame embrouillé des monts chablaisiens. Aux environs de Wailly, commence le verdoyant chaos, avec ses sommets boisés et multiformes, ses hameaux perchés, ses pâturages en pente portés sur des couloirs de rochers, zébrés de sentiers ou *crâses*, d'un vertigineux aspect. Plus on continue à descendre, plus on pénètre au cœur de la montagne.

Pour passer ainsi d'un monde à l'autre, comme à l'entrée de la vallée de Thônes il avait suffi d'un moment ; la surprise de ces métamorphoses n'est pas le moins piquant attrait des campagnes d'Évian et

de Thonon. Je retrouvais là, au seuil de la vallée encaissée de Bellevaux, une profusion de ces motifs de paysages étagés, qui ont illustré le pinceau de Calame, surtout après que le crayon de Henri Terry, faisant illusion sur une couleur dure et une peinture sèche, eut popularisé l'œuvre du maître, en l'interprétant dans une série de dessins que les amateurs se sont disputés. Calame composait avec une science magistrale : son traducteur anglais, émule des aquarellistes de Londres, serait plus célèbre s'il avait signé sa collaboration ; mais, ce qui paraît un droit à nos artistes de France, serait encore, ailleurs, un privilége....

Entrevu, de la clairière qui termine un bois de sapins échelonnés en pyramide, Bellevaux, lancé sur un versant que contourne la vallée, close à l'horizon, présente l'aspect ordinaire des villages placés en équilibre. Aucun espace n'est aplani entre les deux revers du val, séparés par le Brevon qui s'est creusé une couche profonde, qu'ils étreignent et rendent tortueuse.

Onze heures venaient de sonner; le jour était radieux et le bourg aussi solitaire qu'à minuit. Ancien siége d'un prieuré bénédictin fondé en 1136, et qui dépendait de l'abbaye d'Ainay instituée à Lyon dès le quatrième siècle par saint Badoul, Bellevaux est une commune extrêmement religieuse, très-française par conséquent. Tous les habitants étaient à la messe, fidèles à des traditions qui ont laissé de notables souvenirs.

Au temps de saint François de Sales, dès que les gens de Bellevaux apprirent que l'église de Thonon rendue au culte, allait l'inaugurer par les prières des Quarante-heures, ils abjurèrent en masse le calvinisme qu'ils avaient subi, et sans attendre la mission, retrouvant leurs croix et leurs bannières, ils se rendirent processionnellement à Thonon, au chant des litanies et des psaumes.

Depuis lors, sous la Terreur, l'église étant fermée, ils dressèrent sur les montagnes, des autels et des chaires, et gardant obéissance à leur pasteur, l'intrépide abbé Rey qui devint plus tard évêque de Pignerol et d'Annecy, ils continuaient à pratiquer la foi des aïeux, à assister au sermon, à chanter en chœur la grand'messe, célébrée en plein air, devant des autels improvisés. En 1796, le jour de la Fête-Dieu, la commune eut, comme avant 89, sa procession générale, qui escalada tranquillement le mont Nifflon, où l'on avait dressé le reposoir.

L'esprit religieux qui caractérise cette portion des montagnes, est accompagné d'une libérale tolérance, indice d'un clergé sage et d'un peuple très-éclairé. Les pratiques de la foi ne servent de prétexte à aucune passion politique. Vous trouverez dans la plupart des chaumières du haut Chablais, du Faucigny, et jusque dans les chalets Alpins, des portraits coloriés du Pape, et du Roi d'Italie, placés en pendant de ceux de Napoléon III et de l'Impératrice : leur foi, leurs souvenirs et les symboles de la nouvelle nationalité. Cette collection fait une

part impartiale au sentiment, à la conscience et à l'opinion. Remarquez aussi que ces catholiques militants, jadis persécutés par les protestants, et qui ont bravé la terreur révolutionnaire, ont élu cependant un député qui, bien que né français, est issu d'une famille Genevoise et appartient au culte réformé. Cette compréhension intelligente et apaisée du temps présent, unie à une fidélité stoïque aux traditions, est d'un bel exemple.

Comme, apparemment, il existe un certain accord d'harmonie entre l'ordre matériel et l'équilibre moral, la population de la vallée de Bellevaux est remarquablement belle, vigoureuse et d'un sang riche et pur : les épidémies, le goître même sont inconnus dans ces parages. A la vérité, les eaux que l'on y boit, filtrées par les gisements des montagnes, n'émanent pas directement des glaciers, qui les appauvrissent d'oxygène, puisque l'eau des glaces n'a pas la propriété de rouiller le fer ; mais comme, aux Pyrénées, loin des neiges, le goître est développé jusqu'au crétinisme, cet argument-là serait fragile.

Nous étions descendus devant le presbytère, dont la porte était ouverte et nous avions pris possession du logis désert, quand un bourdonnement de voix nous avertit qu'on sortait de la messe.

Les hommes parurent d'abord, marchant par groupes, avec lenteur, vigoureux et bien campés sous leurs vastes feutres ; leurs vestes courtes ou leurs pourpoints flottants, recouvrent parfois des

ceintures qui masquent la base du gilet. Notre compagnon nous avait devancés, dans la rue où chacun le saluait au passage; les anciens s'arrêtant pour le complimenter, avec cette sympathie placide et déférente qui est leur distinction; les autres ralentissant le pas, pour mieux voir leur représentant, que bientôt entoura un cortége amical. Gens *pratiques*, au surplus, et habiles à diriger la conversation sur les intérêts de la localité.

Les femmes quittent l'église moins promptement et défilent plus vite. Leur cortége eut de quoi nous aider, Siméon et moi, à attendre M. Bartholoni sans impatience. Si l'habit des hommes a conservé, par sa coupe, un certain cachet, la tenue des femmes constitue, rare avantage en Savoie, mais peu surprenant à Bellevaux, un véritable costume, assez coquet et fort bien porté, surtout par la jeunesse, qui a l'œil brillant, la démarche vive et la physionomie preste.

Ces belles filles ont conservé l'usage du bavolet, qui s'adapte au tablier, et s'ajuste sur la poitrine avec les revers d'un fichu de soie; la jupe est étroite et courte et ses plis retombent en tuyaux; des manches collantes détachent les bras, du buste bien dessiné. Leur coiffure assaisonne d'une manière assez piquante le minois des plus jolies. Sur un bonnet mignon dont le caffion en forme de crête, bordé d'une dentelle écrue plissée à menus tuyaux, est ajusté collant autour des tempes, elles inclinent un petit chapeau de matelot, en paille,

bordé d'un galon de velours, dont le fond est garni, et dont la passe est chargée de bouillons de rubans. Des chapelets de verroterie sont enroulés sur le fond. Quelques-unes y substituent des chenilles de soie ou, plus volontiers, de minces guirlandes de fleurs mignonnes : bluets, orangers ou muguets. Celles qui sont en deuil entremêlent des rubans bleus avec des rubans noirs.

Quand on les rencontre sur les chemins de Wailly, de Boëge, ou de Vallon, trottinant sur un grand cheval, jambe de ci, jambe de là, laissant passer un mollet nerveux et un pied bien assis sur son large étrier, elles vous saluent de la tête ; elles se cambrent pour vous donner la main, avec la plus cavalière allure, avec le rire le plus franchement honnête qui puisse épanouir une beauté rustique, faisant fouetter au vent les banderoles de son chaperon.

Nous n'avions qu'une heure à passer à Bellevaux, où nous devions nous séparer de notre aimable guide. En l'absence de M. le curé, sa sœur et un jeune vicaire nous firent les honneurs d'une maison où l'antique hospitalité est coutumière. On pourrait ainsi festiner ou, comme on disait jadis, *vicarier*, de paroisse en paroisse. En un tourne-main, les plus notables du pays furent priés à notre dîner de midi : tout en riant et en échangeant des reparties, une jeunesse pimpante dressait la table et improvisait un de ces repas appétissants, qu'offrent seules les fraîches productions des montagnes. Dornheim

nous sauva l'honneur en offrant, au flux incessant des pintes, en guise de riposte aux gouffres Savoyards, les insondables capacités de son entonnoir flamand.

Chez les gens de bonne souche, la distraction de boire n'a d'autre influence que d'accroître un peu la vibration des cordes sympathiques, d'affermir la parole et d'adoucir la gaieté. Je fus frappé du tact avec lequel les hôtes du pasteur absent et regretté, furent gracieusés durant cette patriarcale réception. Les santés, quoique fréquentes, portaient juste; le député du pays n'était loué qu'à propos, et *utilement*, en vue de l'avenir. Mon voisin sut même me glisser à demi-voix que, par suite de la dissidence du culte, leur représentant avait été engagé par sa délicatesse à servir les intérêts religieux plus que ne l'aurait fait un autre. Ils sont gens d'esprit sous leur tranquille apparence; les femmes, qui partout sont la vivante expression des facultés morales, le prouvent par leur méridionale vivacité.

Mais je suivais l'entretien d'une oreille distraite : au milieu des pampres qui encadraient la fenêtre, j'avais aperçu, dans l'azur du ciel, plusieurs petits *poissons* roses, qui nageaient de conserve, au-dessus de l'horizon, et cette réminiscence de mon départ pour le Buet m'avait tout à fait dégrisé. Nous avions à finir une belle journée sans lendemain; les heures en étaient comptées. Je courus faire atteler, et tandis que nos hôtes prolongeaient le dîner jusqu'à

vêpres, prenant congé rapidement, j'entraînai Siméon sur la route de Boëge.

Le plateau épais et mouvementé qui sépare les deux vallons a pour communication, de ce côté, la route la plus rudement montueuse où jamais cheval aît tiré une carriole. Il fallut descendre pour alléger le poids de la nôtre, et l'enrayer tous les vingt pas avec des quartiers de moellon, afin de laisser souffler la bête. Tel est l'état des chemins dans ces cantons, qu'il y aurait moins d'économie sur la plupart des lignes, à les rectifier, qu'à créer des tracés nouveaux. C'est ce que l'on fait, au reste, sur bien des points, et notamment aux abords de Bellevaux, où des jalons disposés à la file par nos ingénieurs, si experts en l'art de combiner des pentes adoucies, excitent la satisfaction étonnée des gens du pays. Sur les rives de la Ménoge et des trois Dranses, la hardiesse des plans et l'audace des agents-voyers, causent plus de surprise encore quand on voit ceux-ci, suspendus à des cordes, balancés dans des paniers fragiles, descendre relever des niveaux et marquer, contre des roches à pic, l'emplacement d'une route.

On s'explique mal que la viabilité soit si arriérée dans des contrées productives, où cependant l'aisance paraît grande; mais où les éléments de la richesse seraient aisément triplés. Des familles, nombreuses, surtout vers Bonnevaux et la partie inférieure de la vallée d'Abondance, pour éviter le morcellement, recourent au célibat, ce qui, ré-

duisant d'âge en âge le nombre des colons, laisse de vastes espaces en friche et des forêts inexploitées. On ne parle point ici de celles qui, situées au revers de certaines pentes rapides, servent à préserver les hameaux du risque d'être engloutis, en retenant comme des claies les avalanches de pierres. Ces plantations naturelles, d'un âge inconnu, se nomment des *bois barrés;* ils sont sacrés, l'affouage y est interdit et jamais on n'y touche.

La nécessité d'avoir des bras pour utiliser les autres forêts, n'en paraîtra que plus urgente : mais, dans ces vallons, les filles sont élevées dans un traditionnel éloignement du mariage, et quant aux garçons, ils se disputent le privilége d'éviter de prendre femme, obligation à laquelle ne se résoudra qu'un seul des enfants de la maison. Aussi les fermes sont-elles assez belles et, les métairies, les granges avec tout leur attirail, d'une apparence florissante, jusque sur les plateaux austères et plus dénudés que nous avions à parcourir. Des routes plus faciles et des chemins praticables, en donnant aux produits des débouchés lointains, disposeront un jour les cultivateurs à s'éloigner davantage des traditions malthusiennes de leurs devanciers. On a rencontré, dit-on, un gisement houiller à Darbon; il en existe un autre à Taupey, commune de la Chapelle : qui sait si, sous l'impulsion d'une administration plus agissante, l'industrie ne viendra pas en aide à l'agriculture, au lieu de l'énerver comme elle le fait ailleurs?

Ce sont là des sujets sur lesquels dissertait mon ami Siméon Dornheim, s'interrompant pour signaler des couches marneuses, d'un emploi fructueux dans la moyenne montagne, ainsi que des essais de drainage, dérivés de quelques fontaines, tandis que nous allions, cahotés, sur une route qui ne redevient un peu riante qu'en descendant à Habère-Lullin, commune éparse dont le centre n'est marqué que par une église, isolée dans les champs entre le presbytère et la mairie. Ici commence une vallée supérieure, ouverte, spacieuse, avec des chalets et des troupeaux disséminés à travers les pâturages, qui rappelle, avec plus de grandeur, les versants culminants des Vosges. A droite et à gauche fuyaient, en s'évasant, des montagnes plus hautes. A Habère-Poche, singulier nom, des ruelles de deux ou trois pignons aboutissent à la route, par quelques-uns de ces degrés naturels qu'on appelle des *graz*.

Pendant qu'on donnait l'avoine à notre haridelle, des paysans nous dirent qu'on risquait d'avoir une *carre* (une averse); j'observai que leurs enfants, qu'ils appellent des *bouèbes*, tout en venant nous saluer avec des mines angéliques, juraient entre eux à chaque phrase, comme des mariniers de la Saône.

En dépit des pronostics fâcheux, la soirée promettait d'être belle : le vent retenait son haleine ; les nuages, condensés très-haut, présentaient le tissu transparent et doré d'une étoffe de soie, déchirée en

longues franges, et le soleil perçait vaillamment au travers des mailles.

Pour rendre du nerf au cheval, je fis boire le cocher, qui, mis en belle humeur, essaya d'aborder la politique : or, pour les gens de la campagne, elle se résume dans une complainte sur les impôts. « Les trois contributions réunies de votre département, objecta Siméon, ne s'élèvent pas à sept cent mille francs, et la principale, la perception foncière, n'excède pas ce que vous donniez au Piémont : les deux autres sont moindres. Si vous étiez restés Italiens, ce serait bien autre chose ! car, là-bas, depuis votre annexion à la France, les impôts ont doublé. N'écoutez donc plus certaines pratiques, quelques Anglais surtout qui, sur la rive du lac, ainsi qu'au canton de Chamonix, font, auprès des paysans et des guides, une vaine croisade d'insinuations, contre la France dont ils reçoivent l'hospitalité ! Ces touristes-là sont loin d'être la fleur de ce grand peuple, chez qui l'éducation comprend la réserve, la délicatesse et la dignité....

— Je ne dis pas non, reprit le cocher ; mais tenez, monsieur, vos agents sont trop durs : il n'y pas moyen d'y tenir ! Autrefois, j'avais une barque à Yvoire, et une pinte (un cabaret) où mes passagers venaient se rafraîchir. Bah ! il a fallu y renoncer.

— Pourquoi donc ?

— Et les règlements, et les commis, et les gendarmes ? Ô les gendarmes ! Vous me direz : « Du temps qu'on était Sarde, c'était la même chose. »

Mais, quand les agents entraient, le soir quand les carabiniers faisaient fermer la porte et vider la cantine, on leur offrait à boire; ils s'asseyaient, et on passait la nuit avec eux. Aujourd'hui, vous n'avez qu'à essayer! Offrez seulement un verre de vin à un employé, il vous couchera sur son procès-verbal; à un gendarme, il vous empoignera! Aussi, le *commerce* ne va plus....

— Et les ménages ont de quoi manger. »

Le naïf exposé d'un pareil grief rendit un peu d'entrain à Siméon, que tout ramenait au souvenir d'Amphion, et probablement des heureuses promenades qui avaient précédé mon retour. Il continuait, pour me déguiser sa tristesse, ou pour la combattre, à ne parler de ces lieux-là qu'à un point de vue économique ou agricole; mais une manie si nouvelle me donnait d'autant moins le change sur l'objet véritable de ses pensées, qu'il continuait à n'y faire aucune allusion. Ils avaient voyagé plusieurs jours ensemble, *elle* et lui : on n'oublie si manifestement que ceux dont on se souvient beaucoup trop....

En approchant de Boëge, vallée irrégulière, enveloppée d'un opulent rideau de prés-bois, encadrés de festons de sapins, que des chalets épars viennent animer, je lui désignai la croupe des Voirons qui, vers l'occident, nous séparait du territoire de Genève. « Voilà, dis-je, le couronnement du voyage! De cette cime, vous reverrez toute notre Savoie; vous planerez sur la terre pro-

mise.... ou regrettée, du Chablais, jusqu'au pays de Gavot!... »

Ses yeux brillèrent d'impatience et, comme je m'y attendais, il voulut monter sur-le-champ. Nous ne restâmes donc à Boëge, très-joli bourg, avec de riantes villas et un hôtel de bonne apparence, que le temps nécessaire pour jeter un coup d'œil sur une église en style ogival toute neuve, d'une silhouette assez curieusement profilée et qui serait plus pure, si l'on n'avait cloué aux nervures des voûtes certaines rosaces, inspirées du temps où l'acanthe se naturalisait en chicorées. Vu l'urgence de l'heure et l'état inquiétant du ciel, renonçant à déguster les truites renommées de la Ménoge, striées de paillons d'or et d'argent, ainsi que les poulardes de Boëge, aussi vantées que celles de la Bresse et qui, dit M. Dessaix, *inondent la bouche de délices*, je m'enquis d'un guide assez jeune, assez robuste, pour enlever, en moins d'une heure, l'ascension de cette montagne isolée, dont la cime atteint à cinq mille pieds au-dessus du niveau de la mer.

Puis, après un éloquent appel au courage de Siméon Dornheim, nous partîmes tous trois de front, avec un air si déterminé, que les passants en riaient sur leur porte, tandis que les chiens scandalisés aboyaient, ameutés à notre poursuite. Le succès de la campagne pouvait dépendre de l'emploi d'un quart d'heure, et les souvenirs du Buet me donnaient des ailes.

Lorsque le soir, à Genève, pour mieux découvrir les Alpes échelonnées au levant, on étend sa promenade au delà du quai du Mont-Blanc, jusqu'aux Pâquis et à la jetée qui ferme le bassin du port, on reconnaît sans peine, en face de soi, l'entrée spacieuse de la vallée de l'Arve, délimitée par deux chaînes de montagnes, entre lesquelles s'élève, à un plan reculé, le cône équilatéral du Môle. La chaîne de droite est formée du grand et du petit Salève; celle de gauche, qui lui sert de pendant, et qui monte à peu près de même en s'évasant par degrés, constitue le massif des Voirons, découpé à pic sur sa cime, qui regarde le lac. Vue du pays de Thonon, cette montagne, reliée au sol par des plans prolongés, n'offre qu'une suite d'ondulations successives. Considérés dans le sens opposé et du cœur des régions sous-alpines, des hauteurs de Faucigny ou des coteaux du Giffre, les Voirons, distribués par croupes richement vêtues, semés de chalets et de hameaux, prennent l'aspect d'un des plus fertiles versants de la Suisse pastorale.

C'est de ce côté que nous gravissions ce bastion, posté à une distance à peu près égale, entre les arêtes que couronnent les neiges, et le long paravent jurassique déployé derrière le Léman. Nous escaladions à grands pas cette limite extrême des Alpes qui, sur ce point, se terminent brusquement dans les airs.

Ces sommets escarpés sont en général dénudés, stériles et rasés par les vents : les Voirons ont le

privilége de rester boisés jusqu'à la cime; d'alimenter, à cette hauteur, des futaies séculaires qui protégent, contre les coups de la bise, des parterres de fleurs, ainsi que des arbres fruitiers. Ce mamelon apparaît donc comme une île de la plaine, enlevée jusqu'aux nues, et respectée par le climat de la montagne, qui s'est contenté de contribuer à sa parure.

Une route contournée en spirale le long d'un parc naturel, permet à une voiture de monter, en trois ou quatre heures, de Thonon ou de Genève, jusqu'aux belles habitations qui offrent, dans cet Éden, un séjour salubre et délicieux. L'abri des grands bois y présente aux extrémités des avenues, dans une série de médaillons, les profondes vallées, les profils lointains des chaînes bleuâtres, et des pitons argentés par les neiges. Aussi, les Voirons sont-ils devenus la promenade favorite des Genevois et des habitants de la Savoie qui, de cet observatoire, viennent contempler leur pays tout entier et promener leurs regards jusqu'au cœur de la France.

Deux établissements vastes et bien tenus, au sommet d'un long pâturage incliné en face du Mont-Blanc, offrent là-haut, depuis trois ans, des résidences comparables aux meilleures maisons. Ils sont dirigés par un ancien chef de l'*Écu de Genève*, originaire de Sens, et qui a apporté aux Voirons les traditions gastronomiques de l'école bourguignonne. Des sources, où la magnésie se combine à

l'acide carbonique, une fontaine ferrugineuse, ajoutent leurs bienfaits aux salutaires influences de l'air des montagnes, que l'on respire ici, tamisé dans le feuillage et embaumé par les fleurs alpestres. Rien ne manque à la vie dans cette oasis, où la solitude rencontre le confortable et les distractions de la ville. L'*Hôtel-chalet*, l'*Hôtel-pension* offrent aux familles, outre d'élégantes demeures, des bains, une salle de billard, une bibliothèque, des pianos, la collection des journaux et des revues, des salons avec des jeux divers ; enfin, des mulets pour les excursions. Afin que cet îlot de verdure, où l'on plane comme en ballon sur trois ou quatre empires, ne laisse plus rien à désirer, on y a attaché un médecin, et on y va bâtir une chapelle.

C'est un devoir que de révéler à la société parisienne, cette station si complétement ignorée, si proche de nos cités et si foncièrement alpestre, où l'on peut trouver, sans fatigue, un point de vue comparable au panorama du Righi, le bien-être de Trouville et de Baden, avec les ombrages séculaires de Fontainebleau : le tout à de telles conditions, que cette hospitalité peut séduire non-seulement les nababs du siècle, mais les gens tentés de faire des économies. A Paris, où la louange est tarifée, on a perdu l'habitude de la donner : il faut pourtant quelquefois ne pas craindre d'être utile à ses lecteurs, et de favoriser d'estimables intérêts.

Cet Eldorado du Voiron m'a laissé une impression d'autant plus vive, qu'elle eut la rapidité d'un

rêve. Lorsque les cieux se chargent de nuées avec lenteur, au-dessus des Alpes, le 27 septembre, dans toute l'étendue de l'horizon, enveloppant à la fois la France et l'Italie, la belle saison est terminée. Tout notre espoir était d'arriver à temps pour recueillir le dernier sourire du soleil qui se débattait encore, en déchirant son linceul.

En trois quarts d'heure nous atteignîmes la pelouse qui domine la terrasse de l'Hôtel-chalet. Le maître du logis, qui avait deviné notre intention à la rapidité de notre marche, nous délivra de nos sacs, nous essuya le front, nous présenta deux petits verres d'une liqueur transparente comme de l'eau et nous dit : « Montez vite jusqu'au Calvaire; vous n'avez pas un instant à perdre !

— Je voudrais bien, cependant, observa Siméon, savoir ce que nous venons de boire? Ce n'est ni du gin, ni du kirsch et pourtant....

— C'est de l'eau-de-vie d'*embrunes*, répondit M. Gaillard. Notre montagne est tapissée d'airelles-myrtilles : j'ai eu l'idée de les distiller, et ce raisin des Alpes m'a livré son cognac. Il donne des jambes : hâtez-vous d'en profiter ! »

Quelques instants nous suffirent pour atteindre la crête, où les lisières du bois ne laissent qu'un étroit passage, entre le fourré, et le précipice qui termine l'arête du côté du Léman. C'est un sentier sur une tranche, comme celui qui serpente entre des lentisques et des lauriers-tins, sur les voûtes escarpées des thermes de Caracalla. Un second ma-

melon, le Pralaire, s'élevait derrière nous plus au sud, entre deux bosquets aux allées sablées, formant labyrinthe. A l'extrême sommet, qui laisse un espace dépouillé, où le vent était très-vif, des troncs d'arbres assemblés sur un échafaudage de solives, forment un belvéder perché et oscillant, où l'on monte par une échelle, en planant sur le vide. On y a établi une table, avec des bancs adossés à un garde-fou rustique.

C'est ici qu'il faut s'arrêter; car pour faire un pas de plus, on aurait à descendre la marche de quatre mille pieds, sur laquelle est juché le kiosque de ce jardin anglais, planté dans les nuages. De cet observatoire, la vue s'étend, sans obstacle, aux quatre points cardinaux, sur un horizon qui, dans la carte du monde, tiendrait l'espace d'un royaume.

D'ordinaire, on est tout d'abord attiré par le spectacle des montagnes; mais ici, dans le sens opposé, la terre immense apparaissait, comme sous d'autres cieux, à de si effrayantes profondeurs; ce lointain bleuâtre et distinct, qui jetait un insondable horizon sous nos pieds, exerce l'attraction du vide avec une si impérieuse puissance, que l'on oublia tout pour plonger, avec une curiosité mêlée d'effroi, sur le bassin du lac, simple pièce d'eau mate, réduite à de modestes proportions par l'énormité de son cadre. Des deux Salèves, confondus en une seule taupinière, jusqu'à Gex et à Nyon que l'on croirait au milieu d'une Beauce, toutes les

collines s'effacent aplaties : la tour de Langin, sur son éminence, devient l'orifice d'un puits au milieu d'une lande. On ne sait jusqu'où s'égare la vue dans la convexité parabolique du fort de l'Écluse, et l'on cherche à démêler, dans les épaisseurs veloutées du Jura, au delà de la roche d'Antre, les confins bourguignons de la Côte-d'Or. Les coteaux du Genevois sont effacés comme la Limagne ou l'Alsace; ceux du bas Chablais, les encaissements de la Dranse, n'accidentent même plus le bassin aplani de la vallée; Thonon semble submergé.

C'est vers ce point que se fixèrent les regards de Siméon Dornheim, avec un attrait et une émotion qui ne pouvaient m'échapper; car il y revenait incessamment, cherchant à reconnaître, au delà des Allinges rentrées en terre, les massifs de verdure qui couronnent Amphion. En le voyant ainsi absorbé par une seule pensée, par un discret souvenir, je regrettais sa gaieté éteinte et je déplorais, une fois de plus, mon imprudente fugue du Buet, qui l'avait livré, vulnérable et désœuvré, aux séductions d'une beauté mélancolique....

Disposé enfin à la confiance par la vivacité des sensations que de tels aspects font naître, Siméon s'appuyant sur mon épaule, respira longuement, et il me dit : « Vous saurez tout ! »

Par un mouvement rapide et chaleureux, je lui serrai la main, ainsi que doit le faire un ami véri-

table, impatient de montrer qu'il a tout deviné, afin d'apprendre quelque chose.

Son sourire me remercia, et il reprit avec abandon : « J'ai pris un grand parti; mais l'avenir me justifiera! Quand un chemin de fer, traversant le canton de Thonon, aura rapproché cette terre française.... Mais, abordons la question franchement! Au canton de Vaud, la terre se vend, en moyenne, trente mille francs l'hectare; vers Genève, elle va jusqu'à soixante et dix mille; entre Aigle et Lausanne, à Yvorne, à la Côte, on trouve acquéreur à quatre-vingt-dix mille... Au pays de Gavot, aux environs d'Évian, où l'on a jusqu'à trois mètres de terre végétale, quelle différence! La *pose* de terrain (le tiers d'hectare) ne dépasse guère sept à huit mille et, de Thonon à Lully, pays plantureux et ravissant, on fait affaire, en moyenne, à trois mille francs.... Comprenez-vous, maintenant? J'ai acheté quelques lopins; je laisse des ordres à mes notaires, et comme j'ai le temps d'attendre, j'ai jeté les bases d'une excellente opération! Plus d'une fois, j'avais rêvé un pied-à-terre au bord de l'océan, où tant de gens empressés de bâtir se rebutent si vite et ne demandent qu'à vendre. Ici, où chacun conserve, preuve que l'on s'attache aux montagnes, il me faudra construire : mais je choisirai l'endroit, sur un de mes terrains, et la plus value des autres, que l'on se disputera bientôt, me laissera encore du profit. Ah, cher ami! tout ceci m'a beaucoup préoccupé! »

Ô niaiserie des gens qui, pour avoir perdu quelques années à écrire des romans, s'imaginent en deviner partout! Les rêveries de mon héros n'avaient pas d'autre objet qu'une spéculation sur des terrains....

Tandis que, soustraites aux chaudes lueurs de la soirée, les plaines du Léman dessinaient devant nous, jusqu'aux contre-forts noirâtres du Jura, leurs jaspures foncées de vert et de bleu, les vagues amoncelées des Alpes, sur lesquelles moutonnait la neige, se découpaient ardentes, enluminées de rose et irisées par les lueurs du soleil couchant, qui glissaient entre elles et la coupole plus sombre des nuées. Nous étions arrivés à propos, pour embrasser dans un seul coup d'œil toutes les contrées que nous avions parcourues : car les vapeurs qui allaient s'abattre, et pour longtemps, sur cette moitié de l'horizon, posées, telles qu'une table énorme, sur les pics les plus élevés, n'en avaient pas encore émoussé la pointe et, sous ce plafond gris où fuyaient en perspective des nervures de pourpre, les glaciers et leurs plateaux se découpaient vifs, sur une longueur de plus de soixante lieues....

Enveloppé d'un treillis de nuages qui montaient autour de lui par colonnettes espacées, le Mont-Blanc, allumé comme une fournaise, rayonnait au travers, pareil à un brandon dans une lanterne du Caparra. On voyait, à sa droite, les glaciers se profiler jusqu'aux Alpes Dauphinoises, interceptées

par la Tournette et les cônes brisés de la Maurienne. Les bassins successifs des vallées se reconnaissaient aux guidons caractéristiques des montagnes, échelonnées par feuillets; des amas de crêtes, de dômes, d'aiguilles d'argent ou de vermeil simulaient les tourelles de ces remparts aériens, qui séparent trois peuples. Par delà les vagues du haut Chablais, tortil aux inextricables nœuds, où je recherchais des silhouettes connues, la Jungfrau, le Wetterhorn et les autres cimes bernoises pâlies déjà par la distance, continuaient les festons plus saillants du Saint-Bernard et du Simplon, que les dents de Morcles rattachaient à la Dent du Midi. A un plan plus reculé, les masses effondrées du Mont-Rose, estompées dans la projection des ombres, contemplaient la Lombardie.... Cadre immense et divers, dont la haute Savoie n'est que le premier plan!

Elle se développait à nos yeux pour la dernière fois, et sans mystère, comme à des confidents pour qui rien n'est caché. Au delà du vallon de Boëge, et au-dessus des monts qui emprisonnent cette Tempé du Chablais, nous remontions, à vol d'oiseau, la vallée de l'Arve jusqu'aux crêtes de Sallanches; la vallée du Giffre jusqu'à la Mortine du Buet, qui me poursuivait d'un ironique sourire. De la Tournette à l'Aiguille-verte, du Pic de Tenneverges à la Cornette de Bise et aux Dents d'Oche, chacun de nous retrouvait l'itinéraire et les souvenirs de l'expédition. On passerait là, au point

culminant de cet élysée, des soirées, des journées et des mois....

Il ne nous fut donné qu'un quart d'heure de grâce. Tout à coup, la mort crépusculaire fit courir son reflet blême et verdâtre sur les glaciers éteints; le linceul de brouillards, que l'hiver tenait suspendu de si près sur leurs têtes couronnées, se rabattit sur elles : et tout fut emporté dans les nuages.

Cette belle journée, ce spectacle féerique, la clémence des soleils d'automne, et l'enivrement du voyage; tout venait d'expirer.

FIN.



TABLE.

FIN DE LA TABLE.

8025. — Imprimerie de Ch. Lahure, rue de Fleurus, 9, à Paris.


CH. MAULA
RELIEUR
LAUSANN

